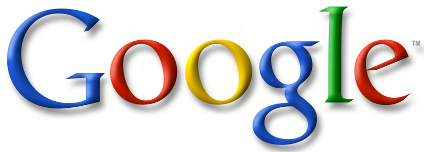
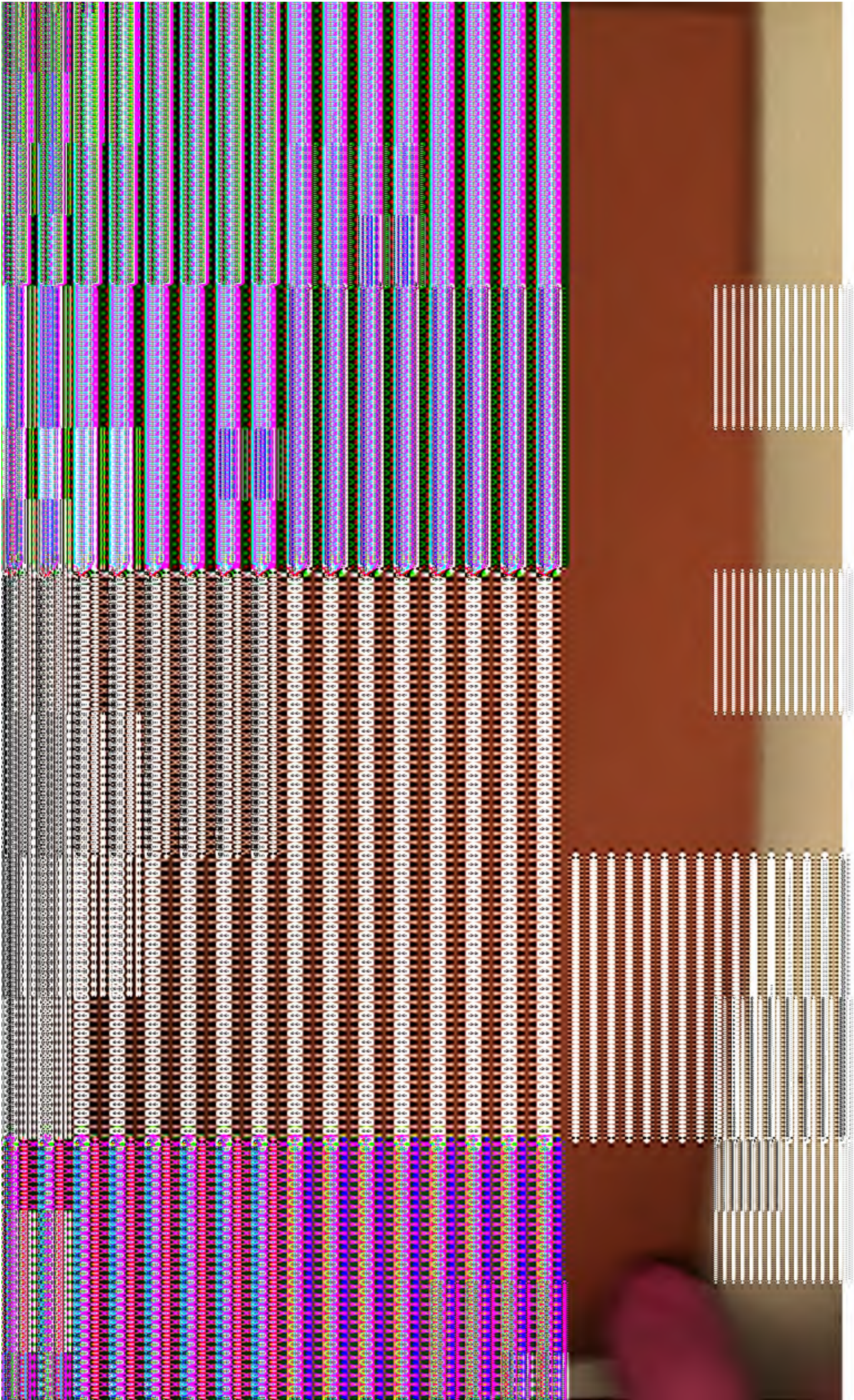




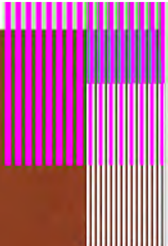




# HISTOIRE

ET

# MÉMOIRES








# HISTOIRE

ET

# MÉMOIRES

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

# HISTOIRE

ET

# MÉMOIRES

PAR

**LE GÉNÉRAL C$^{TE}$ DE SÉGUR**

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

TOME TROISIÈME

---

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C$^{IE}$

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1873

# HISTOIRE

ET

# MÉMOIRES.

---

## LIVRE VINGT ET UNIÈME.

---

### CHAPITRE I.

J'ai dit sommairement quels furent, au dedans de l'Empire, les travaux de Napoléon pendant l'intervalle de la guerre d'Autriche à celle de Prusse. On se souvient aussi que Villeneuve, dominé par la peur de sa responsabilité, avait, en osant désobéir à l'Empereur, fait manquer la Descente ; puis, qu'une seconde peur, celle d'être puni de la première par une destitution, l'avait poussé à ce fatal combat de Trafalgar, où périrent les flottes française et espagnole. Cet homme funeste, fait prisonnier dans ce désastre, et rendu sur parole, venait de se poignarder à Rennes!

La conquête de l'Angleterre était manquée, la mer perdue ; on sait qu'une dernière tentative par notre flotte de Brest, lancée en diverses escadres, venait

d'échouer. C'était donc sur le continent seul que, désormais, Napoléon pouvait soutenir la guerre implacable que Londres lui avait déclarée. Chassé de la mer par elle, il entreprit de l'y confiner et de lui interdire la terre. Déjà la France et l'Espagne étaient fermées à ces Insulaires. Dès les mois d'avril et de mai 1806, il les avait bannis de l'Italie et de l'Allemagne par l'occupation des ports romains, par la conquête de Naples, par la transformation de la République Batave en Royaume de Hollande, sous Louis Bonaparte (24 mai); enfin, par l'accession de la Prusse, le 15 février, au Système Continental.

Toutefois cette tardive accession fut courte, soit fausseté, ou faiblesse qui si souvent y ressemble; soit qu'il faille s'en prendre aussi à la politique envahissante, en paix comme en guerre, de Napoléon, maniant et remaniant l'Europe au gré de son ambition et des circonstances.

Il est certain que dès lors, entraîné par l'orgueil légitime de ses victoires et par les nécessités d'une Dynastie nouvelle; attiré par les cris de détresse provenant du bouleversement de la constitution germanique; excité par le désir et le besoin de satisfaire l'ambition des siens, par les discours de Talleyrand et les invocations de plusieurs Princes, qui ne cessaient de l'appeler un autre Charlemagne, Napoléon songeait à réédifier, sous son sceptre, après dix siècles, le grand Empire d'Occident au delà du Rhin, comme il l'était déjà du Rhin aux Pyrénées et dans l'Italie entière! De là, ces Royaumes donnés cette année à ses deux frères demeurés grands officiers de son Empire;

de là encore, ces Duchés, ces Principautés qu'il s'était réservés dans ses conquêtes, pour les distribuer à ses ministres, à ses maréchaux et aux grands officiers de sa couronne; de là enfin, cette Confédération du Rhin commencée de fait en 1805, d'abord par des contingents de guerre, et, après le succès, par des agrandissements, des royautés et des mariages. Il venait d'achever cette œuvre, le 12 juillet 1806, par une déclaration de constitution de cette Confédération sous son Protectorat, et, le 6 août, en exigeant la renonciation de l'Autriche à l'Empire d'Allemagne.

C'était à ce seul prix que Vienne avait obtenu l'évacuation de ses États par la Grande Armée restée maîtresse, à Braunau, de sa frontière. L'inexécution du traité, en ce qui regardait la cession de la Dalmatie, livrée aux Russes qu'il nous en avait fallu chasser, avait autorisé notre Empereur à prolonger cette occupation. Il avait laissé la Grande Armée au delà du Rhin, d'où elle imposait à la fois sa volonté à la Cour de Vienne et au Roi de Prusse.

Celui-ci s'était trouvé dans cet embarras où précipite, et enfonce de plus en plus, l'irrésolution luttant contre la résolution, et la finesse contre la force. Après le mélodramatique et vain serment prêté sur le tombeau du Grand Frédéric, on a vu que la victoire d'Austerlitz, en terrassant l'Autriche et la Russie, avait déconcerté l'astuce hésitante de la Prusse. Frédéric, Roi loyal, mais timide et pacifique, d'une nation guerrière et ardente, s'était alors trouvé dans la situation la plus singulièrement opposée à son caractère. Deux traités simultanés et contradictoires, l'un signé

à son insu, dans Vienne, par Haugwitz son ambassadeur, et l'autre par lui-même dans Berlin, l'avaient lié, d'une part à la fortune de Napoléon, et d'autre part à la cause tout opposée du Cabinet de Londres! Par le premier il devait recevoir de nous, et pour lui, le Hanovre que par le second il devait nous arracher, pour le rendre à l'Angleterre. Napoléon lui livrait cet Électorat anglais en compensation de diverses concessions, de bien moindre valeur, consenties par Haugwitz.

Dans une alternative si critique, ce Roi neutre avait espéré tout concilier par un terme moyen : il avait modifié le traité d'Haugwitz à Vienne, en n'acceptant le Hanovre qu'en dépôt et jusqu'à la paix. Il crut ainsi ne déplaire à aucune des deux parties, et ne satisfit personne. Ce subterfuge ne pouvait être admissible. Napoléon, irrité des tergiversations hostiles de la Prusse en 1805, voulait en elle ou une alliée, ou une ennemie déclarée. Il avait, d'ailleurs, déjà disposé des Principautés prussiennes d'Anspach, de Clèves et de Neufchâtel, concédées par Haugwitz. Alors enfin Frédéric, impuissant à nous les disputer, s'était décidé à en accepter entièrement la compensation. Il avait donc, le 1er avril, réuni le Hanovre à ses États et fermé ses ports aux Anglais. De leur côté, le 11 juin, ceux-ci lui avaient déclaré la guerre.

Dès lors ce Prince semblait être décidément lié à la fortune de la France ; et pourtant, dans les actes qui suivirent cette détermination, et dans ses rapports secrets avec la Russie, il s'était montré incertain encore. Ces restrictions, cette mauvaise grâce, sans em-

pêcher l'Angleterre de lui enlever trois cents vaisseaux marchands ; sans satisfaire les passions hostiles de sa Cour et de sa Noblesse, lui avaient attiré la colère et les dédains de notre Empereur.

On en était là, quand la mort de Pitt et l'avénement de Fox au ministère avaient fait espérer à Napoléon la paix générale. En effet, dès son premier pas, Fox, bien loin d'imiter son prédécesseur qui soldait des assassins contre le Premier Consul, avait averti l'Empereur d'un attentat médité contre sa personne; il avait ensuite ouvert franchement des négociations avec la France. La Russie elle-même s'y était jointe. On avait revu dans Paris des envoyés Anglais et Russes ! Il semble même que la paix eût alors pu être faite, si deux fois Napoléon ne l'eût retardée : d'abord, pour avoir le temps d'établir ses deux frères sur les Trônes de Naples et d'Amsterdam et d'achever sa Confédération du Rhin ; puis, pour attendre l'effet qu'un traité de paix avec la Russie, et qu'Oubril venait de signer, produirait sur l'Angleterre, qui lui disputait la Sicile.

Mais alors, à la fois et de toutes parts, tout avait manqué à Napoléon. Ce traité était revenu sans être ratifié. Fox était mort prématurément. Un ministère hostile l'avait remplacé. Enfin le timide, le pacifique Frédéric s'était transformé subitement en agresseur déterminé : il nous déclarait la guerre !

Voici la cause de cet événement inattendu. Dans les quatre mois qui le précédèrent, Frédéric, mal résigné à notre alliance, déconsidéré, humilié chez lui et au dehors, avait été ébranlé par nos envahissements en Hollande et dans l'Allemagne rhénane et méridio-

nale, l'une devenue un Royaume de famille, l'autre une Confédération sous le Protectorat de Napoléon. Toutefois, comme on avait abandonné à la protection de la Prusse les Princes du nord de cet Empire, Frédéric persévérait dans notre alliance, en dépit de sa conscience et des passions qui l'environnaient, quand des calomnies de la Cour de Hesse et une dépêche de Luchesini, son ministre en France, lui persuadèrent que Napoléon le sacrifiait à la paix universelle; qu'il lui reprenait le Hanovre pour le rendre à l'Angleterre, ce qui était vrai; et non-seulement sans compensations, ce qui était faux, mais encore en lui arrachant d'autres possessions, pour en former un troisième Trône de famille!

A ces nouvelles arrivées à Berlin les 6 et 9 août, Frédéric, transporté d'indignation, s'écrie qu'il est joué et trahi par Bonaparte. Dès le lendemain 10, sa Cour, sa Noblesse, son armée qu'il avait contenue jusque-là, c'est lui-même qui les excite; il les appelle aux armes; il repousse les explications de l'Empereur; il en exige une satisfaction éclatante. Napoléon s'y refuse; étonné d'un si téméraire et si brusque revirement, il l'attribua à une coalition nouvelle contre la France.

Aussitôt, entraînant la Saxe, Frédéric se hâte; il précipite, il outre tout, comme ceux qu'un accident imprévu fait sortir de leur caractère. Sans rien attendre, ni la Suède, ni la Russie, ni l'Espagne peut-être, il court aux armes; il somme Napoléon de rendre Wesel; il veut qu'il vide sur-le-champ l'Allemagne entière. Il exige enfin qu'il ait répondu à cette injonction impérieuse avant le 8 octobre!

C'était engager un duel entre deux Empires, aussi subitement et inconsidérément que survient un duel entre deux hommes. La Reine, sa Noblesse, son armée, le Prince Louis en tête, l'applaudissaient. Aux yeux de ceux-ci, tout gonflés de la gloire du Grand Frédéric, dont ils se croyaient dépositaires, cette guerre était une affaire d'honneur, qu'il fallait vider sans délai, sans autre considération, sans seconds même. L'emportement fut si aveugle qu'on ne songea qu'à attaquer; on oublia de se défendre. Ils négligèrent jusqu'à l'armement et l'approvisionnement de leurs forteresses. Tout répondit à cette fougue inconsidérée : la garnison de Berlin en donna le premier signal; elle partit de cette ville comme une émeute, en tumulte, marchant tout exaltée, criant de joie, se précipitant à une lutte si sérieuse, comme les foules enivrées courent à leurs rendez-vous de plaisir et à leurs fêtes!

Les torts étaient réciproques, mais inégaux. D'une part le mauvais vouloir, à la fois timide et évident, du Cabinet de Berlin, l'inquiétude qu'il avait causée à Napoléon pendant la campagne d'Austerlitz, puis les dispositions, les manifestations hostiles et personnellement injurieuses de la Cour, de la Reine et de la Noblesse prussiennes, avaient justement irrité notre Empereur. Mais lui, d'autre part, dédaignant trop la timide versatilité du Roi, s'était complu à traiter sans assez de ménagements ce Monarque pacifique. Voilà pour les torts préliminaires; on voit que, partagés, leur balance pèse surtout du côté de Frédéric. Quant aux fautes après la rupture, elles sont toutes de son côté, et la Prusse en porta la peine.

nale, l'une devenue un Royaume de famille, l'autre une Confédération sous le Protectorat de Napoléon. Toutefois, comme on avait abandonné à la protection de la Prusse les Princes du nord de cet Empire, Frédéric persévérait dans notre alliance, en dépit de sa conscience et des passions qui l'environnaient, quand des calomnies de la Cour de Hesse et une dépêche de Luchesini, son ministre en France, lui persuadèrent que Napoléon le sacrifiait à la paix universelle; qu'il lui reprenait le Hanovre pour le rendre à l'Angleterre, ce qui était vrai; et non-seulement sans compensations, ce qui était faux, mais encore en lui arrachant d'autres possessions, pour en former un troisième Trône de famille!

A ces nouvelles arrivées à Berlin les 6 et 9 août, Frédéric, transporté d'indignation, s'écrie qu'il est joué et trahi par Bonaparte. Dès le lendemain 10, sa Cour, sa Noblesse, son armée qu'il avait contenue jusque-là, c'est lui-même qui les excite; il les appelle aux armes; il repousse les explications de l'Empereur; il en exige une satisfaction éclatante. Napoléon s'y refuse; étonné d'un si téméraire et si brusque revirement, il l'attribua à une coalition nouvelle contre la France.

Aussitôt, entraînant la Saxe, Frédéric se hâte; il précipite, il outre tout, comme ceux qu'un accident imprévu fait sortir de leur caractère. Sans rien attendre, ni la Suède, ni la Russie, ni l'Espagne peut-être, il court aux armes; il somme Napoléon de rendre Wesel; il veut qu'il vide sur-le-champ l'Allemagne entière. Il exige enfin qu'il ait répondu à cette injonction impérieuse avant le 8 octobre!

C'était engager un duel entre deux Empires, aussi subitement et inconsidérément que survient un duel entre deux hommes. La Reine, sa Noblesse, son armée, le Prince Louis en tête, l'applaudissaient. Aux yeux de ceux-ci, tout gonflés de la gloire du Grand Frédéric, dont ils se croyaient dépositaires, cette guerre était une affaire d'honneur, qu'il fallait vider sans délai, sans autre considération, sans seconds même. L'emportement fut si aveugle qu'on ne songea qu'à attaquer; on oublia de se défendre. Ils négligèrent jusqu'à l'armement et l'approvisionnement de leurs forteresses. Tout répondit à cette fougue inconsidérée : la garnison de Berlin en donna le premier signal; elle partit de cette ville comme une émeute, en tumulte, marchant tout exaltée, criant de joie, se précipitant à une lutte si sérieuse, comme les foules enivrées courent à leurs rendez-vous de plaisir et à leurs fêtes!

Les torts étaient réciproques, mais inégaux. D'une part le mauvais vouloir, à la fois timide et évident, du Cabinet de Berlin, l'inquiétude qu'il avait causée à Napoléon pendant la campagne d'Austerlitz, puis les dispositions, les manifestations hostiles et personnellement injurieuses de la Cour, de la Reine et de la Noblesse prussiennes, avaient justement irrité notre Empereur. Mais lui, d'autre part, dédaignant trop la timide versatilité du Roi, s'était complu à traiter sans assez de ménagements ce Monarque pacifique. Voilà pour les torts préliminaires; on voit que, partagés, leur balance pèse surtout du côté de Frédéric. Quant aux fautes après la rupture, elles sont toutes de son côté, et la Prusse en porta la peine.

Ce Prince avait manqué à la troisième coalition; et c'est après qu'il nous a laissés la détruire; c'est lorsque ses alliés russes et suédois sont hors de portée; c'est quand la Grande Armée victorieuse et recrutée n'a qu'un pas à faire, c'est alors qu'il assigne un jour, qu'il donne le signal; et que, en enfant perdu de la quatrième coalition, il s'avance, et s'offre seul en butte à notre premier effort. Il commet ainsi, en octobre 1806, la même faute sous laquelle il a vu succomber l'Autriche en octobre 1805. Bien plus, comme s'il n'y avait pas déjà assez de la folie de cette imitation, on retrouvera encore à Weymar, dans l'action qui va suivre, le même trouble, la même incurie qu'on a vus à Ulm : on y remarquera dans le Duc de Brunswick, qui va se laisser tourner par sa gauche, et séparer de la Prusse et de sa capitale, ce même aveuglement dont Mack avait été frappé, en se laissant tourner par sa droite, et séparer de l'Autriche et de sa retraite!

De notre côté, tout au contraire, même rapidité dans les apprêts qu'en 1805; même soin de les dissimuler par des pourparlers prolongés, par des fêtes pacifiques préparées à Paris et des revues passées à Meudon, suivies de la marche en poste de notre réserve; enfin, dans la préméditation du plan de campagne même hardiesse de génie, et pour le succès même certitude!

C'est un fait certain que, avant son départ de Paris du 24 septembre, le doigt sur la carte, l'Empereur annonça l'anéantissement de l'armée prussienne vers le 15 du mois suivant, et qu'il désigna Clarck pour être Gouverneur de Berlin vers la fin d'octobre! Daru, de qui je tiens ce fait dont il fut témoin, ajoutait que,

dès Mayence, le 2 octobre, lorsqu'il demanda l'ordre de faire suivre le Trésor, Napoléon lui répondit: « Que « le trésorier suffirait! » Le Trésor resta en France. L'Empereur comptait si bien d'avance sur les dépouilles de la Prusse, que, s'engageant dans une aussi grande guerre, il n'emporta avec lui que vingt-quatre mille francs, pour entretenir et solder deux cent mille hommes!

Il n'y avait rien de vague, rien de présomptueux dans une aussi ferme certitude. Ce n'était ni orgueil de génie, ni mépris de son adversaire. Ce qui lui donnait cette assurance, était un renseignement que lui avait envoyé Berthier. La réponse qu'il lui fit de Saint-Cloud, le 24 septembre, en indique l'importance. « Accélérez le mouvement de Soult. Il importe qu'il « arrive vite à Ambert, puisque l'ennemi est à Hoff; « extravagance dont je ne le croyais pas capable, « pensant qu'il resterait sur la défensive le long de « l'Elbe!...... » Cette citation suffit; le récit des faits suivants va en être le commentaire.

---

## CHAPITRE III.

L'Empereur quitta Mayence et franchit le Rhin le 3 octobre. Les ordres de marche à ses troupes, les hommages des Princes du Rhin, des conférences avec l'Archiduc Ferdinand et une vaine tentative de rapprochement avec l'Autriche, le projet arrêté du mariage de son frère Jérôme avec la fille du Roi de Wur-

temberg, enfin la dénonciation des menaces violentes de la Prusse à ce nouveau Monarque, dont s'accrut l'irritation de l'Empereur contre Frédéric et le Prince de Brunswick, telles furent ses principales occupations à Wurtzbourg jusqu'au 5 octobre. Ce jour-là je l'y rejoignis de Paris, où jusque-là il m'avait permis de séjourner.

Ce fut de Bamberg qu'il donna, le 6 octobre, ses derniers ordres. Il y reçut des ennemis leur manifeste. Sa proclamation à son armée y répondit. Frédéric, alors à Erfurt, publia la sienne. Dans ce premier combat d'éloquence guerrière, l'avantage entier fut du côté de l'Empereur. La pensée, son expression, annoncent quels seront l'habileté, l'à-propos et l'autorité de ses manœuvres; c'est le génie audacieux et impétueux de la conquête; c'est tout le mouvement, tout le feu de l'action et de la victoire! Dans la proclamation de Frédéric, on ne vit que l'honnêteté et la faiblesse de ce Prince. Dans chacun de ces deux discours le style est l'homme lui-même : quand l'un y commande et entraîne tout, ce sont au contraire ses entours, son armée et les circonstances, enfin tout ce qui n'est pas lui, qui semblent entraîner et commander l'autre.

Pour bien comprendre d'un coup d'œil tout l'esprit de cette campagne, ou de la première et grande manœuvre qui en décida, il suffit d'envisager un moment les cours de l'Elbe et de la Saale.

L'Elbe, comme chacun le sait, dans son cours de Prague à Dresde, Wittemberg, Magdebourg, Hambourg et Cuxhaven, traverse l'Allemagne septentrionale du sud-est au nord-ouest.

La Saale, qui coule d'abord dans le même sens de Hoff au delà de Saalfeldt, dévie au contraire vers le nord-est de Saalfeldt à Iéna et Nauembourg; puis tourne à l'est jusques à Weissenfels, d'où, reprenant sa course vers Halle et le nord-nord-est, elle se jette dans l'Elbe, entre Wittemberg et Magdebourg.

Son inclinaison au nord-est, de Saalfeldt à Nauembourg, est ici surtout à considérer. Quant à la configuration de ses rives à cette hauteur, il n'est pas besoin de dire qu'elle est montueuse : la contrariété qu'éprouve son cours l'indique assez.

Cent soixante mille Prussiens et Saxons étaient accourus, en laissant, en arrière de leur aile gauche, cette rivière. Cette magnifique et jeune armée était conduite par sa belle Reine en habit d'amazone, par les Princes, par son Roi et ses ministres, car tous ici conseillaient et commandaient; enfin, par les vieux généraux du Grand Frédéric, que rajeunissait l'exaltation universelle. Elle marchait bruyamment, comme une passion longtemps comprimée et enfin délivrée de ses entraves. L'un de ses corps, faible et détaché, flanquant seul sa gauche, observait Hoff et la Franconie sans inquiétude, tandis que ces masses, s'amoncelant autour d'Erfurt, de Gotha et de Weymar, montraient déjà leurs avant-gardes à Saalfeldt et même vers Fuld, menaçant le Mayn. Elles prétendaient à l'attaque; elles s'imaginaient surprendre, répandue dans ses cantonnements entre le Rhin et le Danube, notre armée de deux cent mille hommes.

Toutefois, avant de s'aventurer davantage, ils délibéraient. Le Roi et Luchesini seuls espéraient encore

la paix. Le reste, les généraux, les ministres, les Princes, la Reine surtout, s'excitaient à l'envi, les uns les autres, à pousser violemment la guerre; quant au plan, ils s'efforçaient d'en imaginer un sans pouvoir s'entendre. Leur Conseil tumultueux d'Erfurt dura depuis le 5 jusqu'au 7 ou 8 octobre. Un projet de reconnaissance générale vers leur flanc gauche et une insolente injonction à l'Empereur d'évacuer sur-le-champ l'Allemagne, le terminèrent.

Mais, pendant que, laissant négligemment la Saale à leur gauche, ils poussaient leurs cris de guerre, ne songeant qu'à nous rejeter, au travers du Mayn, sur le Rhin même, la Grande Armée, silencieuse, abandonnant notre fleuve-frontière à lui-même, et déjà tout entière en mouvement sous les yeux de son Empereur, avait quitté ses cantonnements de la Franconie et du Danube. Elle s'avançait du sud au nord-est sur trois colonnes. Celle de notre gauche, seule, devait rencontrer, à Saalfeldt, leur avant-garde, tandis que, tout au contraire de l'armée prussienne, qui avait remonté, puis laissé la Saale en arrière à sa gauche, Napoléon et ses deux autres colonnes, se dirigeant rapidement entre cette rivière et l'Elster, allaient la descendre par sa rive droite pour l'aborder, pour la franchir soudainement d'Iéna à Nauembourg, prendre Frédéric en flanc gauche et en arrière, s'interposer entre lui et l'Elbe, et le séparer de ses magasins, de sa capitale et de sa retraite!

Notre marche-manœuvre commença de Cobourg, de Cronach et de Hoff, le 8 octobre. Le 13, cinq jours après, déjà la rive droite de la Saale, entièrement

nettoyée, était abordée de Saalfeldt à Nauembourg. Le corps d'observation prussien était rejeté, avec perte de mille hommes et de ses bagages, par delà Iéna. Il n'avait soutenu à Schleitz, le 9 octobre, qu'un combat insignifiant; mais, devant notre gauche à Saalfeldt, le 10 octobre, le Prince Louis de Prusse, l'ornement de l'armée ennemie, par la beauté de ses formes héroïques, par sa brillante intelligence, par sa valeur chevaleresque et téméraire, s'était fait écraser par Lannes et Suchet, et tuer par un de nos sous-officiers! Atteint dans la mêlée d'une charge désespérée, il refusa de se rendre, et fut percé d'un coup de sabre. Il resta mort entre nos mains avec trois mille hommes, trente-trois canons, leurs caissons et tous les bagages. Cette mort fut déplorée par les deux armées: Napoléon s'en émut; il écrivit le 12 octobre au Roi ennemi pour lui témoigner sa douleur d'une perte aussi cruelle, et lui proposer la paix.

Cependant, en ce même jour 12 octobre, le maréchal Lannes, d'abord appelé vers Auma et Géra, où l'Empereur avait cru à une bataille, s'était rapproché de la Saale; son avant-garde l'avait descendue jusqu'à Iéna, où nos voltigeurs pénétrèrent. Là, avec cette intelligence de la guerre qu'ils ont tous, ils s'étaient inquiétés de leur position dans cette ville. En effet la rive gauche, que l'ennemi devait occuper, la domine. C'est pourquoi plusieurs d'entre eux, pour s'éclairer, se hâtèrent avant la nuit d'en gravir la rampe; mais arrivés au faîte, quelle surprise, lorsque, au lieu d'apercevoir seulement quelque poste ennemi dont ils avaient craint le voisinage, ils virent l'ar-

mée prussienne rangée en bataille sur trois lignes!

Le lendemain 13 octobre le maréchal Lannes, averti par eux, s'assura de la vérité de leur rapport; et, s'emparant de ce dangereux défilé qu'on lui disputa négligemment, il y appela l'Empereur. Napoléon était alors à Géra. Ses ordres de marche, à en juger par ceux qu'il m'avait donnés, tendaient tous encore vers Nauembourg. Mais à cette nouvelle, changeant de décision, il appelle Soult, Augereau et Ney; il fait rétrograder Murat, et les dirige tous sur Iéna, où lui-même, rejoignant Lannes, arrive deux heures avant la nuit, précédant sa Garde.

Il s'était décidé sur-le-champ à livrer bataille en avant de cette ville. Bernadotte et Davout déjà vers Nauembourg, reçurent l'ordre, le premier de revenir sur Dornbourg pour en déboucher; et le second, de traverser aussi la Saale, le lendemain 14 à Kosen, afin de prendre en flanc gauche l'armée ennemie, pendant que l'Empereur, s'élançant d'Iéna le même jour, l'attaquerait en face.

Cependant tout dans l'armée prussienne avait déjà bien changé. Armée savante, fière de sa tactique, et d'avoir longtemps servi de modèle à la France même, elle était accourue, orgueilleuse, s'imaginant nous avoir prévenus, et persuadée qu'il n'appartenait qu'à elle seule d'apprendre à l'Europe vaincue par nous, comment il fallait nous vaincre.

Pendant qu'elle se figurait imposer à Napoléon l'autorité de sa science et de ses manœuvres, les corps d'avant-garde, qui flanquaient son aile gauche et qu'elle supposait hors d'atteinte, avaient été sur-

pris, battus et découragés. Une terreur panique près d'Iéna en avait saisi les restes : on les avait vus, le 12 octobre, fuir en désordre, à travers cette ville, au faux bruit de notre apparition, et jeter leurs armes. Le corps saxon, déjà mutilé, se voyant coupé de son pays, murmurait ; il se croyait sacrifié, il menaçait d'abandonner la cause commune. A des nouvelles si inattendues, dans les Conseils qui se multiplient au quartier général prussien, il n'est plus question de la marche en avant sur le Rhin, sur le Mayn même. On s'arrête, on délibère ; on s'aperçoit que, selon sa coutume, Napoléon s'est placé au point le plus central de sa manœuvre, d'où lui-même a fait exécuter, rapidement et simultanément, ce que lui seul avait conçu et ordonné ; on comprend enfin que, en pivotant ainsi, sa droite en avant par delà l'aile gauche de son adversaire, il vient de la tourner, et de mettre de son côté le nombre, le temps et l'attaque !

Dès lors cette armée, d'autant plus décontenancée qu'elle s'était crue assaillante, se voit forcée de se subordonner aux mouvements imprévus de notre offensive. C'est pourquoi, le 12 octobre, Brunswik et Frédéric, étonnés, s'étaient repliés sur Weymar avec soixante-dix mille hommes ; ils y rappelaient d'Erfurt leur aile droite ; ils s'y concentraient derrière Hohenloe et leur aile gauche de quarante mille hommes, déployée en face d'Iéna. Dans cette position défensive, mais avantageuse, le cours encaissé de la Saale les séparait de Bonaparte ; ils en commandaient les défilés : s'ils s'y fussent tenus réunis jusqu'au surlendemain 14, jour où l'Empereur leur livra bataille dans cette plaine,

ils y eussent eu l'avantage de la position et celui du nombre : ils y étaient cent quarante mille hommes ; et nous, notre aile droite et cinquante mille hommes étant à six lieues de là vers Nauembourg, nous eussions été à peine, devant Iéna, quatre-vingt mille. Encore y arrivions-nous précipitamment et successivement, au travers d'un défilé dans un bas-fond, dont il fallait forcer l'issue pour se déployer, et que, pour second inconvénient, nous devions avoir à dos pendant la bataille!

Mais soit réaction à la suite d'une faute reconnue trop tard, soit qu'ils ne dussent pas prévoir l'audacieuse, la téméraire détermination que venait de prendre l'Empereur, il arriva que, au bruit de l'apparition de Davout et de Bernadotte vers Nauembourg, toute l'attention de Frédéric et de son Conseil, jusque-là tournée vers leur droite et le Mayn, se retourna vers leur gauche et l'Elbe, et vers leur retraite menacée. En conséquence, le 13 octobre, au même instant où Napoléon disposait tout pour déboucher le lendemain, dès le point du jour, d'Iéna sur Weymar, le Roi et ses soixante-dix mille hommes, comme s'ils eussent voulu laisser le champ libre à notre Empereur, vidèrent cette plaine! Ils en partirent, marchant par leur gauche, appelant d'Erfurt Ruchel et leur droite à leur suite, et se dirigeant, par Eckartsberg et Auerstœdt, sur Freybourg et Nauembourg. Ils voulurent nous y prévenir, ne nous y croyant pas encore en force. Ils ne laissèrent donc devant Iéna, par précaution, et pour couvrir leur marche, que le Prince de Hohenloe avec ses quarante mille hommes.

Cette résolution, prise le 13 au matin, ne devait être accomplie par le Roi que le 14; et, le 15 ou 16 seulement, par Ruchel et Hohenloe. Le but du Duc de Brunswick était judicieux. Pourtant il eût alors fallu marcher plus vite, plus ensemble, et ne pas laisser entre ces corps six lieues d'intervalle. Mais, par un remarquable effet, ou des glaces de l'âge, ou du flegme allemand qui y ressemble, quand ils se voyaient prévenus, débordés, gagnés de vitesse, et qu'il s'agissait surtout de se hâter, au lieu de se mouvoir, tous à la fois, dans cette marche de flanc à portée de l'ennemi, ils se séparaient, et à ce qu'ils eussent pu faire en deux jours ils en mettaient quatre.

De son côté Napoléon était accouru précipitamment, le 13 octobre comme on l'a vu, de Gera à Iéna en avant de ses corps et de sa Garde. Il y avait trouvé le maréchal Lannes déjà maître, par son avant-garde, de la pente des hauteurs opposées dont l'ennemi couronnait le faîte. Aussitôt s'élevant, de plis en plis de terrain, au travers des feux des tirailleurs, lui et ce maréchal s'étaient efforcés d'atteindre une sommité, d'où leurs regards, embrassant le champ à conquérir le lendemain, en pussent faire la reconnaissance. La nuit venue, il fit gravir silencieusement le commencement de cette pente au corps entier du maréchal Lannes. Ces vingt mille hommes se rangèrent sur ce versant dangereux, ligne sur ligne. L'Empereur établit son bivouac en arrière d'elles. Quand la Garde survint, lui-même en dirigea les bataillons, en arrière de ceux de Lannes; et, de leurs rangs redoublés, il augmenta cette masse, dès lors forte de vingt-cinq mille hommes.

Elle demeura ainsi, toute la nuit, comme attachée et suspendue au flanc de cette montée rapide. Les abords, à la sortie d'Iéna, en sont si difficiles qu'il fallut quelques travaux, sur la berge gauche de la grande route, pour en ébouler l'escarpement. L'Empereur mit tant d'empressement à accumuler, dans cette nuit et sur ce versant, ses moyens d'attaque, que vers dix heures du soir je le vis encore, une chandelle en main, éclairer lui-même nos artilleurs; il les encourageait, il les aidait à hisser leurs canons, à force de bras et de cordages, sur cette berge si abrupte, pour aller prendre rang avec sa Garde.

Ce soin rempli, et l'ordre, renouvelé à Davout et donné à Bernadotte, de déboucher, de Kosen sur Appolda, dans le flanc du Roi, qu'il croyait en face de lui, il retourna s'aventurer, presque seul, sur les hauteurs au delà de nos avant-postes. Il était impatient de juger par quel premier effort il pourrait, le lendemain, pousser soudainement en avant la masse qu'il tenait sous sa main; la lancer hors des dernières ombres de la nuit et de cette embuscade, surprendre son adversaire, et gagner assez de terrain pour se développer et livrer bataille.

Dans cette reconnaissance hasardeuse il sortit si entièrement de notre ligne, que, en y rentrant, l'une de nos grandes gardes, sachant les Prussiens à quelques pas d'elle, le prit pour eux et fit feu sur lui!

Le reste de la nuit fut calme. Napoléon, rentré dans sa tente vers minuit, y dormit profondément. Notre position cependant était tellement périlleuse, que parmi nous on disait que l'ennemi aurait pu, d'un boulet

jeté à la main, traverser toutes nos lignes. Cela était si vrai que, le lendemain, son premier coup de canon, passant sur nos têtes, alla, fort en arrière de nous, tuer un cuisinier sur sa cantine!

---

## CHAPITRE III.

Le lendemain, 14 octobre, il n'était pas encore cinq heures du matin, quand les maréchaux Lannes et Soult vinrent prendre l'ordre. L'Empereur venait de dicter celui de la bataille. Il ne pouvait guère consister que dans une attaque devant soi, dès l'aube du jour, pour gagner le terrain indispensable au développement, sur deux lignes, d'environ quarante mille hommes ; car, jusqu'à midi, ce fut là tout ce que Napoléon eut sous sa main. Après quoi l'on aviserait selon les lieux, qu'on ne connaissait que par la carte et les mouvements de l'armée ennemie, qu'on croyait en force. Toutefois, comme un succès sur la gauche de cette armée compromettait la retraite de tout le reste, et qu'on attendait de ce côté Davout et Bernadotte, le village aperçu la veille, en avant de notre droite, fut désigné pour but à notre premier effort. Le maréchal Lannes, la division Suchet en tête, dut commencer.

Vers cinq heures Napoléon, resté seul avec le maréchal Soult, lui disait : « Les battrons-nous? — Oui, s'ils « sont là, répondait le maréchal; mais je crains qu'ils « n'y soient plus! » En ce moment les premiers coups

de fusil se firent entendre, l'Empereur s'écria gaiement : « Les voici! L'affaire commence! » Et il alla haranguer notre infanterie, la piquant d'honneur contre cette Cavalerie Prussienne si célèbre, « qu'il « fallait, dit-il, faire expirer ici devant nos carrés, « comme nous avions, à Austerlitz, écrasé l'infanterie « russe! »

Mais, jusqu'à huit heures, un brouillard épais et glacial ayant remplacé la nuit, nos tirailleurs ne purent marcher qu'à tâtons, n'ayant pour guides que le bruit et la lueur des coups de feu qui répondaient à leur attaque. Ils avancèrent pourtant, mais au hasard. Ils déviaient à gauche, ainsi que les bataillons qui suivaient, quand ceux du 17me se heurtèrent inopinément contre l'avant-garde ennemie, près de Clozwitz. Cette ligne, appuyée à un bois, nous attendait de pied ferme; elle fut prête la première; et, de son feu à bout portant, elle nous mit hors de combat un bon nombre d'hommes. Toutefois ce combat s'égalisa bientôt. Il dura près d'une heure, et fut à la fois sanglant et sans résultat, les feux seuls attirant les feux, l'obscurité dérobant les objets environnants et s'opposant à toute manœuvre.

A neuf heures enfin le nuage glacé, qui nous aveuglait, se dissipa. Aussitôt Suchet, s'élançant contre ce premier corps prussien mal ensemble, le surprit; il le culbuta, et le rejeta dans la plaine avec perte de vingt-deux canons. Peu d'instants après, vers dix heures, le maréchal Soult, avec la division Saint-Hilaire, accourut, et s'interposa entre cette partie du centre des ennemis repoussés et leur aile gauche, qu'il

écarta et chassa du champ de bataille. La cavalerie de cette aile était nombreuse; ses retours agressifs échouèrent d'abord sur les baïonnettes du 10me léger; puis, chargée à son tour et défaite par les escadrons de Soult, elle se rebuta.

Ce premier et double effort fut décisif. Soult avait séparé d'Hohenloe son aile gauche; Suchet avait laissé derrière lui le champ libre à nos colonnes. Déjà tous deux établissaient notre ligne de bataille, la droite en avant; ce qui forçait Hohenloe à combattre hors de sa retraite naturelle. Le bruit du canon avait réveillé ce général dans son quartier singulièrement excentrique de Kapellendorf. Il ne s'en était pas ému d'abord, ne croyant de ce côté qu'à des tirailleries, et n'attendant l'ennemi qu'à sa droite, quand nous avions déjà renversé sa gauche. Les deux chefs opposés étaient sous l'empire d'illusions bien différentes : Napoléon croyant s'attaquer à l'armée entière de Frédéric, et Hohenloe, n'avoir à repousser qu'une attaque d'avant-postes!

Celui-ci, malgré les premiers bruits du combat et des avis réitérés, se refusait à croire à une bataille. Il ne s'occupait qu'à expédier à son Souverain la proposition de paix de l'Empereur. Son obstination dans le repos, auquel il avait consacré cette journée, persista jusque vers neuf heures. Alors enfin, arraché à son erreur et commandé par notre agression, il se hâta d'abandonner aux Saxons la défense de sa droite; de rappeler, contre notre flanc droit, son aile gauche qui ne pouvait plus l'entendre; d'inviter Ruchel et son corps, alors à Weimar, à venir prendre part à

une victoire dont il semblait ne point douter; et enfin d'accourir lui-même, avec son centre, se heurter à Heiligen contre notre attaque. Il en eut le temps, parce que l'Empereur, supposant toujours le Roi devant lui, attendit deux heures l'arrivée de ses renforts. Mais Ney, en accourant trop impétueusement, et trop peu suivi sur Heiligen, précipita tout!

Ce fut là que se fit le plus grand effort. Il fut vif et court; il n'eut d'autre moment d'incertitude que celui où le premier emportement de Ney fut repoussé, à plusieurs reprises, du village disputé, et le temps qu'il fallut à la cavalerie de Durosnel et à la gauche du maréchal Lannes pour l'appuyer. Si la bataille, commencée vers six heures, en dura dix, c'est que le premier tiers de ce temps se perdit dans le brouillard; le second suffit d'abord aux défaites de l'avant-garde et de l'aile gauche, puis, après l'arrivée de nos renforts, à celle du centre. Dans les trois dernières heures, enfin, on acheva Hohenloe, on vainquit le corps de Ruchel d'environ quinze mille hommes, qui vinrent, en arrière du centre vaincu, le remplacer, et se faire détruire à leur tour; après quoi l'aile droite saxonne, abandonnée et enveloppée, mit bas les armes.

Ce fut une victoire successive contre un ennemi surpris, qui, se battant sans ensemble, fut d'abord coupé de sa gauche, et dont tout le reste, de plus en plus débordé du côté de cette gauche, se trouva tourné en même temps que vaincu en face. Les forces y furent égales. Les nôtres y eussent été presque doubles, sans l'espace et l'encombrement des défilés, que, en arrière de nous, nos colonnes avaient à franchir pour

nous rejoindre : la moitié arriva trop tard, ou fut inutile. Tel fut l'ensemble des faits ; en voici quelques détails :

Vers onze heures, lorsque Hohenloe s'était présenté pour nous disputer Heiligen, et que déjà ses feux d'artillerie commençaient, l'Empereur était à la tête de sa Garde, déployée sur le plateau de Lutzebrode. L'une des divisions d'Augereau s'avançait à sa gauche, et à sa droite celles de Lannes. Plusieurs fois, selon que le combat s'échauffa d'une ou d'autre part, lui-même, à la tête de cette réserve, se porta tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche de cette position élevée, il y demeura presque tout le jour ; son regard dominait de là et commandait toute la plaine.

Le maréchal Ney, dont le corps d'armée était encore au delà du défilé d'Iéna, venait d'arriver. Il avait entraîné avec lui trois mille des siens au pas de course. La cavalerie de Colbert le suivait. Emporté par son ardeur habituelle, ce maréchal dépassa les divisions de Lannes ; et, nous laissant tous en arrière, il se rua au plus fort de la bataille, à son foyer le plus ardent, à Heiligen même. Bientôt pourtant, forcé, par le feu trop meurtrier de l'ennemi, de s'arrêter, il y jeta ses escadrons. Leur charge d'abord éteignit ce feu, mais il se ralluma presque aussitôt, les escadrons de Colbert ayant été ramenés à leur tour, jusque sur l'Empereur, par la cavalerie prussienne. Napoléon fut un moment entouré de leur déroute. Ils ne s'arrêtèrent qu'à sa vue, au regard et au geste de mécontentement qu'il leur adressa !

Pendant qu'ils se ralliaient, l'Empereur appela Du-

rosnel avec ses deux régiments de cavalerie légère, et lui ordonna de recommencer la charge. Il se passa là un fait singulier, quoiqu'il y en ait plusieurs exemples. L'un des régiments de ce général, lancé le premier, venait, par un mémorable élan, de renverser sur son passage trois lignes de cavalerie et d'artillerie prussiennes; il disparaissait dans leur défaite, quand Durosnel ordonna à son second régiment de charger à son tour, pour soutenir le premier et achever l'œuvre. Mais le colonel de ce corps, jusque-là toujours soldat intrépide, hésita; et, quoique sous les yeux des siens, de son général et de l'Empereur, il recula dans les rangs, comme frappé d'un vertige, ou de quelque pressentiment funeste! Durosnel dit qu'il le crut fasciné, comme si la mort en personne lui fût apparue : et, en effet, un boulet à l'instant même l'emporta!

Cependant son général avait eu le temps d'entraîner ce régiment sur la batterie ennemie bouleversée; il en resta maître. Au même moment Heiligen, qui marquait le centre de la bataille, était enfin emporté par le maréchal Ney. Une heure après, dans un autre élan, soutenu par la droite d'Augereau, il conquit le village d'Issertœdt.

L'Empereur alors, sûr de la victoire en face et à sa gauche, reporta ses pas et ses regards à la droite du plateau, où il ramena sa réserve. De ce côté, et en avant de lui, le maréchal Lannes poussait la gauche du général Ruchel sur la route de Weymar. Mais des escadrons nombreux, d'une apparence formidable, se montraient à l'horizon; ils semblaient s'apprêter à prendre en flanc droit ce maréchal. L'Empereur, apercevant

cette cavalerie que lui-même avait appelée célèbre, s'en inquiéta; et, me l'indiquant, il m'envoya porter l'ordre à la division Suchet de se former en carrés contre elle.

Cet ordre transmis et exécuté, je crus à propos d'en aller avertir le maréchal. En ce moment une nouvelle et dernière ligne d'infanterie de Ruchel, accourue de Weymar, l'arrêtait en face, à deux cents pas de lui, et l'écrasait de sa mitraille. Lannes nous donna là un exemple remarquable de la sûreté de son coup d'œil. Sur l'avis que je lui communiquai de la crainte et de l'ordre de l'Empereur, il jeta un regard sur sa droite, et sur cette cavalerie dont il ne tint compte. Bien plus, deux de ses canons tiraillaient de ce côté pour la contenir; mais lui, me montrant la ligne d'infanterie ennemie bien plus forte que la nôtre, qui lui faisait front, me pria d'aller chercher ces deux pièces, et de les mettre en batterie à sa gauche, sur un tertre qu'il me désigna. « Dès leur second « coup, me dit-il, vous verrez toute cette ligne d'in- « fanterie et d'artillerie se mettre en retraite. »

J'en doutais; mais, en dépit des feux ennemis dirigés contre nous dès que nous parûmes, et malgré l'empressement qu'ont souvent alors les artilleurs de se mettre trop tôt et de trop loin en batterie, dix minutes ayant suffi pour le satisfaire, à notre seconde décharge, et précisément comme il me l'avait dit, la ligne prussienne ploya et se retira!

Ce fut alors qu'un coup de leur mitraille faillit le tuer : il me montrait, en s'en applaudissant, leur mouvement rétrograde, quand ce dernier coup vint déchirer son uniforme sur sa poitrine, qu'il effleura.

Son cheval en fut si effarouché qu'il se jeta sur le mien et faillit me démonter; mais lui, sans s'occuper de cette blessure et sans perdre l'ennemi de vue : « Les voyez-« vous, s'écria-t-il, ils fuyent tous sur Weymar! La « route se couvre de leurs caissons! Courez en avertir « l'Empereur! »

Je retrouvai Napoléon sur le même plateau, mais plus à gauche. Il était environ trois heures; il m'écoutait, quand plusieurs boulets saxons dirigés sur lui vinrent bondir presque entre mon cheval et le sien. Alors m'interrompant : « Il est, me dit-il, inutile de « se faire tuer à la fin d'une victoire; mettons pied à « terre. » Et il m'ordonna de faire avancer sur ce point l'artillerie de sa Garde; après quoi, croyant utile d'insister, je lui répétai l'avis du maréchal Lannes. « Bien, « me dit-il; allez donc, et suivez leur retraite sur « Weymar; mais avant, voyez devant notre gauche ce « que deviennent ces Saxons, et qu'on en finisse! »

Je traversai rapidement la plaine. Elle était couverte de débris de Hohenloe et de Ruchel, que, en ce moment, Murat et notre cavalerie achevaient. A notre gauche Augereau poussait les malheureux Saxons de front et en flanc. Un bataillon de Ney, marchant en carré, commençait à les déborder à droite. Je m'y joignis à l'instant où une dernière charge de hussards saxons s'écoulait devant son front dont elle emporta les balles.

Cependant une profonde et longue colonne d'infanterie s'avançait, du même pas que nous, vers ces mêmes batteries de position qui venaient de tirer sur l'Empereur. Ses derniers rangs engagés entre nos ba-

taillons semblaient en sortir. C'étaient les Saxons. Ils étaient huit mille; ils fuyaient, mais en ordre, en masse, sans un tirailleur sur leurs flancs; et moi, sans les examiner, pensant, à leur attitude et à la direction de leur marche, qu'ils étaient des nôtres, je courus ventre à terre en prendre la tête! Ce fut là seulement, à vingt pas du premier rang de cette colonne, que, en jetant les yeux sur elle, je m'aperçus de ma méprise! Si j'eusse alors sommé ces pauvres Saxons de se rendre, ils étaient dans une position si désespérée, que peut-être aurais-je eu l'honneur, le premier, de leur faire mettre bas les armes; mais dans ma surprise, et leurs baïonnettes se croisant sur moi, je n'y songeai pas; je crus même n'avoir pas le temps de me retourner; et, dépassant leur front, sous leur feu je revins, par l'autre flanc, aux premiers des nôtres, avec lesquels je pénétrai presqu'aussitôt dans cette malheureuse colonne, qui jeta ses armes.

Murat en avait la gloire! Dans son ardeur chevaleresque, seul, et faisant sciemment ce que j'avais fait sans le savoir, il s'était, un instant après moi, placé devant leur tête. Quand j'y fus revenu moi-même, au travers de ces rangs désarmés je le trouvai là, l'épée au fourreau, sa canne seulement à la main, la tête haute, souriant, et à lui seul recevant prisonniers ces milliers d'hommes!

La première partie de ma mission était terminée; Weymar était la seconde. Toute la plaine était nettoyée; vers quatre heures j'arrivai à la hauteur d'où l'on descend rapidement sur l'un des ponts des fossés de cette ville. Letort y formait ses dragons en colonne,

pour en forcer l'entrée qu'un bataillon ennemi défendait. Une charge impétueuse au travers de leur feu nous en rendit maîtres. Il fallut là quelques coups de sabre, un caisson d'infanterie étant en travers du pont, et les grenadiers prussiens s'étant retranchés derrière; mais ils avaient perdu la tête.

Pendant que Letort allait prendre position au delà de cette ville, je m'arrêtai au palais du Grand-Duc, où bientôt Raap et Murat me rejoignirent. La Grande-Duchesse y était restée. La Reine de Prusse venait d'en partir; on nous assura que nous avions failli la prendre! On ajoutait que, le matin même, surprise inopinément comme le Roi, dans Auerstœdt, par le commencement d'une autre bataille, il avait fallu la supplier pour la décider à se retirer à Weymar. Là encore la vue de ceux qui fuyaient devant nous l'avait seule déterminée à s'en échapper. Il fallut donc nous contenter de la prise de cette ville, où Goëthe se trouvait, du général Schmettau blessé, et de huit cents prisonniers que nous y fîmes.

Je voulais retourner près de l'Empereur, Murat me retint; il me pria d'attendre son rapport. Il le fit tard, ses soins empressés pour la Grande-Duchesse l'en ayant distrait, pendant que Raap et moi, attirés par le feu qui venait de prendre près du palais, nous nous occupions à le faire éteindre. Enfin, après un dîner de victorieux, mais où notre joie fut contenue par la présence de la Princesse qui voulut nous en faire elle-même les honneurs, je quittai Raap et Murat pour n'arriver que vers minuit à Iéna, où Napoléon était rentré après la bataille.

Son quartier, autant que je puis me le rappeler, était dans une auberge; son lit, au coin d'une salle assez vaste, était celui du lieu. L'Empereur n'était pas alors entouré de toutes ces aises qui depuis contribuèrent à lui rendre la guerre moins fatigante, et peut-être trop facile. J'entrai seul, une lumière à la main, et je m'approchai de son lit. Ce ne fut qu'un instant après, que la clarté terne de ce flambeau le réveilla d'un profond sommeil; car il ne pouvait supporter la nuit aucune lumière, et, pour l'empêcher de s'endormir, la plus faible lueur de la moindre lampe suffisait. Son réveil fut doux comme cela lui était habituel, et comme l'est, dit-on, celui des caractères heureux; il fut subit, entier, sans étonnement, par habitude, et comme s'éveillent ordinairement les gens de guerre.

Sa lecture du rapport achevée, je lui rendis compte de la prise du corps saxon que j'évaluai à six mille hommes. « J'ai vu, me répondit-il; ils étaient plus, ils étaient « au moins huit mille! » Puis, quand j'ajoutai qu'à Weymar nous avions failli prendre la Reine, sa voix s'anima en me répondant : « C'eût été justice! elle « l'avait bien mérité! C'est elle qui est la cause de la « guerre! » Alors, d'un air préoccupé : « Mais, reprit-il, « n'avez-vous pas, en marchant sur Weymar, entendu « au loin sur votre droite une forte canonnade? » Sur ma réponse négative, et qu'il eût été difficile de distinguer ce bruit de ceux de notre bataille, il ajouta : « Cela est singulier! Il doit pourtant y avoir eu de « ce côté une affaire considérable! »

En effet, deux heures plus tard, un officier de Davout, Bourck, vint encore le réveiller. Il lui apprit la

victoire d'Auerstœdt : victoire tellement à part de celle d'Iéna, quoique simultanée, que, huit et dix heures même après la fin de celle-ci, l'Empereur l'ignorait, s'en enquérait, et n'en avait pas même entendu le bruit. Il ne faut pourtant pas s'étonner si, dans son bulletin du lendemain, il se plut à confondre cette victoire avec la sienne. C'était surtout à Auerstœdt et devant un seul de ses lieutenants, que, trois fois plus nombreuse, l'élite des forces prussiennes, avec ses généraux les plus renommés, ses Princes et son Roi lui-même, venait d'être anéantie, tandis que, à Iéna, l'Empereur, aussi fort que l'ennemi, ne se trouvait avoir vaincu que deux lieutenants qu'il avait surpris séparés du reste. La gloire était trop disproportionnée pour qu'il en convînt aux yeux des peuples, lui qui vivait surtout de gloire! On verra que, moins gêné par la politique, il fut plus vrai dans ses paroles, et plus juste dans ses éloges et dans sa reconnaissance.

Il pouvait au reste attribuer à sa première et grande manœuvre, qui surprit en flanc et menaça la retraite de l'ennemi, le succès de ces deux batailles. Cette manœuvre, en renversant tout à coup les desseins de son adversaire, avait jeté celui-ci, ayant de si grandes masses à remuer, dans l'incertitude et le trouble de l'imprévu, dans le désordre des contre-ordres, des contre-mouvements, où l'ensemble se perd, où le temps échappe, où rien ne se fait à propos; tandis que, d'autre part tout étant concerté d'avance, le nombre, le temps, l'attaque, et tous les avantages enfin, s'étaient trouvés de notre côté.

Quant à la grande colonne saxonne que nous avions

faite prisonnière, je sus alors qu'elle avait été envoyée à l'Empereur. Elle avait défilé devant lui, pendant que, couché à terre sur ses cartes déployées, il y marquait à Berthier ces hardis mouvements qui suivirent sa victoire. Il était tellement accablé de fatigue qu'au milieu de ce travail il s'endormit. Ses Grenadiers s'en aperçurent, et, sur un signe du maréchal Lefebvre, ils formèrent silencieusement le carré autour de lui; protégeant ainsi le sommeil de leur Empereur sur ce plateau où il venait de les faire jouir d'un si glorieux spectacle!

## CHAPITRE IV.

Mais l'ordre des faits me rappelle à ce moment de la nuit suivante, celle du 14 au 15 octobre, où, réveillé une seconde fois dans Iéna après mon rapport, Napoléon reçut celui de Davout et de sa victoire d'Auerstœdt.

De ce côté, le 13 au soir, les quartiers généraux des deux armées opposées, celle de Davout de vingt-cinq mille hommes, celle du Roi de soixante-dix mille, étaient l'un à Nauembourg, l'autre à Auerstœdt. Un défilé, d'environ deux lieues, les séparait, celui de Kosen, que Davout pour attaquer, et Brunswick pour passer et gagner Freybourg, avaient à occuper. Le point capital, celui du passage pour le Roi, celui du débouché pour Davout, se trouvait au village d'Hassenhausen : Brunswick y touchait : il n'avait qu'un pas

de plus à faire, et de plain-pied, pour s'en saisir. Davout en était séparé par la Saale et par toute la longueur du défilé; mais, au lieu de dormir, il y avait poussé, dans la nuit du 13 au 14, Gudin et sa division, tandis que Brunswick avait remis au lendemain matin le soin d'y jeter Schmettau et son avant-garde.

Il en résulta que, au milieu du brouillard des trois premières heures du 14 octobre, quand cette avant-garde prussienne s'approcha d'Hassenhausen, elle se heurta contre Gudin, qui lui prit ses canons et la repoussa ainsi que Blücher et ses escadrons.

Alors, dans le camp prussien, les chefs étonnés tinrent conseil. Brunswick voulut déployer l'armée, et attendre que l'ennemi fût mieux reconnu; Mollendorf pensa tout le contraire, il jugea qu'il fallait recommencer sur-le-champ l'attaque, ce que Frédéric approuva; et Blücher, lancé encore et complétement défait cette fois, s'enfuit à gauche sur Eckartsberg.

Mais, derrière lui, trois divisions d'infanterie prussienne s'avançaient; elles se déployèrent sous notre feu avec la lenteur méthodique et minutieusement régulière de leurs manœuvres de parade. Cette attaque compassée de vingt-cinq mille Prussiens, pendant qu'on les criblait de balles et de mitraille, échoua encore contre les sept mille hommes de Gudin, dont la division Friand vint en ce moment appuyer la droite. On y remarqua nos tirailleurs, et avec quelle expérience de la guerre ils s'aidèrent de tous les reliefs d'un terrain accidenté. La fatalité s'en mêla : elle voulut que, dans ce second effort, sur les quatre chefs ennemis, deux, Schmettau et Brunswick,

fussent blessés à mort, et un troisième démonté.

Le Roi, cependant, s'obstina : il tint tête à sa mauvaise fortune. Son général en chef, ses lieutenants étaient abattus; son infanterie étonnée s'arrêtait; il appela l'élite de sa cavalerie sous le Prince Guillaume. Cette fois, Gudin vainqueur, mais à moitié détruit, allait succomber, lorsque, à sa gauche, la division Morand guidée par Davout accourut, forma ses carrés et repoussa ce troisième effort de Frédéric. On vit là toutes les charges, vainement redoublées, de cette cavalerie si renommée, expirer successivement sous les feux croisés de Morand et devant ses baïonnettes. La même fatalité voulut encore qu'ici le Roi fût démonté, et que le Prince Guillaume fût emporté, blessé, du champ de bataille!

Davout sut aussitôt s'y rendre inexpugnable, en couronnant d'infanterie et d'artillerie le Sonnenberg. Puis, ardent à l'attaque autant qu'opiniâtre à se défendre, en même temps qu'il s'assurait du terrain conquis, il lança en avant sur Rehausen ses deux divisions victorieuses.

De son côté, pour la quatrième fois, le Roi, déjà réduit à sa réserve, rendit attaque pour attaque. Mais, de la position dominante qu'il venait de prendre à sa gauche, Davout déchirait de son artillerie le flanc droit de l'ennemi; Friand en faisait autant contre le flanc gauche, en sorte que Gudin et Morand purent vaincre en face ce dernier effort de Frédéric. Là encore, et par un sort toujours aussi funeste aux Prussiens, un coup mortel frappa leur vieux et célèbre Mollendorf!

Frédéric alors s'arrêta. Rehausen venait de lui être arraché; tous ses corps étaient battus, rebutés et en désordre; ses deux frères, et la plupart de ses lieutenants, étaient tués ou blessés; sa cavalerie fuyait à sa droite et à sa gauche; il était cinq heures du soir; le malheureux Roi, refoulé jusque dans son quartier général de la veille, se résigna. Tandis que, à cette heure-là, l'Empereur ne se doutait pas de la plus grande moitié de sa victoire, lui ignorait la moitié de son infortune, et dans l'instant même où nous nous emparions de Weymar, ce fut Weymar qu'il donna pour point de ralliement à sa défaite!

Mais dans cette journée, au milieu d'une lutte si inégale, et quoiqu'il eût été forcé de se réfugier, à plusieurs reprises, au milieu de ses carrés, Davout, qui n'oublia rien et qui fit tout à propos, n'avait pas songé seulement à vaincre en face, un contre trois, il s'était préparé à profiter de la victoire. En même temps qu'il avait tout fait pour elle au centre et à sa gauche, sa droite, sous Friand, poussée en avant jusqu'à Eckartsberg, avait débordé la gauche du Roi; elle le rabattait sur l'Empereur et le séparait de l'Elbe et de sa retraite! Ce dernier mouvement compléta, couronna son œuvre. Le Roi fut rejeté dans cette plaine d'Iéna et de Weymar où, dans ce moment, Napoléon de son côté triomphait.

Ici l'aile gauche d'Hohenloe et les débris du Roi se rencontrèrent. Où fuir? Les Français victorieux se montraient partout : Davout à l'est, Bernadotte enfin au sud, l'Empereur à l'ouest; Weymar même, le lieu désigné pour la retraite, était envahi! Un seul inter-

valle vers le nord, mais sans routes, était encore vide d'ennemis. Alors, et dans cette direction, infanterie, cavalerie, caissons et canons, se croisèrent et s'entrechoquèrent. Beaucoup de soldats jetèrent leurs armes, ceux de l'artillerie coupèrent leurs traits; et tous s'enfuirent, au hasard et à travers champs, à la débandade. Erfurt prise, trois cents canons, quarante généraux, et cinquante mille ennemis tués, blessés ou prisonniers, presque tout le reste découragé, désorganisé et en déroute, tel fut le résultat immédiat de ces deux batailles simultanées, et d'une seule journée de guerre!

Nous y perdîmes onze mille hommes, tués ou hors de combat; Davout sept à huit mille sur vingt-cinq mille; l'Empereur, trois mille sur cinquante mille.

Au commencement de ce grand jour, vers trois heures du matin, malgré les dernières instructions de l'Empereur, et en dépit de l'offre du commandement en chef que lui fit Davout, Bernadotte s'était séparé de ce maréchal pour rétrograder sur Dornbourg. Vers dix heures, au moment du plus grand danger, Davout, la tête nue, un boulet la lui ayant découverte, avait envoyé Romeuf le conjurer de venir à son secours. Bernadotte se trouvait en ce moment à la hauteur du pont de Cambourg; il n'avait qu'à le passer, peu d'instants eussent suffi pour l'amener à la tête de vingt mille hommes sur le flanc droit de l'ennemi; son apparition eût décidé la victoire : il s'y refusa! Davout l'appelait, l'invoquait, lui offrait le commandement; Bernadotte le savait attaqué par des forces triples; il continua, sur la rive opposée, sa marche paisible, et

s'éloigna! Ce ne fut pas la crainte de sa responsabilité, ni une autre crainte qui le détourna. Les siens disent qu'il eût été un héros dans sa propre cause. Mais sa nature était ainsi, tout exclusive. C'était seulement quand il pouvait rapporter tout à lui, que son cœur s'ouvrait. Dès lors, ardeur, générosité, dévouement pour les siens, toutes les séductions, tous les entraînements des grandes âmes s'y retrouvaient. Mais supporter un égal, un supérieur; servir à la gloire d'un autre quel qu'il pût être, un tel effort lui fut toujours, ou impossible, ou insupportable! Quelques-uns crurent qu'une haine privée contre Davout lui avait fait commettre cette détestable action, ce qui l'expliquerait sans la rendre plus excusable.

Quant à Davout, homme de probité, d'ordre et de devoir avant tout, quoiqu'il eût bien servi jusque-là, et malgré le rang de maréchal qu'il avait atteint, il n'en était pas moins, à nos yeux, demeuré obscur. On se disait que c'était Valmy qui avait nommé Kellermann maréchal de France; Fleurus, Jourdan; Castiglione, Augereau; Zurich, Masséna; cent actions glorieuses, Lefebvre, Ney, Lannes; et qu'enfin d'autres choix avaient eu pour motifs de précédents commandements en chef; tandis que, pour Davout, il semblait que, en lui, l'Empereur eût voulu récompenser surtout des services privés, et qu'il avait moins consulté la renommée que le dévouement à sa personne. Telle était l'opinion. Mais, dans cette seule journée d'Auerstœdt, Davout prouva que, à son génie entier et tenace, il n'avait manqué qu'une occasion; qu'il n'y a point de grands hommes sans de grandes circonstances, et

que c'est à leur vigueur à s'en emparer et à en profiter que ces hommes-là se font reconnaître !

Il justifia le choix de l'Empereur ; et, en quelques heures, d'obscur qu'il était injustement, il devint justement célèbre !

---

## CHAPITRE V.

Le lendemain et les jours suivants, l'armée ennemie, si mal à propos dispersée avant la bataille, essaya vainement de se réunir dans sa déroute. L'armée française au contraire, qui s'était concentrée pour combattre et vaincre, se divisa pour poursuivre et achever. Pendant que Murat, Soult et Ney, dans leur marche rapide sur trois colonnes, entre la Fulde et la Saale, dévorent, du sud au nord, tout l'espace compris depuis Erfurt et Weymar jusqu'à Magdebourg, et que les corps de Mortier et du Roi de Hollande accourent de l'ouest, l'Empereur, avec Augereau, Lannes, Davout, Bernadotte et sa Garde, marche, de Nauembourg à Leipsick, au travers de l'Elbe, par Dessau et Wittemberg, droit sur Berlin. En dix jours, l'intervalle du Rhin à l'Elbe, celui de l'Elbe à l'Oder, auront été envahis ; la Saxe, épargnée avec son armée prisonnière qui lui est généreusement rendue, se ralliera à la Confédération Rhénane ; Spandau se rendra, Berlin sera pris !

Cependant les débris prussiens, échappés à Iéna, à Auerstœdt, et la réserve elle-même, à moitié détruite

à Halle deux jours après, se sont réfugiés sous Magdebourg. Hohenloe espère y reformer en armée une foule informe de soixante mille fuyards et de vingt mille chevaux, sans vivres, sans organisation, sans autre lien que la déroute. Mais à peine y est-il arrivé qu'il voit paraître Ney, Soult et Murat; et qu'aussitôt, brusquement attaqué, il est rejeté et entassé en désordre dans cette grande citadelle. Il s'en échappe le 23 octobre au delà de l'Elbe : son but est de se réfugier à Stettin, derrière l'Oder. Mais là encore, malgré l'épreuve de l'impétuosité française qu'il vient de subir, sa lenteur allemande prédomine. Au lieu de sauver ses restes à marches forcées, il les disperse en les cantonnant chaque nuit; et Murat, tout contraint qu'il est par l'Elbe à faire un long détour au sud pour le suivre, le prévient encore dans le nord à Zehdenick, puis à Prenslow, où, le 28 octobre, soutenu par Lannes arrivant en toute hâte de Spandau qu'il vient de prendre, il le coupe de Stettin et lui fait mettre bas les armes!

Hohenloe se rendit avec quarante-cinq drapeaux, soixante et douze canons, et vingt-cinq mille hommes. Parmi eux se trouvait le régiment des gendarmes de la Garde, celui-là même dont les officiers avaient insulté dans Berlin notre ministre, en aiguisant leurs sabres sur les bornes de sa demeure!

Il semble que la Prusse entière ait perdu la tête! Spandau, avec ses quatre-vingts canons, s'était rendu sans coup férir, le 25 octobre; le 29 Stettin, avec ses cent cinquante canons et sa garnison de six mille hommes, après s'être stupidement fermée à la fuite

de plusieurs des siens, s'ouvre devant les sabres de Lasalle et de notre cavalerie légère! Custrin avait quatre cents canons et quatre mille hommes; elle cède éperdument à la première fanfaronnade d'une brigade de Gudin; le gouverneur était séparé des nôtres par le fleuve, et c'est lui-même qui s'empresse de nous envoyer ses bateaux pour se faire prendre. Magdebourg même enfin, pleine de six cents canons et de vingt mille hommes, n'en succombera pas moins le 8 novembre : il suffira de quelques bombes et obus du maréchal Ney, dont le corps d'armée est moins nombreux que la garnison de cette célèbre forteresse!

En ce moment, et par une dernière et sanglante catastrophe, la réputation de Blücher commença. Le surlendemain d'Auerstœdt, ce général d'échauffourées s'était échappé des mains de Klein en déclarant faussement, sur son honneur, l'existence d'un armistice. Dans la fuite de Magdebourg à Stettin il avait été l'une des causes du désastre d'Hohenloe, qu'il eût peut-être sauvé s'il se fût rallié à temps à ce général. Il se dérobait inaperçu, quand le hasard lui fait rencontrer, à Kratzenbourg, le dernier reste errant de l'armée prussienne, que jusque-là d'habiles manœuvres du Duc de Weymar avaient sauvé. Blücher se voit à la tête de vingt-trois mille hommes. C'est alors, malgré l'absurdité de sa fuite sur Schwérin, et quoiqu'il ait manqué l'occasion de livrer bataille du fort au faible, que commence sa renommée par deux combats d'arrière-garde bien soutenus. Après quoi, mieux inspiré mais trop tard, il veut se diriger sur Rostock où déjà l'infatigable Murat l'a prévenu. Rejeté sur Lubeck

ce chef errant et sans retraite s'en saisit. Il se fait de cette ville libre un champ de bataille : il y soutient, le 6 novembre, un assaut furieux contre Soult et Bernadotte ; et, le lendemain 7, acculé contre le Danemark, il capitule enfin, le dernier de tous ! Dernier soupir de l'armée prussienne, vaincue dans les plaines d'Iéna et d'Auerstœdt, et achevée, vingt-deux jours après, sur les bords de la Baltique, où Blücher laisse encore entre nos mains cent quatre canons, soixante-trois drapeaux, et vingt-deux mille hommes!

La guerre avait commencé le 8 octobre; le 8 novembre, en un seul mois, le Royaume de Prusse était conquis; son armée entière avait cessé d'exister; la plupart de ses forteresses étaient prises. Tels furent les résultats de la double bataille du 14 octobre. L'Angleterre, placée si heureusement pour attendre, put seule ne pas s'émouvoir de ce désastre; elle put espérer que le vainqueur s'enivrerait de tant de gloire; que, comme les hommes longtemps heureux, il ne saurait plus s'arrêter; et que, si les uns avaient succombé par la défaite, lui se perdrait par la victoire; sans songer pour elle-même, au milieu de l'énorme extension de sa propre puissance, à cette fin commune, où, tôt ou tard, toutes ces ambitions humaines, soit individuelles, soit collectives, viennent s'abîmer!

Cette époque est, sous divers points de vue, à considérer. Et d'abord, en dépit des exemples récents d'Ulm et d'Austerlitz, c'est un fait que les étrangers de l'âge précédant le nôtre, nés au bruit de la renommée du Grand Frédéric, n'avaient guère douté de la victoire de son armée, tant les premières impressions

persistent en nous et sont dominantes. De là, avant Iéna et Auerstœdt, l'inconcevable présomption de la Prusse; tant de propos imprudents des légations étrangères dans Paris même, et en Espagne le revirement d'une politique qui se crut affranchie de notre joug.

De son côté l'Empereur, surpris par cette guerre qu'il eût voulu éviter, espéra trop peut-être de son succès. Ce qui est certain, comme on va le voir, c'est que, plein de modération la veille d'Iéna, dès les jours suivants il devint sombre et préoccupé. A ce symptôme il nous fut évident qu'un plus vaste espoir le saisissait. Dès lors, en effet, tout s'agrandit de plus en plus; et, quelque forte que fût la base, le faîte, s'élevant disproportionnément, commença à former l'abîme!

## CHAPITRE VI.

Entraîné par la rapidité des faits, nous venons d'en montrer l'ensemble; maintenant que le récit de la première partie de cette guerre est terminé, revenons à l'Empereur, que nous avons laissé à Iéna le 15 octobre. Ce jour-là son premier soin avait été de dicter le bulletin de sa victoire. Davout y fut comblé des plus grands éloges, mais l'exactitude des faits y fut altérée; il n'y fut question que d'une bataille, et il y en avait eu deux. L'Empereur y sembla avoir eu le plus à vaincre, tandis que c'était tout le contraire. Il

est vrai qu'alors sur ce dernier fait il y eut erreur peut-être, tant la victoire de Davout paraissait encore extraordinaire.

Il fit ensuite appeler les trois cents officiers saxons que nous avions pris la veille, et les harangua. « Quand « lui, ne s'était armé, leur dit-il, que pour affranchir « Dresde du joug de Berlin, par quelle faiblesse leur « Souverain s'était-il laissé entraîner à s'armer contre « la France? N'était-ce pas à elle que, depuis deux « siècles, la Saxe, menacée par l'Autriche et par la « Prusse, devait son indépendance? Les Saxons ne « voyaient-ils pas aujourd'hui que, dans la Confédé-« ration du Rhin, une même protection s'offrait à « leur Prince? Qu'ils jurent donc de ne plus servir « contre la France, et que, libres avec leurs soldats, « ils retournent porter chez eux ces paroles d'al-« liance! » Tel fut à peu près son langage; leurs acclamations y répondirent, et tous prêtèrent le serment demandé, qu'ils signèrent ensuite.

L'Empereur alors se rendit à Weymar, où tout en lui fut digne de sa victoire. Ses ordres pour en profiter furent expédiés de cette ville. Ce fut là qu'il apprit, de Ney et de Murat, la capitulation d'Erfurt et de quinze mille hommes, premier résultat du découragement qui suivit les deux batailles. Dans son trajet d'Iéna à Weymar il avait reçu la réponse de Frédéric à ses offres de paix faites la veille du combat, et la demande d'un armistice. Il répondit : qu'il avait écrit pour prévenir la bataille; qu'elle avait été livrée, qu'il n'avait plus qu'à songer à en recueillir les fruits. Et aussitôt, jugeant par la lettre du Roi de

la direction de sa fuite, il s'en servit pour le poursuivre.

Le 17 il arriva à Nauembourg, après avoir traversé le champ, tout sanglant encore, d'Auerstœdt. Ce lieu de carnage, plus que d'autres, le consterna; on l'entendit s'écrier : « Que c'était un affreux spectacle « qu'un champ de bataille! Que jusqu'à trente ans « la victoire pouvait éblouir et parer de gloire de « telles horreurs, mais que plus tard.... » Je ne sais ce qu'il ajouta, mais dans Nauembourg, qu'il trouva comble de nos blessés, toujours sous la même impression, il dicta pour l'Impératrice des paroles toutes semblables.

Là encore, apprenant enfin les détails de la conduite de Bernadotte pendant ce massacre : « Cet acte « est odieux! dit-il; un Conseil de guerre le condam- « nerait à mort! Mais cela est si honteux qu'il vaut « mieux le taire! Je le livre à sa conscience, à l'opi- « nion de l'armée; quant à la mienne, je la lui ferai « connaître! »

Le 19 octobre, de Nauembourg à Mersebourg, en traversant le champ de bataille de Rosbach, il en fit renverser et transporter en France la colonne triomphale. A Halle ensuite et à Dessau, les 20 et 22 octobre, de plus en plus instruit des résultats de sa victoire, dans les coups sanglants du sort, dont tous les chefs ennemis, provocateurs de cette guerre, venaient d'être si fatalement frappés, il crut voir plus que jamais luire son étoile, sa confiance en elle en augmenta : « C'était, disait-il, le doigt même de la Provi- « dence qui avait marqué ces victimes! »

Dès lors éclatèrent dans ses bulletins des récrimi-

nations menaçantes. A leur apparition, et surtout à celle du bulletin du 25 octobre, ses ennemis se récrièrent : « Pourquoi des imputations si cruelles? N'en « avait-il donc pas assez de tout le sang, de toutes les « dépouilles des vaincus, sans poursuivre encore leur « mémoire? Ainsi le malheur ne protégeait plus! La « mort même n'était plus un asile! C'était ramener « les temps barbares, où la colère survivait au combat « et ne s'assouvissait pas même dans la victoire! »

A des reproches si graves, et que l'on n'a pu ni dû dissimuler, comment ne pas s'arrêter quelques instants, et comment, sans en mesurer la juste portée, les transmettre au temps à venir? Si l'on ne voit ici qu'un vainqueur, le pied sur sa victime, et, tel que les rudes héros d'Homère, l'insulte à la bouche, achevant de l'écraser, sans doute cet emportement sans générosité, dans un triomphateur chrétien du dix-neuvième siècle, paraîtra bien condamnable. Pour nous, quel que soit notre respectueux attachement pour la mémoire du grand homme que nous avons servi, attaché inviolablement avant tout à des principes éternels, nous n'entreprendrons pas d'excuser ce qui n'admet aucune excuse. Mais, en convenant de cette faute, notre devoir, comme témoin, est de l'expliquer.

Or, quelque pernicieuse que puisse être, même sur l'esprit le plus éclairé et le plus élevé, l'influence du pouvoir suprême couronné de tant de gloire, comment supposer que le héros si généreux de l'Italie, devenu Empereur, eût aussitôt et aussi entièrement changé de caractère? Comment croire à un aveuglement aussi passionné dans un génie si calcu-

lateur; et pendant tant de jours, dans cette suite de bulletins, à une longue et violente ivresse pour un triomphe prévu, lui si accoutumé à la victoire? Non, dans cette dureté, dans cette violence apparente, au milieu de cette immense et mortelle lutte recommencée en 1805, et dont cette guerre de Prusse n'était que le second épisode, il y eut bien moins satisfaction de vengeance, orgueil et abus de la victoire, qu'un parti pris, qu'un nouveau système adopté, et dont, à ses yeux, la haine inflexible et intéressée du cabinet de Londres lui imposait la nécessité.

Évidemment, dans cette Reine infortunée, dans cette Noblesse, dans ces Princes et ces généraux vaincus, qu'il poursuivait de reproches menaçants, ce qu'il continuait à combattre encore, c'étaient les alliés de cette Angleterre de son côté triomphante, qui l'outrageait plus que jamais par la calomnieuse licence de sa presse, et dont il n'avait plus de paix à espérer que par le système continental!

Ce système, la terreur seule pouvait l'imposer au continent. On remarqua en lui, le 23 octobre à Vittemberg, la disposition farouche habituelle à son esprit au moment de ses grandes conceptions de guerre ou de politique. Ce fut là que, sur la nouvelle de la saisie par son ordre, dans Leipsick, de marchandises anglaises pour une valeur de soixante millions, il annonça hautement ce qu'il appela dès lors « le Blocus Continental! » On doit croire aussi que c'est à ce quartier Impérial qu'il résolut la déchéance des Princes et Ducs de Brunswick et de Hesse-Cassel, l'occupation des villes Anséatiques, enfin celle de toute la Prusse

comme sa conquête, jusqu'à la restitution, par l'Angleterre, des colonies françaises, espagnoles et hollandaises : décisions qu'il proclama successivement dans les bulletins suivants.

Quelle que fut sa fermeté d'âme, la résolution d'une lutte aussi grande, de tant de rigueurs à exercer, de tant de ruines à imposer, dut lui coûter. Des déterminations aussi extrêmes ne se prennent pas sans un violent effort de caractère. De là ces paroles outrageantes contre des vaincus : paroles qu'il dicta pour s'exciter, pour s'autoriser, ou pour effrayer! Jamais en effet je ne le vis aussi sombre, et, comme j'en souffris moi-même, j'en ai conservé le souvenir. Ce jour-là, contre sa coutume, dans un détail de service, quoique j'eusse raison, il me donnait tort, lorsque Caulaincourt prit ma défense : et ce fut avec cette franche rudesse toute picarde, à laquelle l'Empereur céda de peur d'un esclandre, l'inflexibilité hautaine de son Grand Écuyer ne s'étant pas embarrassée des témoins de cette querelle.

Dans cette même disposition d'esprit il se refusa à recevoir le souple et repentant Luchesini, et se plut à laisser ce ministre de Frédéric errer, en suppliant, au milieu de nos colonnes. Là encore, cette même irritabilité d'humeur s'épancha contre Murat, pour je ne sais quel mouvement excentrique de sa cavalerie, faute que ce Prince répara ensuite si glorieusement; puis, et avec plus de raison, contre Bernadotte après notre victoire du 17 au Pont de Halle; victoire digne de celle de Lodi, mais due au général Dupont, et où la réserve encore intacte de l'ennemi fut

écrasée. Dans cette dépêche l'Empereur accusait de trahison ce maréchal, le gourmandant du temps qu'il avait perdu après ce succès au lieu de passer l'Elbe, et rapprochant cette lenteur de son inqualifiable inaction le jour d'Auerstœdt!

Toutefois, son parti pris, et même avant les succès inouïs qui l'y confirmèrent, la contention de son esprit se détendant, il reprit, au milieu de nous, son calme et sa douceur accoutumés. Une autre remarque prouve aussi que le succès l'enivrait alors moins qu'on ne le pense. S'il fut plus prompt que jamais à nous pousser en avant et à tirer de sa victoire toutes les conséquences imaginables, en même temps, aussi prudent qu'entreprenant, il ne quitta point Wittemberg sans y laisser l'ordre d'en faire, comme d'Erfurt, un point d'appui pour assurer, ou sa conquête, ou sa retraite. Ces deux places devinrent sur sa ligne d'opérations, dont la base était Mayence, les dépôts de ses grands et petits blessés, des infirmes, des cavaliers démontés, et des vivres et effets de toute nature, imposés au pays conquis.

---

## CHAPITRE VII.

Ce fut, je crois, après Wittemberg que, traversant un bois de sapins, l'Empereur, forcé par un violent orage de s'abriter dans une maison isolée, fut surpris d'y être reconnu par l'habitante de cette chaumière. Il apprit d'elle que, Saxonne, mais femme en

Égypte d'un officier français, et restée veuve et mère sans avoir pu obtenir une pension du Directoire, elle avait été forcée de quitter la France. Sur quoi, Napoléon attendri lui tendant la main, lui dit : « Qu'il al-« lait réparer cette injustice en se chargeant de faire « élever son fils. » En signant l'ordre de ce bienfait il ajouta : « Que c'était sa première aventure au milieu « d'un orage et d'une forêt, et qu'il remerciait le sort « qu'elle eût été aussi heureuse ! »

Le 24 octobre je devançai Napoléon dans Postdam, le Versailles de Berlin. Deux fois déjà, dans des missions précédentes, j'étais venu là, comme tant d'autres, contempler les souvenirs que le Grand Frédéric y a laissés. Cette fois, au lieu d'en approcher avec un respect timide, je pris possession de cette résidence royale et de Sans-Souci, comme de l'une de nos conquêtes. Je connaissais les lieux ; mon premier mouvement m'entraîna dans cette chambre jadis habitée par le grand Roi. J'y retrouvai tout à la même place, sous la garde du même valet de chambre. Là, j'oserai l'avouer, parce que, dans la fantaisie dont je fus saisi, il n'entra aucun sentiment qu'il soit possible d'accuser d'une profanation dont je rougirais encore ; à la vue de ce fauteuil célèbre, témoin de tant de méditations profondes et d'où jaillirent tant de saillies mordantes, tant de jugements redoutés ; où, sans s'éblouir de sa gloire, Frédéric avait su consolider ses conquêtes par une habile politique, je ne sus point résister au désir, au moins indiscret, de pouvoir me rappeler, toute ma vie, que j'avais occupé un instant sa place ! J'avouerai donc que j'osai, le front découvert, m'as-

seoir un moment dans ce fauteuil, et de là examiner curieusement tout ce qui était à sa portée.

Il y avait au côté droit de ce siége, dans le mur près duquel il se trouvait, un placard resté entr'ouvert. Parmi les objets que renfermait cette armoire, je remarquai une lorgnette d'un seul verre; j'osai la toucher, l'essayer même. Le verre en était concave; son numéro, huit ou neuf, n'avait pu convenir qu'à une forte myopie. « Hé quoi! m'écriai-je, en me levant « précipitamment, car je me sentais là mal à mon « aise, ce verre appartenait-il au Grand Frédéric? » Le valet de chambre répondit affirmativement, et que cet objet, comme tous ceux qui se trouvaient là, avait toujours été conservé religieusement à la même place, où la mort du grand homme les avait surpris. Étonné, je renouvelai l'épreuve à plusieurs reprises, et, quelque tentation qu'il me fallût vaincre, je remis scrupuleusement où je l'avais pris, ce verre qui me paraissait et qui était en effet si remarquable.

Ainsi donc, sur les champs de bataille, où la vue joue un si grand rôle, frappé de la même myopie qu'Alexandre le Grand et que le grand Gustave-Adolphe, Frédéric le Grand n'en avait pas été plus arrêté dans ses victoires que ces deux grands hommes de guerre! Dans de moindres proportions Davout, à Auerstœdt, venait d'offrir un autre exemple de ce phénomène. Ces exemples prouvent que c'est surtout dans le caractère qu'il faut chercher la source des grandes actions; que, dans les batailles, pour des hommes aussi haut placés, quand leur parti est pris, les points décisifs reconnus, et les ordres donnés en

conséquence, il peut suffire de la vue d'ensemble, dont celle des détails pourrait parfois les détourner ; détails où peuvent les suppléer leurs lieutenants qu'ils ont toujours su, ou choisir, ou former et inspirer.

Je me perdais dans ces réflexions, en continuant à placer autour du palais les différents postes, lorsque Napoléon arriva. Il voulut aussitôt être conduit au milieu de ces mêmes souvenirs. Je les revis à sa suite, non sans un embarras intérieur qui pouvait ressembler à un remords. L'Empereur les examina avec une curiosité attentive et silencieuse.

Ce fut, je crois, le lendemain 25 octobre que, me rencontrant sur son passage et le voyant sortir à pied du côté de la ville avec quelque préoccupation, je le suivis jusqu'à l'église qui renferme le tombeau du Grand Frédéric. Il s'y rendit à pied et d'abord précipitamment ; mais, arrivé à ce temple, sa marche se ralentit : elle devint de plus en plus lente et posée, à mesure qu'il approcha des restes du grand Roi auquel il venait rendre hommage. La porte du monument était ouverte ; il s'arrêta à l'entrée, dans une attitude grave et recueillie. Son regard plongeait dans l'ombre qui enveloppait cette cendre auguste. Il demeura ainsi près de dix minutes, immobile, silencieux, et comme absorbé dans une méditation profonde. Nous étions quatre ou cinq autour de lui : Duroc, Berthier, Caulaincourt, l'aide de camp de service, et moi. Nous contemplions tout ce que ce rapprochement avait de solennel et d'extraordinaire, nous figurant ces deux grandes âmes en présence, nous identifiant aux pensées que nous supposions à notre Empereur, devant

cet autre génie dont la gloire survivait à son œuvre renversée, qu'on avait vu aussi grand dans l'extrême adversité qu'au faîte de la fortune, et qui avait su s'arrêter!...

Je ne sais plus si ce fut avant ou après ce pèlerinage qu'il fit prendre l'épée et les insignes du grand homme, et qu'il les destina en trophée à la consolation de nos Invalides échappés au désastre de Rosbach. Le jour de notre départ de Postdam, le 26 octobre, le Prince d'Hatzfeldt vint apporter à l'Empereur les clefs de Berlin. Dans cette audience ceux qui accompagnaient Hatzfeldt blâmèrent leurs Princes comme les auteurs de la guerre, et répondirent de la résignation de la capitale. On verra bientôt comment cette démarche compromit ce Seigneur prussien et faillit le perdre.

Ce jour-là, la nouvelle de la reddition de Spandau étant arrivée, Napoléon alla visiter cette forteresse, d'où il vint coucher à Charlottembourg; s'étant égaré, il n'y arriva qu'une heure avant la nuit, à cheval, seul, et trempé par une pluie battante. Nul habitant, nul gardien même ne s'y trouvaient; l'herbe avait crû sur le pavé de cette résidence royale qui semblait abandonnée. Je venais aussi de mon côté d'y arriver, et j'essayais d'en ouvrir la porte lorsque je vis paraître l'Empereur; il mit pied à terre et unit ses efforts aux miens, me reprochant cet isolement, qui, réellement, au milieu d'un pays ennemi, n'était pas sans imprudence : « Pourquoi n'avais-je « disposé aucune troupe sur son passage? Pourquoi « se trouvait-il là sans aucune garde? » Je n'en étais point la cause, je répliquai; il m'imposa brusquement

silence; mais un moment après, la porte ayant cédé à nos efforts, son humeur changea. Ce fut surtout lorsque, en parcourant les appartements, il aperçut un bon nombre de lettres laissées par la Reine dans une chiffonnière que, par curiosité, je venais d'ouvrir. L'Empereur s'égaya sur l'oubli de cette correspondance; et, la supposant galante, il plaisanta sur l'indiscrétion qu'il ne pourrait peut-être maîtriser, et qui allait le rendre confident des secrets de la Princesse.

Il parcourut ensuite curieusement toutes les traces des habitudes de la Reine, m'adressant sur chacun de ces objets ses observations, avec cette voix qu'il savait rendre si caressante, lorsqu'il voulait réparer envers ceux de son intérieur un premier et injuste mouvement d'impatience.

Par un hasard fâcheux plusieurs papiers d'État anglais se trouvèrent mêlés aux lettres que nous venions de découvrir; les uns comme les autres le ménageaient peu sans doute : voilà pourquoi ce bulletin dicté dans la nuit suivante. Il est daté du 27 octobre, et de cette résidence. La Reine y est encore citée par Napoléon, et malheureusement avec une amertume bien différente de la disposition d'esprit où je l'avais vu la veille.

Une indignation méprisante l'avait saisi! Aux motifs politiques de sa colère d'autres s'ajoutaient. D'un premier bond il avait atteint le cœur de la Prusse! Là, tandis que ses lieutenants achevaient, et que chaque jour lui apportait la nouvelle d'un désastre de plus de ses ennemis, lui, de son côté et à chaque instant, découvrait la trace d'une injure de plus, dont leurs chefs

les avaient excités contre sa gloire! Irrité, inquiet peut-être de cette autre guerre, guerre d'outrages, guerre toute morale et d'opinion, où la sienne n'atteignait pas, où ses armes ne suffisaient plus pour vaincre, il y voulut répondre, rendre guerre pour guerre, outrage pour outrage, croyant ainsi arrêter dans sa source cette contagion. Un témoin intime de ces premiers mouvements d'irritation aurait peut-être pu les adoucir; mais par malheur ce témoin, aveuglé lui-même, n'essaya point de les modérer. C'était l'inconvénient de ce génie si éblouissant, si dominateur, que plusieurs des siens en subissaient souvent l'influence plus encore que ses adversaires!

---

## CHAPITRE VIII.

Depuis un an tout dans les actions comme dans les paroles de Napoléon avait changé. L'année précédente, en abattant la troisième coalition, modéré dans sa victoire, il avait épargné au peuple vaincu le spectacle d'une entrée triomphale à Vienne. Mais ici, dans cette défaite d'une quatrième coalition, d'un allié nouveau de cette Angleterre devenue plus que jamais sa rivale implacable, tout en lui fut menaçant, tout sentit la conquête! De là son entrée solennelle dans Berlin. Il en accueillit en maître les autorités, s'empara du gouvernement, et prit possession de la résidence royale, où je le reçus le 27 octobre.

Néanmoins l'irritation qu'il y apporta ne fut pas

aveugle. Plusieurs Princes et Princesses du sang royal, surpris dans cette ville, se trouvaient en notre pouvoir : il alla les visiter et les consoler ; il voulut que les honneurs dus à leur rang leur fussent rendus. L'un d'eux, le jeune Prince Auguste, y était resté blessé et prisonnier : il le remit libre au Prince Ferdinand son père ; le peuple fut rassuré ; la police de la ville confiée à l'élite de la Bourgeoisie ; mais sa colère contre la Noblesse éclata dans une apostrophe menaçante : « Elle avait, en dépit de son Roi, voulu la guerre ! elle « en supporterait tout le poids ! » Il en dit plus et tint parole. Ces menaces avaient été préméditées : leur publication par ses soins en est la preuve.

Il en fut de même de l'humiliation qu'il se plut à infliger aux Gendarmes de la Garde. Ce corps entier, pris les armes à la main, était l'un de ceux qui avaient le plus insulté de ses mépris la Grande Armée et son Empereur. Berlin avait vu leur arrogance ; il voulut qu'elle revît ces jeunes maîtres, naguère d'une présomption si outrageante, traverser ses rues transformés en une longue file de captifs démontés, désarmés, et chargés de la réprobation universelle !

Mais revenons à son entrée dans cette capitale. Ce jour-là un incident digne de remarque avait eu lieu. Le Prince d'Hatzfeldt s'était, une seconde fois, présenté devant lui en tête des autorités soumises. Le dévouement de ce général prussien à son Roi lui avait fait accepter cette position pénible. Mais soit qu'il n'en eût pas assez calculé les engagements, ou qu'il en eût bravé les conséquences, tandis que, d'une main, il apportait les clefs de la capitale à Napoléon, de l'au-

tre il avait rendu compte à Frédéric de la situation de notre armée au milieu de sa conquête. Davout avait saisi sa correspondance; le Prince d'Hatzfeldt l'ignorait, quand à sa vue l'Empereur, le foudroyant d'un regard, s'écria : « Retirez-vous, Monsieur! allez dans « vos terres! Ne vous présentez plus devant moi, je « n'ai plus besoin de vos services! »

Hatzfeldt s'était attiré cette réception, et peut-être suffisait-elle. Mais dans la nuit suivante la lecture de la dépêche saisie accrut la colère de l'Empereur : il fait aussitôt arrêter ce malheureux général; il ordonne que sur-le-champ il soit traduit comme espion devant une Commission militaire; il veut que, amené dans le Palais que lui-même habite, il y soit gardé à vue, et que, confié à ma surveillance, je réponde de sa personne.

L'arrestation, le jugement même du coupable étaient dans le droit de Napoléon, si toutefois le droit peut jamais être assez rigoureux pour s'élever au-dessus de toutes considérations humaines. Mais faire de sa propre résidence une prison criminelle; mais se faire ainsi lui-même, dans son Palais, par sa propre Garde, par les officiers de son service, le gardien de sa victime, il y avait là quelque chose de si excessif, que nul de nous ne put croire à un dénoûment sinistre. Aussi arriva-t-il ce que lui-même, sans doute, avait prévu.

Pendant que, ce jour-là même, il passait en revue le corps d'armée de Davout et qu'il se préparait, par les éloges et les récompenses dont il le comblait, à une indulgence généreuse, j'avais été dans la chambre du pri-

sonnier, bien moins pour m'assurer de sa garde que pour calmer son inquiétude. En même temps, guidé par un sentiment pareil, le grand maréchal Duroc avait accueilli l'anxiété de la Princesse d'Hatzfeldt, épouse de l'infortuné général. La nuit était revenue, la revue finie ; le Palais étincelait de lumières ; déjà les grenadiers de la Garde bordaient la haie sur l'escalier étroit et tournant, et jusque dans la première pièce de l'appartement de l'Empereur, quand cette pauvre Princesse, grosse, près d'accoucher, et toute tremblante, me fut confiée. Je la plaçai, malgré la consigne, à l'entrée même du salon de Napoléon, et sur son passage. Malheureusement, dans ma préoccupation à l'encourager lorsque l'Empereur parut, j'oubliai d'imposer silence au tambour qui se trouvait là près d'elle, en sorte que, au retentissement soudain des premiers coups sur cette caisse, saisie d'effroi comme par l'explosion de ces armes à feu qu'elle venait conjurer, elle tomba dans mes bras à peu près sans connaissance ! « Qu'est-ce que cela? » me dit l'Empereur ; sur ma réponse : « Bien ! » me dit-il, mais plus du regard que de la voix, et en passant si rapidement, qu'à peine eus-je le temps de ranimer la Princesse, et de la pousser après lui dans cet appartement dont aussitôt les portes, en se refermant, nous séparèrent.

Une demi-heure après, elle en sortit troublée, égarée encore, mais cette fois par tous les transports les plus touchants de la plus vive gratitude. Nous la conduisîmes, le grand maréchal Duroc et moi, dans les bras du Prince d'Hatzfeldt, que nous eûmes le bonheur de rendre à sa joie reconnaissante.

On sut bientôt, d'elle et de Napoleon lui-même, comment elle avait obtenu sa grâce. Accueillie avec égards, elle n'avait d'abord songé qu'à défendre son mari en protestant de son innocence. « Fille du mi-« nistre Schulembourg, l'un des ennemis les plus « ardents de Napoléon, sans doute l'Empereur, avait-« elle dit, voulait se venger de son père sur celui qu'il « avait choisi pour gendre! » Cette supposition pouvait paraître injurieuse; Napoléon, sans s'émouvoir, y répondit en se faisant apporter la dépêche accusatrice, qu'il lui fit lire, dont il la fit juge, et lui expliqua les conséquences; mais aussitôt, touché de l'extrême détresse de cette infortunée : « Eh bien! » s'empressa-t-il d'ajouter, en lui montrant la cheminée devant laquelle elle était assise, « puisque vous tenez entre « vos mains la preuve du crime, anéantissez-la, et dé-« sarmez ainsi la sévérité de nos lois de guerre! » Il n'avait pas fini, que déjà l'heureuse Princesse, se précipitant, avait jeté au plus ardent du foyer la lettre fatale. L'Empereur alors, achevant de la rassurer par la promesse de sa protection, l'avait promptement renvoyée à son mari qu'il venait de lui faire sauver de ses propres mains, par cette clémence ingénieuse.

C'était, comme il a été dit, après la revue du corps d'armée de Davout, que cette action de l'Empereur, simple au fond, mais belle par la forme, avait eu lieu. Dans cette revue, sa noblesse d'âme s'était montrée par un acte de justice d'un autre genre. Depuis le 15 octobre son équité souffrait : il la sentait surchargée de la part de gloire de son lieutenant, qu'il s'était attribuée dans ce bulletin, où, confondant Auerstœdt dans

Iéna, il n'avait fait qu'une bataille de ces deux victoires. Aussi avait-il saisi toutes les occasions de restituer en détail cette gloire usurpée, sa politique se refusant à une restitution plus ouverte et plus complète. A Iéna même, dans la nuit du 14 au 15, quand, deux heures après mon rapport de Weymar à l'Empereur, le colonel Bourck, officier de Davout, était venu lui apprendre cette victoire d'Auerstœdt : « Mon cousin, « avait-il écrit à ce maréchal, le combat d'Auerstœdt « est une des plus belles journées de l'histoire de « France! Je la dois aux braves troupes du troisième « corps et au général qui les commande; je suis bien « aise que ce soit vous! »

Le lendemain, à Weymar, redoublant encore, il terminait un ordre de ce jour par ces mots : « Que « Davout et son corps d'armée avaient acquis, pour « jamais, des droits à son estime et à sa reconnais- « sance! » A Nauembourg, il avait été visiter lui-même et consoler les nombreux blessés de ce maréchal; à Wittemberg, il avait voulu que Davout eût l'honneur d'entrer le premier dans la capitale ennemie; et, dans son ordre de ce jour-là, il avait motivé glorieusement cette préférence. A Berlin enfin, le 28 octobre, dans cette revue du corps d'armée de Davout, il venait encore de consacrer à la reconnaissance toute cette journée, dont il avait couronné la fin par un acte de clémence. Cinq cents étoiles d'Honneur, et la plus nombreuse des promotions à divers grades, en avaient été le gage. Quant à ces dernières faveurs, la circonstance les commandait, puisqu'il fallait bien remplir d'aussi grands vides; mais, en distribuant ces grades

de ses propres mains, il en augmenta le prix qu'il sut accroître de ses paroles.

Elles allèrent d'abord chercher de rang en rang et satisfaire le soldat, comme l'officier et le général. Ces éloges du grand Empereur, son attitude, son regard, ses moindres gestes en leur parlant, cette connaissance intime que chacun, jusqu'au dernier fusilier, croyait avoir contractée avec le grand homme, allaient être d'inépuisables sujets d'entretien dans la compagnie, et de correspondance avec la famille! C'étaient autant de brevets d'immortalité, dont chacun d'eux serait à jamais illustré, dans son peloton, dans sa ville ou dans son village!

Ce premier effet produit, et Napoléon en connaissait toute l'influence, généraux, officiers, sous-officiers de tous les grades, avaient été appelés en cercle autour de lui. Alors, de cette voix qui semblait être celle de la Renommée, la voix de l'Histoire : « Leur valeur, dit-il, lui avait rendu à Iéna le plus signalé « de tous les services! C'était à leur belle, à leur « brillante conduite qu'on devait tous les glorieux « résultats de cette guerre! Leurs compagnons morts, « il les regrettait comme ses enfants! Tous enfin, répéta-t-il, avaient acquis, pour jamais, des droits à « ses bienfaits et à sa reconnaissance! » A ces paroles, qui élevaient ce corps d'armée, à la fois et tout entier, au premier rang dans la gloire de la conquête, l'enthousiasme fut universel. Davout, transporté, répondit : « Sire, nous sommes votre Dixième Légion! Le « troisième corps sera partout et toujours pour vous, « ce que cette Légion fut à César! »

Rien dans ce rapprochement, quelque élevé qu'il fût, ne parut trop ambitieux; on trouva même qu'il convenait à ce maréchal. Ceux qui l'ont connu le mieux disent, qu'il y avait en effet quelque chose d'antique dans sa probe inflexibilité, sévère à lui-même comme aux autres; et surtout dans cette simplicité stoïque, au-dessus de toute vanité, avec laquelle on le voyait marcher toujours droit, et tout entier à l'accomplissement de son devoir! Il ne songea pas ce jour-là, que seul, au milieu de tant d'éloges, il restait encore frustré. Plus tard on verra que Napoléon fit plus; et que, en le nommant duc d'Auerstœdt, il acheva de restituer à son lieutenant la bataille qui lui appartenait, et la plus belle, la plus décisive des deux victoires.

## CHAPITRE IX.

Ce fut dans cette journée du 28 octobre que l'Empereur annonça la marche de l'Armée au-devant des Russes. Dès le lendemain Davout, poussé sur Francfort et Custrin, en prit la tête. Quant à lui, resté dans Berlin, c'est alors que chaque jour, que chaque heure même lui apporte, de toutes parts, la nouvelle de ces miraculeux succès dont la fortune sembla vouloir enivrer sa gloire!

D'abord, et sans compter cent autres détails, la capitulation d'Hohenloe en rase campagne, le 29 octobre; le 30, la prise du Duché de Brunswick; le 31, celle de Stettin; celle de Custrin, le 1er novembre; puis,

coup sur coup, l'occupation de Posen, la victoire de Lubeck, la reddition de Blücher, celle de Magdebourg; enfin la prise de possession de la Hesse, celle du Hanovre, du Mecklembourg, et l'envahissement de la Silésie par son frère Jérôme, que guidait Vandamme.

Une seule inquiétude était restée. Berlin est située au milieu d'un pays stérile; la disette y était à craindre, surtout après le bouleversement d'une conquête. Mais Davout, général d'administration autant que de guerre, venait de découvrir, près de Custrin, d'immenses magasins de grains dont il avait compris toute l'importance. A la nouvelle de ce surcroît de bonne fortune, l'Empereur bondit de satisfaction; il appela Daru; du plus loin qu'il l'aperçut, il s'écria : « J'ai pour six mois de vivres pour mon Armée! » Et l'agitation de sa joie fut si vive, qu'aux questions de son intendant général il ne répondit d'abord que par cette exclamation qu'il répéta à plusieurs reprises!

D'autre part, et au loin vers le sud, tout prospère pareillement : Marmont, en Dalmatie, a battu les Russes; Masséna a chassé les Anglais de la Calabre; l'heureux envoi de Sébastiani à Constantinople a réussi : le Czar et le Sultan vont être aux prises; une grande diversion est opérée, la Porte va attirer, et retenir sur sa frontière, une partie des forces d'Alexandre. Vers le Caucase, autre diversion : Pontécoulant, envoyé en Perse, vient de raviver l'interminable lutte de ces montagnards belliqueux contre les Russes; enfin, le 10 novembre, au moment où la nouvelle de l'inconcevable capitulation de Magdebourg et de ses vingt-deux mille hommes, lui arrive de ses derrières, il apprend, de

Davout en avant de lui, l'enthousiasme de la Pologne, et que, de Posen à Varsovie, ses armes ne rencontreront aucun obstacle! . . . .

Dès lors, voyant la guerre contre les Russes préparée, celle de la Prusse achevée, et qu'un seul mois l'a rendu maître de tous les débouchés maritimes de l'Allemagne, depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, il se déclare : « Il restera possesseur de la Prusse et de la « Pologne, proclame-t-il hautement dans ce même « jour du 10 novembre, jusqu'à ce que la Porte ait « recouvré sur la Russie son entière indépendance, « et que Londres, restituant ses conquêtes d'outre-« mer sur la France et ses alliés, ait accédé à la paix « du monde! » . . .

Mais un ordre du Conseil anglais avait déclaré en état de blocus nos ports de l'Océan, de Brest à Hambourg : il s'exécutait. A cet abus de puissance maritime Napoléon répondit, le 21 novembre, par un même abus de puissance continentale : il déclara de bonne prise toute lettre, toute marchandise, toute propriété anglaise ou de colonie anglaise, tout Anglais, tout bâtiment quelconque venant d'un port anglais, qui seraient saisis par des Français ou par leurs alliés, quelque part que ce pût être! C'était son droit, celui, dans une guerre à outrance, de combattre à armes égales. Il rendait violence pour violence; il montrait aux neutres la nécessité de soutenir leurs droits maritimes, et il hâtait ainsi le développement et l'effet du Système Continental. . . . .

Toutefois, dans ce ton si impérieux de Napoléon, le 10 novembre, dans la proclamation qui suivit, où il

annonça à l'Armée « qu'elle avait reconquis, sur l'Oder « et l'Elbe, toutes nos pertes d'outre-mer; » enfin, dans ce décret si célèbre du 21, qui mettait en état de blocus les Îles Britanniques, plusieurs de nous crurent voir un emportement de puissance, et que sa victoire l'enivrait. A ceux-ci, l'armistice offert à Frédéric le 16 novembre, et que ce Prince déclina, ne parut pas un adoucissement : les conditions en étaient si dures, qu'ils le jugèrent moins un essai de paix qu'un moyen de guerre!

Je ne sais, mais, si l'Histoire doit un jour attribuer tant de renouvellements d'hostilité, depuis la paix d'Amiens, à nos envahissements en Allemagne et en Italie, pendant l'intervalle de la seconde à la troisième coalition, comme aussi pendant celui de la troisième à la quatrième; si elle dit que, en Europe, ces envahissements perdirent la paix de réputation, qu'on lui préféra la guerre; en transmettant à l'avenir ce reproche d'ambition, elle devra admettre pour excuse les excitations, les machinations incessantes de l'Angleterre, et la conviction intime et fondée de Napoléon, que toute paix entre la Révolution française, victorieuse sous son Consul ou son Empereur, et la Contre-Révolution humiliée, n'était qu'une trêve, une fiction que la force seule pourrait convertir en réalité. Dans une telle situation faite par la nature des choses, par cette haine insulaire, alliée à celle des Aristocraties continentales et des anciennes Légitimités vaincues et mutilées; lorsque, dans Berlin, Napoléon, déjà maître de toutes les côtes de l'Océan, de la Méditerranée, et d'une part même de la Baltique, se voyait provoqué

encore, comment reprocher à son génie ce gant si audacieusement jeté à l'Angleterre? Pourquoi accuser d'enivrement cette ouverte et franche déclaration à la Russie, seule puissance continentale encore debout contre son système? Il la menaçait pour l'y entraîner! Les précautions dont alors il usa, pour atteindre ce but, prouvent que sa gloire, tout éblouissante qu'elle était, ne l'aveugla nullement sur la difficulté.

En effet, à Berlin, comme ensuite à Posen et à Varsovie, on le vit, ménageant l'espoir de la paix avec Alexandre, se garder d'annoncer, par un seul mot, l'affranchissement tant demandé et tant désiré de la Pologne. S'il mit plus tard quelque emportement à pousser la guerre en dépit des lieux et de la saison, le moment de le remarquer n'est point venu. Au contraire, forcé d'allonger démesurément les flancs de sa ligne d'opérations pour aller, au bout de sa conquête, défendre la Vistule contre Alexandre, il fut soigneux de les préserver. Quant à son flanc droit, dès les premiers pas de Davout par delà l'Oder, et malgré l'écrasement tout récent de Vienne, on le vit, le 4 novembre, prévoyant tout, ordonner le rassemblement dans la Haute-Italie d'une armée de soixante mille hommes sur les frontières autrichiennes. D'autre part, l'occupation de la Silésie, l'alliance de la Saxe gagnée par sa générosité, et les contingents de la Confédération du Rhin augmenteront la garantie de ce même flanc contre le mauvais vouloir de Vienne.

Quant à son flanc gauche, que menacent la Suède et les tentatives possibles de l'Angleterre, il en confie la défense à l'armée de Mortier et à celle de Hollande;

il accroît la force de ces deux corps en attirant sous leurs drapeaux, par le double appât de la solde et de la victoire, tous les militaires licenciés des Principautés ennemies vaincues, dont il vient de chasser les Princes.

Bien plus, près de s'enfoncer plus avant dans l'est, sa prudence s'est assurée d'un solide et nouveau point de départ ou de retraite. C'est pourquoi la forte ligne de l'Oder est soigneusement armée et approvisionnée. Glogau, à laquelle la droite de cette base d'opérations s'appuie, et les autres forteresses silésiennes résistent encore, il est vrai; mais, vivement pressées par Vandamme, il sait qu'elles vont bientôt consolider sa conquête, et lui servir d'échelon pour ce qui reste à conquérir. En même temps, et de l'intérieur, la conscription de 1807 est appelée. Des volontaires s'offrirent; il en sortit même du sein de la plus haute aristocratie française. L'éclat de tant de gloire les attirait; Napoléon s'empressa de les accueillir. Dans sa lutte gigantesque il ralliait à lui tout ce qui s'offrait, sentant bien que son Empire ne pouvant être fondé que sur la gloire et la force en avait l'inconvénient, celui d'une tension continuelle, de l'isolement, et de ne pouvoir trouver qu'en lui-même un appui réel.

En ce moment un symptôme de cette haine trop naturelle que, même chez nos alliés, la terreur de nos armes pouvait seule contenir, venait de se manifester. Le lendemain d'Iéna l'Empereur avait tout à coup appris qu'une proclamation du Prince de la Paix annonçait à l'Espagne un grand danger, « que pour « elle une grande carrière de gloire allait s'ouvrir; et

« que l'instant était venu, pour la Péninsule entière, « de courir aux armes! » Contre qui? Sur cela seul le manifeste se taisait. Mais Napoléon ne put s'y méprendre. Dans sa victoire il ne s'en était guère inquiété. En effet, à la nouvelle foudroyante d'Iéna, Godoï, déconcerté, s'empressa de démentir ce cri de révolte contre la France. Toutefois il comprit qu'une si brusque rétractation ne pouvait suffire. Nous vîmes donc Isquierdo, sa créature, accourir jusque dans Berlin, confesser la faute de son maître et en implorer le pardon. Il l'obtint en apparence, mais au prix d'un contingent de guerre, corps d'otages, dont l'Espagne dut s'affaiblir et nous renforcer.

Au milieu de tant de soins présents et lointains, chacun de nous put remarquer combien, pendant le séjour qu'il fit à Berlin, son génie, si inflexiblement entier et absolu dans sa voie ambitieuse, hors de là redevenait naturellement tantôt sensible et généreux, tantôt causeur aimable plein de séduction, et de l'accès le plus attrayant et le plus facile. La Princesse de Hesse-Cassel, sœur de Frédéric, abandonnée dans le désordre de la défaite, était restée malade et ignorée dans l'un des appartements du Palais. Elle y manquait de tout. Un hasard en instruisit Napoléon; aussitôt il lui fit porter deux mille louis d'or; il voulut que tous ses biens propres lui fussent rendus sur-le-champ; que tous ses désirs fussent satisfaits, et plusieurs fois lui-même alla consoler son infortune.

Dans ce même palais, Humboldt et d'autres savants moins illustres furent attirés : tous en sortirent saisis d'admiration et pénétrés de reconnaissance. L'un d'eux,

le célèbre historien Jean de Müller, en a consigné le souvenir. « Jamais, a-t-il écrit, depuis ses entretiens « avec le Grand Frédéric, il n'avait entendu de con« versation aussi variée, aussi ferme, aussi énergique! » Quant à la profondeur et à l'étendue des idées, il donne l'avantage sur le grand Roi à l'Empereur. Du reste, et dans la séduisante expression de leur bouche, il a, dit-il, trouvé le même attrait, la même douceur! Müller ajoute de curieux détails sur les soins que Napoléon prit pour le séduire : tels que l'insistance exclusive de son entretien avec cet historien le plus renommé de l'Allemagne au milieu d'un grand nombre de hauts personnages, et l'attention délicate de lui faire entendre, dans le concert de cette soirée, les airs nationaux de son pays.

Ainsi Napoléon et Frédéric courtisèrent, dans l'historien de leur temps, l'une des cent voix de cette renommée pour laquelle ils faisaient tant de sacrifices. Et cependant ces deux grands hommes, dit-on, méprisaient l'espèce humaine. Singulière contradiction entre tant de dédain et tant d'efforts; entre ce mépris des hommes et tant de prix qu'ils attachent à leur estime, à leurs louanges, à obtenir leur admiration et à se survivre dans leur mémoire! Mais tout grand homme vit d'encens, et ce qu'il méprise en détail, il le prise en masse!

Quoi qu'il en soit, en cette occasion l'Empereur atteignit son but, car Müller termine en déclarant : « Que cette conversation, du 19 novembre, a fait de « ce jour-là le plus remarquable de sa vie! et que la

« bonté naturelle et le génie de Napoléon ont fait « aussi sa conquête! »

Une députation du Sénat français vint alors lui rendre hommage. Ce Corps était son instrument favori, celui sur lequel il comptait le plus pour légaliser sa dictature. Il lui rendit honneurs pour honneurs; il voulut que les trois cent quarante drapeaux conquis et les insignes du Grand Frédéric fussent confiés à ces Sénateurs, et qu'ainsi leur retour en France fût triomphal! Quant à la multitude de nos prisonniers prussiens, il les envoya à leur suite dans l'intérieur : il offrait leurs bras désarmés, auxquels un modique salaire suffirait, à nos manufacturiers et à nos cultivateurs, pour tenir lieu de nos conscrits, dont l'absence, déjà, se faisait sentir.

---

## CHAPITRE X.

Cependant la plus grande partie de son armée vient de traverser Berlin sous ses yeux. Chaque jour on l'a vu, sur la place du Palais, en passer successivement en revue les différents corps; il en a surveillé la réorganisation; et, de sa voix, de sa main victorieuses, il a exalté l'amour-propre par ses éloges et excité l'émulation par ses récompenses. Ce fut là que, autour de lui, naquit dans quelques imaginations cette folie des extrémités qui n'ont d'issue que des abîmes! Murat commença. Fier et tout éclatant de renommée, aussitôt après la fin d'Hohenloe et de Blücher, il était ac-

couru dans Berlin près de l'Empereur. Il s'y trouva au moment où, de Posen, les lettres de Davout arrivaient toutes brûlantes des transports de la Pologne. Les Polonais, à la vue des Aigles françaises, n'avaient plus douté de leur affranchissement. Leur effervescence était naturelle, mais elle enflamma Murat d'un autre espoir.

Il venait de recevoir l'ordre d'aller, avec sa cavalerie, délivrer leur capitale. Dans ce chef, allié au sang de Napoléon, et déjà Maréchal et Prince, patriotisme, amour de gloire, ambition du premier rang parmi ses concitoyens, tous ces mobiles ne suffisaient plus; et il n'y avait là rien d'extraordinaire. A force d'arracher des sceptres aux vaincus, de renverser, de créer des trônes, ce beau-frère de l'Empereur commençait à se croire ou l'égal ou même de la nature de ces Rois de race ancienne, issus jadis, comme lui, de la conquête. « Et quelle autre différence entre eux et lui, que celle d'une filiation dégénérée de son origine belliqueuse? Eux étaient descendants, lui ancêtre! » Telles étaient sa pensée et quelques-unes même de ses paroles. A ses yeux, grâce à l'agression acharnée de quatre coalitions: « On en était revenu à ces temps chevaleresques où l'épée, brisant les Trônes, s'était si souvent transformée en sceptre dans des mains victorieuses. Ici la difficulté d'un premier pas n'était plus à vaincre : déjà deux de ses beaux-frères, sans autre titre que le nom glorieux de Bonaparte, étaient couronnés! Mais lui, comme eux, était allié à ce sang, et, de plus qu'eux, l'éclat de son épée avait contribué à en il-

« lustrer la gloire ! Chef brillant de la cavalerie fran-
« çaise, dont il venait encore de tant accroître la re-
« nommée, qui, plus que lui, conviendrait à la Pospo-
« lite polonaise, et lui saurait rendre sa célébrité
« première? Car, pour lui, ce n'était pas un Trône
« protégé, c'était un Trône protecteur qu'il ambi-
« tionnait. Celui de Varsovie, dressé au milieu de
« l'ennemi, en avant de tous les autres Trônes nou-
« veaux, leur servirait de garantie. Roi d'avant-gardes
« des Rois du Rhin, dans cette armée de Rois, comme
« dans la nôtre, il conserverait son poste d'avant-
« garde. Il n'aurait pas besoin d'un Masséna pour
« conquérir ce sceptre, ou pour le défendre : à la tête
« d'une nation comme lui belliqueuse et chevaleres-
« que, il suffirait! »

Le fait est que Murat avait non-seulement les qualités de ce peuple, mais ses défauts; et cela seul eût vraisemblablement suffi pour empêcher Napoléon de lui confier cette couronne. Quant au désir d'affranchir et de relever cette nation, sans doute l'iniquité du partage de la Pologne, le choix héroïque d'un refuge sous nos drapeaux de tant d'intrépides Polonais, la conformité des caractères, mêmes intérêts, mêmes ennemis, tout l'y conviait; mais il en comprenait tout le danger. N'était-ce pas assez d'une guerre à outrance sur toutes les mers, sans en entreprendre à la fois une autre sur terre, aussi acharnée et si lointaine?

Il est présumable que Murat n'osa lui montrer qu'indirectement son espérance; on ignore ce qui se passa entre eux à ce sujet. Ce qui est certain, c'est que, usant d'adresse avec Daru, Murat, comme si l'Em-

pereur lui eût offert cette couronne, affecta de la redouter; il pria ce ministre de détourner Napoléon de l'élever à un si dangereux poste. Mais Daru, trop habile pour être crédule, pénétra son intention; je tiens de lui-même qu'il lui répondit en souriant : « Que, « tout au contraire, il se garderait bien d'entretenir « l'Empereur d'une semblable question, de peur de « faire naître en lui la pensée d'un projet aussi fu« neste! »

Cependant Davout, soit ardeur, suite d'une première victoire et de tant d'éloges de l'Empereur, soit que l'ivresse si expansive de la Pologne à la vue de ses premiers libérateurs, l'eût exalté, ne cessait d'appeler Napoléon à s'enfoncer après lui dans ces vastes solitudes. La misère, la rareté de leurs abris si clairsemés dans ces plaines infinies, leurs sables profonds, leurs interminables forêts de noirs sapins d'une tristesse si monotone, il semblait n'en tenir compte. On eût dit que, sous ses regards fascinés, tout cela s'était animé, peuplé, fertilisé à la chaleur des transports de joie qui l'accueillirent dans Posen. C'est lui que Berthier, Duroc, Clarck, et Daru surtout, ceux enfin qui eussent voulu que la guerre s'arrêtât sur l'Oder, ont accusé d'avoir entraîné, pour la première fois, dans ces déserts notre armée et son Empereur!

Ces reproches, qu'alors en effet nous entendîmes, prouvent seulement qu'à Berlin l'Empereur parut hésiter quelques instants; mais, que Davout seul l'ait décidé, et non son système continental et son génie toujours si impatient d'achever, c'est, en dépit de ces autorités, ce qui est trop invraisemblable.

A Wittemberg, avec Luchesini, Napoléon s'était contenté d'exiger que la Prusse reculât derrière l'Elbe; lui, pousserait jusqu'à ce fleuve sa Confédération du Rhin, sous les formes qui conviendraient à sa suzeraineté sur toute cette partie de l'Allemagne : telles furent les conditions qu'il imposa. Maître ainsi de tous les débouchés sur l'Océan entier, depuis Cadix jusqu'à Hambourg, il n'eût alors étendu que jusqu'à cette dernière limite son système fédéral et continental. Frédéric s'y était résigné. Mais à Berlin, quand cette soumission arriva, tout avait changé. Ce ne fut pas tant Davout à Posen, que Murat à Prenslow, Soult à Stettin, et Ney surtout à Magdebourg, qui en fut cause. Quand Saint-Aignan vint triomphalement annoncer à l'Empereur la reddition inopinée de Magdebourg, Duroc, puis Caulaincourt accueillirent par des malédictions son empressement; et comme il demeurait interdit : « Quoi, lui dirent-ils, vous ne com-« prenez pas; eh bien! sachez que, si cette place se fût « défendue, la paix était faite. » Déjà, aussi rapide et audacieux que la pensée de Napoléon, Murat, en prévenant Hohenloe devant Stettin, avait complétement désarmé et démantelé le malheureux Roi, non plus jusqu'à l'Elbe, non plus même jusqu'à l'Oder, mais jusqu'à la Vistule. Magdebourg pris, forteresses, débris d'armée, il n'était plus rien resté qui fût prussien entre l'armée française et l'armée russe. L'Océan dès lors ne suffit plus au système continental, Napoléon voulut l'étendre sur la Baltique!

Ce fait établi, il reste à comprendre la merveille d'un triomphe aussi complet et aussi rapide. Les mi-

racles d'en haut seuls sont inexplicables; quant à celui-ci en voici la cause. Quelle qu'ait été l'habileté des ordres de marche de Napoléon après Iéna, et leur impétueuse exécution, tout cela n'eût pas dû suffire. Les soixante mille hommes d'Hohenloe, de Weymar et de Blücher, passant l'Elbe à Magdebourg ou aux environs, pouvaient échapper à notre poursuite et rejoindre leur Roi par delà l'Oder. Quant aux citadelles de ces deux fleuves, leur résistance aurait dû fixer, plusieurs mois sur ces rives, l'armée conquérante.

Mais, dans la fuite de ces corps et dans notre poursuite, outre la différence de caractère des deux nations, l'une si prompte, l'autre si lente; outre l'ardeur, la confiance, l'ensemble que donne le succès d'un côté, et de l'autre le trouble, l'insubordination, la désorganisation qui suivent la défaite, c'est à la différence des mœurs des deux armées qu'il faut attribuer ce complément de victoire et de désastre. Soumis à la règle et à leur méthode, ces Prussiens fuyaient chez eux en ménageant tout, perdant le temps à s'étendre pour vivre, afin de ne point épuiser et écraser les lieux où ils passaient. On les vit mourir de faim plutôt que d'oser toucher aux meules de grains et de fourrages près desquelles ils s'arrêtèrent!

Nous, au contraire, dans ce pays ennemi nous ne ménagions rien. Trop accoutumés à ne vivre que de maraude, sacrifiant tout à notre but, n'ayant pour première règle que le succès, nous prenions, nous dévorions, en courant, tout ce qui se trouvait sous notre main, vivres et fourrages. On a bientôt ainsi

gagné quelques heures, quelques jours même. Voilà comment Murat et sa cavalerie prévinrent et coupèrent en tête la fuite de l'armée prussienne, en prirent la moitié, et rejetèrent l'autre part sur nos corps qui la poursuivaient. Dans le combat, l'audace de son côté et de l'autre l'étonnement et l'épuisement firent le reste. Ceux de Blücher exceptés, c'étaient des squelettes affamés lorsqu'ils se rendirent.

Quant à la chute inopinée et simultanée de leurs forteresses, comme tout ce qui était le plus vigoureux avait été appelé à l'armée active, elles n'étaient restées défendues que par des recrues encadrées dans des invalides, sous des chefs surannés; auxquels la stupéfaction de se trouver tout à coup aux avant-postes, acheva de faire perdre le peu de tête qui leur restait. La contagion de toutes les capitulations qui les entouraient, les gagna. Nous leur apparûmes comme des hommes irrésistibles, tombant du ciel sous leurs remparts. Ce fut à des êtres surhumains qu'ils se rendirent. Le génie allemand est assez disposé à ces imaginations, comme au reste la plupart des hommes, à ployer devant ce qui les étonne et à diviniser ce qu'ils craignent!

Mais nous-mêmes, et notre Chef comme nous, après de si fabuleux succès, ne commençâmes-nous pas à trop croire que tout nous était possible? En effet, l'ivresse de notre joyeuse et orgueilleuse exaltation était à son comble. L'un de nos corps d'armée s'était dit « La Dixième Légion du nouveau César! » Un autre demanda que Napoléon fût désormais appelé « l'Empereur de l'Occident! » Lannes, certes le moins

flatteur de tous, lui peignait ses soldats « ivres d'a-« mour pour leur Empereur comme pour une maî-« tresse! » Napoléon lui-même, en plaisantant il est vrai, venait de lui écrire : « Qu'il n'avait plus qu'à ré-« former son corps du génie et à faire fondre sa « grosse artillerie, puisqu'il lui suffisait de ses hus-« sards pour prendre les plus fortes citadelles! »

Ce fut donc, il faut ici le répéter, la facilité rapide d'un triomphe si entier qui décida Napoléon à tenter le reste. Son ambition crût avec sa fortune. Il n'était pas accoutumé à se laisser devancer par elle. Dédaigneux de traiter avec un Roi désormais sans Royaume et sans armée, dès qu'il se vit le pied sur la Baltique, l'Océan lui parut insuffisant : il espéra réunir cette autre mer au système continental, et vaincre ainsi la mer par la terre, en interdisant aux Anglais l'accès de toute l'Europe!

De là ses décrets de Berlin auxquels il avait préludé dès son séjour à Wittemberg; ce qui explique sa déclaration à Cambacérès, quand il lui écrit : « Cette « fois je vais m'y prendre d'une telle façon, que j'en « finirai avec tous mes ennemis! » et le 22 novembre, au Sénat : « Mon projet est le plus vaste que j'aie « jamais conçu! » De là aussi, employant, sacrifiant tout pour atteindre ce but, son habileté, déjà trop ingénieuse, à se créer divers moyens de recrutement; tels que : ces quinze mille Espagnols exigés du Prince de la Paix; l'appel de tous les soldats des Princes allemands, ou ralliés, ou dépossédés par la victoire; celui de la plupart de nos régiments demeurés à l'intérieur; enfin, la garde de la France, et de Paris même,

laissée à plusieurs milliers de gardes nationaux mobilisés et à des bataillons composés d'ouvriers de marine ou de matelots restés inactifs.

Quant à nos escadrons et bataillons de dépôts, cadres que remplissent la conscription de 1806 et même celle anticipée de 1807, leurs recrues les plus exercées lui seront envoyées successivement en régiments de marche; ces régiments achèveront en route leur armement, leur équipement, leur remonte même et leur instruction; et, tout à la fois, ils contiendront sur nos derrières et l'Autriche et les populations conquises, en cheminant et en séjournant sur notre ligne d'opérations.

Quelques mois plus tard, après le carnage de Preuss-Eylau, on le verra appeler encore la conscription de 1808, des corps de marins, et le reste de nos régiments. Ils seront remplacés à l'intérieur par des légions de gardes nationales que des Sénateurs commanderont. Ce gigantesque armement allait être fort, avec ses auxiliaires étrangers, d'environ sept cent mille hommes! Et pourtant il était à peine proportionné à l'immensité de son projet. On verra que, toutes les nécessités satisfaites, arrivés sur les champs de bataille, il ne devait guère se trouver au point décisif, sous la main de Napoléon, plus de cent vingt mille sabres et baïonnettes!

Ainsi l'orgueil d'un triomphe inouï et l'irritation croissante contre le despotisme maritime et acharné de l'Angleterre, avaient amené la déclaration du Système Continental, et, ce système déclaré, l'obligation d'y soumettre la Russie, ou du moins de le tenter.

D'où vint ce commencement de prodigalité et d'épuisement de notre population guerrière, et notre marche au travers de la Pologne. Mais l'Empereur s'y enfonça sans illusion, sans se laisser prendre, comme Davout, à tous les transports de ces peuples, et sans prétendre à les satisfaire. Quand leurs députés vinrent à Berlin lui demander qu'il proclamât leur indépendance, il s'y refusa ; il allégua les dissensions civiles qui les avaient perdus, et ne répondit à leurs invocations que par des conseils sévères.

Leur soulèvement ne l'entraîna pas davantage : dès longtemps il avait prévu cette effervescence, et bien avant les lettres de Davout. S'il avait fait préparer quarante mille équipements pour cette révolte, ce n'était pas pour l'armée nouvelle de cette nation ressuscitée, ce fut seulement pour en habiller quelques régiments dont il voulait recruter la sienne.

Cependant tous les pays conquis ont été organisés en diverses circonscriptions, sous leurs autorités locales et indigènes dirigées par des administrateurs choisis dans notre Conseil d'État. Déjà même notre armée en marche par sa droite sur Varsovie vient, par sa gauche, d'atteindre la Vistule. Alors enfin, le 25 novembre, après vingt-sept journées de séjour, Napoléon quitte Berlin. Il franchit l'Oder à Custrin le même jour, passe à Meseritz le lendemain, et arrive à Posen le 27 novembre. La guerre de Prusse est terminée ; c'est la guerre de Pologne qui commence !

FIN DU LIVRE VINGT ET UNIÈME.

# LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

## CHAPITRE I.

Je ne sais pourquoi l'on a reproché à Berlin sa réception à notre Empereur. Celle de Posen fut bien différente. A Berlin, hors quelques témoignages inconvenants d'une admiration involontaire, la consternation et l'effroi l'avaient surtout accueilli. A Posen ce furent la joie et l'enthousiasme. Une ville française eût été moins démonstrative. Arcs de triomphe, garde d'honneur, illuminations, concours, au-devant de lui, d'une population enivrée d'espoir, harangues exaltées en style oriental, offre de tous les bras, de toutes les fortunes et de tous les cœurs, rien n'y manqua. A tant de transports les réponses de Napoléon furent graves et calculées : elles ménagèrent l'Autriche dans le présent, la Russie dans l'avenir. Toutefois, pour ne point refroidir l'enthousiasme, il ajouta quelques promesses, mais vagues et conditionnelles.

Cette réserve lui fut imposée, non-seulement par les nécessités de sa politique, mais aussi par l'état des choses en Pologne. Le cri de cette foule de gentilshommes polonais qui lui répondaient de leur pays, ne l'entraîna pas; il se défiait des responsabilités collec-

tives. Dans ce peuple de seigneurs indépendants l'un de l'autre, et de serfs, il ne vit point de quoi faire une nation. L'ordre y manquerait, l'ensemble aussi, et un Tiers État que le temps seul pouvait organiser. Il eût fallu là tout reconstituer : changer les mœurs, créer des lois, leur asservir la liberté, libérer la servitude! Tout étant à vaincre au dedans comme au dehors, et tout à régénérer à la fois, il n'y avait point à y songer; la Pologne et lui se comprirent. Lui si entier, elle si passionnée, si chevaleresque, sentirent qu'on ne pourrait rien faire là qu'à demi. Des deux côtés l'on se conduisit en conséquence.

A Posen d'ailleurs, Napoléon se devait, avant tout, à la seconde lutte qu'il entreprenait contre Alexandre. Ce fut là sa préoccupation presque exclusive. A Berlin, c'était plutôt autour de lui, qu'en lui-même, qu'il y avait eu de l'hésitation : les hommes les moins aventureux par l'âge ou la position, tels que Talleyrand, Berthier, Daru, etc., s'étaient effrayés d'une campagne d'hiver, à quatre cents lieues de Paris, et au fond de la Pologne. Ils eussent voulu qu'on s'arrêtât. Soit prudence ou fatigue, ils avaient blâmé cette entreprise. Quant à l'Empereur, les circonstances autant que son caractère l'avaient poussé en avant. L'acceptation de l'armistice offert à Frédéric et la rentrée de l'armée russe dans sa frontière eussent seules pu l'arrêter encore. Autrement, et au point où les choses en étaient venues, comment aurait-il pu laisser sa conquête inachevée?

On a prétendu qu'un autre parti eût été à prendre, celui qu'à Berlin on lui proposa. Mais il était impra-

ticable. Il consistait à regagner la Prusse à force de générosité; à la refaire grande, forte, et capable de contre-balancer, avec nous, les Puissances Russe et Autrichienne; à en faire enfin le point d'appui sur lequel se serait relevée et reconstituée la Pologne entière. Il eût ainsi rallié Frédéric à sa Confédération et à son Système Continental. Mais alors il eût fallu lui restituer nos conquêtes, et compter sur le caractère de ce Roi, qui n'en avait guère montré; il eût fallu croire au retour exclusif, en notre faveur, de l'esprit de sa Cour et de sa Noblesse. Une transformation aussi complète et aussi subite eût été bien extraordinaire : après les manifestations violentes tout opposées qui avaient amené la guerre; au milieu de toute la ruine, de toutes les humiliations d'une défaite aussi cruelle; enfin après l'amertume de ces bulletins où le Roi seul avait été ménagé. Il n'y avait donc rien à espérer de ce côté, et la guerre seule pouvait terminer la guerre!

Elle se présentait sous un aspect plutôt attrayant que défavorable. Alexandre ne s'y était point préparé pour son propre compte. C'était en Prusse, comme allié seulement, hors de chez lui, et offensivement, qu'il avait cru s'y engager. Il s'attendait si peu à être forcé de se défendre, que, en même temps, il avait entrepris une autre guerre. La moitié de son armée envahissait alors la Moldavie et la Valachie que Londres lui avait abandonnées. Mais, lorsqu'il avait compté sur toute la Prusse entre lui et Napoléon, ce Royaume avait tout à coup disparu de la carte de l'Europe! Resté seul de la quatrième coalition, dont une partie venait de se retourner contre lui-même, il

revoyait, comme à Austerlitz, la Grande Armée victorieuse, apparaître en face de lui; mais cette fois, à portée de sa frontière, avec l'avantage du nombre, accrue de la Saxe, de l'insurrection polonaise, et suivie de renforts habilement organisés en bataillons et en divisions de marche! A cette invasion imprévue, Alexandre n'avait à opposer qu'une moitié d'armée, environ quatre-vingt mille hommes, et quinze à vingt mille Prussiens, restes découragés de leur désastre.

Beningsen, son lieutenant, s'était avancé dans la Prusse polonaise. Dans le premier mouvement de sa surprise il recula derrière le Bug jusque vers Ostrolenka, et nous abandonna la Vistule. Murat et Davout s'en emparèrent : ils entrèrent dans Varsovie le 28 novembre, le lendemain de l'arrivée de l'Empereur à Posen. Napoléon s'était arrêté dans cette ville : son séjour y fut d'environ trois semaines. Il y attendit la réunion de ses forces sur la Vistule, la réponse de Frédéric, l'occupation de la Silésie, et celle de la première partie de la Prusse polonaise. Il y acheva, par les traités des 11 et 15 décembre, la réunion de tous les Princes saxons à la Confédération du Rhin. C'est de cette époque que date l'élévation au rang de Royaume de l'Électorat de Saxe.

Le trésor de l'armée d'ailleurs était vide. L'Empereur, parti de Mayence sans argent, mais avec tout ce qui le donne, avait jusque-là par la guerre nourri la guerre; mais elle venait d'atteindre un pays ami, pauvre et désert, dont elle ne pouvait plus vivre, où tout était à ménager, et où il fallait porter tout avec soi. Le lendemain de son arrivée à Posen il appela Daru :

« Qu'avez-vous dans la caisse de l'armée? » lui demanda-t-il. — « Cent cinquante mille francs, Sire, » lui répondit Daru. — « Êtes-vous fou? s'écria Napoléon, « voulez-vous donc que j'aille faire la guerre aux « Russes comme un Tartare? » Daru lui répliqua : « Qu'il oubliait qu'il n'avait passé le Rhin qu'avec « vingt-quatre mille francs; que, cependant, deux cent « mille hommes avaient été nourris, soldés, habillés « même, et tout cela aux frais de la Prusse; qu'elle « était épuisée, et qu'il fallait du temps pour en « retirer plus d'argent! »

Au reste cet administrateur probe, rigide, et d'une infatigable activité, eut bientôt surmonté un si grand obstacle. Tels étaient les choix de Napoléon. C'est une chose digne de remarque que lui-même composa son entourage, et qu'il ne fut entouré que d'honnêtes gens. S'il y eut quelques exceptions, elles furent rares, commandées par les circonstances, et dès qu'il crut pouvoir en secouer le joug, il le fit avec empressement.

Le besoin d'argent ne fut pas le seul que ce premier pas dans ces déserts de boues et de glaces fit plus que jamais sentir à l'Empereur : la nécessité d'y soutenir notre constance le préoccupa. De là sa proclamation du 2 décembre, où, pour exciter l'armée, il lui rappela ce premier anniversaire de sa célèbre et savante victoire d'Austerlitz. De là, sans doute encore, la publication du décret suivant, qu'autrement, et ce qui ne convient guère au génie de Napoléon, il faudrait attribuer à un transport exalté de reconnaissance dans une imagination échauffée de gloire.

On se souvient que, à Paris, pendant la paix, le monument déjà commencé de la Madeleine avait été destiné à une Bourse. On avait alors voulu plaire au commerce. Mais, les temps ayant changé, la destination changea. L'esprit guerrier redevint ce qu'il y avait de plus pressant à satisfaire : et un décret, daté de Posen, voua ce temple à la gloire de la Grande Armée Française! L'Armée apprit que tous les noms des siens, soldats ou autres, cités pour des actions d'éclat, y seraient inscrits. Ce moyen d'émulation excita peu; le plus grand nombre n'y songea guère. Ceux qui comptaient avec l'avenir, jaloux d'avance, prévirent que dans un monde où la valeur des choses se mesure sur leur rareté, la multiplicité de ces noms en diminuerait l'estime; qu'ils feraient foule, provoqueraient la satiété; et que les cent voix même de la Renommée s'en fatigueraient. Ils comprirent, d'ailleurs, qu'une si longue nomenclature serait sujette à révision; que, pour la discréditer, il suffirait de quelques insertions infailliblement obtenues par l'intrigue ou la faveur. Les plus indépendants ajoutèrent, que : toute-puissante que fût la voix qui les aurait dictées, il y avait usurpation sur les droits du temps à prétendre décerner des apothéoses; qu'on ne décrétait pas ainsi la gloire; que, tout grand que pût être l'inscripteur, elle venait toujours de plus haut que de main d'homme; qu'enfin son unique temple, le seul durable, le seul que l'avenir reconnaîtrait, était et serait à jamais l'Histoire!

Quoi qu'il en soit, aux yeux de Napoléon ce fut un moyen d'excitation de plus. Engagé dans la plus vaste lutte que jamais grand homme ait osé tenter, il

redoublait ainsi d'efforts de toute nature. En même temps, de Posen encore, il multipliait ses instructions en avant, en arrière de lui, dans toutes les suppositions d'attaque au delà de la Vistule, de défensive sur ce fleuve, et de retraite même derrière l'Oder.

Dans les apprêts de sa marche à de nouveaux périls, le cortége de ses victoires, loin de l'éblouir, semblait plutôt éclairer et redoubler sa prudence. On verra que ce fut seulement en présence de l'ennemi et dans l'action, que deux fois sa confiance dans l'ascendant de sa renommée et l'espoir d'en finir vite l'emportèrent.

Il était encore dans Posen quand, à la nouvelle des refus de Frédéric, de la retraite de Beningsen sur Pultusk, de la prise de possession de la Vistule depuis Thorn jusqu'à Varsovie, et des apprêts par Davout du passage du Bug, il partit précipitamment le 16, et arriva dans Varsovie le 18 décembre.

Ici des scènes semblables à celles de Posen, et bien plus animées encore, signalèrent dans leur capitale affranchie l'enthousiasme de ces peuples. Il venait de les autoriser à se gouverner eux-mêmes, mais, en ne leur permettant le choix de leurs administrateurs que dans la Prusse polonaise, il s'était encore montré soigneux de ménager l'Autriche et Alexandre. Pendant les quatre jours qu'il passa au milieu de ces transports, il sut garder la même mesure, achevant la guerre en Prusse comme s'il n'eût jamais voulu y faire la paix, et faisant avec la Russie tout le contraire.

Ce fut une prudence semblable, que le résultat a fait accuser à tort de témérité, qui le porta à préci-

piter la guerre. Quelque forte que fût déjà l'organisation intérieure et extérieure de son Empire, et l'autorité de sa gloire, il comprenait le danger d'un trop long séjour à quatre cents lieues du centre de sa puissance, et en face d'une grande guerre encore indécise. Pressé par cette considération, les miracles de Marengo, d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna lui donnèrent l'espoir de terminer tout sur-le-champ par un nouveau coup de foudre, en dépit des lieux et de la saison. Et réellement, pourquoi ce double obstacle ne serait-il pas aussi contraire à l'ennemi qu'à lui-même; à leurs manœuvres de défense comme à celles de son agression, et peut-être même plus encore? Les siennes seraient préparées d'avance, tandis que celles des Russes, plus incertaines et imprévues, au milieu de ces boues profondes, en seraient plus entravées. Il s'était donc décidé à attaquer; et, tout étant prêt le 22, il arriva sur le Bug avec les premières heures du 23 décembre.

Les Russes, ravisés et réunis, étaient revenus sur le bord opposé de cette rivière, entre l'Ukra et la Narew. Les Prussiens étaient vers Thorn, d'où Ney, Bessières et Bernadotte débouchèrent, les battirent, les rejetèrent vers le nord, et les séparèrent de l'armée russe.

Celle-ci fut en même temps dépostée du Bug et de l'Ukra par trois passages : à notre droite, par celui de Lannes vers Sierock; au centre, par celui de Napoléon avec Davout et la cavalerie de Murat vers le confluent de ces deux rivières; à notre gauche, par celui d'Augereau suivi de Soult, devant Kursomb.

Le lendemain 24, l'Empereur chassait de Nasielsk le centre de l'armée de Beningsen, dont Lannes, en remontant la Narew, poussait la gauche sur Pultusk, tandis que, à notre gauche, Soult, Bessières et Ney devaient tourner, vers Makow, la droite de ce général. Dans cette marche-manœuvre pivotante sur l'aile droite, la gauche en avant, on voit que tous nos corps, partis de points éloignés et différents, se concentraient : les uns pour aborder l'armée ennemie sur tout son front, et les autres, ceux de notre gauche, pour lui couper en même temps toute retraite.

Ce fut le 26 que le sort de cette campagne, de quatre à cinq jours, se décida. Ce jour-là plus encore que les précédents, un ciel pluvieux sur un sol pourri, sans routes faites, embourba, à deux lieues de Makow, le mouvement en avant de notre gauche. Le même jour, la même cause et la ténacité de Buxwoden, entravèrent à notre centre, au combat de Golymin, l'élan victorieux de Napoléon, que Davout, Augereau et la cavalerie de Murat secondaient. Quant à Lannes, emporté par son ardeur, au lieu d'agacer seulement Beningsen devant Pultusk, pour l'y retenir pendant que notre gauche et notre centre le tournaient, il livra bataille, s'obstina à vaincre, et, trop faible, il se fit inutilement blesser et repousser avec une perte considérable.

Dans la nuit et les jours suivants, l'ennemi, cédant de toutes parts au nombre et à la manœuvre menaçante de Napoléon, s'écoula sur Ostrolenka, nous laissant maîtres de ces boues désertes, où beaucoup

de leurs canons demeurèrent. Quant aux pertes d'hommes, elles furent au moins égales.

Le but de l'Empereur était manqué! Il avait compté envelopper et détruire l'armée russe, et elle venait de lui échapper. Il avait espéré, par un grand coup de guerre, conquérir une prompte paix et son retour au centre de son Empire, il lui fallut au contraire : prendre ses quartiers d'hiver à Varsovie; répandre en cantonnements son armée, en fortifier les points d'appui, lui créer d'autres hôpitaux et de nouveaux magasins. Il dut encore former à Thorn, sous le maréchal Lefebvre, un nouveau corps pour masquer Dantzick, Colbert, et les places ennemies de la basse Vistule, qui de ce côté débordaient sa gauche. Il lui fallut enfin observer l'Autriche en arrière de sa droite, gouverner, du fond de la Pologne, l'Italie, la France, la Confédération du Rhin, et ajourner à une autre saison le sort des armes.

C'était pour la seconde fois dans sa grande carrière, en Europe comme en Asie, sur la Narew comme à Saint-Jean-d'Acre, que la fortune venait de faillir à Napoléon! Un coup de vent du nord, si naturel dans ces climats aux premiers jours de l'hiver, en raffermissant les marais de la Narew, lui eût livré l'armée d'Alexandre, et peut-être amené des négociations; il lui manqua. Mais il y eut cette différence, que l'échec d'Acre, en l'arrêtant dans ses rêves d'Orient, où sa fortune se fût égarée, le ramena en Égypte, juste à l'instant convenable pour sa victoire d'Aboukir, et pour le moment opportun de son retour en France. Ce retour fit de lui le sauveur, le législateur de la

France, et le plus célèbre Empereur des temps modernes, tandis qu'au delà d'Acre il n'en eût peut-être été que le plus grand aventurier!

Ainsi, et comme il nous arrive sans cesse à tous, sa fortune, dont, en 1799, on le vit désespérer un moment devant Djezzar, et qui, en dépit de ses efforts, l'avait, en 1795, retenu si dénué de tout à Paris jusqu'au 13 vendémiaire, le servait alors et le guidait à son insu; tandis que, en 1806, après l'avoir conduit au faîte, elle sembla commencer à l'abandonner. Et ce fut dans les mêmes contrées où il devait, en 1812, succomber dans ces glaces, qu'il avait, six ans plus tôt, invoquées vainement à son appui contre Beningsen et Kaminski!

Je parle ici pour la première fois de ce feld-maréchal russe, parce qu'il ne parut qu'un instant dans cette campagne, et que, dès nos premières attaques, ayant ordonné la retraite au prix même de l'abandon de son artillerie, ses lieutenants lui désobéirent. Leur faute, si elle ne réussit pas entièrement, fut glorieuse; d'où vint que le commandement fut retiré à ce vieillard de quatre-vingts ans, auquel Beningsen succéda.

---

## CHAPITRE II.

Il m'en coûte de descendre de ces grandes considérations à des détails privés; mais les noms de ces deux personnages, avec lesquels je vais me trouver aux prises, et le dessein de cet ouvrage m'y rappellent,

l'ordre des faits aussi; il m'oblige à dire comment je cessai d'être témoin de cette guerre, un revers m'ayant séparé de Napoléon, à l'instant où il venait de m'ordonner de faire le service d'aide-de-camp près de sa personne.

J'avais, à Berlin, reçu l'ordre de le devancer de plusieurs jours, d'abord à Posen, puis à Varsovie. Je n'étais chargé d'aucune mission politique; mais l'arrivée dans ces deux villes d'un premier officier attaché à l'Empereur et l'établissement de son quartier impérial que je commandais, y avaient fait quelque sensation. Séduit par l'esprit vif et brillant et par l'enthousiasme patriotique et chevaleresque de la Noblesse de ce pays, l'accueil, plein d'épanchements, de ces âmes ardentes et si communicatives, m'avait entraîné. Je m'étais trouvé à quelques-unes de leurs réunions; là, malgré la réserve sérieuse, habituelle à tout ce qui entourait de près Napoléon, j'avais pris part à leurs joies et partagé l'espoir de cette nation si digne d'un meilleur sort, et à la fois si brave et si aimable. Ceci expliquera quelques premières sévérités outrées dont je fus victime dans la captivité qui m'attendait au milieu de l'armée russe.

J'ai dit que l'Empereur était inopinément, et presque seul, entré dans Varsovie, la nuit du 18 décembre. Le 23, avant le jour, je l'avais suivi au quartier général de Davout sur les bords du Bug. Il y était arrivé vers dix heures du matin; et aussitôt, comme s'il eût été fatigué de ce mois entier d'éloignement du bruit des armes, impatient de reprendre ses habitudes guerrières, nous l'avions vu franchir ce fleuve, courir aux

avant-postes sur l'Ukra, et là, tantôt à cheval, tantôt à pied, tantôt même du sommet des toits des maisons, examiner, avec l'attention la plus scrupuleuse, les positions ennemies et les nôtres. Il s'en était pénétré si complétement, que, à son retour au camp de Davout, lui-même avait dicté l'ordre de l'attaque dans un détail qui serait invraisemblable, si la dictée n'en existait pas encore. La chute du jour avait été désignée pour le commencement de cette affaire. Le signal convenu était l'incendie d'une maison. Composition, emplacement, direction non-seulement des colonnes d'attaque et des réserves, mais de chacune de leurs demi-batteries, de chaque compagnie de tirailleurs, et des moindres piquets de cavalerie destinés à les soutenir; enfin l'indication des points et des moyens de passage, de la manière de combattre de chaque arme selon la nature des lieux et la résistance prévue, telles avaient été sur notre front les dispositions qu'il avait prescrites. Il en avait ajouté d'autres pour deux attaques de flanc simultanées; il avait même voulu que, dès les premiers coups, une fumée épaisse, produite par des monceaux de paille mouillée allumés devant la droite de nos ennemis, ajoutât aux préoccupations de leur général l'inquiétude d'un autre passage.

Tant de soins avaient fait croire autour de Davout que l'Empereur avait voulu honorer le corps d'armée vainqueur à Auerstœdt, en le commandant ainsi lui-même. Cela se peut; mais on n'y doit pas moins voir un exemple mémorable de toutes les précautions qu'exigent les apprêts d'un combat nocturne. En effet, et plus que dans toute autre occasion, tout, dans ce

genre de combat, doit avoir été prévu par le général, les chances, aussitôt après que l'engagement est commencé, ne pouvant plus être saisies par son coup d'œil. Aussi le succès couronna-t-il l'œuvre, malgré la difficulté des lieux, augmentée par les retranchements opposés et par l'habile et opiniâtre résistance d'Ostermann. Ce conflit nous avait coûté environ mille hommes, et le double à l'ennemi, qui s'était retiré sur Nasielsk.

Dans notre perte on avait remarqué celle de nos officiers : elle fut disproportionnée ; ce qu'on attribua à la nécessité où ils sont tous, dans ces attaques de nuit, de se jeter en avant des leurs pour les guider, les encourager, s'en faire mieux entendre, et mieux reconnaître l'obstacle à vaincre. L'Empereur lui-même avait pris son quartier dans une chaumière, à portée du canon des Russes. Il avait voulu présider au combat comme à ses dispositions. Il nous avait dispersés sur les divers points à assaillir, et il ne prit de repos que lorsqu'il vit le succès assuré, d'après nos rapports.

Il était onze heures du soir quand je revins lui porter le mien. Je le trouvai, comme à Iéna, couché dans le pauvre lit qu'il avait trouvé dans cette chaumière. Mon rapport fait sur l'attaque de notre gauche, je m'excusai d'être revenu aussi tard, sur ce que, mon cheval ayant été tué dans un retour offensif des Russes contre le 12$^{me}$ de ligne, il m'avait fallu revenir à pied. Cet accident n'avait rien d'extraordinaire, et je ne sais pourquoi l'Empereur, relevant la tête : « Quoi ! « est-il vrai? votre cheval tué sous vous ! » me dit-il

vivement et à deux reprises. Je le quittai surpris et reconnaissant de cette marque d'intérêt ; quatre jours avant il m'avait ordonné de faire auprès de lui le service d'aide-de-camp ; cet accident le confirmait-il dans cette volonté? je pouvais le croire. En tout cas, un malheur m'ayant séparé de lui le lendemain ajourna de six ans pour moi cette fortune.

Je ne puis me décider à passer ici sous silence un fait assez rare dont le souvenir me touche encore. J'ai dit qu'à l'attaque nocturne de l'Ukra, le 23 décembre, j'avais été démonté. Mon cheval avait été blessé d'une balle au poitrail, le sang en ruisselait ; et, comme il ne pouvait plus se soutenir, j'avais été forcé de l'abandonner et d'emporter son équipement sur mes épaules. Arrivé à trois cents pas de là, à notre première grande garde, je me reposais devant son feu, assez chagrin de la perte de ma monture, lorsqu'un son plaintif et un choc inattendu me firent détourner la tête. C'était la pauvre bête qui, ranimée, s'était traînée de loin sur mes pas ; malgré la distance et l'obscurité elle était parvenue à me rejoindre ; et, me reconnaissant à la lueur de ce bivouac, elle venait de poser, en gémissant, sa tête sur mon épaule. A cette dernière preuve d'attachement mes yeux se mouillèrent ; je la caressais quand, épuisée de sang et de son effort pour me suivre, et entourée de nos soldats surpris et touchés comme moi, elle tomba, se débattit un moment, et expira !

Les malheurs, on le sait, marchent par troupes : on dirait que l'isolement n'est pas dans leur nature. Une série d'accidents commençait pour moi. En quit-

tant la misérable chambre de l'Empereur : j'étais passé dans une espèce de couloir, jonché de paille, seul autre abri qui existât dans cette chaumière. Un officier piémontais, qui depuis s'est fort distingué, s'y était endormi ; réveillé en sursaut il m'injuria sans savoir pourquoi ; et quand il eut repris sa tête, s'opiniâtrant, je fus forcé de lui assigner le lendemain pour le dénoûment de cette querelle.

Me voilà donc avec un cheval tué et un duel ! Je n'étais pas au bout : le jour revenu, nous fûmes, mon adversaire et moi, momentanément séparés par l'ordre de marche. Je partis avec Raap, général commandant la cavalerie de l'avant-garde. Bientôt, arrivés en vue de Nasielsk, nous aperçûmes l'ennemi sur le revers opposé, et couvert de bois, du vallon où se trouve cette ville. Dès nos premiers coups de mitraille la ligne ennemie s'entr'ouvrit, elle offrit un intervalle ; je proposai à Raap d'y faire charger l'un de ses régiments, afin d'empêcher les Russes de se réunir. Raap approuva : il me pria d'aller faire exécuter cette manœuvre.

Je la commençai à la gauche de la ville, avec Exelmans et le 1er de chasseurs à cheval qu'il commandait ; je l'achevai avec le 12me de dragons, Exelmans ayant été attiré à droite par l'attaque de Nasielsk. Mais le colonel du 12me s'emporta. Au lieu de tenir la plaine déjà balayée, la chaleur de la poursuite l'entraîna jusque dans les bois de haute futaie qui la terminent. Je l'y rejoignis et lui fis comprendre son imprudence ; elle était grande. Nous étions si absurdement déplacés dans ce bois, que, pour en sortir, nous fûmes

obligés de défiler par un, et courbés sur nos chevaux, au travers des branches auxquelles les casques des dragons s'accrochaient.

Il était temps; déjà les fuyards ennemis s'étaient rassemblés par groupes, sur le bord de cette futaie, pour nous abattre successivement à la sortie de ce coupe-gorge. Je m'en échappai le vingt-cinquième sous leurs coups de feu. Aussitôt, et afin de faciliter la sortie du reste, ralliant ce peloton, je culbutai le groupe ennemi le plus rapproché. Mais en sauvant ainsi le régiment je me perdis; et ce fut par une faute toute semblable à celle que je venais de blâmer dans son colonel.

Il faut savoir ici que, derrière Nasielsk et du côté opposé à notre arrivée, partent en éventail trois larges routes. L'une, celle de gauche, court au nord-ouest vers Novemiasto; l'autre, celle du milieu, un peu plus au nord, c'est la route de Wirziki; celle de droite se dirige au nord-est, elle conduit à Srzegocin. Celle-ci était la route de retraite d'Ostermann. Un cours d'eau marécageux et la pointe de la forêt qui descendent du nord sur Nasielsk, la séparaient du chemin de Wirziki. Dans l'aventure qui va suivre, ces deux dernières routes et leur intervalle sont seuls à considérer.

Jusque-là la manœuvre que j'avais conseillée, et que je faisais exécuter, avait réussi. La ligne de cavalerie ennemie séparée en deux ne pouvait se réunir; les uns fuyaient à gauche sur les routes de Novemiasto et de Wirziki; leur général au contraire et le gros de sa division se retiraient à droite sur la route de

Srzegocin. Quant à nous, placés entre deux, nous nous trouvions en même temps avoir tourné Nasielsk qu'en ce moment Exelmans et Raap attaquaient de front. Il n'y avait donc plus qu'à profiter de cet avantage, en réunissant nos efforts aux leurs contre la ville et contre l'arrière-garde d'Osterman. Le 12me de dragons, délivré de la forêt par la charge que je venais d'exécuter, ne manqua pas cette attaque. Ce fut moi seul, avec le peloton que je venais d'entraîner, qui m'en écartai.

Notre premier élan avait été si vif au travers de ces hussards fuyant en déroute, que, en les poursuivant beaucoup trop loin dans la forêt sur la route de Wirziki, je m'en étais trouvé environné. Je m'arrêtais pour revenir au point d'attaque, quand l'un d'eux passa si rapidement près de moi que je le manquai d'un coup de sabre. Irrité je m'attachai à sa poursuite, m'enfonçant aveuglément dans cette forêt, jusqu'à ce que je l'eusse atteint et abattu.

C'était une faute et, j'en conviens, un emportement de soldat bien irréfléchi. Je m'en aperçus aussitôt à mon isolement des nôtres, au milieu de sapins énormes dont l'immobile silence n'était interrompu que par le mouvement des fuyards russes. Je les voyais se dérober, à droite et à gauche du grand chemin, à travers ces grands arbres; leur effarement était heureusement si complet, qu'ils me laissèrent tourner bride et rejoindre le peu de dragons qui, m'ayant suivi, s'étaient imprudemment engagés sur cette route.

Ces dragons revenaient sur leurs pas; deux de leurs officiers, frappés de vertige et n'apercevant pas le

danger de leur position, cheminaient lentement, au pas, en causant comme en pleine paix, sans même songer à rallier le faible peloton qu'ils commandaient. Ils n'écoutèrent ni mes représentations, ni même celles de leurs sous-officiers, qui leur montraient un gros d'ennemis de toutes armes nous barrant au-dessus de Nasielsk la sortie de la forêt, et s'apprêtant à nous en disputer l'issue dans la plaine.

Il était évident qu'il ne nous restait d'espoir qu'en sortant de là, comme nous y étions entrés, par une charge à fond; mais ces officiers, dont l'un, fils d'un terroriste, nous portait, je crois, malheur, avaient perdu tout jugement. Incompréhensiblement obstinés dans leur négligente insouciance, ils me firent l'effet d'être empreints de fatalité, comme ces animaux marqués de rouge qu'on mène abattre. A leur défaut je courus à leurs dragons. Ils étaient au nombre de vingt-deux; mais, ne se voyant pas conduits, ils nous avaient devancés, en sorte que, lorsque je voulus en prendre le commandement et les rallier, il n'était plus temps. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes, car dans ces moments critiques l'action va plus vite que la parole. Déjà les dragons les plus avancés, sans chef, sans ordre, et repoussés, avaient abandonné la grande route : ils s'étaient jetés à gauche dans une prairie marécageuse aboutissant à des canaux. Malgré mes cris et mes imprécations ils y entraînèrent leurs officiers, et, demeuré seul sur le chemin, je fus forcé de les suivre dans cet impasse.

Là, environnés et fusillés à bout portant, ils se

laissèrent abattre successivement sans chercher à se défendre. Je vis ces infortunés mettre pied à terre et planter leurs sabres devant eux, montrant ainsi qu'ils voulaient se rendre. Tous y périrent, à l'exception de trois dragons, les seuls que je pus rallier. Alors, perçant le fond de ce cul-de-sac, franchissant le canal, nous arrachant à ce marais, et fuyant à notre tour, nous nous jetâmes, tous quatre, dans un sentier tracé au travers des derniers sapins qui séparent la route de Wirzicki de celle de Srzégocin. Ce sentier sembla d'abord nous conduire sur le bruit de notre canon, et, quoique l'arrière-garde ennemie occupât toujours Nasielsk qu'il nous fallait traverser pour rejoindre notre armée, nous n'avions pas encore perdu toute espérance.

Mais bientôt je m'aperçus que ce fatal sentier déviait à gauche, et qu'il nous éloignait de Nasielsk. Il fallait pourtant le suivre, et rapidement, car déjà nous entendions derrière nous les cris sauvages d'une multitude de Tartares acharnés sur notre piste. Il nous conduisit en quelques minutes hors de la forêt, mais ce fut sur la route de Srzégocin. Elle était couverte de troupes en marche de retraite. A cette vue mes dragons, transportés de joie, s'écrièrent : « Voilà les « nôtres! Nous sommes sauvés! — Dites perdus! leur « répliquai-je, c'est l'ennemi! Nous sommes tombés « au milieu de l'armée russe! Il n'y a plus qu'un parti « à prendre; joignons ses premiers traîneurs, faisons-« les prisonniers, et rendons-nous à eux, ils nous pré-« serveront ensuite. » A l'instant même, avisant un fantassin isolé, je l'attaquai; lui, se retranchant derrière un fossé, m'ajusta.

Je l'avoue, en ce moment désespéré j'abaissai mon sabre, et j'avançai ma poitrine au-devant du coup de feu prêt à me débarrasser d'une position qui m'était insupportable; il pleuvait et le coup ne partit pas!

La mort ne voulait donc pas de moi, cela me rendit ma pensée première. Ne pouvant atteindre ce soldat, et pressé par les rugissements des Kalmouks prêts à nous joindre, je l'abandonnai pour courir sur un Cosaque effrayé, dont je gagnai le côté gauche, et que je sommai de se rendre; mais celui-ci apercevait son corps d'armée à quelques cents pas devant lui; il voyait que, me contentant de parer ses coups, je le menaçais sans le frapper; il continua donc à fuir vers les siens, galopant à côté de moi, et multipliant si bien ses coups de lance, que l'un d'eux enfin m'atteignit au côté droit.

Ce fut alors que, blessé et n'étant pas secondé par les dragons, soit qu'ils ne m'eussent pas compris, soit que leurs chevaux exténués n'eussent pas pu suivre d'assez près le mien, je changeai d'espoir. Nous étions près, en ce moment, de la division en retraite du comte Ostermann. La nuit approchait, la forêt continuait à border, à quelques cents toises, le côté gauche de la route : « A la forêt! criai-je à mes pauvres « compagnons, et perdons-nous-y jusqu'à ce que « notre avant-garde nous délivre! »

Un moment plus tôt cette inspiration nous eût peut-être sauvés; mais une telle voie de salut répugne, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'on s'y résigne. Il était trop tard. Nos premiers ennemis débouchaient

alors du bois où ils nous avaient poursuivis; ils nous aperçurent, et, se jetant ventre à terre entre nous et la forêt, ils nous atteignirent. C'était une quarantaine d'horribles Kalmouks et de Cosaques irréguliers. Un des dragons en fut blessé mortellement, un autre eut les deux joues traversées d'un coup de lance, et j'ignore s'il en revint; le troisième fut pris sans avoir été blessé ni déshabillé, et il en parut si heureux que sa joie me fit sourire; mais ce fut plus tard et de souvenir, car en ce moment j'avais trop à faire!

Une quinzaine de ces sauvages venait de tomber sur moi en me criblant de coups de lance, dont l'un mieux adressé, me perçant le cou, me jeta à terre. Je me relevai promptement et, me faisant un abri de mon cheval, je gagnai ainsi quelques instants; cependant l'un de ces Kalmouks m'ayant arraché mon sabre le montra aux autres; il était ensanglanté, leur fureur en redoubla, et mes bras et mon cheval ne suffisaient plus à m'en garantir, lorsque, au travers de cet orage de coups, je distinguai leur chef. C'était un de ces grands et beaux Cosaques du Don, aux traits persans; sa noble figure était restée calme; il semblait dédaigner d'achever à terre un ennemi vaincu et désarmé; « Nikalé! » disait-il à ces forcenés qui, ne l'écoutant pas, continuaient.

J'ignorais la signification de ce mot russe; toutefois j'en compris l'intention, et aussitôt je me mis à leur répéter impérieusement : « Nikalé! » à plusieurs reprises. L'effet de ce commandement dans ma bouche fut magique! A ce mot, qui signifie, m'a-t-on dit depuis, « Ne frappez pas, » surpris de m'entendre

parler leur langue, toutes ces physionomies si féroces n'exprimèrent plus que l'étonnement; tous les bras restèrent suspendus! Je dus la vie à cette parole; mais je n'étais pas au bout de mon supplice.

A leur brutalité sanguinaire, la passion du butin succéda. Alors tous, à l'envi l'un de l'autre, s'étant jetés sur moi, m'arrachèrent mes vêtements, tirant chacun de son côté, me soulevant en l'air, m'abattant, me relevant. Je n'eus de répit que lorsque, après m'avoir mis nu et fouillé jusque dans les endroits les plus secrets, ils se disputèrent mes dépouilles. Ce fut surtout mon épaulette de chef d'escadron, que l'un d'eux m'avait arrachée, qui excita leur convoitise. Leur chef ne prit point part à ce pillage; il me fit même laisser, avec ma chemise toute déchirée et souillée de sang, un dernier vêtement indispensable.

Je croyais la crise enfin terminée; mais son dernier acte et le plus pénible m'attendait. En cet instant quelques coups de feu, se rapprochant, attirèrent leur attention. Ils eurent peur pour eux et de perdre leur capture; la férocité des moins bien partagés se réveilla. Alors, remontés précipitamment sur leurs chevaux et moi seul à pied au milieu d'eux, ils m'entraînèrent par les bras et les cheveux au galop de leurs montures. D'autres par derrière m'accablaient de coups. Ils me traînèrent ainsi jusqu'à l'arrière-garde d'Ostermann, où enfin ils s'arrêtèrent!

J'étais essoufflé, suffoqué, presque évanoui, et ils m'injuriaient, me fouillaient et me maltraitaient encore, quand enfin, reprenant haleine et apercevant un régiment russe en bataille son colonel en tête, je

m'arrachai par un effort soudain à ces mains féroces, et je courus me jeter sous la protection de ce chef. « Je suis colonel comme vous, m'écriai-je, et prison-« nier! Nous ne traitons pas ainsi les vôtres! Préser-« vez-moi donc de ces sauvages! » Dès ce moment mon supplice physique fut fini, mais un autre commença.

---

## CHAPITRE III.

Ce colonel, dont je voudrais savoir le nom, fit son devoir. J'étais nu, je ne pouvais plus me soutenir : il me fit couvrir d'un manteau, donner un cheval, et eut soin de mes pauvres dragons que je lui recommandai; après quoi il nous envoya au comte Ostermann-Tolstoï qui me reconnut.

Le premier accueil de ce général ne me plut guère; il fut trop impérieux. C'est leur manière quand rien ne les gêne, et vraisemblablement par habitude de maîtres au milieu d'esclaves; sa position d'ailleurs le préoccupait. Battu la veille et vivement poussé en cet instant, il lui importait de savoir précisément à qui il avait affaire. C'est pourquoi, en me faisant cheminer au pas à côté de lui, il me questionna, et ce fut du ton d'un chef qui exige une réponse. « L'Empereur est-il « là? Avec quels corps? Combien sont-ils? — Mon-« sieur le Comte, lui répondis-je, vous me connaissez, « vous savez du moins mon nom; pourquoi donc m'of-« fenser inutilement par ces questions, quand vous

« devez être sûr d'avance que rien ne pourra me « contraindre à y répondre. — Comment, Mon- « sieur!... s'écria-t-il avec violence dans un pre- « mier mouvement tout moskovite, vous osez!... » Mais aussitôt, la civilisation reprenant le dessus, il se dompta, me tendit la main, et d'une voix affectueuse il plaignit mon sort; il déposa même les soucis, trop naturels dans sa situation assez critique, pour me demander des nouvelles de ceux des nôtres qu'il avait connus en France. Dans la soirée, à son quartier de Srzégocin, où nous passâmes la nuit, et le lendemain à notre départ pour Pultusk avant le jour, sa noble politesse et ses soins généreux ne se démentirent pas.

Cette première nuit de ma captivité m'est restée dans la mémoire. Nous étions dans une chambre petite, mais chaude et assez propre; une table au milieu, quelques chaises et un lit garni de paille en formaient l'ameublement. Tout fatigué qu'il devait être, le général voulut absolument me céder ce lit; il m'y fit d'abord panser mes blessures dont l'une était assez grave, et à ma prière il ordonna qu'on allât en faire autant à mes dragons. Il ne souffrit pas que je me levasse pour partager son repas, qui fut bien maigre, à en juger du moins par sa brièveté et par ce que son aide de camp m'en apporta.

Un personnage pâle, sec, d'une taille élevée, d'une apparence froide, et avec une cicatrice au visage, venait d'entrer. C'était Beningsen. Ils étaient quatre : lui, Ostermann et deux autres généraux. Leur préoccupation paraissait extrême, mais leur contenance était calme; leur discussion, qui fut longue, conserva

ce caractère. Ils tinrent conseil une partie de la nuit, autour de la table couverte de cartes qu'ils consultaient. Leur feld-maréchal Kaminski venait de les quitter, en ordonnant à tout prix une retraite générale sur Ostrolenka. Ce fut évidemment là, sur cette table, qu'ils se décidèrent à désobéir, à lutter contre Napoléon et à se défendre. Le sort voulut que je fusse témoin de leur détermination, qui faillit les perdre, mais enfin qui leur réussit et qui les honore. Ils me savaient attaché à Napoléon : plusieurs fois leurs regards se tournèrent vers moi; mais, de quelque importance qu'un renseignement de ma bouche leur pût être, ils respectèrent mon malheur et ne tentèrent, d'en abuser ni directement, ni insidieusement.

A deux heures du matin Ostermann, avant de se remettre en marche, me fit couvrir d'une demi-pelisse polonaise, et me confia à la garde d'un officier et de six Cosaques. Les premières heures de cette marche furent pénibles : je les passai sur la paille d'un chariot découvert, au milieu des colonnes russes, et cheminant lentement ainsi au travers de leurs imprécations très-menaçantes. Vingt fois je vis le moment où ils allaient me percer de leurs baïonnettes; j'en parai même quelques atteintes. Cette désagréable situation, mais qui du moins me distrayait de mon chagrin, ne cessa que le 26 décembre matin, quand nous entrâmes dans Pultusk. J'y fus renfermé dans une maison de briques, de bonne apparence, à un étage, et dans une chambre à cheminée, ce qui est rare en ce pays. On m'y laissa longtemps seul à mes réflexions; elles étaient tristes!

Quand deux armées sont en présence, c'est-à-dire deux réunions d'hommes animés des passions les plus opposées et les plus vives, il n'y a rien qui étonne et qui accable plus un prisonnier, que cette violente, cette brusque transition de l'une à l'autre; rien de si amer, surtout pour celui qui naguère était parmi les victorieux, que ce passage de la puissance à l'impuissance, que cette transformation, si subite, d'une fière, ardente et active liberté en esclavage; rien enfin qui oppresse plus le cœur, que ce brusque arrachement du milieu des siens, de leur amitié, de leur communauté de langage, et de tant d'intérêts si pressants qui attachent l'un à l'autre, pour être soudainement transporté seul au milieu d'hommes de mœurs, de vêtements et de langage différents, de vœux ennemis, et enflammés d'intérêts et de passions toutes contraires! Aspect, isolement insupportables! Il semble vraiment qu'on vienne d'être frappé d'une mort subite, suivie d'une résurrection pénitentielle dans un autre monde!

Et cependant ces premiers moments ne furent pas les plus pénibles. Je savais qu'Ouvarof, un aide de camp d'Alexandre, avait au même instant que moi éprouvé le même sort. Un échange était donc possible, et en effet Napoléon le proposa. Je me sentais d'ailleurs dans Pultusk, encore à portée des nôtres; bientôt même le bruit de leur canon se fit entendre; séparé des miens par la vue, du moins par l'ouïe j'y tenais encore, c'était un dernier lien. J'écoutais plein d'anxiété, il me semblait que ce bruit de guerre se rapprochait; évidemment un combat violent était engagé. Ce ca-

non était celui de l'impétueux maréchal Lannes; malheureusement il fut repoussé. Il ne l'était pas encore; sa première attaque avait réussi, ses coups devenaient plus distincts; il y eut même un moment où je crus entendre qu'un tumulte, précurseur d'une déroute, m'environnait!

Il y avait plusieurs heures que j'étais seul dans cette chambre; aucun des hommes qui me gardaient n'avait paru. Que savais-je? Dans la chaleur du combat, au milieu du trouble d'une défaite, n'était-il donc pas possible que j'eusse été oublié? Déjà j'entr'ouvrais la fenêtre, je sondais la cheminée, cherchant autour de moi quelque retraite où, me cachant et me dérobant à une première recherche, je pourrais attendre l'irruption soudaine des nôtres, et, dans le désordre des vaincus, leur échapper. Je comptais sur les habitants : ils étaient Polonais, ils favoriseraient ma fuite!... Une femme entra; ses yeux humides, ses regards attendris exprimaient un vif intérêt. Une main amie l'avait chargée de m'apporter un pain blanc d'une dimension énorme. Depuis vingt-quatre heures je n'avais à peu près rien mangé; un bien autre soin me préoccupait. Je la sollicitai, des yeux et par signes, de m'aider dans l'évasion dont j'avais conçu l'espoir; mais, à son attitude, à son doigt posé sur sa bouche, je vis bien que nous étions surveillés de près. Elle sortit et néanmoins j'espérais encore, quand l'officier russe et ses Cosaques reparurent. Ils me firent remonter sur mon chariot, et m'entraînèrent rapidement sur la grande route.

C'en était fait; dès le soir même plusieurs lieues

m'avaient séparé des champs de bataille. Je m'aperçus d'ailleurs que, si tous les égards convenables pour moi avaient été recommandés, la surveillance, dans ce pays pour eux tout ennemi, n'en était que plus active. Elle était telle que, dans nos haltes au milieu de ces déserts, si une nécessité m'obligeait à m'éloigner de quelques pas, toujours un Cosaque, le sabre nu, m'accompagnait. De même encore, pendant la longue durée des nuits, et quoique enfermé et étendu sur la paille au milieu de mon escorte, toujours un Cosaque demeurait debout à mon côté, l'œil sur tous mes mouvements, la lance d'une main, tandis que de l'autre il faisait une guerre active à ces insectes dégoûtants dont ils sont couverts, et dont j'avais peine à me défendre.

Rien alors, nul espoir, aucun péril ne me distrayait plus de mon malheur. J'eusse dû m'y soumettre; mais au contraire je me joignis à lui contre moi-même, m'en accusant, et mon imagination trop vive en doublant le poids. Tantôt elle me reportait, pleine d'anxiété, au milieu des miens : je croyais les entendre me reprochant ma folle imprudence, comme s'ils eussent pu la connaître, quand tous ceux qui l'avaient partagée étaient tués ou pris. Tantôt je me figurais que mon livret d'ordres, où la situation de l'armée était inscrite, trouvé dans mes vêtements par les Kalmouks, avait été conservé par eux et remis à quelque chef, ce qui n'était guère vraisemblable et heureusement n'était point vrai.

Ainsi j'aigrissais mes maux réels en m'en créant

d'imaginaires. Ce fut d'autant plus mal à propos, que, en ce même moment l'Empereur, loin de me blâmer ou de m'abandonner, disait dans son bulletin du 30 décembre : « Que, tombé dans une embuscade, j'avais « tué deux ennemis de ma main avant de me rendre ; « qu'il m'avait fait réclamer, mais que je venais d'être « envoyé à Pétersbourg. »

J'avais fait mieux, puisque, au lieu de me laisser surprendre, c'était en attaquant, et après deux charges heureuses, qu'enfin j'avais succombé ; l'Empereur ignorait ces détails, et dans ceux qu'il supposait il cherchait à m'être favorable. Il fit plus : il voulut, sans m'accuser de mon malheur, en l'atténuant, et même en me louant, l'apprendre lui-même à mon père. « M. de Ségur, lui écrivait-il, votre fils a été « fait prisonnier par les Cosaques ; il en a tué deux « de sa main avant de se rendre, et n'a été que très-« légèrement blessé. Je l'ai fait réclamer ; mais ces « Messieurs l'ont fait sur-le-champ partir pour Saint-« Pétersbourg, où il aura le plaisir de faire sa cour à « l'Empereur. Il vous sera facile de faire comprendre « à Mme de Ségur que cet événement n'a rien de dé-« sagréable, et ne doit l'alarmer en rien. Sur ce, je prie « Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde (1). »

« A Pultusk, le 31 décembre 1806.

« Napoléon. »

Tant de bienvaillance et un soin aussi paternel, si j'eusse pu en être instruit alors, m'eussent épargné bien des soucis.

(1) L'original de cette lettre est aux Archives Nationales.

# CHAPITRE IV.

Cependant, seul avec mes six sauvages, j'étais encore sans abattement, mon activité se nourrissant du mouvement de la route, de ces anxiétés mêmes si peu fondées, et, le dirai-je, d'un besoin tout matériel; car, soit l'effet de tant d'émotions violentes, ou tout simplement de deux jours de jeûne, je fus alors saisi d'une faim si insatiable, qu'en vérité j'ignore ce que je serais devenu sans cet énorme pain polonais que, à Pultusk, l'officier russe chargé de ma garde n'avait pas voulu que j'oubliasse. Dans toute autre circonstance ce pain m'eût suffi pour quatre grands jours; je le dévorai presque entièrement en vingt-quatre heures: ce fut pour mes Cosaques d'escorte un spectacle qui les émerveilla!

Le lendemain soir nous arrivâmes à Rozan. Là, soit que la renommée d'un si miraculeux appétit fût parvenue jusqu'au colonel Prince T....., qui se trouvait blessé dans cette ville, soit plutôt que ce seigneur russe voulût se distraire de l'ennui de sa blessure, il me fit offrir de venir partager son dîner déjà servi. J'acceptai avec une reconnaissance qui dura peu, car il me fit payer cher ce maigre repas, qu'une querelle interrompit.

Nous commençâmes par des compliments réciproques de condoléances; nous nous les adressions, moi d'une table assez bien couverte, et lui de son lit. Mais voilà que soudainement, dans ce Prince à demi civilisé le vieil homme russe reprenant le dessus, il m'apos-

trophe : « Quand donc, me dit-il, votre dévastateur du « monde en finira-t-il? Quand laissera-t-il en paix le « genre humain! » Surpris de cette attaque imprévue et si déplacée, je répondis vivement : « Que de Russe à « Français, et dans cette Pologne où nous nous trou- « vions, de pareilles qualifications convenaient mal. « Que, en tous cas, si elles étaient applicables, ce ne « pouvait être qu'aux agresseurs; et que, dans la que- « relle présente, ce n'étaient point nous, mais son « Empereur et le Roi de Prusse qui l'avaient été. »

Surpris à son tour le Prince se tut; je me levai et nous nous séparâmes assez sèchement. S'il eût continué ses invectives il n'eût été que brutal; mais il fut pire, son silence fut perfide. On verra bientôt que, sur sa plainte, je faillis être envoyé en Sibérie. Il m'avait gardé rancune : il me représenta à son gouvernement comme un prisonnier révolté, m'accusant d'avoir osé, devant lui, injurier son Empereur!

Pendant qu'il me préparait ce long voyage, de mon côté, plus satisfait de ma réponse que de son dîner interrompu, j'étais revenu achever ce repas à mon auberge. Elle était encombrée de marchands russes. L'un d'eux était venu se placer en face de moi; il m'envisageait, me dévisageait, et cela avec des exclamations accompagnées de gestes d'étonnement et de joie si bizarres, puis d'offres multipliées de verser dans mon verre tout ce qu'il y avait de meilleur à boire en ce logis, qu'enfin je demandai l'explication de ce ravissement si tendre et si généreux à mon officier de garde. « Il prétend, me dit-il, vous reconnaître. « — Quelle invraisemblance! répliquai-je; je suis de

« Paris, et lui d'Astrakan, me dites-vous, il y a trop « loin de l'un à l'autre. — Attendez, reprit mon « officier; n'étiez-vous pas à Austerlitz? — Oui, sans « doute! — Un mouchoir blanc n'attachait-il pas « votre chapeau sous votre menton? — Cela est vrai. « — N'avez-vous pas, à la fin de la bataille, tendu la « main à un Cosaque pour l'aider à se retirer d'un « lac gelé où il se noyait? — C'est encore vrai. — Eh « bien, échappé ainsi à ce danger, à cette guerre et, « depuis, aux mains de vos soldats qui l'emmenaient, « son temps de service étant fini, il est devenu mar- « chand à la suite de notre armée, et le voilà devant « vous lui-même! Il vous reconnaît, dit-il, à vos traits « qu'il n'a point oubliés, et aussi à l'appareil de votre « blessure, parce que, de même que votre mouchoir « blanc de l'an dernier, ces linges blancs vous entou- « rent la figure. »

Il n'y avait plus à en douter : la rencontre était aussi singulière qu'agréable, et ce fut avec un plaisir sincère que je serrai la main à ce bon Cosaque.

Ce dut être le 28 décembre que nous arrivâmes de bonne heure à Ostrolenka, où se trouvait le grand quartier général de l'armée russe. On m'y déposa dans la grande salle d'une auberge. Une multitude d'officiers y fourmillait. Je passai le reste de cette journée assis dans le coin d'un canapé, plus isolé que jamais au milieu de cette foule. Elle se renouvelait à tout instant, grossissant de plus en plus, et me fatiguant d'une curiosité successive, tantôt bruyante, tantôt fixe, silencieuse et contemplative. Ils s'appelaient, ils s'arrêtaient en face de moi, se communiquant leurs ob-

servations, comme on le fait devant un animal inconnu, extraordinaire, qu'on vient de prendre dans un piége.

Le mouvement de ce grand quartier général, qui me rappelait le nôtre; cette curiosité assez naturelle, mais si pénible pour moi, et qu'il me fallait subir; le contraste de ma triste et captive stagnation au milieu de leurs joies étrangères et ennemies, si libres et si actives, tout cela raviva et me rendit plus insupportables que jamais mes chagrins réels et imaginaires. Il fallait pourtant, seul en butte à tous ces regards, les soutenir, faire bonne contenance et même paraître fier, lorsque, à la longue et intérieurement, l'abattement succédait à l'irritation. Que de fois, dans cette interminable journée, et surtout quand des témoignages de compassion remplaçaient cette indiscrète curiosité, je fus forcé de dévorer des flots de larmes! Elles me gagnaient, je les renfonçais avec effort; combien alors j'eusse payé cher un moment de solitude! J'étouffais, mais enfin je parvins à cacher à nos ennemis cette faiblesse. Quelle honte si j'y eusse succombé! Heureusement je pus me vaincre, et en apparence garder, en dépit de tant d'émotions diverses, un front convenable.

Le lendemain la scène changea; j'eus un autre combat bien plus vif à soutenir, mais moins difficile, car ce ne fut pas du moins contre moi-même. On venait de me réunir à un officier du 13me de chasseurs, prisonnier aussi, mais blessé si grièvement qu'il en devait bientôt mourir. Je me souviens que, ce jour-là, nous nous trouvions enfermés dans une salle de

billard, seuls avec deux officiers de l'administration russe. Le colonel Swetchin était l'un d'eux. Ils y étaient venus remplis des sentiments de la plus délicate et noble générosité; Swetchin surtout me les exprimait avec toutes les formes les plus obligeantes et les plus aimables, lorsqu'un petit vieillard maigre, d'une physionomie de Kalmouk, sec et vêtu plus qu'avec simplicité, entra brusquement et même si grossièrement, le chapeau sur la tête, que je me redressai et demeurai sans le saluer, roide et immobile. Mais Swetchin, me serrant vivement le bras, me dit à l'oreille : « Saluez, « c'est le feld-maréchal Kaminski! » Je me découvris; et tout aussitôt le maréchal, s'asseyant, dit à son aide de camp de prendre du papier, une plume et de se tenir prêt à écrire. Alors, sans autre préliminaire, il m'ordonna de répondre sur-le-champ aux questions qu'il allait m'adresser sur l'armée française. Je m'y refusai poliment, mais lui, sans m'écouter, continua. Je réitérai mon refus en ajoutant : « Que je « tenais trop à son estime pour lui répondre. » Il haussa les épaules; puis, se levant convulsivement, il me lança un regard sauvage, plein de menace, avec ces mots : « Vous êtes prisonnier, vous obéirez! » et, me tournant le dos, il sortit aussi brusquement et précipitamment qu'il était entré.

Je me félicitais d'être si promptement débarrassé de cette incartade singulière, et Swetchin, qui n'était pas sans inquiétude, s'étonnait de ce dénoûment, lorsque l'aide de camp rentra, son papier à la main. « Voilà, me dit-il, les questions posées par M. le « Maréchal. Il veut que, à l'instant et par écrit, je lui

« rapporte vos réponses! » Je ne m'attendais pas à cette insistance, elle m'irrita. « Monsieur, lui dis-« je, vous avez entendu ma réponse à M. le Maré-« chal; je n'y ajouterai rien, je n'en ai point d'autre « à faire. Respectez ma position. Ne me fatiguez plus « par des interpellations désormais déplacées et que, « en me jugeant par vous-même, vous devez croire « fort inutiles! »

Cet aide de camp ne ressemblait nullement à son maréchal : il était d'une génération plus civilisée. « Mon Dieu, Monsieur, me répondit-il, excusez-moi, « j'exécute un ordre; vous ne connaissez pas le maré-« chal Kaminski. Pour moi comme pour vous, je vous « en supplie, aidez-moi, répondez ce qu'il vous plaira ; « dites tout ce que vous croirez le plus utile à votre « armée, vrai ou non, il n'importe, pourvu que je ne « rapporte pas au maréchal un refus que je redoute, « et dont vous ne pouvez pas, comme moi, apprécier « les funestes conséquences. » Swetchin alors, se joignant à lui, me pressa instamment de le satisfaire : il me prenait les mains; il me disait que j'avais affaire à un vieillard des anciens temps, capable de tout, et dont les féroces emportements n'étaient que trop connus et trop redoutés d'eux-mêmes et de toute l'armée russe!

Cela était si vrai, que, à force de barbaries, ce malheureux vieillard devait finir misérablement d'un coup de hache dont l'assassina l'un de ses paysans désespéré.

« Je vous comprends, Messieurs, leur répondis-je, « et je vous remercie du fond du cœur de vos bonnes

« intentions; mais je ne puis me rendre à vos con-
« seils. Quant aux intérêts de l'armée française, j'i-
« gnore si mes inventions leur conviendraient; et
« quant à moi-même, quoi qu'il en puisse advenir,
« rien, devant votre armée comme devant la nôtre,
« ne doit me faire manquer à l'honneur, ni en réalité,
« ni en apparence ! »

J'étais en bonne compagnie ; l'aide de camp se tut, me serra la main, baissa la tête et se retira. Swetchin resta désolé : il prévoyait quelque violence; je n'y pouvais croire encore, lorsque nous vîmes entrer la lance à la main mes six Cosaques. Ils avaient l'ordre de nous attacher les mains et de nous entraîner au fond de la Russie, à pied, au milieu de leurs chevaux, et à l'instant même !

Il faut savoir que, depuis deux jours, une neige épaisse tombait à gros flocons, qu'elle continuait, et que déjà, de plus d'un pied, la terre en était couverte. L'intention était évidente, et la vengeance trop atroce. « Ne nous y soumettons pas, dis-je à mon compa-
« gnon d'infortune, que la fièvre n'avait point encore
« abattu; défendons-nous ici. Autant vaut, blessés
« comme nous sommes, nous faire achever dans cette
« chambre, que d'aller infailliblement périr dans la
« neige de la grande route ! »

Aussitôt, nous armant de ce qui se trouva sous notre main, et nous retranchant derrière des bancs dans un angle de cette salle, nous défiâmes les Cosaques. Ils avançaient pour nous saisir, quand Swetchin, jusque-là pâle et muet de consternation, se jeta entre eux et nous; il les arrêta, s'écriant : « Que c'était une bar-

« barie intolérable ! qu'il ne souffrirait pas une vio- « lence qui déshonorerait le nom russe ! » En même temps il ordonna à ces nomades d'aller chercher son propre kibitck couvert, dans lequel il nous fit monter et partir promptement pour Byalistock.

C'est ainsi que, généreusement et à tous risques, nous fûmes dérobés au supplice que nous avait infligé l'indigne maréchal. Nous nous séparâmes de Swetchin les larmes aux yeux, emportant une reconnaissance que je lui conserve encore dans ce monde-ci, et que sans doute lui garde également mon pauvre compagnon dans l'autre monde, où, bien peu de jours après, ses blessures devaient l'emporter !

Swetchin ne pouvait nous rendre un plus grand service. Son maréchal ne s'était pas trompé dans sa vengeance en la confiant à l'hiver russe. Le temps, en effet, était si affreux, que notre officier de garde et nos Cosaques eux-mêmes n'y purent résister : il leur fallut s'arrêter trois jours à Tycoczin. De là nous traversâmes Byalistock d'autant plus rapidement, que le plus grand seigneur de ce pays y vint m'exprimer ses vœux pour nos succès, et me combler des plus touchants témoignages de la part qu'il prenait à mon infortune. J'en profitai pour confier à sa générosité mon pauvre compagnon mourant, qu'il ne put sauver, mais dont il adoucit du moins les derniers moments.

Le 6 janvier nous franchîmes le Niémen ; nous entrâmes à Grodno ; j'étais en Russie ! Le général Abrewskow y commandait. On me conduisit chez lui ; sa réception fut sèche ; j'en fus choqué. J'étais presque nu ; je n'étais couvert que de ce pantalon d'uniforme

déchiré, dédaigné par les Kalmouks, et de cette demi-pelisse polonaise, espèce de veste en aussi mauvais état, seul vêtement qu'Ostermann avait d'abord pu me procurer. Une si misérable apparence était loin d'être imposante ; mais, comme on fait son lit, dit-on, on se couche ; or, personne ne paraissant disposé à vouloir se charger du mien, je compris qu'il y fallait mettre la main moi-même ; opposer à cette dure réception un orgueil exigeant, et recouvrir ma très-peu respectable et misérable défroque d'une attitude d'autant plus fière.

En conséquence je me plaignis vivement du traitement indigne que, blessé, désarmé et jeté à terre, j'avais éprouvé ! Je me couvris de mon grade, de ma position près de l'Empereur, du nom de mon père, des souvenirs qu'il avait laissés à Pétersbourg ; j'ajoutai que, dépouillé, j'avais droit d'attendre de ceux qui représentaient le gouvernement russe, qu'ils vinssent à mon secours par une avance, dont le remboursement serait assez garanti par ma signature.

Ce langage réussit. Je ne puis dire que ce fut de bonne grâce, mais enfin, sur mon reçu, ce général me fit compter cinquante ducats ; j'obtins même que, au lieu d'être envoyé dans quelque prison, il me fit renfermer dans une maison assez propre, chez un Juif, où, à force d'or, je me r'habillai convenablement. Mais je fus gardé là dans un tel isolement, qu'à peine laissa-t-on le Juif lui-même approcher de ma personne. Pendant les quatre jours de cette réclusion, s'il entra chez moi la nuit pour quelques minutes, ce fut si furtivement que je lui en demandai la cause. J'appris

alors, à mon grand étonnement, que je passais pour un personnage dangereux, naguère chargé par Napoléon du soulèvement de la Prusse polonaise; que depuis, et quoique prisonnier, j'avais insulté l'Empereur Alexandre; qu'enfin j'étais l'objet de la surveillance et des ordres les plus sévères.

En même temps je m'aperçus, à plusieurs présents que ce Juif vint mystérieusement m'offrir, tels que nécessaires de voyage, argent et autres objets, de la sollicitude que j'inspirais aux Lithuaniens de cette province, et qu'ils étaient aussi impatients de se voir affranchis du joug russe, que l'avaient été les Polonais de Posen et de Varsovie de secouer la domination prussienne. Ce Juif, d'ailleurs, ne me laissa point douter de l'intérêt qu'on me portait, des efforts même qu'on serait prêt à tenter pour m'aider à échapper aux mains des Russes. J'en comprenais l'impossibilité; j'en témoignai ma reconnaissance, mais je n'acceptai rien, me défiant d'un pareil intermédiaire, et dans la crainte d'exciter inutilement pour moi, et dangereusement pour mes bienfaiteurs, de si généreuses imprudences. Je fis bien, car depuis j'ai su que ce Juif les avait trahis!

Ce *carcere duro*, quant à la solitude seulement, dura jusqu'au 9 janvier à huit heures du soir. Je ne sais si ce fut par hasard, ou pour dérouter les bonnes intentions de quelques habitants de cette ville, mais ce fut à cette heure-là, et la nuit bien close, qu'un officier et trois grenadiers vinrent me prendre. Le froid était très-vif; deux traîneaux attelés étaient dans la rue : dans le premier un soldat nous précéda avec

nos bagages; on me fit monter dans le second; l'officier se mit à côté de moi; il plaça deux grenadiers sur le devant, les fit asseoir sur nos pieds qu'ils écrasaient, disant que cela leur tiendrait chaud, mais plus vraisemblablement pour m'empêcher de faire des miens, dans l'occasion, un mauvais usage. Le signal alors donné, tout s'élança.

---

# CHAPITRE V.

Nous partions ainsi à toute bride pour Smolensk, pour la Sibérie peut-être. Le 11 nous passâmes à Nowogrodeck, à Minsk le 12; le 13 nous franchîmes, à Borisow, la Bérésina que je contemplai de tous mes yeux, ne songeant qu'à Charles XII!

Dans ce rapide sillage, de six jours, sur une neige glacée, les fréquents versements de nos traîneaux et les très-courts moments des relais seuls nous arrêtèrent. On ne me laissa descendre qu'à deux stations. A la première, où je ne demeurai seul que cinq minutes, la pauvre maîtresse lithuanienne de cette chétive maison de poste trouva l'occasion de m'approcher. Ses signes, son air attendri attiraient mon attention, quand elle glissa dans ma main un vieux morceau de papier jaune, que j'ouvris vite : il renfermait quatre ducats. C'était le denier de la veuve! Je lui rendis son pauvre trésor les larmes aux yeux; et retenant le vieux papier tout jauni je l'appuyai sur mon cœur pour lui exprimer ma reconnaissance, le prix que j'attachais à

sa généreuse intention, et le souvenir que je voulais à jamais en conserver!

Notre second temps d'arrêt ne dura pas une demi-heure. Ce fut avant Borizow, je crois, dans un bourg, au milieu d'une forêt. Là, pendant que mon officier était occupé ailleurs, le maître du logis me fit promptement passer dans une salle reculée : elle était remplie de nobles lithuaniens du voisinage. Était-ce le hasard qui avait rassemblé là cette société, et l'avidité de nouvelles d'une guerre dont ils attendaient leur affranchissement? Je l'ignore, mais j'y fus accueilli en compatriote. Je leur dis que j'avais laissé notre armée puissante et victorieuse. Ces braves gentilshommes s'échauffèrent; déjà même ils me montraient la forêt; ils semblaient se concerter entre eux pour m'enlever à mon escorte; et moi, quoique si avant au milieu de mes liens, et quelques fatigues et dangers qui m'attendissent, j'étais prêt à tout dans l'espoir de ressaisir ma liberté, lorsque l'officier russe avec ses soldats reparut! Il fallut les suivre. Mon arrivée avait été trop imprévue. Le temps manqua à ces braves gens, si ardents, si entreprenants, mais leur bonne volonté fut évidente. Je remarquai même que, dans leur désappointement, ils ne daignèrent pas la dissimuler : bravant l'officier russe, ils me comblaient devant lui des témoignages de leurs regrets, que lui fit semblant de ne point apercevoir, en m'arrachant toutefois, précipitamment, à ces manifestations audacieuses.

Le seul bien que je recueillis de cet incident fut de m'ennuyer un peu moins dans la compagnie de mes

quatre Russes. Au milieu de la monotone étendue de cette terre morte de froid, ensevelie sous une neige épaisse que surmontaient de noirs sapins, et qui semblait ainsi porter son propre deuil, mon imagination s'était allumée à l'éclair d'espoir qui venait de me traverser le cœur. Je m'y abandonnai complaisamment, me dérobant par mille rêveries à la triste réalité. Je me figurai, de relais en relais, la possibilité de ma délivrance. Je me voyais passant subitement aux mains de mes protecteurs, pressant le flanc de leurs chevaux si légers et si agiles, franchissant leurs vastes espaces, m'enfonçant dans leurs forêts, me cachant dans leurs asiles, m'y déguisant, et, à travers mille aventures, m'échappant enfin de leurs frontières, et rapportant à l'Empereur, avec ma libération, la preuve de l'appui que trouverait notre armée, au milieu d'une noblesse si courageuse et d'un peuple si impatient de briser son esclavage !

Ces vives illusions s'évanouirent successivement, à mesure que, sous la course de nos traîneaux, disparaissait trop rapidement la terre lithuanienne. Il m'y fallut renoncer entièrement le 15 janvier, vers Lyadi, où la vieille Russie commence. Nous approchions de Smolensk ; nous y arrivâmes dans la nuit du 15 au 16, à neuf heures du soir. Mon officier, le major Petchskin, dont je n'avais eu qu'à me louer, me conduisit aussitôt chez le général comte Apraxin, gouverneur de la province.

Je savais que c'était un grand seigneur de cette Cour si polie et si aimable de la Grande Catherine, où mon père avait laissé tant de brillants et doux souvenirs ;

j'étais blessé, j'avais la tête encore enveloppée de linges sanglants, j'étais malheureux, je m'attendais donc à une réception au moins convenable. Tout dans cette résidence annonçait le luxe de la civilisation moderne : un nombreux domestique ; un appartement chaud et bien éclairé ; un vaste salon meublé somptueusement, où, d'un premier coup d'œil, j'aperçus, au milieu de plusieurs officiers supérieurs, un personnage dont la taille élevée, la figure noble et les manières de la plus haute distinction me rappelèrent ce que j'avais vu de mieux dans les restes de notre ancienne Cour, et tout ce que j'avais entendu raconter des beaux temps du grand siècle de Catherine.

C'était le comte Apraxin lui-même. Mais je fus bien surpris, après avoir été remis entre ses mains, de l'entendre m'interpeller de la voix la plus dure et la plus hautaine. « C'est donc vous, Monsieur, me « dit-il, qui, ne respectant rien, avez osé inju- « rier notre Empereur ! » Je répondis que, en défendant le mien et en refusant de satisfaire à des questions inconvenantes, je n'avais fait que mon devoir, et que, d'ailleurs, je n'avais injurié personne. Mais lui, m'interrompant, reprit plus rudement encore : « Qu'il y avait un rapport contre moi, envoyé « à Pétersbourg, et que je méritais les traitements les « plus sévères ! » Alors, indigné et croisant les bras, je répliquai que je ne me repentais de rien ; qu'il n'avait pas besoin, pour sévir contre moi, de prétextes faux et invraisemblables ; que j'étais entre ses mains, qu'il pouvait faire de moi ce qu'il lui plairait, puisqu'il en était le maître !

Pendant ce colloque le pauvre Petchskin semblait au supplice, il jetait sur moi un regard de commisération; je crois même me rappeler qu'il osa dire, en russe, quelques mots au Gouverneur. Celui-ci, pour toute réponse, le congédia d'un geste; puis, d'un autre geste impératif, et en ouvrant la porte d'une pièce voisine, il m'ordonna brusquement de passer sur-le-champ dans cette chambre.

C'était un petit cabinet que je crois voir encore : il était éclairé de deux bougies; quelques bûches brûlaient dans une cheminée pratiquée dans l'un des angles de cette pièce. Il m'y suivit avec la même brusquerie; mais à peine la porte fut-elle refermée sur nous, que, à mon extrême étonnement, se retournant et m'ouvrant les bras : « Maintenant que « nous voilà seuls, me dit-il de la voix la plus atten-« drie, venez m'embrasser; allons nous asseoir au « coin de ce feu, et causons ensemble comme, à Pé-« tersbourg, j'ai causé tant de fois avec votre père, « dont je chérirai toujours le souvenir! »

La métamorphose était complète! D'un côté de cette petite porte à l'autre, quelle différence! Dans ce salon, et sans doute devant un témoin gênant, j'avais cru voir et entendre un chef tartare dur, hautain, se plaisant à menacer un ennemi blessé et désarmé; ici, et dans ce même personnage, si subitement transformé, je trouvais la plus touchante, la plus aimable et expansive sensibilité, les soins délicats, et toutes les bienveillantes prévenances d'un ancien et tendre ami de ma famille! Aussitôt après ces préliminaires, et avec cette grâce facile, si attrayante, avec

cette élégante et noble politesse, et tout le charme de la conversation du siècle dernier, il engagea le plus intéressant entretien : d'abord sur les souvenirs d'une société bien regrettée, et bientôt sur la guerre actuelle, sur les intérêts communs aux deux Empires et sur le caractère des deux Empereurs; et tout cela, dans un esprit de conciliation auquel, dans l'intérêt général, comme dans le mien, je n'eus garde de me montrer contraire. Après quoi, m'ayant ainsi éprouvé : « Nous « nous entendrons parfaitement, me dit-il; je vous « retiens ici, je ne vous laisserai point emmener plus « loin; j'alléguerai vos blessures; nous nous rever- « rons souvent, nous avons beaucoup à causer en- « semble; la maison de mon aide de camp sera la « vôtre; sortez peu, un sergent vous accompagnera, « c'est une forme indispensable, mais il vous sera « moins gênant qu'utile. Il vous faudra des livres; « vous êtes en Russie, prenez-en l'histoire; voici Lé- « vesque; mais ne montrez pas la carte qui y est ren- « fermée; quelque générale et réduite qu'elle soit « sous ce format in-12, vous me compromettriez; « c'est absurde, mais on dirait que je vous ai livré les « secrets et les plans de notre Empire! C'est encore « pourquoi je retiens le volume où se trouvent quel- « ques pages de l'histoire de notre Grande Catherine; « il est défendu comme trop moderne. Je suis soumis « à cela moi-même; nous sommes ainsi! »

Pendant les quinze jours suivants je ne sortis qu'à la nuit close et pour aller chez lui, où il me fit appeler presque tous les soirs. Dans ces tête-à-tête nous nous faisions connaître réciproquement, lui la Russie et moi

la France, nous représentant les deux Peuples et leurs Empereurs par leur bon côté. Quant à leur politique ambitieuse ou non, nous convenions que, dans tous les cas, la guerre entre eux était contraire à tous leurs intérêts, tandis qu'ils n'auraient qu'à gagner à la paix, en dépit de l'Angleterre.

Toutes les nuits, rentré dans ma solitude, je réfléchissais à ces entretiens. Ce gouverneur n'y trouvait-il que le plaisir d'une conversation dont il semblait privé au milieu de ses compatriotes? Profitait-il d'une occasion de s'épancher avec le fils de l'un des anciens amis de sa jeunesse? Avait-il un but plus sérieux? Quoi qu'il en fût et quoi qu'il pût arriver, en morale générale comme dans ma position particulière, j'étais certain que l'expression de mes vœux pour la paix, si elle ne pouvait être utile, était du moins convenable, surtout de la part d'un prisonnier et du fils d'un ministre plénipotentiaire, dont le nom était attaché aux plus beaux souvenirs de la Russie et au premier traité de commerce obtenu entre la France et cet Empire.

J'en étais là, soutenant ce rôle, lorsqu'un soir, c'était, je crois, le 1er février 1807, enfermés plus mystérieusement qu'à l'ordinaire dans ce même cabinet, où tant d'heures aussi agréables qu'elles peuvent l'être pour un prisonnier s'étaient écoulées pour moi, après une courte récapitulation de l'esprit de nos entretiens précédents : « Mon cher Ségur, me dit le comte « Apraxin, en m'envisageant avec plus de bienveil- « lance encore que de coutume; connaissez-vous « bien toutes les anecdotes relatives à l'histoire de « votre Empereur alors qu'il était Consul? Il y en a

« une qui devrait avoir pour vous en ce moment un « intérêt particulier. Vous rappelez-vous comment, « peu après son avénement au Consulat, la paix se « fit entre lui et l'Empereur Paul; que ce fut un offi- « cier russe prisonnier qui en fut l'intermédiaire; que « votre Consul, l'ayant fait appeler, l'envoya à Péters- « bourg; et que de cette mission est résultée la sépa- « ration de la Russie d'avec la Coalition, et l'alliance « entre l'Empereur Paul et Bonaparte? Dites-moi, « que vous semble de la position de cet officier et du « rôle qu'il a joué dans cette affaire? »

A ce préambule, dont il ne me fut pas difficile de deviner l'intention, je me sentis saisi d'une émotion si vive, que j'eus peine à la contenir. « Certes, ré- « pondis-je, dans toutes les positions, mais surtout dans « celle d'un prisonnier, quelle mission pouvait être « plus honorable, quel événement plus heureux! Cet « officier a dû bénir dès lors une captivité qui l'a « rendu si utile à deux Empires! — Eh bien, reprit « Apraxin en me serrant les mains, vous accepte- « riez donc une mission semblable; je n'en doutais « pas d'après nos entretiens, et je vous l'ai peut-être « préparée. »

Alors il m'expliqua que deux partis, l'un français, l'autre anglais, divisaient le Conseil de l'Empereur Alexandre : que le premier, celui de la paix, quoique vaincu, luttait encore; qu'il fondait son espoir sur le caractère et les penchants de l'Empereur; que lui Apraxin, étant de cette opinion, avait écrit à Pétersbourg, m'avait dépeint à ses amis tel qu'il m'avait jugé; et que, en ce moment, ils agissaient dans le but

de me faire diriger sur cette capitale. « Là, me dit-il, « l'Empereur voudra vous voir. Ne craignez pas de « lui tenir le langage que vous m'avez fait entendre; « je le connais, soyez le même; vous ferez sur son « esprit l'impression la plus favorable, et, selon « toute probabilité, la paix en résultera! »

Il était minuit quand nous nous quittâmes. Je me souviens que, à cette perspective si heureuse qui s'ouvrait pour moi, mon agitation, contenue devant Apraxin, avait été si vive, que, avant de rentrer dans mon logis et sans pouvoir la calmer, je parcourus d'un pas rapide tous les remparts de la ville sans m'apercevoir d'un froid de dix-huit degrés qu'il faisait alors. Pendant ce temps mon imagination fit bien plus de chemin encore : Pétersbourg au lieu de la Sibérie peut-être; au lieu d'une inerte, ennuyeuse et pénible captivité, espèce d'éclipse, longue et fâcheuse interruption de ma carrière, l'aperçu soudain d'une destinée toute nouvelle, cent fois plus utile et plus brillante que la position même à laquelle Nasielsk m'avait arraché, et qui depuis avait été pour moi l'objet de tant de regrets aveugles! Je me figurais déjà mon arrivée dans la résidence impériale toute pleine encore des illustres souvenirs qu'y avait laissés mon père; je m'attendrissais à la pensée de cette protection paternelle si lointaine et à la fois si douce et si glorieuse! Je m'effrayais bien un peu de la difficulté de m'en rendre digne; mais enfin, un premier succès n'en promettait-il pas un second; et, si dans Smolensk j'avais réussi, n'en pourrait-il pas être de même à Pétersbourg?

Je m'abusais, mais je ne fus pas le seul; car, depuis ce moment, le comte Apraxin, soit trop d'entraînement aux tendres et généreux sentiments qu'il me portait, soit trop de confiance dans l'espoir qu'il avait conçu, se plut à me montrer publiquement une amitié et une considération dont il brava, pour lui-même, les dangers réels. Un jour il me faisait assister aux revues des troupes en marche au travers de son gouvernement; un autre jour, et dans une place d'honneur, il voulut me rendre témoin des pompes majestueuses et de la splendeur orientale des cérémonies du culte grec. Plusieurs fois encore, et entre autres un jour même de marché public, malgré les excitations de toute nature dont son gouvernement échauffait contre les Français le patriotisme russe, il ne craignit pas de me faire voir assis à son côté sur son traîneau, me montrant, sur les deux rives du Borysthène, la ville entière, comme s'il eût voulu m'en faire les honneurs.

Une confiance si extraordinaire en ce pays, et si opposée à ses précautions précédentes, augmenta la mienne. Les lettres qu'il recevait de Pétersbourg lui donnèrent cette assurance. Tout concourait : la rigueur de la saison avait suspendu la guerre; le moment pour négocier semblait opportun; je me livrai donc, plus que jamais, à la plus riante des espérances, à celle de gagner à l'Empereur Napoléon l'esprit de l'Empereur Alexandre, et de reparaître à notre quartier impérial, non-seulement libre, mais devenu miraculeusement d'un triste prisonnier inutile et oublié, une sorte de ministre de paix entre les deux Empereurs et les deux plus grands Empires du monde!

Je rêvais ainsi; c'était le 11 février, il était dix heures du matin, quand on vint m'annoncer que le gouverneur me priait de venir chez lui en toute hâte. J'y courus; il me reçut dans ses bras, me pressa sur son cœur, mais je vis ses yeux tout baignés de larmes. « Tout est manqué, me dit-il, nous avons été trahis! » A quelques mots qui lui échappèrent, je crus voir qu'il en accusait jusqu'à la comtesse Apraxin, alors à Pétersbourg, et qui était du parti contraire au sien. Quoi qu'il en soit, la douleur du comte fut si touchante que j'en oubliai la mienne. « Mon Dieu! m'écriai-je, « pourvu que vos bonnes intentions pour moi ne vous « aient pas compromis! — Non, me dit-il; mais ce « qui m'afflige vivement, c'est qu'il faut nous séparer. « Nos adversaires ont tout prévu. J'ai l'ordre le plus « impératif de vous faire partir à l'instant même, « quel que soit l'état de vos blessures; c'est pour Vo- « logda; une espèce de Sibérie, vers la mer Blanche! « et cela par Vladimir, et sans y entrer; on ne veut « pas même que vous traversiez Moskou! Allez donc, « puisqu'il le faut, vous préparer à ce long voyage. « Vous aurez, pour vous conduire, le jeune Prince « Moustaphine; je l'ai choisi, c'est vous dire que vous « serez content de cet officier. Mais je ne veux pas « vous quitter sans vous revoir; venez dîner, me « dire adieu, et que du moins votre dernière heure « ici soit encore pour moi! »

Ce dîner, devant des témoins gênants, et où nous ne pûmes manger ni l'un ni l'autre, fut un des plus pénibles moments de ma vie entière. J'étais, depuis quelque temps, si accoutumé à de rudes émotions, que, à

la première nouvelle de ce coup du sort qui dissipait tant de brillantes illusions, me contenant, j'avais pu paraître ferme et résigné ; mais à ce dîner, la douleur du comte Apraxin, ses adieux, ses larmes, tous les témoignages de la tendre sollicitude dont il me combla jusque dans le traîneau prêt à m'emporter, me firent perdre contenance. Ce fut à son dernier embrassement, et malgré plusieurs regards russes fixés sur moi, que mon cœur, gonflé et comprimé depuis longtemps, m'échappa ! Je cachai mes yeux sur sa poitrine ; et, après un dernier serrement de main, je me hâtai de me jeter dans le fond du traîneau à demi couvert qui m'attendait. Mon jeune officier russe m'y suivit ; il plaça deux soldats sur le devant, donna le signal, et nous partîmes ventre à terre.

---

## CHAPITRE VI.

Ma faiblesse ne dura guère : le mouvement, le grand air d'une part, et de l'autre l'entrain, le bon caractère de Moustaphine, puis quelques accidents de voyage m'en eurent bientôt arraché. J'acceptai mon sort ; et, changeant mon rôle de pacificateur, dont je venais d'être si brusquement dépouillé, en celui de voyageur, je voulus du moins tirer tout le parti possible, sous ce point de vue, de ma situation nouvelle. Mais ce fut encore une déception : nous allions trop vite, et la neige, confondant tous les objets, leur donnait une désespérante uniformité. Quant aux villes,

je n'en vis point, nous relayâmes en dehors. Ce fut seulement à la rareté d'une colline surmontée d'une maison en pierres assez apparente, autre rareté, que je pus remarquer la célèbre Vladimir.

Je ne sais si ce fut en Moustaphine obéissance aux ordres venus de Pétersbourg, ou plutôt amour-propre d'étonner mes yeux étrangers de la fabuleuse rapidité du traînage russe, ou tout simplement vivacité de jeune âge qui se plaît et met sa gloire à tout faire avec excès; mais, pendant toute cette traversée, notre traîneau dévora l'espace. Champs de neige, villes et villages à demi ensevelis, forêts immenses de noirs sapins, de tristes mélèzes, de pâles bouleaux, surtout entre Jaroslaf et Vologda, tout passait, tout fuyait derrière nous et disparaissait en un clin d'œil. Cela eût été fort naturel, amusant même et assez à propos, en dépit de ma curiosité qu'il ne s'agissait pas de satisfaire, si le temps eût favorisé cette impatience; mais, dès les premières heures, un malencontreux dégel s'y était montré contraire. Déjà, sur cette profonde mer de neiges, mille petits abîmes s'étaient formés, en sorte qu'à chaque moment notre traîneau, emporté au triple galop de trois chevaux de front que pressaient sans cesse le guide et nos soldats, s'y engouffrait; il s'y engravait, et s'y fixait subitement avec une si horrible secousse, que tous les traits se rompaient, que les chevaux culbutaient, et que, nous-mêmes mainte fois lancés et roulant sur la neige tout brisés et moulus de ces effroyables chocs, le sang jaillissait à notre figure.

Nous souffrîmes pourtant moins de ces accidents

que nos soldats, lesquels placés sur le devant étaient là plus exposés, le guide aussi; mais son adresse et son agilité le tiraient toujours d'affaire, et le désordre de son attelage était réparé en une seconde. Alors, remonté aussitôt, tantôt assis, souvent debout sur l'avant du traîneau, presque sur la croupe des chevaux, et aussi ardent, il semblait ne mettre son zèle ou son devoir qu'à nous faire voler, à tout risque et à fond de train, d'un relais à l'autre!

Quant à nous, tous deux jeunes, tous deux militaires, nous luttâmes d'amour-propre à qui soutiendrait le plus gaiement ces rudes épreuves. Du reste nous vécûmes bien, en courant ainsi, des provisions dont les soins du comte Apraxin nous avaient munis; à peine entrâmes-nous trois minutes dans l'une de ces maisons de paysans, composées d'un réduit pour un four et d'une chambre, espèce d'étuve, se ressemblant toutes, et déjà trop connues pour qu'il soit besoin de les décrire. Nous ne nous arrêtâmes qu'à Jaroslaf, véritable ville. J'y arrivai vers neuf heures du soir; je fus aussitôt présenté au Prince Galitzin, gouverneur de la Province, et à la Princesse. Ce fut dans une belle et grande maison, espèce de palais, où toutes les recherches de l'aisance, du luxe même, me semblèrent réunies. Ces illustres hôtes m'accueillirent en secret, à part et sans témoins, mais avec les formes et les égards de la politesse des Cours de Louis XVI et de Catherine Seconde. Après dix minutes d'un entretien assez contraint, mais dont quelques anciennes relations de famille furent le texte, Moustaphine me ramena à notre hôtellerie, maison de briques à deux étages, fort propre et convenable.

Là, pendant que, dans un isolement complet, je me reposais tristement, lui, transporté de joie, alla passer la nuit entière à un bal, où ce bon jeune homme eût bien voulu pouvoir m'emmener; je ne le lui enviai pas. J'étais bien moins accablé de fatigue qu'oppressé de cet espace énorme, que chaque instant augmentait de plus en plus, entre moi et mon retour au milieu des miens. Combien ma captivité devait être longue, puisqu'on jugeait devoir ne rien épargner pour la rendre aussi lointaine! Encore, si la colère de ce gouvernement m'avait envoyé en Sibérie, j'aurais alors été plaint, sans être beaucoup plus à plaindre; c'eût été une distinction! J'aurais recueilli de cet exil une espèce de renommée, la seule à laquelle en ce moment je pouvais prétendre. J'eussé vu l'Oural, l'Asie, ses peuples nomades, des contrées que les souffrances de l'exil et leur âpreté ont rendues célèbres; que de choses à raconter! J'aurais souffert pour mon pays et pour n'avoir point voulu en laisser insulter le Chef! C'eût été un combat encore! Mais non; l'on me confinait dans une région voisine qui ne valait guère mieux, presqu'aussi éloignée par le détour qu'on m'infligeait, sur le versant de la même mer Glaciale, mais province obscure, où rien ne frappait l'imagination. C'était, hélas! après m'avoir si rudement dépouillé de mon espoir diplomatique, me réduire à mon insignifiante position de prisonnier, en me forçant, à mon grand regret, à me résigner au chagrin de n'avoir aucun sujet de me plaindre et de n'être pas même intéressant!

Mon amour-propre décontenancé n'eut pour toute

consolation que tant de frais d'escorte pour un seul captif, et les singulières précautions qu'on avait cru devoir prodiguer pour m'interdire toute communication, pareille à celle de Smolensk, avec les autres villes et les principaux personnages de cet Empire. C'était pourquoi, sans doute, mon entrevue avec les Galitzin venait d'être si gênée, si courte, si mystérieuse. Je me plus du moins, et à tout hasard, à me le persuader.

Nous repartîmes au point du jour. Après Jaroslaf nous dépassâmes, toujours au triple galop, plusieurs collines que partout ailleurs je n'eusse pas remarquées. Ces ondulations du sol marquaient cependant le partage des grandes eaux du sud et du nord de l'Empire Russe. En peu d'instants, et sans que notre course en eût été ralentie, nous nous trouvâmes sur leur versant dans les mers Blanche et Glaciale.

Nous venions donc ainsi, presque sans nous en apercevoir, d'atteindre la Russie boréale, région la plus rigide de la partie européenne de cet Empire : grandes et imposantes solitudes polaires, d'abord toutes d'immenses forêts de pins, de bouleaux et de mélèzes, entremêlées, jusqu'à Vologda, de quelques champs d'orge et de seigle d'une récolte chanceuse, puis d'impénétrables marécages, où le principe universel de la vie du monde commence à s'éteindre. Tout y est empreint de la triste et dure influence de cet éternel hiver du pôle nord; pays de souffrance, climat oppresseur, où, plus que dans le reste de ces contrées, une nature sans pitié semble ployer les peuples à la résignation, et enseigner à leurs maîtres son inexorable despotisme!

Le nord-est de ce gouvernement touche à la Sibérie; l'Oural l'en sépare; cette région désolée s'étend jusques aux Samoyèdes. Selon les géographes et les habitants, Oustioug et Vologda réclament le triste honneur des exemples du froid les plus intense. A Olonetz, et même dès Vologda, des lichens, quelques racines, et l'écorce des sapins réduite en farine, suppléent parfois à de trop rares moissons, que le moindre coup de vent du nord détruit, au milieu même des courtes chaleurs d'un été pendant lequel le soleil n'a, pour ainsi dire, point de coucher et point d'aurore.

Et pourtant, sur un sol si inhospitalier le génie sociable de l'homme l'emporte encore. Les chevaux et les bestiaux n'y manquent pas; un commerce actif le vivifie : de longues files de traîneaux de marchandises avaient défoncé la neige de la grande route. J'appris que Vologda, terme de notre voyage, ville où quatorze mille habitants sont dispersés dans le vague d'un vaste espace, était l'un des centres les plus animés du commerce russe; que des baies succulentes d'arbustes en étaient les seuls fruits; que les habitants de cette région savaient y dérober quelques légumes, tels que le choux, l'ail et le raifort, aux rudes hivers dont cette nourriture combattait l'influence scorbutique; que surtout, depuis la destruction de Novogorod la Grande, cette ville renfermait des fabriques de toile de lin, de cuirs, de suifs, de tuiles et de faïence, de cire, d'huile, de térébenthine, de papier, et même de rubans et de mouchoirs de soie; qu'enfin, avec ces objets manufacturés, ses bois de construction et son gibier, Vologda, se trouvant être l'entrepôt

des marchandises intérieures de la Russie destinées à Tobolsk et à la mer Blanche, faisait avec Archangel et la Sibérie un commerce d'exportation assez remarquable.

Tel était le lieu de mon exil; nous allions l'atteindre. Pendant le peu de jours de six heures et de nuits de dix-huit heures que nous mîmes à ce long et trop rapide trajet, mes observations n'avaient pu porter que sur quelques objets extérieurs. Depuis Jaroslaf je voyais bien que la contrée devenait de plus en plus déserte, et d'un aspect sombre et sévère; mais quant aux hommes et à leurs habitudes, au milieu de ces solitudes plus ou moins sauvages, ce qui m'étonnait c'était de les voir toujours pareils. Tout y portait la même empreinte, celle d'une immense, d'une éternelle et universelle uniformité de servitude! Je venais de traverser les gouvernements de Smolensk, de Kalouga, de Vladimir et d'Iaroslaf, j'arrivais dans celui de Vologda; et cependant, du centre au nord de ce vaste Empire, dans les habitations rurales de ce peuple serf, logements, meubles, vêtements, nourriture même, et caractères apparents, rien n'avait changé. C'était partout une même, une primitive immobilité de mœurs brutes, de foi superstitieuse, de coutumes grossières; partout, sous le niveau d'un même joug, même conscience d'abaissement; un même docile et souple empressement, une même ardeur adroite et obéissante un même dévouement dans l'esclavage. Ces pauvres gens répétaient obstinément, et sans nuls progrès, la vie de leurs pères : ne croyant que ce qu'ils avaient cru, et de vérités que si elles étaient vieilles, comme

si, dans leurs têtes endurcies par le double despotisme du maître et du climat, les idées au lieu d'être meubles étaient immeubles !

Ce fut le 19 février, après neuf jours et autant de nuits de ce rude voyage et vers le milieu de la journée, qu'enfin nous aperçûmes les dômes des églises de Vologda et les grands bâtiments de briques où réside le gouverneur de cette province. Moustaphine me remit entre ses mains. En se séparant de moi cet excellent jeune homme s'attendrit; il voulut me laisser écrit dans mon portefeuille un simple et touchant adieu; le voici, ce n'est pas sans émotion que je l'y retrouve : « Souvenez-vous de moi, et Dieu veuille que « je vous revoie encore ! » Tout Russe qu'il était, et accoutumé aux déserts glacés de son pays, il gémissait d'avoir été forcé de me conduire et de m'abandonner dans cette contrée désolée, que le gouverneur n'embellissait guère. C'était un grand et long Allemand, maladif, phlegmatique et taciturne; mais s'il avait quelques-uns des inconvénients de son origine, il en avait aussi les avantages : une bonté calme, une égale et douce simplicité, caractère fort convenable à ma situation, qu'il n'aggrava pas, et dans laquelle il me laissa attendre et prendre patience.

Le quartier qu'il me choisit fut une jolie maison de bois, isolée, d'une construction élégante et pittoresque, propriété d'un riche marchand. Elle avait, comme beaucoup d'autres, pour dépendances, un potager, une cour fermée par un mur de planches et par quelques bâtiments de service. Qu'on se figure une maison construite avec de gros sapins, pelurés, peints, non équarris,

et couchés les uns sur les autres. Ces murs solides, bien calfatés et goudronnés au dehors, sont au dedans couverts d'un enduit de plâtre peint, qu'une chaleur de vingt degrés sillonne de fentes, où se logent des hordes nombreuses de sales insectes. C'est leur seul inconvénient, dont sait se préserver, dans quelques maisons pareilles, la classe supérieure. L'habitation était composée d'un rez-de-chaussée peu élevé, sans autre étage, mais d'un assez grand développement. La plus grande et la meilleure partie m'en fut réservée. Un étroit vestibule, un grand salon bien éclairé et assez bien meublé, et une jolie chambre à coucher formaient mon appartement. Quant au propriétaire, lui, sa femme et sa famille furent relégués, sans façon, dans le reste du plain-pied de cette demeure.

Tout, dans l'ameublement de ces deux pièces, rappelait les commodités de la vie allemande, au lit près, auquel en Russie l'on ne songe guère, un canapé le plus souvent en tenant lieu. Hors cela je ne vis de caractérisque que trois objets : dans le vestibule ou antichambre un étroit et circulaire banc de bois, tenant au mur; c'était là que devait s'asseoir le jour, et dormir la nuit toujours tout habillé et sans couverture, un vieux sergent à la garde duquel j'étais confié; dans le salon un grand poêle bâti du plancher jusqu'au plafond, et s'allumant par le dehors : cette masse de briques, recouverte en faïence, occupait un angle, d'où elle chauffait à la fois les trois pièces que j'habitais; dans l'angle opposé était suspendue une image dorée de Saint Nicolas, encadrée et sous un grillage, avec une veilleuse toujours allumée auprès, espèce d'oratoire

devant lequel le propriétaire venait, chaque jour, faire une innombrable quantité de signes de croix avec la plus prodigieuse rapidité, en maudissant évidemment de tous ses vœux son locataire!

Quant à mes rapports avec lui et sa jeune femme, on verra que je n'en eus guère. Celle-ci était très-belle, quoique d'un trop fort embonpoint; c'est une disgrâce assez commune aux personnes de cette classe : elle tient au peu d'exercice qu'elles font, et au Kwass, espèce de bière fade et légère, dont l'inoccupation de ces femmes et leur altération produite par une nourriture échauffante et par la chaleur factice où elles vivent, les portent à s'abreuver continuellement.

Telle était ma jeune hôtesse, qu'on me laissa voir rarement. Elle portait comme ses pareilles, aux jours de parure, une espèce de tiare élevée ou de couronne ouverte, ornée de perles, d'or et de pierres précieuses, dont la hauteur me rappelait, sans toutefois l'égaler, ni lui ressembler dans sa forme, la coiffure, d'origine scandinave aussi, de nos Cauchoises. Ces femmes de marchands en décorent, aux jours de fête, leurs belles figures de coupe persane et leur teint éclatant de blancheur, mais malheureusement relevé par un rouge minéral de couleur vive, enluminure importée d'Asie, et que je crus d'abord une imitation exagérée du fard dont se paraient nos dames de l'ancienne Cour française.

Dans cette classe de commerçants, alors serfs de la Couronne, et fort estimés sous le rapport de leur négoce, on retrouve, dit-on, les mœurs des anciens Russes. Je ne pus m'en apercevoir dans mon propre

domicile, d'ailleurs si élégant, qu'à la réclusion habituelle de la femme, à la superstitieuse ignorance du mari, à sa barbe touffue, à ses vêtements asiatiques, à son ivrognerie journalière et à sa brutalité. Une simple porte condamnée me séparait de ce ménage. Chaque soir l'arrivée nocturne de mon hôte m'était signalée par une horrible tempête d'imprécations, de coups redoublés, et des cris de mon hôtesse : effroyable vacarme suivi bientôt d'un autre bruit, sale et dégoûtant dénoûment de l'état d'ivresse complète, dans lequel ce Russe des anciens temps rentrait régulièrement dans son domicile!

J'ignorais si je devais juger du reste de cette classe, de cette espèce de tiers état, par ce riche marchand, mais cette grossièreté de mœurs n'était pas une exception. Je me souviens qu'un jour, voyant à la porte de la cathédrale ramasser un habitant vautré au milieu de la boue dans cet état d'ivresse, j'appris que c'était le pope desservant de cette église. Ses ouailles, en le secourant ainsi, ne paraissaient nullement étonnées ni scandalisées du honteux exemple qu'il leur donnait, et dont à leur tour elles s'autorisaient sans doute.

Je n'ai point d'ailleurs remarqué dans ce peuple la tristesse résignée qu'on lui suppose. Je voyais sans cesse des paysans passer en chantant gaiement devant mes fenêtres, sur leurs traîneaux. Leur air leste et décidé me frappa, ainsi que leurs vêtements grossiers, qui n'étaient pas sans élégance. L'hiver, c'était une pelisse de peau de mouton descendant jusqu'aux genoux, et que serrait au-dessus des hanches une ceinture

ture de cuir marquant bien la taille; l'été, ce fut un simple caleçon recouvert par leur chemise, serrée également à la taille par leur ceinture.

Je me risquai rarement, par prudence, dans les lieux publics où ils se rassemblaient, tels que leurs marchés, les abords de leurs églises et les bords du Vologda. Ces excursions m'exposaient à des injures, et même à des attaques qu'alors mon garde réprimait par des coups de poing assénés à tour de bras. Mais le peu que je vis de ces réunions me parut aussi animé et bruyant qu'il se peut chez un peuple dispersé dans ces grands espaces qu'on appelle villes, et aussi comprimé et reclus qu'il l'est par les rudes et longs hivers de cette contrée hyperboréenne.

Étonné de cette dispersion de leurs maisons, j'en cherchai la cause. Je venais de voir, quelques mois avant, au fond des Calabres, dans un climat brûlant, les habitations entassées l'une sur l'autre. L'ombre qu'elles donnaient ainsi et l'espace restreint sur des sommités, où la peur des Barbaresques reléguait les habitants, avaient pu motiver ces agglomérations. Ici, sous le vent du pôle nord et pour s'en abriter, pourquoi n'en était-il pas de même? Pourquoi le froid, qui resserre tout, dispersait-il? Pourquoi semblait-on préférer de lutter isolément contre ce fléau? Était-ce, dans ces villes de bois, la peur des incendies ou de l'entassement des neiges dans des rues étroites? Avait-on reconnu la nécessité des larges chemins pour l'époque des dégels où ils se défoncent? Était-ce encore l'instinct des établissements primitifs, où chaque maître, ne comptant que sur lui-même et

sur ses serviteurs de métiers divers, s'établit au large, afin de pouvoir satisfaire, par des jardins et par d'autres dépendances, à tous ses besoins? On ne m'aida guère à résoudre ce problème. Je remarquai seulement, dans l'été, qu'un sol plat, entrecoupé de marécages, pouvait avoir été l'un des motifs de l'étendue, si disproportionnée à la population, de cette ville commerçante.

---

## CHAPITRE VII.

Quant aux mœurs et aux usages des habitants nobles de Vologda, dans ma position de prisonnier, je ne pus sans doute en observer que les dehors; mais en vérité, et quoi qu'on ait pu dire, je ne vis guère de différence entre la civilisation extérieure de ces nobles et celle des anciens et petits gentilshommes de nos provinces. Nous étions en guerre et ennemis, et cependant ils adoucirent ma captivité par les plus obligeantes prévenances. Je fus de plusieurs de leurs festins, dont quelques-uns étaient d'environ trente convives : une modération de bonne compagnie y présidait; leur politesse y fut soutenue, leur gaieté décente, et, après comme avant ces repas, pleine d'égards.

Ainsi que les Polonais, beaucoup de ces gentilshommes parlaient l'allemand, le français surtout, sans accent et sans effort; facilité qu'ils doivent en partie, je crois, à leurs organes assouplis par toutes les difficultés

qu'ils ont à vaincre, dès l'enfance, pour prononcer plusieurs lettres de leur propre langue.

Leur conversation annonçait, comme partout ailleurs, un cercle d'idées plus ou moins étendu, selon le plus ou moins de distance où ils avaient vécu des grands centres de populations; mais je ne remarquai pas en eux l'empreinte de l'esclavage. Je fus surpris, au contraire, de la liberté et parfois même de la licence de leurs critiques sur leur propre gouvernement. Il me sembla qu'ils profitaient, qu'ils abusaient même de l'éloignement du maître et de sa douceur. On dit qu'ils étaient bien différents sous Paul I[er] : peut-être, en secouant ainsi leur chaîne moins tendue, se dédommageaient-ils, en ce moment, de son despotisme.

Ils ont sans doute les défauts qui tiennent à l'influence de leur position physique et sociale; leur cœur paraît facile et léger, et leur esprit peu cultivé et superficiel, comme celui de nos créoles et par des causes semblables. C'est le résultat d'une éducation négligée, reçue au milieu d'esclaves; c'est aussi l'effet du climat et d'une situation si éloignée du centre de l'activité européenne. Perdus dans l'immensité des terres, comme nos créoles dans celle des mers, inactifs par la longue durée de leurs hivers, comme ceux-ci par une chaleur intense et continuelle, les nobles russes de ces provinces lointaines sont, dit-on, plus dissimulés, moins fiers et plus médisants; ressemblance et différence qui tiennent à la sujétion qu'ils subissent et au pouvoir arbitraire qu'ils exercent. En effet ces nobles russes, au centre d'une hiérarchie despotique,

sont dominants et dominés; en sorte qu'ils se ressentent à la fois du double inconvénient qu'entraîne l'autorité absolue, soit que l'on en reçoive le joug ou qu'on l'impose.

Nos colons, maîtres seulement sans être esclaves, n'ont que la moitié de ces défauts.

Aux yeux de nos voyageurs, l'un des traits caractéristiques de cette classe supérieure est l'amour-propre qu'elle met à nous montrer ses progrès dans notre civilisation. Cela est vrai; mais pourquoi se moquer d'un sentiment patriotique si louable et si naturel? Pourquoi encore reprocher à ces Russes l'air d'emprunt de cette civilisation? Voudrait-on qu'ils en eussent inventé une nouvelle? Ne lui doivent-ils pas, depuis Pierre le Grand, quelque imparfaite et superficielle qu'elle soit, un immense développement de puissance nationale, et dans leurs mœurs une amélioration presque aussi notable? Dans cette contrée si lointaine nos prisonniers en ont ressenti les effets : interprète de leur reconnaissance, je me plais à en rendre à la classe supérieure de cette province un hommage mérité!

Quand l'été vint, ces nobles, toujours avec les mêmes soins et la même urbanité, voulurent me montrer, à quelques lieues au nord de Vologda, l'un de leurs établissements ruraux. Transporté dans une voiture élégante, j'arrivai rapidement dans la cour d'un vaste château de bois à deux étages. Il était situé sur le bord d'un lac, dans une forêt qui, peut-être, s'étendait sans interruption jusqu'aux Samoyèdes. L'aspect de ce pays était imposant, mais d'une grandeur triste et

sauvage. Au milieu de cette solitude et dans l'intérieur de ce château, dont l'hiver avait peu respecté les dehors, surpris de retrouver la plupart des objets de luxe de nos villes, je crus qu'ils y avaient été importés, à grands frais, de quelque atelier de Londres; quel fut mon étonnement d'apprendre que ces meubles délicats et élégants, comme aussi la voiture qui venait de nous amener, et que je croyais être une berline anglaise des plus recherchées, avaient été construits par les paysans de cette terre!

Je connaissais leur talent d'imitation : mon père, à son retour de Russie, nous en avait rapporté des preuves, mais toute mon attente fut surpassée. Confondu de ce que je voyais, je voulus, dans ces artisans que je me fis montrer, en chercher la cause. J'étais tenté de supposer une exception, un hasard, quelque phénomène, et parmi ces ouvriers qu'il se trouvait quelqu'homme de génie, caché sous les vêtements grossiers d'un pauvre esclave, mais point du tout; rien en eux n'annonçait l'imagination; ces *mougiks* en paraissaient dépourvus. Et cependant rien n'est plus commun en Russie que ces miracles. C'est un peuple de copistes; l'imitation est son génie! Est-ce un effet de servilité, de la patience qu'elle exerce, de l'habitude d'obéir à la volonté, de se conformer aux caprices, de se ployer enfin aux idées d'autrui? Privés depuis tant de siècles de la liberté de penser, toutes leurs facultés se sont-elles tournées à l'accomplissement matériel et visible de la pensée étrangère qu'on leur impose? Je ne sais; mais il est certain que, en ce peuple-là, les plus grands comme les moin-

dres ont la même faculté d'imitation; dans des genres différents tous y excellent.

Lorsque, en vingt-cinq ans de règne, Pierre Ier, le plus vigoureux génie qui peut-être ait existé, pensant pour son peuple tourné tout entier vers l'immobile Asie, l'en arracha si violemment pour le retourner vers l'Europe active et intelligente, il ne put que lui donner d'abord à imiter ce nouveau modèle. Ce fut une autre servilité mieux choisie qu'il leur imposa. Mais nul autre peuple, dans cette direction nouvelle, n'eût pu faire des progrès aussi rapides. C'est un calque trop souvent superficiel, mais d'une merveilleuse imitation. Est-ce donc parce que généralement ce peuple a peu d'idées à lui, et parce que moins on a d'idées mieux on imite?

Les Russes sont encore ce qu'on les fait; plus libres un jour, ils seront eux-mêmes. Alors malheur à l'Europe, si leur vaste Empire, plus peuplé et mieux pourvu de voies de communications plus rapides, ne se divise pas! Comme ils doivent à leur longue supériorité sur l'Asie, à leur foi superstitieuse, et à la concentration de tous les pouvoirs dans une seule main, la personnalité nationale la plus orgueilleuse et la plus exclusive, et qu'en même temps leur dur climat leur fait facilement supporter la douleur, et leur vie pénible affronter la mort, ils iront loin!

Mais j'approche enfin du jour de ma délivrance, et je m'empresse d'adresser un dernier hommage à l'esprit hospitalier des Nobles de Vologda. Le gouverneur lui-même, il est vrai, et MM. Volkoff et Barnavolokoff, l'un maître de police, l'autre chef de justice

de ce gouvernement, leur donnaient l'exemple. Ces deux derniers personnages avaient été élevés à Pétersbourg : leur instruction, leurs entretiens et leurs manières distinguées me rappelaient ce que j'avais vu de mieux en France. Pendant plusieurs mois, depuis mon arrivée jusqu'à mon départ, j'y vis peu de différence. Leurs maisons de bois, plus grandes et mieux ornées que celle que j'habitais, étaient d'une propreté recherchée. La maison de M. Barnavolokoff avait même un premier étage. Une bibliothèque l'ornait, les livres en étaient bien choisis, et, à sa conversation, on s'apercevait facilement qu'il en faisait un fréquent usage.

Pendant le cours de ma captivité mesdemoiselles Volkoff, filles d'honneur de l'Impératrice, et sœurs du maître de police, vinrent passer avec lui quelques semaines. Elles étaient remplies de talents agréables; elles connaissaient bien notre haute littérature ; c'étaient les plus jolies, les plus aimables personnes qu'on puisse imaginer. L'une d'elles surtout me parut ainsi; elle s'en aperçut et me demanda des vers qu'elle pût chanter. Dirai-je ceux qu'elle m'inspira ? Elle les méritait si bien, que ma mémoire me les rappelle encore :

Mon cœur, cédant à votre aimable attente,
Joint ses tristes accents à vos charmants concerts.
Pardonnez leur douleur, ils sont nés dans les fers,
Et vous partez ! Ma muse, auprès de vous errante
Dans ces lieux qu'en fuyant vous nous rendez déserts,
Par des vers languissants peint ses regrets amers.
Mais, Lise, que toujours votre bouche les chante !
Sa grâce aimable nous enchante,

Tout y prend votre esprit, tout y plaît, et mes vers
S'embelliront de votre voix touchante ;
Ils pénétreront dans les cœurs,
A la faveur de sa douce magie,
Guidés par les sons enchanteurs
De sa touchante mélodie !
Mais sans vous plaire, hélas ! s'ils plaisent à chacun,
Que me demandez-vous ? Ah ! laissez-moi me taire ;
Je ne veux pas d'un succès importun,
Ce n'est qu'à vous que je veux plaire.

La facilité que, dans ma position d'ailleurs assez triste, je retrouvais à écrire ainsi, n'avait rien de singulier ; elle me venait d'un retour aux premières occupations de ma jeunesse. J'ai dit les prévenances dont je fus l'objet à Vologda ; je dois ajouter que je n'en profitai que rarement, et avec une extrême réserve. Elles furent donc bien solitaires et bien longues les premières heures de ma captivité dans cette ville ! Tant de secousses de toute nature et mon désappointement de Smolensk m'avaient accablé. Souvenir, avenir, tout pesait sur moi : interruption des nouvelles de ma famille et de notre armée ; isolement, stagnation insupportable, tourments de cœur et d'une trop ardente imagination ! Mais bientôt, dans l'impossibilité de vivre de cette vie, dont la réalité était à la fois si vide et si fatigante, je m'en étais créé une autre tout imaginaire : j'avais trompé mon sort, je l'avais presque dompté ; et, revenant aux goûts littéraires de mon adolescence, je m'étais imposé un travail de longue haleine.

C'était une tragédie ! Je m'empressai d'abord d'en

faire quelques tirades, de les déclamer, et de m'en enthousiasmer, pour m'exciter, pour m'attacher à cette œuvre et pour échapper à l'histoire par la fable, car c'était là que j'avais choisi mon sujet. Un soin délicat et plein de grâce de Mme la Princesse Galitzin, gouvernante d'Iaroslaf, m'avait aidé dans mon entreprise. Elle m'avait envoyé une petite bibliothèque composée de nos meilleurs poëtes, pour adoucir l'ennui de mon exil. Peu à peu mon travail, quoique sur un sujet mal choisi, s'empara de moi si impérieusement, que, après sept mois de captivité, quand éclata l'heureuse nouvelle de notre triomphe de Friedland, je conviens que, au milieu de la joie de mon rappel, il se glissa un regret, celui de n'avoir pas eu le temps d'achever entièrement le dernier de mes cinq actes!

---

## CHAPITRE VIII.

Mais une bien autre tragédie, en moins d'actes que la mienne et marchant plus vite, venait d'être terminée. Déjà, dans les dernières semaines de mon séjour à Vologda, ma situation s'était modifiée par l'arrivée de plusieurs compagnons de mon infortune. Ce furent entre autres MM. Deschamps et de Lagrange, l'un major de cavalerie, l'autre colonel et aide de camp de Murat. Avec quelle impatience je provoquai leurs récits des événements dont j'étais séparé depuis tant de tristes jours! Toutefois ils ne m'apportaient rien de décisif. Leur présence même était la preuve de la

continuité d'une lutte que ma position et notre habitude des guerres courtes et à coups de foudre me faisaient paraître déjà bien longue. Celle-ci ne devait pourtant avoir que trois actes : Pultusk, Eylau, et Friedland. Je connaissais le premier ; mes nouveaux compagnons de malheur avaient été pris dans l'intervalle du second au troisième ; c'était donc du second seulement qu'ils pouvaient me rendre compte. . . .

On a vu que le premier effort, en Pologne, de Napoléon contre Alexandre, celui de Pultusk, avait été trahi par la fortune, l'hiver qui lui devait livrer l'armée russe lui ayant manqué. C'était le lendemain du jour où cette armée avait échappé à nos colonnes embourbées, et quand il n'en était plus temps, que la saison avait commencé à raffermir le terrain de nos manœuvres. Napoléon était revenu à Varsovie. Il y avait appris, presqu'à la fois, la déclaration de guerre du Sultan contre Alexandre, les succès des Russes en Moldavie, la prise de Belgrade par Czerni-George, la marche de Mikelson sur Bukarest, et que ce général s'était affaibli de vingt mille hommes pour renforcer Beningsen, à Ostrolenka, contre l'invasion de la Grande Armée française. . . . . . . .

Dès lors, et dans ce repos forcé, pour lui contre nature, au milieu d'une expédition commencée, après avoir assuré contre la faim, l'ennemi et le climat ses quartiers en avant de la Vistule, depuis Siérock sur le Bug jusqu'à Elbing, par Makow, Neidenburg et Osterode, toute l'activité de son génie s'était tournée vers l'Orient. Ses instructions, à Marmont en Dalmatie, à Sébastiani dans Constantinople, avaient em-

brassé des espaces immenses, le possible et l'impossible; négociations, envois d'officiers d'armes savantes, tout devait être tenté pour seconder, pour exciter la Turquie, la Perse elle-même, et pour menacer ou combattre en Europe, en Asie, jusque dans l'Inde, les Puissances Russe et Anglaise!

Napoléon, dans sa lutte gigantesque et passionnée contre l'Angleterre, laissait ainsi s'étendre démesurément sa pensée ardente. En même temps il apprenait que, devant les menaces de Vandamme à la tête de nos alliés, la chute rapide des places fortes naguère si célèbres de la Silésie achevait la ruine de l'œuvre du Grand Frédéric. Il offrit alors, mais vainement, cette province en échange contre la Gallicie, au gouvernement autrichien, essayant par là de le compromettre dans sa cause.

Ces nouvelles, ces négociations, le travail qui chaque jour lui était apporté de France, et le gouvernement de ses conquêtes, ne suffisaient pas à le distraire d'une stagnation aussi lointaine. On sait qu'il y faut ajouter une tendre inclination pour une femme remarquable par ses attraits, et plus encore par sa constance fière et désintéressée pendant la prospérité, et par sa persévérance dévouée dans l'infortune. Telle était l'inaction de Bonaparte! Il l'occupait, il la charmait ainsi, quand, vers le 25 janvier (1), une agression inattendue l'en arracha.

Selon nos prisonniers, Ney avait attiré sur l'armée cet orage intempestif par une imprudence. Ce maréchal, soit ardeur trop impatiente, ou confiance dans

(1) 1807.

les rigueurs de la saison qui lui semblaient devoir suspendre toute manœuvre, soit que les privations et les souffrances de ses soldats lui eussent fait envier de meilleurs quartiers d'hiver, avait distendu les siens depuis Niedenburg jusqu'à Schippenbail, à dix lieues de Kœnigsberg; en sorte que, séparé de Soult, et disséminé sur un front de vingt-cinq lieues, il ne couvrait plus rien, ni Thorn, ni l'intervalle de Thorn à Marienwerder. L'Empereur venait de le rappeler à son premier poste; il lui reprochait d'avoir offert à Beningsen l'occasion de pénétrer au milieu de ses quartiers, de le séparer ainsi de Soult, de lui, de la Vistule même, et de l'enlever peut-être!

En effet, déjà cette impatience de Ney avait remis sur pied toute l'armée russe! Mais Beningsen n'avait pas vu aussi nettement la faute commise. Loin de la supposer, et comme il arrive souvent, il avait jugé du projet de son adversaire par ses propres appréhensions. Dans cette pointe excentrique de Ney sur Schippenbail, sans autre but que de vivre mieux, il avait cru voir le premier pas d'une attaque sur Kœnigsberg. Aussitôt, ralliant et remettant son armée sur pied, il venait de passer devant la dissémination de Ney sans y pénétrer, ne songeant qu'à se jeter entre lui et la dernière capitale de Frédéric, pour arrêter en tête et pour refouler sur elle-même une agression qu'il supposait commencée.

D'autres assurent que, plus audacieux, ce mouvement lui fut inspiré par l'ambition de surprendre Bonaparte! Ils disent que son but fut de le rejeter sur l'Oder, en pénétrant par Thorn, au travers de la Vistule, jusque sur notre ligne d'opérations de Posen à Varsovie.

Quoi qu'il en soit, il était si loin de croire à notre dispersion, que ce furent ses commandements de vivres dans nos propres cantonnements qui les préservèrent d'une surprise. Un bailli en avertit Roguet, l'un des généraux de Ney. Ce maréchal, prévenu, rétrograda, rallia ses corps, et reprit ses communications avec Soult et l'Empereur. Ainsi tomba sur Bernadotte, sur notre aile gauche seule, l'orage que Ney avait attiré.

Bernadotte était prêt; mais, attaqué par quatre-vingt mille hommes, après un premier combat heureux, il recula jusqu'à Strasburg, sur le grand chemin de Thorn à Kœnigsberg. A cette nouvelle l'Empereur saisit d'autant plus rapidement l'à-propos, que d'avance il avait prévu tous les mouvements possibles de son adversaire. D'une main il rallie ses corps en avant de sa ligne et les pousse, de droite à gauche, vers Passenheim et Allenstein, sur le flanc de l'attaque de l'armée russe dont il déborde ainsi la gauche; de l'autre il envoie à Bernadotte l'instruction de céder devant l'ennemi, et de l'attirer sur la Vistule pendant qu'il va lui couper toute retraite. Mais que peut le génie contre la fortune? Celle-ci, comme à Pultusk, était passée du côté des Russes. Cet ordre si décisif de l'Empereur à Bernadotte, le sort contraire le fit tomber aux mains de Beningsen, et celui-ci, prévenu de son danger, se mit en retraite.

Il en faut convenir, ce général et son armée se montrèrent dignes de leur fortune. Leur retraite était déjà si compromise que, si Beningsen ne l'eût pas vigoureusement soutenue, d'abord sur l'Alle, puis à Hoff,

à Heilsberg et à Landsberg, ils eussent succombé. Mais il en fut quitte pour vingt-deux canons, pour quelques milliers de prisonniers, et devant Eylau, s'arrêtant et se retournant une quatrième fois, il s'y sentit assez fier encore pour oser livrer bataille !

Cependant l'impatience de l'Empereur s'était irritée. Dans les jours précédents il avait espéré : d'abord, tourner et détruire Beningsen ; puis, le battre en face ; puis enfin, entamer du moins ses arrière-gardes. Mais chaque jour l'ennemi, après des combats sanglants, avait échappé. Le 7 février, à la vue d'Eylau, précédé de Soult, de Murat, suivi seulement d'Augereau et de sa Garde, et malgré l'éloignement de Davout à sa droite, de Ney à sa gauche, et derrière lui de Bernadotte, il ne s'était point arrêté. Soult et Murat s'étaient élancés sur cette ville. L'ennemi venait de s'y défendre avec acharnement. Enfin, à dix heures du soir, après sept heures de combat, Soult, tout sanglant et réduit à dix-huit mille hommes, l'avait emporté.

Eylau est située au bord d'un lac, entre des hauteurs qui s'étendent à droite et à gauche. Par delà cette ville, derrière un ravin, un mamelon d'un assez grand développement bornait la vue de la plaine ; l'ennemi le disputa. On crut que ce rideau ne nous cachait qu'une arrière-garde, et l'on s'entassa dans la ville, en négligeant de s'emparer de cette hauteur. Mais malheureusement c'était une armée entière que nous cachait ce mamelon, quatre-vingt mille hommes et quatre cents canons rangés en bataille !

Il faut remarquer ici que Napoléon était parti de

Varsovie, le 31 janvier, après plusieurs jours et autant de nuits d'un travail dont une foule d'instructions diverses, vivantes encore, attestent l'immensité prodigieuse. On a vu que leur ensemble avait embrassé non-seulement le théâtre de la guerre, et cette partie la plus instructive en est la plus admirable, mais encore l'Allemagne entière, la France, l'Italie, la Dalmatie, la Turquie et jusqu'à la Perse! Enfin, le 7 février au soir, à l'instant que ce récit vient d'atteindre, soit fatigue de tant de travaux suivis de huit jours de marches-manœuvres, de combats, et de toutes les émotions d'un grand espoir conçu, déçu, ressaisi, et trompé encore; soit aussi que, ce soir-là, les jactances de Murat et la possession d'Eylau lui eussent donné trop de confiance, il se persuada que Beningsen continuait à fuir, et négligea de s'en assurer.

Je tiens de Davout que le surlendemain Napoléon lui-même, se condamnant, donna à cette négligence une autre cause. « Plusieurs fois, lui dit-il, prêt à cé-« der dans cette soirée à une secrète inspiration, j'ai « voulu m'avancer sur ce rideau, et l'on m'y a fait « renoncer. J'ai fait là une grande faute! J'ai cru Mu-« rat. Il protestait que l'armée ennemie n'était point « derrière. Il ne s'agissait que de monter sur cette « colline, d'où j'aurais tout vu par moi-même. Dès « lors la bataille d'hier n'aurait eu lieu qu'aujourd'hui, « et elle eût été gagnée! Mais, parce que les boulets « pleuvaient sur ce mamelon, on est parvenu à m'en « détourner; et quand, dans de telles circonstances, « un général doit toujours être prêt à se faire tuer, « j'ai fait l'Empereur! je me suis laissé ménager! »

Pour moi, j'ai cru devoir consigner ici comme un noble exemple un aveu si franc, d'autant plus noble, que cette faute, lui-même l'avait réparée autant qu'il était possible, et avec la présence d'esprit et la ténacité la plus intrépide, au milieu de l'inutile et funeste massacre qui en fut le résultat! En effet on le revit le lendemain tel qu'à Marengo : ce fut, dans une même surprise et dans un danger plus grand peut-être, une fermeté d'âme toute pareille jusqu'à l'arrivée du renfort qui le sauva. Mais là s'arrête la ressemblance; la fin fut autre, les sacrifices sans comparaison, et la victoire indécise, l'armée ennemie et la position étant ici toutes différentes.

---

## CHAPITRE IX.

Cette négligence, que Napoléon se reprocha si rudement, avait été, quelques heures après, bien cruellement punie sur le lieu même où elle avait été commise. C'était le 7 février à onze heures du soir que, harassé, pénétré par un givre glacial, persuadé que l'ennemi continuait à fuir au delà de cette colline inoccupée, et se croyant d'ailleurs couvert par une des divisions de Soult, il était entré lui-même dans Eylau, au milieu de tout le désordre d'un pillage inévitable. Il s'était abrité dans la maison de poste de cette ville, où, se jetant sur une chaise, il s'était endormi profondément.

Le lendemain matin, vers six heures, il y sommeillait encore, quand le colonel Lagrange, accourant et le

réveillant en sursaut ainsi que Berthier, l'avait averti que l'ennemi déjà aux portes de la ville y pénétrait au milieu des nôtres entassés dans les rues, dans les maisons, et engourdis par le froid et le sommeil! L'Empereur, à cette alerte, s'était élancé brusquement hors de son quartier, et il était temps; car en ce moment-là même, du sommet de ce mamelon trop négligé la veille, un effroyable ouragan de boulets, de mitraille et de cris d'attaque bouleversa tout autour de lui, et faillit l'ensevelir dans le désordre et sous les débris d'une irruption aussi chaude et aussi soudaine!

La malheureuse ville était comble d'hommes, de bagages et de nos états-majors; leur réveil fut déplorable. Dès les premiers coups, chacun se précipitant hors des maisons, toutes les issues s'obstruèrent d'une foule de valets effarés, d'officiers et de soldats s'entassant, s'étouffant l'un l'autre dans leur empressement à vouloir rejoindre, tous à la fois, leurs différents postes. C'était, disent encore aujourd'hui plusieurs témoins, un tumulte de voix confuses, d'efforts impuissants, et d'imprécations auxquelles s'ajoutaient les hourras, les coups de lance des Cosaques, l'écroulement des maisons, les cris des blessés, et le rugissement des boulets brisant, traversant tout, les logements pleins encore, et, dans les rues, cette foule entassée qu'ils sillonnaient de trouées larges et sanglantes!

L'Empereur atteint par cette confusion ne put s'y soustraire qu'en tournant la ville. Mais bientôt, et sans s'étonner, on l'aperçut, avec sa Garde à pied et son artillerie de quarante pièces, couronner au cimetière d'Eylau la hauteur qu'on voit à droite. Dès lors, ré-

pondant au feu de l'ennemi, il le contint, et, protégeant la droite de Soult, il favorisa le développement de cette aile gauche, en avant et sur les hauteurs, à gauche et à droite de la ville. En même temps, et sur le prolongement des collines à la droite de ce corps d'armée et du cimetière, il fit avancer Augereau soutenu en seconde ligne par Murat et sa cavalerie.

C'était le centre de l'armée. Le jour revenu montrait en face l'armée russe, presque double de la nôtre, déployée en lignes redoublées et formée en colonnes d'attaque, avec sa cavalerie sur ses deux flancs. Elle débordait de son aile gauche la ligne française. Davout, de ce côté, devait former la droite de la nôtre, mais il n'avait pas eu le temps d'arriver. Napoléon l'avait fait appeler en toute hâte; il était à peine neuf heures; on ne pouvait l'espérer avant midi.

Du côté opposé, à trois lieues de notre aile gauche, Ney qui venait d'arracher la veille trois mille hommes au corps prussien, le poursuivait excentriquement; ce corps lui échappait en accourant au combat, tandis que ce maréchal, séparé de Napoléon, restait sans ordre, l'officier qui lui avait été dépêché ne l'ayant point rejoint. On verra que, attiré par la canonnade, il se rabattit au delà d'Eylau sur le flanc droit de Beningsen, mais qu'il n'y put arriver qu'à la fin de la bataille.

Ainsi nos deux ailes nous manquaient.

Cependant l'on était aux prises : à demi-portée; sur la neige; sous un ciel sombre, au milieu d'un feu violent; chez l'ennemi, un terrain étudié, la bataille prête; chez nous, sur un sol tout nouveau, un com-

bat inattendu ; d'un côté, quatre-vingt mille hommes et trois à quatre cents canons ; du nôtre, quarante mille hommes, une artillerie fatiguée et insuffisante ! Mais, engagés de trop près, il n'y avait pas à en démordre. Ce fut là sans doute ce qui décida l'Empereur à attaquer autrement. Davout et Ney lui manquant encore, il n'y aurait eu qu'à gagner à les attendre.

Quoi qu'il en soit, vers onze heures et par son ordre, le faible corps entier d'Augereau, se ployant en colonnes, commença l'attaque. Elles marchaient au pas de charge, lorsque tout à coup le ciel creva sur leur tête en un déluge de neige si épaisse, que, ne voyant plus rien devant et autour d'elles, elles perdirent leur direction et obliquèrent à gauche, sous les feux croisés des artilleries russe et française. Pendant une demi-heure l'ouragan ennemi leur fouetta aux yeux sa neige, en sorte que, aveuglées, étant vues avant de voir, elles abordèrent le front de Beningsen, au point où ses lignes étaient redoublées, au plus fort de sa bataille ! La première ligne russe s'ouvrit ; elle laissa nos colonnes s'engager entre ses batteries et se heurter contre sa réserve ; puis tout à coup, et d'un triple feu simultané de front et sur les deux flancs, ces masses ennemies foudroyèrent entièrement ce malheureux corps : le plus grand nombre périt, quatre mille sur sept mille ; Augereau et ses deux généraux de division furent blessés !

Le reste de ce corps d'armée, désormais anéanti, fuyait en déroute, quand, le ciel s'éclaircissant, l'Empereur aperçut cette défaite et l'ennemi victorieux qui s'avançait sur Eylau, sur lui et contre sa Garde. Il

ne lui restait plus à opposer de ce côté que sa cavalerie, environ six mille chevaux, et il les lança aussitôt au travers de ce désastre.

Jamais, dit-on, retour offensif ne fut aussi impétueux! En un instant les deux premières lignes russes disparurent sous cette charge : leur cavalerie fut culbutée, leur infanterie, surprise, se jeta à terre; elle laissa le galop de nos chevaux l'écraser et sur elle passer cet orage. Un bois seul préserva leur troisième ligne. Mais, pendant que celle-ci résistait, leurs deux premières lignes se relevèrent, leurs réserves accoururent; il fallut alors revenir, repasser au travers de vingt mille hommes. Dans ce retour, au milieu de tous les feux ennemis, notre perte fut cruelle. Là tombèrent blessés à mort une foule de soldats d'élite : le colonel des chasseurs à cheval de notre garde, Corbineau, aide de camp de Napoléon, et l'illustre et si valeureux général d'Hautpoul!

Toutefois Lepic et les grenadiers à cheval de notre Garde, s'élançant alors, renversèrent et balayèrent une seconde fois ce centre, relevé mais en désordre, de l'armée russe. Après quoi, chassés à leur tour et obliquant à gauche, ils rentrèrent dans nos lignes. Ce fut en ce moment, vers midi, qu'une colonne de plusieurs milliers de grenadiers ennemis pénétra jusqu'à l'Empereur lui-même, devant le cimetière d'Eylau, sur ce monticule que, avec sa Garde à pied, sa seule et dernière ressource, il occupait depuis le commencement de la bataille.

On ne distingua pas bien d'abord, au travers de l'ouragan, quelle était cette masse mobile et noire qui

s'approchait avec tant de confiance; mais bientôt on reconnut en elle l'ennemi! L'Empereur en ce moment était à pied. Caulaincourt lui fit promptement avancer son cheval, mais il dédaigna cette précaution et le renvoya. Il fouettait la terre de sa cravache, et, jetant à ces Russes, au ciel, et sur les officiers qui l'entouraient, un regard irrité : « Quelle audace ! » s'écria-t-il à plusieurs reprises. Puis, reprenant son calme et se plaçant en tête de sa vieille réserve dont il contint l'indignation, il se contenta de détacher en avant, à cinquante pas de lui, un bataillon de ses grenadiers sous Dorsenne leur général. Ce fut à cette distance que ce bataillon, déployé, immobile, et dévorant des yeux la colonne russe, l'attendit. On vint dire à Dorsenne de commencer le feu; mais lui, soit calcul ou exaltation d'orgueil : « Non, répliqua-t-il hautement; grenadiers, « l'arme au bras! la vieille Garde ne se bat qu'à la « baïonnette! »

La colonne russe, en ce moment prête à l'aborder, s'avançait au milieu d'un tourbillon de neige, tête baissée; mais lorsque, la relevant et reconnaissant Napoléon et sa réserve, elle se vit face à face avec les grenadiers de cette Garde si célèbre, frappée de stupéfaction à l'aspect de leur imposante et méprisante immobilité, elle s'arrêta comme saisie d'effroi et d'une contemplation respectueuse!

Mais si l'Empereur, à cinquante pas en arrière de Dorsenne, s'était montré contre cette audacieuse agression aussi fier et aussi tranquille, il n'avait pas renoncé à la punir. Déjà ses batteries déchiraient d'écharpe l'épaisse colonne qu'elles forcèrent à rétro-

grader, et dont une charge de cavalerie, lancée dans son flanc droit, acheva la dispersion. Quant à Dorsenne, son orgueil satisfait avait permis à ces malheureux de fuir sans daigner même faire tirer sur leur retraite.

La position, toutefois, devenait de plus en plus critique. A cette attaque de l'infanterie ennemie, celle de la cavalerie russe succéda. L'Empereur, n'ayant plus d'autre ressource, fit former en avant de lui, en deux carrés, les chasseurs et les grenadiers à pied de sa vieille Garde. Des témoins disent encore qu'il était impossible de voir sans une admiration mêlée d'effroi, sur cette immense nappe de neige, ces deux carrés, comme deux points noirs, isolés dans ce vaste espace! Malgré la rigueur de la saison, et sans doute pour imposer, pour vaincre les yeux, leur général avait voulu que cette élite fût en grande tenue, les capotes roulées sur les sacs, ainsi qu'aux jours de revue et de parade!

Ils étaient ainsi lorsque, à plusieurs reprises, la cavalerie ennemie accourut à toute bride pour les charger. On voyait Dorsenne allant de l'un à l'autre de ses deux carrés; sûr d'en être compris il leur recommandait l'ensemble, le calme, et que, pour le salut de tous, nul coup de feu ne partît sans son commandement. « Soyez là, leur disait-il, comme si vous étiez « devant le château des Tuileries, et à la parade! » En effet, pendant plus d'une heure, à chaque irruption des masses russes, on vit, dociles à son ordre et d'un seul mouvement, leur premier rang fléchir le genou à terre, découvrir les deux autres rangs, et toutes les

armes tomber en joue. Devant ce front si menaçant, tout hérissé de baïonnettes et prêt à se couvrir à bout portant d'un feu meurtrier, quatre fois l'élan des charges successives de la cavalerie ennemie se ralentit, hésita et s'arrêta ; puis, se détournant, ces escadrons faisaient volte-face et disparaissaient dans les nuages de neige qui tombaient du ciel, ou que l'ouragan enlevait à celle qui couvrait la terre.

En ce même moment et de son côté Napoléon, parcourant ses batteries, en encourageait les artilleurs; l'un d'eux lui montra ses bras enflés, engourdis et devenus inutiles à force de s'en être servi; il se plaignait de ne pouvoir plus continuer; l'Empereur lui prit son écouvillon, aida à la manœuvre, et lui-même pointa la pièce!

Il semble singulier, mais il est certain que, en cet instant comme dans toute cette journée, du côté de Soult, à notre gauche et à celle d'Eylau, après une première attaque repoussée, on s'observa sans combattre. Devant la ville un feu violent d'artillerie se soutenait sans qu'on s'abordât. Au centre, à la droite de la Garde, sur la place restée vide par l'anéantissement du corps d'Augereau, dont les débris s'étaient réfugiés au loin sur les hauteurs, une seule division de Soult, celle de Saint-Hilaire, et notre cavalerie repoussée tenaient encore.

Napoléon, pendant quelques moments de répit, s'était rapproché d'un feu allumé à l'abri des murs du cimetière. Ce fut là qu'Augereau, la tête perdue de colère et de désespoir, vint lui adresser brutalement de cruels reproches. L'Empereur ne lui répondit que par

un geste dédaigneux; mais ensuite il renvoya ce maréchal en France, sous prétexte de blessure et de mauvaise santé. Sa vengeance se borna là. Il dit alors : « Que le nom du vainqueur de Castiglione était une « propriété nationale, et qu'il fallait la respecter! »

Cependant les feux de notre artillerie à demi détruite s'épuisaient; l'ennemi s'avançait une dernière fois pour en finir, et l'Empereur, toujours calme en apparence, quand au dedans la plus vive anxiété le dévorait, fouettait encore la neige de sa cravache! Son regard, à tout moment tourné vers sa droite, attendait, invoquait Davout. Il était plus de midi lorsqu'enfin, ce maréchal accourant avec ses têtes de colonnes, on aperçut d'abord ses tirailleurs et bientôt les feux de ses bataillons. Alors, devant notre centre dégagé, la victoire de l'ennemi s'arrêta.

Le flanc gauche et les derrières de l'armée russe, de ce côté, étaient protégés par trois villages, par des hauteurs, des lacs et des bois. Mais Davout, en plusieurs attaques successives, pivotant, réuni à Saint-Hilaire, sur son aile gauche, sa droite en avant, surmonta tous ces obstacles : il s'en empara; il rejeta la gauche ennemie sur son centre; il se saisit même un instant de Kuttschitten, dernier village sur leurs derrières. Les lacs d'Auklappen, gelés et couverts de neige, obstinément disputés, servirent de terrain de charge.

On en était là avant trois heures; et dans ce moment, si du côté opposé notre audacieux et impétueux maréchal Ney eût pu arriver, l'armée ennemie, maintenue de front par Soult, l'Empereur et Murat, et ainsi attaquée et écrasée sur ses deux flancs par Da-

vout et Ney, eût été perdue entièrement. Mais Ney ne put atteindre le flanc droit russe à Schloditten que vers cinq heures, à la fin du jour et de la bataille, lorsque l'arrivée du corps prussien qu'il poursuivait, et que Beningsen avait aussitôt poussé contre notre aile droite, avait rétabli le combat sur l'autre flanc; enfin quand la nuit, s'unissant aux efforts de ces Prussiens, avait arrêté Davout dans les positions avancées que ce maréchal avait conquises.

C'était de lui-même, et sans ordre, que Ney était accouru. A trois lieues de là, trompé par la disparition soudaine de ce corps prussien et par ses instructions, mais guidé par cet ardent et sûr instinct de la guerre qui l'enflammait, il avait enfin soupçonné le danger de l'Empereur. Il s'était arrêté sur une colline; et de là, interrogeant de ses regards l'espace qu'il supposait le séparer de Napoléon, il avait cru apercevoir, dans un horizon de neige, des lueurs soudaines, des éclairs redoublés, mais sans qu'aucune détonation parvînt à son oreille, la tourmente en emportant le bruit en sens contraire. Dès lors, comprenant que, en nettoyant l'air, cet ouragan lui permettait d'entrevoir ce qu'il l'empêchait d'entendre, il s'était écrié : « Que c'était une bataille! Que sans doute les Prussiens y avaient été appelés, et qu'il fallait les y suivre au pas de course! » C'était ainsi que, changeant de direction et se précipitant, il était arrivé à la fin du jour à Schloditten, d'où il menaçait le flanc droit et les derrières de Beningsen.

Ainsi la bataille avait été à peu près perdue sur notre centre; elle était gagnée à droite, indécise à

notre gauche. Néanmoins l'avantage du nombre et de la position venait de passer du côté de l'Empereur, mais trop tard pour en profiter; à peine lui en restait-il la force. Il envoya dire à Ney d'attendre au lendemain. Ney débordait les Russes, il voyait leur désordre; et, ignorant nos pertes, il maudit avec fureur la prudence de son chef.

Alors, et peu à peu, aux feux de la guerre succédèrent ceux des bivouacs : ils ne montrèrent que trop à Beningsen tout son danger. Aussi, malgré les hardis conseils de ceux qui n'étaient pas responsables, profita-t-il de la nuit pour s'y soustraire. Vers huit heures du soir pourtant, afin de mieux s'assurer de son péril, il avait fait reconnaître Ney; mais ses Russes se brisèrent inopinément contre l'avant-garde de ce maréchal qui les attendait dans l'ombre et les renversa d'une décharge à bout portant. Bientôt après, du côté des Russes, un coup de canon isolé se fit entendre : c'était le signal de leur retraite.

On assure que de son côté, au commencement de cette même nuit, Napoléon hésita; qu'il rassembla même un Conseil contre son usage, et qu'il fut tenté de lâcher prise pour se reployer sur Lefebvre et Bernadotte; mais que, l'arrivée de Ney lui ayant rendu sa confiance, il résista aux avis de plusieurs de ses lieutenants découragés. Un fait certain c'est que, vers huit heures du soir, Davout reçut l'ordre de se retirer de sa position conquise sur le flanc gauche de Beningsen, et de se replier derrière Eylau; mais que ce maréchal, averti par Exelmans de la retraite déjà commencée des Russes vers Aucklappen, ayant

été s'en assurer, ne crut pas devoir obéir à l'Empereur.

Le lendemain, 9 février, on s'aperçut en effet que dans l'obscurité Beningsen, s'écoulant silencieusement par sa droite devant les bivouacs de Ney, avait fui vers Kœnigsberg, abandonnant le champ du combat, vingt-quatre canons, et, dans sa retraite de huit lieues, une foule de blessés et de bagages.

Un incident de cette journée montra l'absurde crédulité du soldat russe, tout ce qu'on imaginait pour l'exciter, et l'une des causes de l'acharnement que la veille il avait montré. La retraite de Beningsen avait été si périlleuse, que, au premier pas que fit en avant le maréchal Ney, tout ce qui avait traîné chez l'ennemi tomba aux mains de la cavalerie de notre avant-garde. Colbert la commandait. Les premiers prisonniers furent une compagnie de grenadiers et son capitaine. Conduit devant notre officier général, ce capitaine se jeta à ses genoux; il l'implora, il le supplia, en allemand, « de ne pas laisser nos cavaliers manger ses pauvres soldats, qui venaient de se rendre sans combattre! » Colbert, surpris d'une crainte aussi extraordinaire, se fit répéter cette invocation à laquelle il ne pouvait croire. Assuré enfin de la réalité d'une si bizarre appréhension, il en rit de bon cœur, et ce ne fut pas sans peine que ses bons traitements la dissipèrent.

## CHAPITRE X.

Le but des deux chefs était manqué. Beningsen avait voulu surprendre nos corps d'armée distendus, en délivrer la vieille Prusse, et nous rejeter sur la rive gauche de la Vistule ; mais, à demi détruit, il se voyait repoussé jusque sous les murs de Kœnigsberg.

Napoléon avait espéré tourner cette attaque, en saper la base et lui faire mettre bas les armes entre la mer et la Vistule ; mais, trahi par la fortune qui avait livré à Beningsen ses instructions, et prévenu par une retraite habile, n'ayant pu entamer que des arrière-gardes, puis surpris par une bataille inopinée, il ne lui restait pour trophées que quarante-six canons, sept à huit mille prisonniers, et un champ de bataille couvert de quarante mille blessés et tués des deux parts. Un de ses corps d'armée était anéanti, ses munitions épuisées ; son armée, mutilée, harassée, était à refaire !

Elle était triste. Il y avait des régiments anéantis, un entre autres, où, depuis le colonel jusqu'aux tambours, tous tués ou blessés jonchaient la terre ! Arrêtée sur ce champ de morts, sur cette neige sanglante, où tant d'honneurs funèbres restaient à rendre, elle était sous l'impression grave, morne et silencieuse de l'un de ces grands deuils dont la mémoire reste consternée. La renommée de son Chef, dont le sang-froid et l'intrépide constance, au milieu du plus grand péril, avait tout sauvé, s'en était accrue ; mais non l'ascendant

de sa puissance, le danger ayant été trop pressant, les pertes trop grandes, et le résultat insuffisant !

Cela parut par un fait inaccoutumé : par un séjour de Napoléon pendant neuf journées sur ce terrain conquis, et bien plus encore ensuite par un mouvement rétrograde, quand sa prudence et la révolte de son cœur, au milieu des débris d'un si grand carnage, le décidèrent à en abandonner le théâtre à Beningsen !

Le spectacle de tant d'horreurs l'avait ému. Pendant ces neuf jours il ne s'était pas épargné. On l'avait vu parcourir à plusieurs reprises ce champ funeste, voulant s'assurer par ses yeux que du moins tous les secours possibles étaient donnés aux victimes à demi vivantes, échappées à ce massacre. On s'aperçut à ses paroles que parfois il cherchait par le mépris de la mort à s'en consoler ; mais le plus souvent on l'entendit s'écrier : « Que c'était un spectacle affreux ! « qu'il était fait pour inspirer à jamais aux Princes « l'amour de la paix, et pour leur imposer l'horreur « de la guerre ! »

Il se contenta donc de sauver l'honneur. La victoire fut suffisamment constatée. Il avait fait poursuivre l'ennemi jusqu'au Pregel ; on le maintint sous Kœnigsberg tout le temps nécessaire pour enlever les blessés, reprendre de l'ensemble, rallier incomplétement une foule de traîneurs, et choisir, en arrière de ce triste champ d'une bataille aussi vaine que meurtrière, de nouveaux cantonnements. La Passarge en marqua la gauche ; l'Alle, le centre ; l'Omuleff, la droite ; et Osterode, puis Finkenstein, le quartier impérial. Varsovie fut préservée par le corps du maréchal Lannes,

qui avait battu et repoussé l'ennemi vers Ostrolenka. Ces cantonnements resserrés devaient couvrir les blocus de Graudentz, de Colberg et de Stralsund, quelques derniers siéges en Silésie, et surtout le siége de Dantzick.

Selon nos prisonniers cette retraite de quelques lieues de Napoléon, après nos conquêtes sans interruption de l'Autriche et de la Prusse, avait été pour Beningsen un grand honneur; mais il en avait abusé. Lorsqu'il lui fut permis de suivre de loin nos traces, fier de se retrouver sur le champ de sa bataille, il s'y était proclamé victorieux! Lui-même s'y trompa d'abord, peut-être. On voit en effet que, du 25 février au 3 ou 4 mars, il fit attaquer, sur plusieurs points, les avant-postes de la droite de nos cantonnements sur la Passarge. Il crut, dit-on, l'Empereur en retraite sur la Vistule; mais, tout à coup repoussée avec perte de quatre mille hommes par Ney et Bernadotte, et menacée par une démonstration de l'Empereur vers Kœnigsberg, son armée comme la nôtre, s'arrêtant, s'était distendue en quartiers d'hiver. C'était dans ces combats, entremêlés d'échauffourées de Cosaques, qu'étaient tombés aux mains des Russes plusieurs des prisonniers récemment arrivés à Vologda.

Tel fut leur récit que, depuis, d'autres témoins m'ont confirmé. Il m'expliqua la joie de la Russie trompée par son général, ce dont je ne m'étais que trop aperçu. Mais il me laissait incertain sur l'issue d'une guerre dont notre liberté dépendait. Il fallut donc encore prendre patience, mais pour peu de temps, la belle saison revenue devant réveiller la guerre. La situation

de notre Empereur nous semblait d'ailleurs trop aventurée, et son génie trop ardent, pour qu'incessamment il n'éclatât pas quelque coup de sa foudre qui, perçant l'obscurité autour de nous, ne vînt retentir jusqu'à notre exil et le terminer. On peut juger de l'ardeur de nos vœux et de notre impatience; mais nous attendîmes sans anxiété, tant notre foi en lui était grande!

Il fallait qu'elle fût grande en effet, quand nous le savions arrêté, après un choc aussi sanglant, dans une position aussi lointaine; quand nous le voyions avec une armée mutilée, qu'il lui fallait refaire, renforcer d'hommes, de canons et de munitions, remonter, habiller, solder et nourrir à grands frais; et tout cela, au bout d'une ligne d'opérations de quatre cents lieues; avec Constantinople à protéger; avec l'Autriche en arrière à droite, qui lui offrait une médiation armée et malveillante; avec la Suède et l'Angleterre qui le menaçaient d'une descente en arrière à gauche; ayant sur ses derrières plusieurs forteresses à bloquer et à assiéger, et en face, l'armée russe croissant chaque jour et se prétendant victorieuse. Mais notre confiance ne présuma pas trop de son génie : il suffit à tout!

D'après nos prisonniers, tout avait été prévu, tout prévenu. Ils remarquaient que, après nos rapides triomphes en Prusse, accompagnés d'un riche butin, profit de la victoire pour les uns, et pour trop d'autres de l'indiscipline et du pillage, les promotions nombreuses de Berlin et dans Posen, cette consécration d'un temple de la gloire avaient pu suffire pour soutenir les

courages et les pousser jusqu'au delà de la Vistule, dans les sables, les boues et les neiges de la Pologne; mais que, à Varsovie et surtout à Osterode, après les deux tentatives infructueuses de Pultusk et de Preuss-Eylau, l'Empereur, afin de relever la constance de son armée, s'était cru obligé de recourir à des moyens extraordinaires. C'était alors en effet que, à ses excitations accoutumées, telles que des revues fréquentes, des paroles électriques et de nouvelles promotions, il avait ajouté un accroissement considérable de solde à ses officiers de tous les grades. Ce n'était là sans doute qu'un faible détail; nous ignorions ce qui avait suivi, mais nous jugeâmes du présent par le passé; et lorsque, à notre retour en France, d'autres témoins nous apprirent tout le reste, quelque prodigieux qu'eussent été les résultats, rien ne nous surprit.

Pendant que, secondé par l'infatigable Daru, il pourvoyait à tous les besoins de son armée par les miracles d'une administration que jamais on ne vit plus active et plus habile, il maintint devant lui Beningsen par une attitude ferme, fière et imposante; il donna le temps à Masséna, à deux divisions appelées de l'Italie, aux Espagnols de La Romana, et à vingt mille Polonais, d'accourir à son secours; à Mortier, de repousser les Suédois dans leurs forteresses et de leur arracher, le 28 avril, un armistice. Alors, remplacé sur le Bas-Oder par le maréchal Brune et quarante mille hommes, Mortier s'avance en même temps que le maréchal Lannes rétrograde sur la Vistule, et tous deux, s'unissant à Lefebvre, environnent Dantzick. Cette grande forteresse, trop faiblement secourue, foudroyée par

une immense artillerie transportée de cent lieues sous ses murailles, succombe le 24 mai, tout juste au moment voulu, dix jours avant l'ouverture de la campagne!

Ainsi fut rempli, du 20 février au 4 juin 1807, le séjour de Napoléon à Osterode et à Finkenstein : stagnation forcée de trois mois et demi, pendant lesquels sa politique avait été conduite aussi habilement que son administration et que cette guerre, dans l'intérieur de ses lignes, terminée si à propos. Il avait alors, en effet, su maintenir l'Espagne hors de la coalition, en détacher momentanément la Suède, occuper de ses négociations l'Autriche, la Russie et l'Angleterre, et enflammer, du souffle de son génie, l'Égypte, la Perse, et jusqu'à l'Empire Ottoman lui-même!

Le 21 février Constantinople, surprise, désarmée, sommée de se rendre, et déjà tombée lâchement à genoux devant une escadre anglaise mouillée sous ses murs, s'était soudainement relevée. Saisie d'un généreux élan à la voix seule de Sébastiani, exaltée par le courage et docile aux habiles inspirations de cet ambassadeur, trois jours avaient suffi, sous sa direction, pour hérisser de batteries ses rives célèbres. Devant ces redoutes formidables, Ducworth et ses vaisseaux repoussés, s'humiliant à leur tour, avaient disparu.

Trois semaines plus tard, le 15 mars, une autre expédition anglaise, appelée en Égypte par les Mamelouks, avait succombé devant Méhémet-Ali, sans pouvoir se joindre à leur révolte. On avait alors vu, à Finkenstein, des ambassadeurs turcs et persans s'efforcer de resserrer nos alliances. Un traité, menaçant

pour l'Inde anglaise, avait été conclu entre la France et le Schah de Perse. Des officiers et six cents hommes d'élite français, d'armes savantes, expédiés à Constantinople et à Téheran, allaient achever l'armement de la première de ces capitales, et dans la seconde commencer la formation d'une armée persane régulière, de trente canons et de trente mille hommes.

En même temps, et malgré une tension aussi forte à une si grande distance, tous les fils de l'administration intérieure de la France et de nos conquêtes avaient été réunis dans la main de Napoléon; et, sans qu'un seul eût été oublié, ou se brisât, tous avaient obéi docilement à sa volonté puissante. Il y avait à peine sept ans que cette France, vaincue, ruinée, en proie au terrorisme et à la guerre civile, semblait près d'expirer dans la plus honteuse anarchie; mais tout y avait été si rapidement et si vigoureusement reconstitué, que tout y était resté calme et en bon ordre. Finances, justice, administration, tout avait continué pendant son absence comme s'il eût été présent; comme si, depuis neuf mois entiers, notre Chef et notre Armée, séparés d'elle, n'avaient pas été retenus par une guerre devenue indécise et périlleuse, à quatre cents lieues de sa frontière!

Un fait que je tiens de ses secrétaires, facile à vérifier dans sa correspondance, c'est que de son quartier général il dirigea toute la politique, toute l'administration de son Empire dans leurs moindres détails et sous toutes les formes, non-seulement guerrières, diplomatiques et législatives, mais encore industrielles, littéraires même, et morales, et philoso-

phiques! On y verra combien ses considérations, ses recommandations, sur l'esprit des journaux, sur les séances académiques, sur l'éducation des femmes, furent admirables de bon sens, de prudence, de discernement, et de style aussi! Il en fut de même de ses conseils aux Rois de Naples et de Hollande. Instruit de tout par des lectures rapides, par des correspondants bien choisis; appréciant tout, penchants, passions, intérêts et caractères, il jugeait de tant de choses si diverses d'un coup d'œil si prompt, si sûr et si pénétrant, qu'il semblait être à la fois présent partout! On accusera ces vérités d'invraisemblance; ces éloges, d'exagération; on les attribuera à des illusions de séides de sa gloire; et pourtant, dès lors souvent rebutés par la fatigue, par mille souffrances, mainte fois nous fûmes plutôt disposés à juger sévèrement le Chef qui nous les imposait; mais bientôt, à ses écrits, à ses actes, à ses paroles, nous nous sentions ressaisis d'une admiration que l'histoire, si elle est fidèle, si elle sait recueillir et citer à propos, non-seulement justifiera, mais fera partager aux siècles à venir!

Malheureusement nous approchions de l'époque où ce génie, au-dessus de toute comparaison, allait s'égarer!

---

## CHAPITRE XI.

Telle était la situation de l'Empereur le 4 juin; c'est alors que recommença la grande guerre. Beningsen

n'imagina de l'attaquer que dix jours après la chute de Dantzick, quand nos corps d'armée assiégeants venaient de rentrer en ligne; quand toute notre armée, ralliée, campée, et pourvue de vivres pour quinze jours, était en bataille; enfin quand à cent trente mille Russes, à peine réunis, Napoléon avait à opposer cent soixante et dix mille hommes.

Ce fut encore la position aventurée du maréchal Ney à Guttstadt, mais cette fois par l'ordre de l'Empereur, qui tenta l'ambition de Beningsen. Il l'attaqua de front et sur les deux flancs, avec soixante mille hommes contre dix-sept mille; il l'eût enlevée si l'intrépide maréchal, en tenant tête à la fois de toutes parts, n'eût donné à Soult et à Bernadotte blessé ce jour-là, le temps de venir à son secours. Alors Ney, s'aidant habilement de quelques obstacles, recula, en combattant héroïquement, depuis l'Alle jusqu'au delà de la Passarge, et rentra en ligne vers Deppen, où il fut secouru par Murat et par l'Empereur lui-même. Beningsen, dès lors contenu et rebuté, se mit sur la défensive : il se retira par Guttstadt sur Heilsberg. Ceci se passa du 4 au 7 juin.

Cependant deux points principaux avaient fixé l'attention de l'Empereur : Heilsberg, camp retranché des Russes, et Kœnigsberg, leur grand magasin. On dit que, voulant imiter sa manœuvre d'Iéna, c'est-à-dire qu'osant découvrir sa ligne d'opérations pour se jeter sur le flanc gauche de Beningsen, il avait songé d'abord à le déborder de ce côté, pour le refouler sur Kœnigsberg en le prévenant à Wehlau, ce qui n'aurait laissé à cette armée, coupée de sa base, que la mer

pour retraite! Le fait est que, soit prudence, soit que, ayant été prévenu lui-même, ses corps ne fussent pas disposés pour cette manœuvre, il se décida, tout au contraire, à l'aborder de front, à Heilsberg, avec plus de cent mille hommes, pendant que, poussant cinquante mille hommes sur Eylau, entre ce camp et Kœnigsberg, il forcerait l'armée russe à lui abandonner à la fois, et sans bataille, sa position retranchée et son magasin; après quoi, le poursuivant, il comptait l'atteindre et le défaire aux passages du Pregel ou du Niemen.

Le 10 juin, Napoléon et Beningsen étaient donc en présence à Heilsberg. Cette journée avait bien commencé; elle finit par un revers. Des témoins disent que, dans la soirée, l'Empereur se laissa entraîner par une de ces impatiences inconsidérées et chevaleresques, trop fréquentes chez Murat; d'autres prétendent que ce fut par l'espoir subit, à la vue de la position ennemie, de la couper en deux par une attaque centrale, en suivant le cours de l'Alle. Il prit en effet cette direction, et, trente-cinq mille hommes fatigués s'étant heurtés successivement contre quatre-vingt-dix mille ennemis bien ensemble et retranchés jusqu'aux dents, un combat sanglant sans résultat fut engagé. Cette agression parut non-seulement téméraire, mais intempestive, puisque la manœuvre de notre aile gauche vers Eylau allait déposter Beningsen de ses redoutes. Le succès seul eût pu l'excuser; l'événement le condamna : nous fûmes repoussés avec perte de sept mille tués et blessés.

Mais la position fautive de Beningsen restait la même Ses ressources, sa préoccupation, son point d'honneur,

tout pour lui était à Kœnigsberg, dans cette dernière capitale de son allié, dans ce grand magasin situé à sa droite et sur la mer, tandis que la règle ordinaire eût voulu que son grand dépôt ne fût placé que sur sa ligne de retraite naturelle, sur ses derrières. Napoléon profita de cette faute. Abandonnant Heilsberg, il se porta du côté de notre aile gauche sur Eylau, d'où, tout à la fois, il séparait Beningsen de Kœnigsberg et menaçait, à Friedland et à Wehlau, la retraite de l'armée russe.

Beningsen effrayé, se couvrant de l'Alle et la redescendant, ne songea qu'à se retirer, en toute hâte, au delà de Friedland. Mais là, ses communications étant assurées avec son Empereur et se voyant renforcé de vingt-huit mille hommes, au lieu d'aller plus loin se placer derrière le Pregel, le fantôme de Kœnigsberg recommença à l'obséder; ne pouvant se résigner à l'abandonner, il s'arrêta, repassa l'Alle à Friedland, et se décida à attaquer.

Ce fut le 14 juin (1). Le matin de ce jour-là, l'avantage était de son côté. Murat, Davout et Soult marchaient excentriquement sur Kœnigsberg contre un corps russe et prussien détaché. L'Empereur et ses autres lieutenants, arrivant par les routes d'Eylau et de Kœnigsberg, étaient loin encore. Lannes seul était à portée de Friedland. Beningsen, en débouchant rapidement de cette ville et de deux autres ponts qu'il avait jetés sur l'Alle, pouvait tomber inopinément et en masse sur ce corps français surpris, l'écraser, et s'interposer entre nos colonnes. Il se fût donné ainsi deux avantages, celui de l'attaque et celui du nombre.

(1) 1807.

Mais, dès son premier pas au delà de l'Alle, il se laissa arrêter, il perdit le temps dont s'empara notre Empereur ; et, surpris lui-même, il reçut la bataille qu'il voulait donner.

Quelques heures suffirent à Napoléon pour accourir, pour rallier ses corps, et pour repousser, acculer et jeter dans l'Alle toute l'armée russe, dans un coude que forme cette rivière, et dont le fond est marqué par Friedland.

Dans cette journée du 14 juin les deux tiers de l'armée française, Lannes en tête, arrivaient sur Posthenen et Heinrischdorf, par les routes de Domnau et de Kœnigsberg à Friedland, en face de ce célèbre repli de l'Alle, devenu si funeste à Beningsen. On apercevait à droite un ruisseau sortant du village de Posthenen, courant sur Friedland, et que termine un long étang. Ce cours d'eau et cet étang séparent, en deux parties inégales, le fond du repli où se trouve Friedland. Cette ville est resserrée entre l'étang et l'Alle dans la partie droite et la plus étroite du coude très-brusque de ce côté que dessine la rivière. L'autre côté du repli est plus évasé.

Tels sont les lieux. Quant à la bataille, elle se partagea en deux actions : la première, que soutint seul le maréchal Lannes, en débouchant au point du jour de Posthenen et en s'étendant jusqu'à Heinrischdorf, avec dix à onze mille hommes contre les efforts indécis de toute l'armée de Beningsen, dura depuis trois heures du matin jusque vers midi. Lannes s'aida si habilement d'un terrain coupé et couvert, et multiplia si audacieusement son faible corps, peu à peu soutenu

par la cavalerie de Grouchy, de Nansouty et par les divisions de Mortier, qu'il maintint victorieusement le combat jusqu'à l'arrivée de l'Empereur.

C'est de Domnau que Napoléon en entendit au loin les premiers coups, et qu'il s'écria : « Ceci nous pré« sage une bataille! Tant mieux, c'est un jour de « bonheur, c'est l'anniversaire de Marengo! » Aussitôt, précipitant sa marche et précédant Ney, sa Garde, et le corps de Bernadotte, devenu celui de Victor depuis la blessure de ce maréchal, il accourut. Il était onze heures, au moins, lorsqu'il arriva à Posthenen. Ce fut du haut d'un tertre, en avant de ce village, que, ayant jugé d'un coup d'œil la position, il se décida. Murat, Soult et Davout, le tiers de son armée engagé vers Kœnigsberg, lui manquaient alors; mais l'occasion lui parut si belle qu'aussitôt, et en peu de mots rapidement dictés du sommet de ce mamelon, il traça l'ordre de la bataille.

Il avait vu que l'armée russe couvrait l'ouverture du repli de l'Alle; qu'elle n'avait de retraite qu'en arrière de Bagration et de son aile gauche, par le pont de Friedland, et par deux autres ponts jetés de ce même côté; qu'ainsi le sort du centre et de l'aile droite de cette armée dépendait entièrement de celui de cette aile gauche; que, celle-ci écrasée et ses ponts enlevés, dès lors les deux autres parties de l'armée russe, sans retraite, tomberaient à sa merci.

Il avait donc jugé qu'à notre gauche, à Heinrischdorf et à la gauche de ce village où était Mortier, il ne s'agissait que d'attirer, et de retenir par une résistance molle et même flexible, l'attention de Gortcha-

koff; qu'au centre, entre Heinrischdorf et Posthenen, où il plaça Lannes, et dans un même but, des simulacres d'attaque et un grand bruit d'artillerie suffiraient d'abord; mais que, en même temps, c'était devant notre droite qu'il fallait frapper un coup de foudre. C'est pourquoi il venait de s'arrêter, avec sa Garde en réserve et le général Victor, à Posthenen, à l'appui de l'impétueux maréchal Ney.

C'était là notre aile droite. Pendant que, devant notre centre et notre gauche, Gortchakoff, avec la droite et le centre ennemis, serait amorcé et contenu, Ney, suivi de Victor, et flanqué à droite par notre cavalerie, devait se précipiter, tête baissée, contre l'aile gauche russe et Bagration. L'instruction donnée à Ney fut de la culbuter dans le fond du repli de l'Alle, entre cette rivière et l'étang, dans cette longue impasse, dans ce coupe-gorge, dont le fond est marqué par Friedland, qu'il s'agissait d'atteindre et d'enlever violemment par ce grand effort.

Dès lors, les ponts étant saisis, Lannes, Mortier et notre cavalerie, passant de la défensive à l'offensive, aborderaient le reste de l'armée russe : ils rejetteraient à son tour Gortchakoff, dans ce même fond du repli de l'Alle, sur Ney et Victor maîtres de Friedland, où ces Russes, chargés, foudroyés en avant, en arrière et de toutes parts, devaient infailliblement succomber.

Telle fut la bataille de Friedland. L'exécution répondit identiquement à la conception. Jamais plan de bataille ne fut aussi rapidement conçu, aussi nettement tracé, aussi ponctuellement et impétueusement exécuté!

Ainsi, au combat du matin, soutenu par Lannes et qui se ralentit pendant plusieurs heures dans le milieu de la journée, succéda la grande bataille. Celle-ci ne commença que vers quatre heures de l'après-midi; elle dura jusqu'à neuf heures du soir. Il y avait eu quatre heures d'apprêts, Beningsen hésitant et comme interdit, et Napoléon attendant son artillerie, ses parcs et ses réserves; cinq heures suffirent à l'exécution. Toute la prévision de l'Empereur s'accomplit: vingt-cinq mille Russes tués, blessés ou prisonniers, demeurèrent sur le champ de bataille; une grande partie du reste, infanterie, cavalerie, l'artillerie elle-même tout attelée, se précipita dans la rivière où beaucoup périrent: ils préférèrent s'y noyer à se rendre, car tels sont les Russes! Dans le désordre de notre victoire, un faible corps de leur infanterie et quelque cavalerie s'enfuirent inaperçus, par leur aile droite. Admirable campagne de dix jours, à la faute d'Heilsberg près, glorieusement commencée et victorieusement terminée par deux efforts du maréchal Ney: à Guttstadt, par une difficile, habile et vigoureuse retraite; et à Friedland, par l'attaque la plus intrépide et impétueuse qu'il soit possible d'imaginer!

---

## CHAPITRE XII.

A cet ensemble, des témoins ajoutent plusieurs détails assez intéressants pour ne pas les laisser s'éteindre avec leur vie, déjà épuisée par tant de travaux et de

périls. Ils disent que vers midi, quand Napoléon dictait, en avant de Posthenen, le programme de cette journée si décisive, il leur parut satisfait, radieux, et comme assuré de la victoire. Ils ajoutent que, en ce moment, l'un d'eux ayant parlé du combat qui s'apprêtait comme s'il ne devait se livrer que le lendemain, il s'écria : « Non, non! on ne surprend pas deux jours « de suite un ennemi en pareille faute! Il faut sur-le-« champ en profiter! » et qu'aussitôt, ayant vivement dicté sa bataille, pendant que Berthier transmettait par écrit ses ordres, il fit appeler ses maréchaux, et leur donna verbalement, avec une netteté rapide et concise, ses instructions. Quant à Ney, qu'il garda le dernier, lui saisissant le bras, et lui montrant devant notre droite, dans l'étroit et long intervalle compris entre le ruisseau du moulin et l'Alle, l'élite des Russes amassée dans ce défilé, et leurs ponts, et Friedland : « Voilà le but, « lui dit-il; enfoncez-vous à tout prix dans cette « masse, tête baissée, sans songer à vos flancs et à « vos derrières! Je suis là, et l'armée, pour y veiller! » C'est alors que, admirant la joie héroïque de ce maréchal, et suivant des yeux l'élan d'ardeur guerrière qui l'emportait vers ses troupes pour les disposer à ce meurtrier assaut : « Voyez! ce n'est point un homme, « c'est un lion! » dit-il à ceux qui l'entouraient. Ceux-ci, Monthion entre autres, se rappellent qu'avant ce moment, et pendant que nos corps d'armée accouraient, il se fit servir, sur ce lieu même ainsi qu'aux officiers de sa suite, un premier repas, en vue des ennemis et si près d'eux, que leurs balles sifflaient autour de sa tête; on l'en avertit, et lui, sans se déranger, répondit

en souriant que, « quoi qu'ils fissent pour troubler « son déjeuner, leur dîner serait encore moins tran- « quille ! »

Mais aujourd'hui encore, après trente-sept ans, ce que ces témoins ne peuvent se lasser d'admirer, c'est l'audacieuse et tenace impétuosité de Ney, lorsque, à quatre heures et demie, au signal convenu de trois salves de vingt canons, il se rua soudainement au travers de l'ennemi, dans l'étroit et long passage compris entre l'Alle et l'étang de Friedland ; c'est l'irrésistible élan de ce maréchal ; ce sont les chocs redoublés à la baïonnette, dont, en dépit de l'artillerie ennemie de réserve qui de la rive droite le prenait en flanc, il renversa l'un sur l'autre les batteries et les bataillons accumulés de Bagration ! Sa droite avait d'abord été protégée par une charge heureuse et à fond de la cavalerie de La Tour-Maubourg ; ce fut encore La Tour-Maubourg qui dégagea sa division de gauche, foudroyée par des feux de front et de flanc, écrasée par la cavalerie de la Garde russe, et qui donna le temps à la division Dupont d'arriver à son secours. Là, pendant deux heures et sous leurs yeux, soixante mille hommes des deux parts, pied contre pied, se heurtèrent en désespérés dans ce défilé large à peine de cinq cents mètres. La Garde russe elle-même y succomba devant Marchant, Dupont et leurs baïonnettes.

Lorsqu'enfin Bagration, ainsi culbuté dans Friedland et criblé de mitraille par toute l'artillerie de Sénarmont, abandonnant tout, se réfugia au delà de l'Alle en brûlant ses ponts, on vit l'Empereur, transportant

toute son attention sur Gortchakoff, lancer notre centre et notre gauche contre cette autre grande moitié de l'armée russe sans retraite, et qui jusque-là se croyait victorieuse.

Il fallait à cette seconde attaque la plus grande impétuosité; sans quoi toute cette masse, s'apercevant de sa position critique, allait, en se rejetant sur Ney et sur Friedland, par l'autre côté de l'étang, écraser ce maréchal. C'était donc à notre cavalerie de réserve à seconder Mortier et Lannes, à les devancer, à se précipiter, et à refouler, dans le plus grand désordre possible, tous ces bataillons prêts à s'entasser, à leur tour, dans le gouffre désormais sans issue de Friedland. Aussi les mêmes témoins disent que jamais ils ne virent à Napoléon une si violente impatience. Il demandait ses dragons, ses cuirassiers, s'agitant et s'irritant en vain. Cent fois, avec des cris et des gestes de fureur, il appela, il envoya hâter coup sur coup leur marche trop lente. Quand il aperçut enfin leur tête de colonne, il y courut, apostrophant leurs généraux de reproches les plus amers, mais peut-être justes; car, pour tout dire, l'un de ces chefs surtout, et pourtant l'un des plus braves et des plus habiles, avait pu les mériter. Accoutumé aux impatiences, trop souvent renouvelées, de Murat et de l'Empereur, et à leur habitude de trop prodiguer la cavalerie, l'un dans des attaques prématurées, l'autre pour remplir de pied ferme, sous des feux meurtriers, les intervalles de l'infanterie, il s'était habitué, de son côté, à opposer à leurs ordres une lenteur calculée que, par esprit de contradiction, il exagérait.

Mais enfin, quand tout concourut, les mêmes té-

moins racontent qu'ils croient voir encore les gestes animés, la joie triomphante de Napoléon à l'aspect de toutes ces masses ennemies rejetées l'une sur l'autre et s'engouffrant dans le fond du repli de l'Alle. Là, écrasées par les feux de toutes nos batteries, foulées aux pieds de notre cavalerie, poussées par les baïonnettes de Lannes et de Mortier, repoussées par celles de Ney et de Victor, elles s'anéantirent dans la plus effroyable mêlée que l'imagination puisse concevoir. Il y eut un dernier instant où la rivière disparut sous leurs fuyards : horrible destruction, où, sans les nôtres, sans leurs blessés et leurs prisonniers, on compta, disent-ils, le lendemain, treize mille cadavres russes gisant sur le bord de l'Alle!

Deux mille tués de notre côté et six mille blessés furent le prix que nous coûta cette victoire.

Beningsen, découragé, s'enfuit d'un seul trait jusque par delà Tilsitt et le Niemen, où son Empereur, chassé de la Prusse et affaibli, depuis dix jours, de cinquante mille hommes, apprit la perte de Kœnigsberg, d'un matériel immense et de quinze autres mille Russes et Prussiens faits prisonniers dans cette ville et ses environs. Aussi, quand le cinquième jour après la bataille notre avant-garde entra dans Tilsitt, le 19 juin, y trouva-t-elle la demande d'un armistice.

On sait le reste : la signature de cet armistice, le 21 et le 25 (1), à une heure après midi, sur un radeau couvert d'une tente et fixé au milieu du Niemen ; l'entrevue et les embrassements des deux Empereurs : spectacle solennel, suivi d'une conférence secrète de deux

(1) Juin 1807.

heures, où la politique habile et l'éloquence séductrice de Napoléon, aussi irrésistible que ses armes, achevèrent ce que sa victoire et l'irritation d'Alexandre contre l'égoïsme sans pudeur de l'Angleterre avaient commencé.

Le dépit de ce Prince vaincu s'était tourné contre cette Puissance; soit qu'il lui fallût un motif avouable pour rompre une alliance devenue désastreuse, ou, comme tant d'autres, qu'il se sentît soulagé, dans un si grand revers, de pouvoir s'en prendre à un autre qu'à lui-même. Le Cabinet britannique, en effet, après avoir, en 1805, brusqué la guerre continentale et perdu l'Autriche pour se préserver d'une descente, venait de manquer à ses promesses de concours dans la coalition de 1806, par lui excitée encore. Exclusivement occupé de l'extension de son monopole, au lieu de tenter un coup décisif sur nos derrières, c'était dans la Méditerranée, en Égypte, et aux Antilles qu'il avait dirigé ses plus grands efforts. Sa coopération directe en Allemagne, tardive et trop faible, après avoir rebuté le Roi de Suède, n'eut d'autre résultat que de lui faire reprendre les armes intempestivement. Elle ne commença que le 21 juin, quand ses coalisés étaient vaincus, et le jour même de la signature de l'armistice. Cette vaine coopération fut ou ignorée, ou méprisée sur le Niemen. Il y eut le 26 une seconde entrevue des deux Empereurs; puis, quatorze jours d'épanchements d'amitié et de la meilleure intelligence au milieu de Tilsitt neutralisée jusqu'au 9 juillet, jour où la paix fut signée entre Napoléon et Alexandre.

Frédéric et l'infortunée Reine de Prusse en furent

témoins. Napoléon se montra prodigue envers leur infortune de formes nobles et généreuses, mais le fond n'y répondit pas. Son ascendant sur l'Empereur Russe fut si complet, que, l'ayant décidé à traiter séparément, il l'entraîna à souscrire à la perte de la moitié du Royaume de son allié, et même à recevoir une part de sa dépouille!

Alexandre consentit à la mutilation de la Prusse jusqu'à l'Elbe; à l'affranchissement de Dantzick, à la cession au Roi de Saxe, de la Lusace et de la Prusse polonaise érigée en Grand-Duché. Il reconnut la Confédération du Rhin, accrue de tous les Rois créés par notre Empereur et de la formation d'un Royaume de Westphalie pour son dernier frère. Il souscrivit à notre occupation de Dantzick et des ports de l'Oldenbourg et du Mecklembourg jusqu'à la paix maritime; et, plus secrètement alors, au Système Continental.

Il est certain que, dans cette célèbre entrevue, il fut question du partage de la Turquie Européenne, Constantinople et la Roumélie exceptées, et l'Autriche devant se contenter de la Bosnie et de la Servie. Le temps, qui découvre autant qu'il ensevelit, prouvera encore que dès lors, mais dans des suppositions à venir, la Péninsule Ibérienne fut vaguement laissée à la discrétion de Napoléon, comme la Turquie jusqu'aux Balkans et la Finlande suédoise, à Alexandre. Quant au moment présent, on s'y concéda réciproquement: d'une part l'occupation prolongée de la Prusse, et de l'autre celle de la Moldavie et de la Valachie; on convint que la paix serait offerte, de concert, à la Porte, à l'Angleterre et à ses alliés, et, dans le cas d'un refus,

qu'Alexandre forcerait la Suède et le Danemark, et Napoléon le reste de l'Europe à entrer dans le Système Continental.

On ne voit point d'autre cause à ce revirement si complet de la politique d'Alexandre, que l'appât de ces agrandissements, son dépit contre l'Angleterre, son admiration pour le génie de Bonaparte et les séductions de l'entretien de ce grand homme. Ils se sacrifièrent mutuellement leurs alliés : l'un, une part de la Turquie et quelques villes de la Pologne; l'autre, la Prusse, la Suède et l'Angleterre. Leur excuse fut : pour celui-ci, sa défaite, l'irrésolution de l'Autriche, l'armistice de Stralsund, et l'égoïsme de Londres; pour l'autre, quant à la Turquie, la révolution du 1er juin, où Sélim, son allié et son ami, fut déposé; et pour la Pologne, qu'il constitua en Grand-Duché, l'impossibilité de faire plus qu'il ne fit alors pour elle.

Le traité conclu le surlendemain avec la Prusse ne fut que la ratification de celui de Napoléon avec Alexandre. L'évacuation de ce Royaume mutilé y fut ajourné de deux mois seulement, mais à des conditions si inexécutables, que son occupation par nos troupes en dura quatorze. Alors même, sur cinq cent quatorze millions de contributions de guerre, quarante millions étaient dus encore.

Quant à la Suède, son Roi paya bientôt, de la Finlande, de la Poméranie, de Stralsund et des îles voisines, sa reprise d'armes. Dans la capitulation du 7 septembre, qui termina cet épisode, le maréchal Brune avait omis le nom de Napoléon. On l'accusa de

plus de l'inexécution du système continental dans la circonscription qu'il commandait; il y fut remplacé par Bernadotte. De là les rapports fréquents de ce maréchal avec les Suédois, d'où vint pour lui leur enthousiasme et son avénement sur leur trône, où la Dynastie de ce simple soldat français parvenu se voit encore!

Le même jour de la défaite de la Suède, le 7 septembre, et non loin de là, un attentat inouï fut consommé par l'Angleterre. Irritée de l'abandon de la Russie elle s'attira la guerre ouverte qu'Alexandre indigné ne tarda pas à lui déclarer, à la nouvelle de la plus odieuse des violences dont le machiavélisme de la politique anglaise ait donné l'exemple. Le 3 août, ses amiraux, l'un partant de la Tamise, l'autre abandonnant la Suède à nos armes, allèrent en pleine paix surprendre Copenhague, qu'ils bombardèrent et brûlèrent, pour lui arracher sa flotte par la capitulation forcée du 7 septembre.

Cependant Napoléon avait quitté Tilsitt le 13 juillet; il s'était arrêté le 20 à Dresde, il y avait signé la Constitution polonaise; Paris l'avait enfin revu le 27 juillet au faîte de sa gloire la plus grande. En effet, en dix-huit mois il avait livré cent combats, quatre batailles rangées, et détruit quatre armées rivales; il avait créé six nouveaux monarques; et, de Pétersbourg à Naples, toutes les grandes Puissances continentales, coalisées contre lui par l'Angleterre, se trouvaient retournées contre elle : œuvre prodigieuse de promptitude et de grandeur, mais que la main seule qui l'avait créée pouvait soutenir, et qu'elle-même détruisit :

œuvre immense, mais qui portait en elle avec le principe de son élévation celui de sa chute, et, dans la subite et hâtive rapidité de sa croissance, la mesure de sa durée!

---

# CHAPITRE XIII.

Quant à nous, prisonniers encore, l'attitude de nos Russes de Vologda nous fit soupçonner, vers le 30 juin seulement, notre victoire du 14; demi-aveux, que complétèrent à mes yeux les empressements d'un émigré français, vagabond de bas étage. C'était la seconde fois que je rencontrais cet homme. Son insolence m'avait appris Eylau; ses bassesses me donnèrent la mesure de Friedland, mais imparfaitement, l'ayant accueilli la seconde fois, comme la première, avec le dégoût qu'il m'inspirait. Enfin vint le jour de notre délivrance et de nos adieux à nos alliés nouveaux. Je m'en séparai avec de sincères regrets pleins d'une juste reconnaissance. Et réellement, je me plais ici à le répéter, victorieux ou vaincus, ennemis comme alliés, toujours les mêmes, je n'avais trouvé en eux que de généreux, de bons et d'aimables hôtes.

Les ordres venus de Pétersbourg nous avaient partagés en plusieurs convois. Je fus mis à part. On m'expédia en poste, ou plutôt à grandes journées de marche de vingt-quatre heures, avec le major Deschamps. Notre kibitck était couvert; le fond était occupé par nous, et le devant par un feldjæger. Les

constants égards de ce sous-officier nous attestèrent les bienveillantes instructions qu'il avait reçues.

Il y eut pourtant à la joie de notre retour le mélange d'un regret amer, celui de n'avoir pu prendre une part active à la gloire de nos armes, et la fatigante perspective de tant d'espace à franchir pour revoir la France : distance énorme, que la lenteur du roulage en été, comparée au vol rapide des traîneaux pendant l'hiver, allait augmenter encore. Il fallut se résigner à la loi commune qui semble vouloir que le bien soit aussi lent à revenir que le mal vient vite. Nous la subîmes en ceci, car notre retour fut aussi long que notre éloignement avait été prompt à s'accomplir.

Quant à tromper notre impatience par l'aspect des lieux, comme l'itinéraire de ce retour était le même que celui de notre arrivée à Vologda, il n'y avait guère là de quoi piquer notre curiosité. Sans doute ces aspects avaient changé; mais s'il semble, au premier coup d'œil, que rien ne doive différer autant de la Russie d'hiver que la Russie d'été, ce n'est là qu'une apparence : au fond, et dans sa région boréale surtout, c'est toujours la même et monotone uniformité de la solitude, la même sombre et triste verdure des sapins et des mélèzes, et de plaines de sable incultes et désertes, remplaçant des plaines de neige.

L'espace en Russie seul est grand, mais d'une grandeur désespérante, dont les habitations elles-mêmes, aperçues de loin, augmentent l'effet. Peut-être en eussions-nous jugé autrement à Pétersbourg,

à Moskou, et dans les établissements militaires; mais on ne nous fit d'abord traverser que des champs, des forêts et des villages. Notre feldjæger avait pour instruction de nous faire tourner les villes sans y entrer, en sorte que ce ne fut qu'en passant, et de loin, que nous pûmes apercevoir Iaroslaf. Nous vîmes des files de maisons de bois plates et basses, entrecoupées par des jardins, bordant des rues d'une largeur disproportionnée. A cette distance on eût dit un rassemblement de huttes de sauvages dans un désert. L'homme ne semblait y avoir changé la nature que sur quelques points, dans quelques maisons de pierre ou de briques, et surtout dans un bon nombre d'églises surmontées, chacune, de plusieurs dômes dorés et peints de riches couleurs : trophées d'une religion d'abord vaincue, puis victorieuse. Ces monuments représentent l'histoire du peuple russe, sa longue dépendance de l'Asie, son triomphe sur la Horde Dorée, et la victoire, sur le Croissant, de la Croix du Christ!

Rien en Russie n'est plus national, plus local et plus caractéristique; mais, autour de ces coupoles si resplendissantes et de ces rares bâtiments, à deux étages, imités des nôtres et de l'Italie, à côté de cette glorification du Christ et des somptueux raffinements de la civilisation et du luxe de quelques-uns, tout le reste offrait alors le triste et choquant contraste d'une pauvreté grossière, d'une barbarie primitive, et de l'universel et stagnant abaissement de la servitude.

Il se peut qu'en examinant de plus près j'eusse reconnu entre ces extrêmes quelques nuances, un commencement de classe intermédiaire, d'autant plus

que, en côtoyant cette ville, un aspect soudain, symptôme d'un commerce actif, attira notre attention. En janvier, lors de mon premier passage, le Volga, caché sous le triple voile de la nuit, de la glace et de la neige, avait échappé à mes regards ; dans ce retour je vis donc, pour la première fois, ce fleuve immense, ce vivier de tant de peuples, ce lien majestueux entre deux parties du monde, cette route nourricière, mobile et vivante, du commerce russe avec l'Asie. Une forêt de mâts, s'élançant d'une flotte marchande tout entière, le couvrait alors : spectacle imposant de richesse, de mouvement et de grandeur, et bien plus frappant encore au milieu de la déserte immobilité de ces vastes solitudes !

Cependant plus nous descendîmes vers le sud, plus le pays nous parut habitable et habité. Je me souviens, quand nous laissâmes Moskou à notre droite, de nos transports à la vue d'un bois de chênes qui nous rappela la France. Un seul arbre de cette essence nous avait été montré à Vologda ; il y était conservé comme phénomène bien plus extraordinaire que cet unique palmier qu'on m'avait fait voir à Naples, l'année précédente, comme une curiosité.

Nous approchâmes bientôt de Vladimir, dont, à mon grand regret, l'entrée nous fut interdite. Il y avait aux environs quelques maisons de briques à deux étages, et entre autres une espèce d'hôtellerie devant laquelle, soit hasard ou malice, notre guide nous arrêta. Il fallut d'abord toute son autorité pour nous introduire, car la vue de nos roubles et l'espoir du gain n'avaient point suffi. Ce fut bien pis lorsqu'il

fut question d'obtenir de nos hôtes un chétif repas. Ils obéirent pourtant, mais ce fut avec la mauvaise grâce la plus choquante. Surpris de cette répugnance hostile, étonnés de leurs précautions à éviter de toucher les plats dont nous venions de nous servir, et remarquant leur empressement à les briser et à en jeter les restes dans les ordures, nous interrogeâmes notre feldjæger de nos regards? Il nous répondit par un sourire, accompagné d'un haussement d'épaules et du mot de « *Raskolnicks!* » C'était nous apprendre qu'il nous avait mis aux prises avec l'adepte d'une secte de puritains russes que scandalisait notre présence. Évidemment ce malheureux nous regardait comme des êtres diaboliques, dont le malfaisant attouchement souillait tellement ses ustensiles, qu'il ne les jugeait plus dignes de servir qu'aux animaux les plus immondes. Ce raffinement superstitieux, tradition ancienne, d'une secte opiniâtre, que jadis le martyre ne put ébranler dans des esclaves de la plus brute ignorance, nous parut incompréhensible; et d'autant plus, que depuis un siècle il était combattu par l'exemple contraire de leurs seigneurs, de leurs popes même, et par le mépris et le ridicule.

Nous vîmes bientôt Kalouga : ce fut la première ville où nous entrâmes. Dans ses habitations plus agglomérées et dans le mouvement de la population nous crûmes enfin revoir une ville européenne, mais avec ses vices, à en juger du moins par les précautions de notre guide contre les empressements, autour de nous, d'une foule aux mains envahissantes, dont il suspectait la dextérité.

13.

Entre cette ville et Smolensk, s'il m'en souvient, un sol montueux fréquemment couvert de bois de plusieurs essences, et assez peuplé, nous rappela celui de la France. Quand enfin nous atteignîmes cette Smolensk pleine pour moi de si vives émotions, je crus revoir une patrie et dans ses habitants des compatriotes; mais le comte Apraxin en était absent. Dès lors cette ville, tout animée qu'elle était, me parut vide, et je ne demandai plus à notre guide que le temps d'adresser à ce gouverneur quelques lignes de reconnaissants et tendres regrets. Après quoi nous repartîmes et continuâmes, jour et nuit, notre voyage par Minsk et Vilna, où le quartier général des armées russes se trouvait alors

Leurs généraux m'y reçurent à bras ouverts : ils me prodiguèrent, et surtout leur Prince Gortchakoff, ces manières si caressantes qu'ils semblent tenir de l'Asie; soit que, alliés nouveaux, elles leur eussent été dictées par leur Empereur, ou qu'elles leur fussent inspirées par les souvenirs, encore tout vivants, que mon père leur avait laissés. Des milliers de Kalmouks et de Baskirs couvraient les routes. Mon compagnon le major et moi, nous leur achetâmes des armes par curiosité. Nous ne nous doutions pas que bientôt nous en ferions, l'un contre l'autre, un premier et assez fâcheux usage.

Le meilleur accord avait pourtant toujours existé entre nous, et si l'on m'eût dit que, entré en Russie la veille d'un duel convenu, je n'en devais sortir qu'avec un autre duel, il m'eût été impossible de le croire. Au reste cette seconde querelle devait avoir

pour moi une plus prompte et plus heureuse issue que la première. Nous venions, en nous jetant, pénétrés de joie, dans les bras l'un de l'autre, de dépasser enfin la frontière russe; mais dès lors, livrés à nous-mêmes au milieu de la détresse haineuse des Prussiens tant rançonnés, pillés et humiliés, tout nous manqua. Or, si la faim met, dit-on, le loup hors du bois, beaucoup de nous ont éprouvé qu'elle ne fait que trop sortir l'homme de son caractère. Celui de mon compagnon de captivité avait été, jusque-là, plein d'une douceur égale et bienveillante; il en changea soudainement, et voici comment :

Le 8 août nous approchions de Friedland, lorsque, pressés par une faim dévorante en vue d'un château et d'une chaumière, nous hésitâmes. Lui, voulait s'adresser au châtelain pour demander un déjeûner que nous aurait probablement refusé ce seigneur prussien; et moi, redoutant cette humiliation, je résistai, j'entraînai mon compagnon affamé dans la chaumière, où pour quelque argent nous devions obtenir, sans rien risquer, un repas à la vérité moins succulent. Le malheur voulut que, malgré notre appétit et la bonne volonté d'une pauvre paysanne, le festin de lait aigre et de détestable pain qu'elle nous servit ne fût réellement pas mangeable. De là une altercation où tout à coup, l'instinct animal l'emportant, le major, ivre de faim, m'injuria. Je le rappelai à son âge et à son grade plus avancés que les miens, j'invoquai sa modération habituelle; mais il avait perdu la tête, et au lieu de me faire des excuses il leva la main sur moi.

C'en était trop; nous courûmes à notre chariot, où

trois sous-officiers, échangés comme nous, nous attendaient. Nous y dérobâmes à leur insu nos mauvais sabres de Kalmouks, et, disparaissant dans un verger, nous y choisîmes le terrain de notre combat. Ce fut une clairière étroite, où se trouvait une jolie chaumière isolée et en ce moment fermée et inhabitée. Nous avions à peine mis bas nos habits que, dans sa fureur, le major se précipitant sur moi me fit reculer, et me blessa légèrement au bras. En même temps il m'invectivait avec tant de violence, qu'à mon tour, irrité enfin, je le chargeai, le fis rompre, et lui coupai le poignet d'un coup de sabre. Il tomba à la renverse; et là, désarmé, hors de combat, étendu à terre, sa folle exaspération croissait encore; il m'appelait assassin, il me traitait de scélérat. La raison ne lui revint qu'en me voyant lui tendre la main et le relever, puis courir au puits voisin pour laver sa plaie et ses vêtements, déjà couverts du sang qui jaillissait abondamment de sa blessure. Alors seulement mon pauvre compagnon rentra dans son caractère. Dès qu'il fut pansé aussi bien qu'il était possible, et toutes les traces de sang effacées, nous revînmes à notre chariot, où nous remontâmes sans que nos sous-officiers se fussent aperçu de cette aventure. Telle fut ma bataille de Friedland!

Ce jour-là même le major se fit mieux panser dans cette ville; et le surlendemain 10 août, redevenus meilleurs amis qu'auparavant, nous nous séparâmes à Kœnigsberg. Le 14 j'étais à Elbing, et le 19 à Berlin, après une autre querelle à peu près semblable, où le tort cette fois fut de mon côté, mais dont je me tirai

pareillement. Enfin, le 1er septembre, je revis Paris, l'Empereur et ma famille, à laquelle seule, peut-être, ce récit de ma captivité ne paraîtra pas hors de propos, et d'une longueur trop fatigante.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME LIVRE

# LIVRE VINGT-TROISIÈME.

## CHAPITRE I.

Je retrouvai l'Empereur rentré au centre de sa puissance agrandie et de notre France victorieuse, riche, heureuse, dominatrice en lui de l'Europe entière! Tout se ralliait à sa fortune. Les expressions manquaient à l'enthousiasme. Un échange réunissait alors Flessingue à la France. Jérôme Bonaparte, déclaré Roi de Westphalie, venait de s'unir par un mariage au Sang Royal de Wurtemberg. On a vu que, pendant l'absence de Napoléon, la grande impulsion donnée à l'administration intérieure de l'Empire s'était à peine ralentie; que, instruit de tout et partout présent par le choix des hommes, par une correspondance active et journalière, et par un travail continuel, il avait, de ses camps comme de Saint-Cloud, gouverné la France! Toutefois son retour au milieu des grands Corps de l'État et de ses ministres fut signalé par un redoublement d'activité administrative, par le développement de nos institutions, mais aussi par l'accroissement illimité du pouvoir impérial. Malheureusement il allait bientôt en faire, au dehors par une entreprise nouvelle, et au dedans par l'épuisement

qu'elle imposa, un fatal usage. Quant à ses principaux actes de cette époque, en voici la nomenclature ;

Le nom d'Empire fut convenablement substitué à celui de République ; le Code Civil, légitimement appelé Code Napoléon ; l'interprétation des lois fut attribuée au Gouvernement qui les avait faites ; l'inamovibilité des juges fut ajournée au 1er mars 1808, faculté épuratoire encore indispensable à conserver après un renouvellement si récent et si complet de toute la magistrature. On vit aussi, après le partage du Corps Législatif en commissions délibérant à huis clos sur les rapports destinés à être discutés publiquement, la suppression du Tribunat, superfétation sans homogénéité avec l'esprit du gouvernement d'alors. Le maximum des pensions fut doublé et porté à vingt mille francs, libéralité reconnaissante, convenable pour un trésor que la victoire, la vente de la Louisiane aux États-Unis, et une habile administration, venaient d'enrichir d'une réserve égale à la moitié des revenus d'une année entière.

Bien plus, estimant que la renommée, le plus précieux des biens, devait comme les autres biens pouvoir se transmettre, Napoléon osa annoncer une prochaine création de titres nobiliaires, sans prérogatives, mais transmissibles avec majorats, et destinés à récompenser des services éclatants de toute nature. C'était une autre Légion d'Honneur, accessible à tous comme la première ; un moyen de plus de gratitude après tant de dévouements, guerriers et civils, pour la défense et la reconstruction d'une société dissoute ; c'était tout à la fois, en faisant dater de la gloire de son

règne une foule d'illustrations, briser la barrière trop exclusive élevée entre les vieilles origines et les nouvelles. C'était aussi une borne posée à l'esprit révolutionnaire; c'était enfin une voie de rapprochement, un gage d'alliance entre le génie de la nouvelle société française et celui des autres sociétés européennes, sans quoi ces deux principes, jusque-là trop destructifs l'un de l'autre, eussent été incompatibles.

A ce propos, je ne sais pourquoi l'on s'étonne que Napoléon ait voulu qu'on s'honorât de ses ascendants; que, à un juste orgueil personnel, conscience de son propre mérite, on joignît un orgueil héréditaire, celui de famille : orgueil d'instinct commun à tous, aussi ancien que le monde, principe de toute société, et qui en perpétue le bon ordre et la moralité. En effet, sans ce lien des générations, et du passé au présent et à l'avenir, inhérent à la nature morale de l'homme et qui le distingue des animaux, quelle reconstruction sociale et durable eût été possible? Ce fut l'erreur de la Révolution de 1789, lorsque, dans l'emportement inévitable d'une lutte aussi passionnée, elle prétendit vainement détruire ce principe, au lieu de n'en corriger que les abus.

Napoléon d'ailleurs pensait que la démagogie seule est capable de croire à l'existence possible d'une grande nation sans aucune hiérarchie, à la viabilité d'un être inorganisé, d'un corps sans tête; que cette tête s'appelle Noblesse, Bourgeoisie, etc., etc., etc., il n'importe; mais enfin, sans une classe élevée, se recrutant des supériorités de toute nature, et placée entre des masses toujours passionnées, ignorantes, incapables

de se conduire, et le chef qui les gouverne. Cela était aussi absurde à ses yeux que l'autre extrême, c'est-à-dire que la pensée contraire d'une Aristocratie surannée, qui se prétendrait, au dix-neuvième siècle, inaccessible à toutes les notabilités nationales surgissant du sein des masses.

Mais continuons. C'est encore de cette même année 1807 que date notre Code de Commerce. Ce travail avait été provoqué du fond de la Prusse par l'Empereur, à la nouvelle d'une faillite de trente millions. Il fut terminé sous ses yeux, en quatre séances qui durèrent chacune, sans relâche, un jour entier. Une loi bienfaisante acheva définitivement la dotation des hospices; une autre régla les attributions du corps des Ponts et Chaussées, la protection des travaux publics contre l'intérêt privé; les budgets des dépenses et recettes s'équilibrèrent sans emprunt, en dégrevant cependant de vingt millions l'impôt direct! Un cadastre général et parcellaire fut décidé; à l'institution heureuse d'une caisse de service, et à l'exigence de la tenue générale des comptes en parties doubles, qui accrut les recettes et établit l'ordre le plus exemplaire dans nos finances, on ajouta la création d'une Cour des Comptes, sous un Premier Président dont la renommée d'intégrité est vivante encore (1).

Alors aussi Paris vit s'élever ces magnifiques abattoirs, ces marchés couverts, et ce grenier de réserve, qui attestent les soins de Napoléon pour la salubrité, pour la subsistance et le mieux-être du peuple.

(1) Le marquis de Barbé-Marbois.

Pour tout dire, afin de rester libre de suivre bientôt sans interruption un autre ordre de souvenirs, et en anticipant de quelques mois sur l'ordre des temps, rappelons ici l'achèvement de la célèbre colonne de bronze d'Austerlitz, la fondation de l'arc de triomphe de l'Étoile, du monument actuel de la Bourse et des vastes entrepôts de notre commerce. Citons surtout un bienfait bien autrement grand, le perfectionnement de la plus utile de ses institutions, celle de l'Université, telle à peu près qu'elle existe de nos jours, avec son École Normale, son Grand Maître et ses dotations. Le complément de cette admirable conception, de cette vaste et forte concentration morale et intellectuelle sous la main du Gouvernement; de ce foyer de toutes les lumières du cœur et de l'esprit rayonnant sur tout l'Empire, fut terminé en vingt-neuf séances! Napoléon couronna cette œuvre par l'heureux choix et du Chef et du Conseil célèbres qui devaient la diriger. Un règlement acheva de constituer le culte des Juifs, de déterminer les devoirs qui feraient d'eux des citoyens, et commencerait à réformer leurs mœurs usuraires. Parmi tant d'actes dignes de mémoire, et en comprenant ici l'année suivante, n'oublions pas le compte rendu par l'Institut de l'état des Lettres et des Sciences; la distribution des prix décennaux, et la naturalisation en France des savants étrangers les plus renommés. Montrons encore l'achèvement des quatre grandes routes qui devaient unir la France à l'Italie; l'avancement rapide des canaux de Saint-Quentin, du Nord, et du Rhône au Rhin; la transformation,

en terres saines et fertiles, des marais pestilentiels de Bourgoing, du Cotentin et de Rochefort. Ajoutons enfin l'augmentation, jusqu'au triple, du taux des pensions précédemment accordées à plusieurs Princes de la branche d'Orléans; les honneurs rendus aux restes de Bayard, et le transport du cœur de Vauban aux Invalides. Il avait toutes les inspirations magnanimes, toutes les nobles passions : il y avait en lui de quoi faire plusieurs grands hommes!

Ainsi les prodiges de la paix marchaient simultanément avec ceux de la guerre. Le jour, la nuit, pendant ses repas, et dans ses camps comme dans ses palais, il se faisait instruire de toutes les productions nouvelles des sciences et des lettres, et souvent lui-même, par une lecture rapide, en voulait juger. La plus vive impulsion leur fut donnée, ainsi qu'aux arts, aux métiers, et aux perfectionnements de toute nature sur la surface de l'Empire entier. Alors surtout les prix et les prêts institués pour l'encouragement des découvertes utiles portèrent leurs fruits. Chaque jour vit éclore des inventions notables, telles que celles de la soude par le sel marin, du sucre indigène, de l'indigo par le pastel, et s'élever une foule de fabriques rivales des fabriques anglaises.

Le premier jour de la conférence de Tilsitt les premiers mots, les seuls qu'il avait été possible de recueillir, avaient été significatifs. Alexandre avait commencé : « Je n'ai point, avait-il dit, moins de griefs que vous « contre l'Angleterre! » A quoi Napoléon, en l'embrassant, avait répondu : « En ce cas la paix est

« faite! » Le résultat de cette entrevue avait répondu à ces paroles : ce fut l'accession, d'abord franche et entière, de la Russie au Système Continental, système immense, dont le triple but consistait : premièrement, dans le consentement, volontaire ou forcé, de tout le Continent, à exclure de tous ses ports le commerce britannique; secondement, dans la substitution de l'industrie manufacturière continentale à l'industrie et au commerce britanniques; troisièmement enfin, dans la paix maritime et la liberté des mers, arrachées à l'ennemi commun par la ruine de ses finances, ou même de sa marine écrasée sous la coalition des forces navales de l'Europe entière.

De ces trois buts le premier venait d'être atteint; le troisième devait être la conséquence des deux autres. Quant au second, le déplacement de l'industrie fabricante, cet heureux résultat des efforts de Napoléon lui survit; il s'accroît de plus en plus chaque jour encore. Quelques années suffirent au premier développement d'une œuvre aussi grande. Jusque-là cette industrie manufacturière avait été le monopole à peu près exclusif de l'Empire Britannique; le génie créateur de Napoléon, secondé par toutes les inventions de la science qu'il sut exciter, l'arracha à l'Angleterre. Il a doté le Continent de cette industrie, aujourd'hui rivale active du commerce anglais. C'est là l'une des traces profondes, et des plus remarquables, que la vie de ce grand homme a laissées au monde; c'est l'un des grands services qu'il a rendus aux générations présentes, l'un des grands pas qu'il a fait faire au dix-neuvième siècle, l'un de ceux pour les-

quels les peuples du Continent, et surtout celui de la France, lui doivent une admiration reconnaissante!

Mais le succès entier et complet de ce système dépendait de sa durée : comment l'obtenir? L'Europe captive, soumise au blocus continental, allait être assiégée sur toutes ses mers. Privation ou renchérissement excessif de toute denrée exotique; cessation de tout commerce maritime; restriction, aux communications par terre, de toutes transactions mercantiles; comment imposer ce changement d'habitudes, cette gêne, cette ruine à tant de peuples; leur en faire comprendre le but, les y résigner, les entraîner à sacrifier volontairement ainsi le présent à l'avenir? Cela était impossible à obtenir de bon gré; l'ascendant de l'énorme puissance de Napoléon, alors parvenue à son apogée et habilement exercée, pouvait seul les y contraindre.

Ici, quelque restreinte qu'elle soit à ce que j'ai vu et entendu, ma tâche, j'en conviens, me devient pénible. Comment expliquer, autrement que par les séductions du succès et l'habitude de tout vaincre, les entraînements d'une puissance humaine, qui va se croire assez irrésistible pour s'étendre démesurément sans s'affaiblir; pour tout entreprendre à la fois; pour satisfaire simultanément toutes les ambitions, enfin pour les imposer violemment, au dehors comme au dedans, et moralement comme matériellement, aux deux extrémités les plus éloignées de l'Europe entière! Une grande alliance, mais lointaine, mais obtenue de l'exaltation soudaine d'un jeune Autocrate et de son ambition naissante au milieu des désappointements d'une

défaite, suffit-elle pour justifier tant de confiance?

L'Autriche et la Prusse, mutilées, sont encore à contenir; quatre Royaumes de famille, ceux de Milan, de Naples, de Hollande et de Westphalie, à peine fondés, sont encore à raffermir; l'Angleterre, mise au ban du Continent qu'elle assiége, ne peut plus être vaincue que par la durée ruineuse de cet ostracisme; la paix continentale est obtenue. Ne semble-t-il donc pas que, après quinze ans de guerre, il faille surtout se reposer, refaire et concentrer ses forces au foyer de sa puissance? N'est-il pas évident que, même avec ces forces imposantes ainsi ménagées, une prudente politique suffira à peine, au milieu de tant de Princes et de Peuples subjugués, pour les maintenir dans une alliance forcée, offensive à l'Angleterre, et aussi nuisible à tant d'intérêts présents? Ce fut pourtant alors, que l'irritation de l'Empereur contre la résistance du Pape, et son mépris pour la famille régnante en Espagne, l'entraînèrent à se créer, d'une part, de nouveaux embarras intérieurs, et de l'autre, une nouvelle guerre continentale qui, devenant de toutes la plus ruineuse, en réveilla d'autres : triste effet du double envahissement du reste de l'État Romain et de la Péninsule Ibérienne!

C'était cependant bien assez d'une guerre maritime, et sur toutes les mers, sans en affronter deux autres du genre le plus dangereux, l'une religieuse, l'autre nationale. La première, il faut bien le dire, était difficile à éviter, mais elle fut bravée sans assez de ménagements; quant à la seconde, méconnaissant l'orgueil d'un grand peuple inapprécié jusque-là encore, il se

crut tout permis avec son gouvernement, le plus méprisable, il est vrai, qu'il soit possible d'imaginer.

Mais, avant de le suivre dans cette voie si dangereuse et d'en grouper les événements, achevons le récit des faits qui s'en détachent. Après Tilsitt on vient de voir Napoléon administrateur et législateur, d'abord à Saint-Cloud, puis à Fontainebleau. C'est là qu'il apprend l'attentat des Anglais contre Copenhague. Aussitôt, profitant de l'indignation universelle, il hâte la rupture de la Russie avec la Suède et l'Angleterre; il entraîne l'Autriche, par la restitution de Braunau, dans son système continental. En même temps il a fait ressaisir vigoureusement Corfou et les Iles Ioniennes; il réorganise sa flottille; il continue à disperser sur l'Océan, en corsaires, ses frégates, et jusqu'à ses vaisseaux de ligne; il en rassemble d'autres, en escadres, dans la Méditerranée, et ordonne au Roi de Naples, son frère, la conquête de la Sicile.

Ce fut aussi de Fontainebleau que, le 16 novembre 1807, il partit pour l'Italie. Chacun de ses pas dans ce Royaume fut ineffaçablement marqué par les actes nombreux d'une administration dont on n'admirera jamais assez l'active et intelligente bienfaisance. Le 21 il fut à Milan, d'où il dicta, le 25, de nouveaux décrets plus que jamais hostiles au commerce britannique. Le 29 il entra dans Venise, qu'il consola par les grands travaux ordonnés pour l'amélioration de son port, de ses canaux, et par plusieurs autres décisions, toutes destinées à relever la splendeur de cette ville.

Ce fut là qu'eut lieu sa première entrevue avec Joseph, depuis l'avénement de celui-ci au rang des Rois.

On dit même, ce qu'il m'a été impossible de vérifier, qu'il y fut question du passage de ce Prince du Trône de Naples à celui d'Espagne. A son retour à Milan, on remarqua dans Mantoue une autre entrevue, mais d'un résultat bien différent. Il y revit Lucien, qu'il essaya de tenter encore par l'offre du Trône de Portugal et du mariage de sa fille avec le Prince des Asturies. Cette fille était d'un premier lit; Lucien laissa l'Empereur en disposer. Mais cette fois de plus il persista à préférer sa vie paisible et littéraire dans l'État Romain, et sa fidélité pour l'épouse divorcée qu'il avait choisie, à toutes les séductions ambitieuses de son frère.

Milan revit Napoléon pour la dernière fois, le 15 décembre. Il y reçut les adieux de la Reine Régente et du jeune Roi de l'Étrurie cédée à la France et à la sœur aînée de Napoléon comme Grand-Duché, en échange du Royaume de Lusitanie. Ce Royaume, comme on va le voir, venait d'être créé dans le démembrement du Portugal.

Un troisième décret contre l'Angleterre; divers perfectionnements à la constitution italienne; l'élévation de Melzy au Duché de Lodi, et celle du Prince Eugène, déclaré héritier du Trône de Milan, au rang de Prince de Venise, tels furent ses principaux actes dans ce Royaume qu'il ne devait plus revoir. Napoléon partit de Milan le 24 décembre; il arriva à Paris le 1er janvier 1808.

Mais pourquoi quitter l'Italie sans achever, en quelques mots, de rappeler la grande querelle politique et religieuse qu'il y laissa de plus en plus engagée et

indécise. L'une de ces époques remarquables appartient à cette année 1807. Le Pape, depuis 1802, se plaignait des lois organiques du Concordat, de leur extension au Royaume d'Italie; il refusait sa consécration aux Évêques italiens. Toutefois, se restreignant, il semblait ne plus exiger que leur présence à Rome pour y recevoir cette institution. Il n'avait d'ailleurs point reconnu encore les Rois de la création de l'Empereur; et, se déclarant neutre, il laissait ses États ouverts aux intrigues de l'Angleterre. Napoléon de son côté, sans contester la suprématie religieuse de la Tiare, se plaignait des hostilités qu'il avait partout rencontrées dans les délégués de Rome. Il alléguait avec raison les nombreux services que, dans l'Empire et dans ses conquêtes, il ne cessait de rendre à la Catholicité; mais, inflexible sur les lois organiques du Concordat, il se refusait à laisser les évêques aller prendre collation au Vatican. Il s'opposait, dans tous ses États, à la recrudescence des ordres monastiques; il exigeait une création plus nombreuse de Cardinaux français, le consentement du Pape à un Concordat allemand; il menaçait enfin de réduire à la seule ville de Rome la puissance temporelle du Saint-Père, s'il persistait à souffrir dans ses États les machinations anglo-siciliennes, l'assassinat de nos soldats, et à se séparer du système continental.

Cette menace avait été exécutée le 1er novembre 1807; elle venait de rompre les négociations. Toutefois l'Empereur, en maintenant la liberté des cultes, n'en avait que plus redoublé, par une multitude de soins et de concessions, la protection efficace qu'il

accordait, dans tout l'Empire, au clergé de la religion romaine!

C'était, dans son dernier voyage en Italie, cette situation hostile avec Pie VII qui, changeant ses projets, l'avait détourné de Rome. Jusques ici, quelque délicates que soient des questions pareilles, quelque répugnance qu'on éprouve à ne point donner entièrement raison au plus faible contre le plus fort, si d'une part on peut accuser Napoléon de précipitation et déjà d'abus de puissance dans l'exécution d'un projet trop vaste, comment, d'autre part, ne point admettre que le Saint-Père n'avait pas assez compris les nécessités de la position de l'Empereur, et que, cédant aux passions qui l'entouraient, il s'était trop roidi, peut-être, dans l'intérêt inopportunément exagéré de sa puissance temporelle et spirituelle. Il semble donc que jusque-là les torts n'étaient pas entièrement d'un seul côté, comme ils le devinrent, et malheureusement avec excès, dès l'année suivante. On verra qu'ils éclatèrent alors par l'envahissement de Rome elle-même, par un commencement d'emprisonnement du Pape au château Saint-Ange, et par l'enlèvement des Cardinaux italiens et napolitains, sous prétexte que sujets de l'Empereur et de son frère, et rappelés par eux, ils leur devaient avant tout obéissance. Ces violences, et leur suite plus fâcheuse encore, seront bientôt l'un des tristes souvenirs qu'on sera forcé de retracer.

Maintenant un autre souvenir, bien plus fatal s'il se peut, nous appelle. Celui-ci, comme un spectre funeste attaché à la grande fortune de l'Empereur,

s'élève, et attire inévitablement nos regards dans la Péninsule Ibérienne; il va terminer le récit des faits les plus importants de l'année 1807, et nous conduire à l'année suivante.

---

## CHAPITRE II.

L'Espagne avait eu un grand et beau mouvement d'indignation le 21 janvier 1793 : elle avait déclaré la guerre à la France! Mais, déjà dans les indignes mains de Godoï, elle avait été bientôt vaincue; et ce favori s'était effrontément fait appeler *Prince de la paix*, de cette paix honteuse résultat de sa défaite!

Dès lors, se retournant, plus honteusement encore, et pactisant avec la Révolution Française victorieuse, Godoï avait prétendu profiter, par l'intrigue, du malheur de la Famille Royale française déchue, qu'il n'avait pas su venger. On l'avait vu sacrifier l'honneur et livrer les intérêts de l'Espagne à la France, d'abord pour jouir plus paisiblement de sa scandaleuse fortune, puis dans le fol espoir de placer sur les débris du trône sanglant des Tuileries un Prince du sang espagnol.

Dès le 18 Brumaire Napoléon avait su tourner à son profit cette lâche et perfide politique. Vendant à Godoï sa protection il avait, par lui, entraîné l'Espagne à solder nos victoires continentales, et bientôt à partager le poids de nos défaites maritimes. Cependant, le désastre de Trafalgar et la conquête de Na-

ples ayant comblé la mesure de ces sacrifices, Godoï, dès que la coalition de 1806 éclata, conçut la traîtreuse pensée de surprendre la France dans le sud, la croyant engagée pour longtemps contre le nord de toute l'Europe. De là sa proclamation hostile la veille d'Iéna. Mais, la Prusse ayant succombé le lendemain, on se souvient du pardon imploré par ce favori, et obtenu au prix de la reconnaissance de l'avénement de Joseph au Trône de Naples, de la coopération de Charles IV au système continental, et de l'élite des forces espagnoles livrée en otage à la Grande Armée et qu'on vit bientôt, sous La Romana, transplantée de Madrid vers Copenhague.

Ainsi, et plus que jamais, l'Espagne, après Tilsitt, semblait être enchaînée à la fortune de la France. Et pourtant c'est à dater de cette époque que, dans cette péninsule, une plaie, de plus en plus mortelle à la puissance de Napoléon, va commencer à s'ouvrir par l'envahissement du Portugal. Londres y régnait; le Système Continental commandait à l'Empereur d'y frapper un coup sensible au commerce britanique; la nécessité le justifiait. Ce coup fut aussi rapide que la foudre! un mois suffit. Junot, avec vingt-cinq mille hommes, était entré en Espagne, le 18 octobre 1807; le 30 novembre il était maître de Lisbonne! La veille de ce jour, et sans coup férir, la Maison Royale de Bragance, emportant cinq cent millions, et suivie de dix mille sujets fidèles, avait abandonné cette capitale pour aller régner sur le Brésil.

Si Napoléon se fût contenté de ce résultat; s'il eût satisfait l'orgueil castillan par l'appât de la réunion de

cette conquête au Trône de Madrid à la paix universelle, et par la reprise de Gibraltar qu'il promit alors, on peut croire, toute ruineuse qu'était notre alliance, que son ascendant sur l'Espagne l'eût maintenue fidèle, pendant tout le temps indispensable pour achever la ruine de l'Angleterre. Telle avait été peut-être sa pensée première. S'il en dévia, s'il prétendit bientôt régner, par lui-même et par les siens, sur la Péninsule Ibérique comme sur l'Italienne, il faut attribuer cet entraînement d'une ambition, dont l'effort le plus pénible, a dit Champagny, « était de se borner dans le succès » : premièrement, à l'excitation du coup porté à Copenhague par l'Angleterre, violence odieuse qui lui sembla, dit-on, en autoriser de pareilles dans l'intérêt du système continental; secondement, à la facilité trop séduisante de la conquête du Portugal, et à l'espoir d'une fuite semblable de la branche des Bourbons d'Espagne; troisièmement enfin, au mépris que lui inspiraient cette Famille Royale espagnole, son ruineux et absurde gouvernement, et surtout l'abjection de ses discordes intestines, qui éclatèrent à l'Escurial et à Aranjuez.

Les dates des principaux événements concordent pour appuyer cette conjecture. En effet, jusqu'à la fin d'octobre, l'Empereur semble ne songer qu'à l'envahissement du Portugal et à resserrer son alliance avec Madrid. Il promet Gibraltar à l'Espagne; une Principauté des Algarves à Godoï; un Royaume de Lusitanie à l'Infant espagnol en échange de la Toscane. Le reste du Portugal demeurera en séquestre jusqu'à la paix générale; les colonies de ce Royaume

seront partagées entre la France et le Roi d'Espagne à qui l'Espagne est garantie, et qui même prendra le titre d'Empereur des Deux Amériques! Tel est le traité de Fontainebleau du 27 octobre 1807.

Mais dès le 30, trois jours plus tard, la discorde éclate à la Cour de l'Escurial. D'une part la Reine avait livré à Godoï toutes les avenues du trône, afin d'en exclure son fils Ferdinand dont elle redoutait l'inimitié. D'autre part, dans ce péril, Ferdinand venait de rechercher en secret l'appui de Napoléon. Il offrait de s'attacher à lui par un mariage. En même temps il se préparait à dessiller les yeux de son père sur sa trop coupable mère et sur son scandaleux favori; à dépouiller ce misérable de ses usurpations et à l'en punir. Mais, surveillé de près et trahi par une femme, ce Prince faux par faiblesse, obstiné par ignorance et incapacité, se laisse surprendre. Aussitôt la Reine, ivre de haine, le fait saisir. Elle l'accuse hautement d'avoir attenté à la couronne de son père, à la vie de sa mère; peut-être même l'eût-elle sacrifié à son implacable vengeance, sans Godoï qui du moins n'était pas cruel. Effrayé, d'ailleurs, de rencontrer dans cette intrigue du Prince la main de notre ambassadeur, il se contente de forcer Ferdinand à demander grâce, à dénoncer ses complices; et, le relâchant, il détourne à demi sur eux le coup dont la Reine avait voulu frapper Ferdinand lui-même.

Cependant, au milieu de ce scandale, le Roi, aveugle instrument de la Reine et de Godoï, a, comme son fils, invoqué les conseils et l'appui de l'Empereur. Bientôt même c'est l'Espagne entière aussi qui, éprise de

Ferdinand par aversion contre Godoï, appelle Napoléon au secours de ce jeune Prince. C'est alors surtout que l'Empereur, ainsi attiré, cède à une tentation trop grande. Ne sachant plus, dans cette Péninsule dont il méprise plus que jamais le gouvernement, en qui mettre sa confiance, il s'abandonne de plus en plus à l'ambitieuse pensée de s'en emparer, de la régénérer, et de ne s'y plus appuyer que sur lui-même !

Déjà, pendant son voyage en Italie, le 22 novembre 1807, un second corps d'armée de vingt-sept mille hommes était entré en Espagne, sous Dupont. Le 9 janvier 1808 une troisième armée pareille, sous Moncey, y pénètre encore. Jusque-là ces corps pouvaient paraître des renforts destinés à l'occupation du Portugal; mais d'autres troupes les suivaient, mais une conscription de quatre-vingt mille hommes, anticipée sur 1809, venait d'être appelée aux armes, et dans le mois de février un quatrième corps, celui-là de douze mille hommes, s'était avancé de Perpignan dans la Catalogne !

Ainsi, dès le 15 février 1808, soixante et dix mille Français et Italiens avaient été introduits, après Junot, dans la Péninsule. L'Espagne les avait reçus en amis; ils y étaient hébergés et nourris par elle, quand tout à coup elle les voit, d'une mer à l'autre, se saisir de Barcelonne, de Figuières, de Pampelune et de Saint-Sébastien ! Ces citadelles sont surprises : les unes par d'insidieux subterfuges, les autres par l'étonnement d'une menace de guerre en pleine paix; Pampelune, par un coup de main violent et inattendu. On n'a pas même supposé un accord secret avec Madrid; on s'est con-

tenté d'alléguer la raison militaire, une plus grande sûreté qu'on trouve à cette occupation, prétendant qu'ainsi la bonne harmonie entre les deux armées et les deux peuples n'en sera que plus assurée et plus solide.

Quant à la prise de possession de Saint-Sébastien, elle se passa régulièrement, par un accident fortuit, ce qui sembla légaliser les trois autres violences. Murat était à Bayonne. Il avait destiné à l'enlèvement de cette citadelle huit bataillons de grenadiers commandés par Exelmans. Mais cet ordre avait révolté la loyauté de ce colonel : « J'irai, s'était-il écrié, « et je réussirai, mais seul! Je n'userai point de dé- « tours et j'aborderai franchement le gouverneur. » Ce cri de la conscience de l'aide de camp gagna celle du général : Murat consentit; Exelmans se présenta seul dans la forteresse. Le Duc de Mahon commandait cette province, c'était un Crillon : il refusa de recevoir dans Saint-Sébastien une garnison française! « C'est votre « droit et votre devoir, répliqua l'aide de camp, « franchement j'en ferais autant à votre place! Mais « cela peut avoir des suites bien graves. Venez donc « vous en expliquer à Bayonne avec le Prince. — Et « si l'on m'y retenait, répondit le gouverneur? — « Vous y retenir! s'écria Exelmans, une trahison! « Oh, quant à cela, vous y serez libre comme ici, « c'est moi qui vous en réponds et sur ma tête! »

Il y eut dans cette exclamation d'un cœur tout guerrier tant d'entraînement, que la loyauté de cet aide de camp eut à Saint-Sébastien le même ascendant que dans Bayonne : le Duc de Mahon s'y confia;

Exelmans l'amena à notre quartier général; mais, comme il était impossible de s'entendre, on convint d'en référer à la Cour d'Aranjuez, d'où l'ordre vint au gouverneur de remettre sa citadelle à l'armée française.

Cependant les flots de nos conscrits, se succédant, inondaient déjà les deux Castilles. Murat en alla prendre le commandement. Bientôt la Reine et Godoï, qu'on ne daigna plus tromper, aperçoivent les têtes de nos colonnes menacer Madrid et se voient tacitement indiquer l'Amérique pour refuge. Quant à la trop confiante Espagne, elle commençait à s'indigner. Mais, dès longtemps pénétrée d'admiration pour l'Empereur, de pitié pour son Roi, et aveuglée par sa haine contre le Prince de la Paix, elle doute encore; elle se flatte de la reprise de Gibraltar; elle espère que Napoléon protégera Ferdinand, et qu'il va faire enfin justice du favori qu'elle déteste. Cette intervention d'un grand homme ne lui semble pas une humiliation, s'il l'affranchit du joug honteux qui, depuis vingt ans, souille le trône de ses maîtres. Que Godoï succombe, et la nation applaudira! Napoléon sera son libérateur : elle lui rendra grâce de sa délivrance!

De son côté le favori, éperdu au milieu de cette invasion progressive et silencieuse, et de cette haine universelle, ne songe plus qu'à y échapper. Il ne se dissimule plus le but de l'ambition de l'Empereur; il voit que le traité de partage du Portugal n'existe plus; que sa Principauté des Algarves est un vain rêve; que, à tant de désastres que l'Espagne lui reproche, elle va lui devoir encore, ou sa mutilation jusqu'à l'Èbre,

ou peut-être son asservissement total à la France. Dans son désespoir il essaie vainement d'éloigner ce fatal dénoûment de ses intrigues. Ce mariage projeté par Ferdinand avec une Princesse impériale, et qu'il vient de lui imputer à crime, c'est maintenant lui-même qui le propose, mais vainement; puis il fait écrire à l'Empereur, par le vieux Roi, une lettre suppliante. Enfin, terrifié de la réponse rude de l'Empereur et du renvoi d'Izquerdo, son émissaire, il reprend son projet de faire abandonner l'Espagne à ses vieux maîtres : il veut, pour dernière trahison, qu'ils imitent la malheureuse Maison de Bragance; il les décide à s'échapper secrètement par Séville et le Quadalquivir, et à se réfugier en Amérique, où sa faveur tranquille continuera de régner sur leur vieillesse!

C'était là, selon quelques témoins, ce qu'espérait Napoléon. Il comptait ainsi devenir maître, sans coup férir, d'un Trône laissé vide par une Dynastie qu'il croyait méprisée. Cependant, comme de cette émigration devait résulter pour l'Espagne la perte de ses colonies, quand d'une main il poussait dehors cette infortunée famille, de l'autre il prescrivait à son amiral, alors à Cadix, de l'y retenir captive!

Mais, de quelque mystère que Godoï s'environne, les préparatifs de cette fuite la dénoncent à ce peuple qu'il abandonne, après l'avoir livré à la France. La Cour était à Aranjuez. A la nouvelle du projet de départ, ébruitée par Ferdinand, l'émotion populaire commença le 16 mars; elle arracha du Roi la fausse promesse d'y renoncer. Néanmoins, le lendemain, l'insurrection devint générale. Elle éclata aux cris de :

*Meure Godoï!* Et Madrid y répondit par un soulèvement pareil. Le résultat en fut l'abdication de Charles IV, l'avénement de Ferdinand VII, et le pillage des biens du favori disparu dans la tempête. On pendit ses bustes; lui-même fut découvert, le 19, à demi mort de faim dans un grenier; il en fut arraché tout sanglant, et précipité dans un cachot pour y attendre son jugement et son supplice.

Murat était alors à Buytrago, à deux journées de Madrid; il s'avançait par l'ordre de l'Empereur sur cette capitale. Dans le milieu de la nuit un officier déguisé, envoyé par la Reine d'Étrurie, vint lui annoncer la révolution d'Aranjuez. Murat marchait sans instructions : son anxiété fut grande. Il maudit avec emportement l'ignorance où Napoléon le laissait sur le but de son expédition. Le Portugal et Gibraltar en étaient l'objet apparent; mais évidemment il s'agissait du sceptre de la Péninsule entière. Impatient de s'en saisir, tantôt, craignant qu'il ne lui fût pas destiné, il s'écriait que l'Empereur le traitait comme un officier subalterne; tantôt, se considérant comme l'ami et le protecteur déclaré du Prince de la Paix, et n'envisageant que le point d'honneur, il donnait l'ordre de presser la marche sur Madrid; il ne songeait qu'à se précipiter, à disputer, à arracher cette victime à toute l'Espagne. Il se plaisait même à ce danger. Dans son exaltation un peu théâtrale, il ne répondait aux objections des siens qu'en s'écriant avec le héros d'Homère et de Racine :

> A ses persécuteurs opposons cet asile;
> Qu'ils viennent le chercher sous les tentes d'Achille!

montrant ainsi le modèle qu'il s'était choisi, par cette citation d'un rôle toujours présent à son imagination guerrière et chevaleresque !

Toutefois il expédie Monthyon, son sous-chef d'état-major, à Aranjuez; et, mieux instruit au retour de cet officier, il conçoit l'astucieux espoir de se saisir du sceptre espagnol, à son passage des mains du vieux Roi à celles d'un fils en révolte ouverte contre son père. C'est pourquoi il renvoie une seconde fois Monthyon à Charles IV, lui porter la promesse de s'opposer à son exil à Badajoz, et de protéger Godoï. En même temps il lui fait remettre le modèle d'une protestation contre son abdication forcée, protestation que le vieux monarque, irrité contre son fils, promit de signer de sa main débile.

Ce jour-là même, 23 mars, Madrid fut occupée par l'armée française. Mais, dès le lendemain, dans cette capitale, où Murat venait d'oser s'établir militairement, Ferdinand VII, qu'il se refusa à reconnaître, fit, aux transports de tout le peuple, son entrée royale!

---

## CHAPITRE III.

Ainsi, lorsque dans les rapports de l'Espagne avec la France, rien en apparence ne semblait changé, au fond tout venait de prendre une autre face. Ce n'était plus à un favori méprisé et détesté, se dérobant de ce Royaume, et en emmenant les possesseurs légitimes dans un autre monde, que l'Empereur avait

affaire; c'était à un jeune Roi, à la tête d'une nation exaltée, dévouée, qui se pressait autour de lui, le regardant comme son libérateur, et déjà comme son défenseur contre un envahissement progressif, qu'il n'était plus guère possible de déguiser.

Cependant nous ne paraissions encore là que comme alliés; et, comme le nouveau Roi réclamait l'aveu et l'appui de Napoléon, offrant toujours de s'unir à lui par un mariage; comme, d'autre part, son père avait protesté entre nos mains, l'Empereur se trouvait juge du différend.

A la nouvelle de cette révolution inattendue, une réponse célèbre de Napoléon à Murat, pleine d'inspirations prudentes et salutaires, montra toute sa perplexité, et qu'il comprenait toute l'étendue du danger de son entreprise. Mais, quand déjà les clefs de la Péninsule étaient entre ses mains; quand son armée avait pénétré jusqu'au cœur de ce Royaume; lorsque l'avénement national de Ferdinand allait rendre plus difficile et plus douteuse l'autorité de la France sur une alliée pourtant indispensable au système continental, comment renoncer à l'espoir d'une conquête aussi avancée, et au parti déjà pris, dans l'intérêt de la Dynastie nouvelle, de détrôner le dernier reste d'une Maison ancienne, sa rivale, pour lui substituer la sienne à Madrid, comme à Naples et sur la France!

S'il hésita, comme semble l'indiquer cette lettre, son hésitation dura peu, et Murat y contribua. Cet avénement si populaire de Ferdinand était un obstacle; mais de même que, avec son astuce méridionale, Murat venait de dicter contre ce Prince la protestation de

Charles IV, ce fut lui encore qui le premier suggéra la pensée funeste d'attirer Ferdinand hors de l'Espagne et de s'en saisir, comptant bien qu'alors le sceptre tomberait, de lui-même, des mains du vieux Roi dans celles du successeur qu'il plairait à Napoléon de lui choisir.

Ce qui est certain, c'est que Napoléon partit de Paris le 2 avril (1), et que, dès son séjour à Bordeaux, où il s'arrêta pour n'arriver à Bayonne que le 14, il était décidé sur le but et sur les moyens. Son entretien avec Monthyon dans cette ville en est la preuve. Ce général venait de lui apporter l'épée de François Ier, dont Murat avait demandé à Ferdinand VII la restitution. C'était Monthyon qui avait obtenu de Charles IV sa protestation. En la signant, le Roi et la Reine détrônés, soit clairvoyance sur les desseins de Napoléon, soit haine aveugle et furieuse contre Ferdinand, avaient déclaré à plusieurs reprises : « Qu'ils ne vou-« laient point laisser leur couronne au traître de fils « qui les en avait dépouillés ! Que, pour eux, ils étaient « dégoûtés du trône ! Que, las de régner, ils n'aspi-« raient plus qu'à une retraite quelconque, mais sûre « et tranquille, où ils pourraient finir leurs jours avec « leur cher Godoï, dont ils demandaient, avant tout, « la délivrance ! »

Je tiens ces détails certains de Monthyon lui-même. Ainsi, dans sa haine de mère, de femme outragée par un fils rebelle et usurpateur de son trône, dans sa passion de maîtresse éperdue du danger de son favori près d'être jugé et sacrifié après avoir peut-être divulgué leur honte, il était trop vrai que cette Reine,

(1) 1808.

entraînant son malheureux époux, n'avait protesté contre une abdication obtenue par la violence, que décidée à livrer sa couronne à Napoléon pour prix du salut de ce favori et de sa vengeance !

L'Empereur, après avoir entendu ce rapport, se l'être fait répéter et l'avoir écouté attentivement, avait congédié Monthyon sans s'expliquer ; puis, dans le même jour, il avait chargé Duroc de le sonder et de bien s'assurer s'il variait sur les circonstances d'un récit dont le sort de l'Espagne allait dépendre. Cela fait, l'ayant rappelé sans plus attendre, et après l'avoir longuement encore interrogé, il parcourut avec agitation la chambre où cette scène se passait, s'arrêta, et fixant un regard pénétrant sur son interlocuteur : « Qu'avez-vous pensé, lui dit-il, quand je vous ai en- « voyé avec Murat dans la Péninsule ?.... Bien ! je me « fie à vous, et vous allez voir que ce n'est point à « demi que je donne ma confiance ! » Alors, s'ouvrant en effet sans réserve, il ajouta : « Qu'il ne devait pas « souffrir plus longtemps qu'un Bourbon demeurât « sur un trône aussi puissant et aussi voisin de la « France ! Qu'il y avait à cela trop de danger, non « pour lui, mais pour ses successeurs, et que le mo- « ment d'y mettre ordre était venu ! » Dans cet entretien de plus d'une heure, il donna à ce général des instructions que les faits n'ont que trop divulguées. Après quoi, l'envisageant plus fixement encore : « Mais s'il survenait, reprit-il, quelque résistance, ré- « pondez, que feriez-vous ? » C'était à dire sans doute : que ferait Murat ? La réponse ayant été conforme à son attente, il le congédia par ces mots : « C'est bien ! « repartez ! vous m'avez compris ! »

On sait le reste : l'envoi à Ferdinand VII de Savary déjà parti de Paris avant le 1er avril ; l'annonce de l'arrivée de l'Empereur, d'abord à Madrid, puis à Burgos, puis seulement à Vittoria ; l'assurance verbale donnée au Prince des Asturies d'être reconnu Roi par Napoléon, s'il venait au-devant de lui se soumettre à son arbitrage ; les hésitations de Ferdinand, quand il fallut partir de sa capitale, à Burgos encore, lorsqu'il n'y trouva point l'Empereur, et le 14 surtout à Vittoria, où il refusa d'aller plus loin. Ce fut alors que Savary alla à Bayonne, d'où il revint avec une lettre insidieuse de Napoléon et l'ordre secret, si elle n'attirait pas le Prince hors de son Royaume, de l'en arracher d'une main comme usurpateur, en rendant de l'autre, au même instant, la couronne à Charles IV. Mais cette lettre et Savary suffirent pour décider le Prince à se livrer. Il est vrai qu'alors Ferdinand, engagé trop avant au milieu de notre armée, n'était plus guère le maître de rétrograder. On sait quels furent, à son départ de Vittoria, la colère du peuple plus clairvoyant que lui, et les efforts de la multitude pour arrêter et dételer sa voiture, efforts comprimés par la garnison française ; enfin l'arrivée de Ferdinand à Bayonne, le 20 avril. Là, quoique bien accueilli le matin et une seconde fois dans ce premier jour, de retour à son quartier, il reçut de Savary sa déchéance de ce trône usurpé, qu'il avait quitté avec une si aveugle confiance pour venir en recevoir l'investiture.

Dans les pourparlers, qui remplirent d'agitations les dix jours suivants, des mémoires ont fait connaître les vains efforts de l'Empereur pour obtenir, au prix

du Royaume d'Étrurie, la résignation de ce Prince et de son Conseil; l'invincible résistance de Ferdinand; la perplexité et peut-être les regrets trop tardifs de Napoléon; son attente impatiente de l'arrivée des vieux Souverains pendant cet intervalle du 20 avril au 1^er^ mai, qui sépara leur entrée à Bayonne de celle du Prince.

Dans ce triste drame ce ne fut pas l'adresse qui manqua à Savary chargé d'en régler la marche. Le jeune Roi, de tous les Princes d'Espagne le plus intéressé à se maintenir libre, avait été le plus difficile comme aussi le plus important à dérober au peuple qui l'adorait. Aussi était-ce lui qui venait d'être attiré le premier hors de son Royaume, et l'on a vu par quelles gradations d'un espoir trop habilement ménagé.

On put remarquer encore, dès son départ de Madrid, que sur sa route notre armée avait été disposée de façon que tout pas rétrograde lui fût devenu bien difficile. A Aranda, où je commandais un régiment, nos troupes avaient été échelonnées en conséquence; elles s'étaient ralliées derrière lui.

D'autre part, dès qu'il avait été assez éloigné de Madrid, et en dépit des ordres qu'il y avait laissés, Murat avait obtenu de la Junte du Gouvernement la liberté de Godoï, qu'Exelmans alla retirer de sa prison. Le salut de ce proscrit importait à l'ascendant de Napoléon sur le Roi et la Reine qui attachaient plus de prix à sa conservation qu'à celle de leur couronne. De son côté Godoï devait reconnaître à Bayonne un si grand service.

Ce malheureux se sentait tellement abhorré, que, en traversant Madrid, il se tint accroupi et blotti sous les pieds d'Exelmans, dans la voiture qui allait l'emporter, jour et nuit, hors de l'Espagne. Je me souviens que, à son passage à Aranda, les appréhensions étaient si grandes, qu'il fallut des précautions extraordinaires pour prévenir la fureur du peuple. Et, par exemple, ce ne fut qu'au milieu d'un champ et entouré d'un large cordon de mes vedettes, que je pus, sans danger pour lui, faire relayer le carrosse hermétiquement fermé dans lequel il se cachait. Godoï ne put échapper qu'ainsi à la haine universelle. Il fut à Bayonne le 26 avril, six jours après Ferdinand, et cinq jours avant les vieux Souverains. Ceux-ci n'y arrivèrent que le 1er mai, après avoir été accueillis par nous, sur leur passage, en Reine et en Roi régnant encore.

L'espoir de Napoléon, déçu jusque-là par la résistance de Ferdinand, s'était reporté tout entier sur les vieux monarques. Il comptait : sur leur dégoût d'un trône auquel la révolte de leurs sujets les avait fait renoncer, et qu'ils ne pouvaient plus partager avec leur cher Godoï ; sur les lâches conseils de ce favori qu'il rendait à leur fol aveuglement ; et sur leur violente aversion pour un fils qu'ils accusaient de leur infortune. Leur rage contre ce Prince, dès le soir même de leur arrivée, dépassa toute son attente : ils l'accablèrent de leur malédiction ; ils exigèrent son abdication ; sa mère demanda sa tête à notre Empereur !

Ferdinand se soumit à leur rendre la couronne, mais sa résignation fut conditionnelle. La condi-

tion en détruisait l'effet : il exigeait que Charles IV gardât le trône. La résignation ne devait d'ailleurs avoir lieu qu'à Madrid. Les Cortès en décideraient! Napoléon obtint alors du vieux Roi qu'il déclarât reprendre le sceptre en nommant Murat son Lieutenant, et qu'il appelât à Bayonne tout le reste de sa famille.

En même temps, le 4 mai, un nouvel effort sur Ferdinand avait été sans résultat, quand, dans la nuit du 4 au 5, d'Hanneucourt, l'un des officiers attachés au palais de Napoléon, apporta de Madrid la nouvelle de la révolte de cette ville. Il n'en avait entendu en partant que les premiers bruits. L'Empereur ne crut d'abord qu'à une émeute sans importance; mais, au milieu de sa pénible négociation avec Ferdinand, il comprit tout l'avantage que lui donnait ce fait hostile qu'il pouvait attribuer à ce Prince. Interpellant donc vivement d'Hanneucourt sur la certitude de cette nouvelle, il fut si satisfait de l'affirmation de cet officier comme de sa promptitude à la lui apporter, qu'il détacha son étoile de la Légion d'Honneur et l'en décora. Puis, se faisant une arme décisive de ce commencement de guerre, il obtint, ce jour-là même, de Ferdinand la cession du trône à son père, sans conditions, et de Charles IV le traité d'abdication de sa couronne!

Toutefois Ferdinand refusa pendant quatre jours encore de céder ses droits de succession; mais enfin, le 10 mai, vaincu par la soumission de Madrid, par les menaces de son père et par celles de Napoléon, il consomma la chute de sa famille en accédant, comme

héritier même, après cette lutte de vingt jours, à sa propre déchéance.

J'ai dit les faits sincèrement, comme je les ai vus moi-même, comme j'en ai entendu les récits sur place, et depuis, cent fois encore, de la plupart des personnages que je cite ici. Ces faits parlent assez d'eux-mêmes pour qu'il me soit permis de m'abstenir d'y joindre aucun commentaire. Mais, pour terminer par quelques compensations à tout ce que vient de me coûter un récit aussi pénible, je rappellerai la manifestation hostile et perfide du gouvernement espagnol en 1806; le mépris trop mérité qu'inspirait cette dernière branche régnante d'une famille, dont la déchéance entière importait tant à l'affermissement d'une dynastie naissante; la tentation excitée par les scènes intestines de l'Escurial et d'Aranjuez, et par la crainte d'une influence qui pouvait devenir ennemie de l'alliance française et du système continental. Je ferai remarquer la circonstance atténuante de n'avoir plus qu'à substituer une usurpation étrangère à l'usurpation d'un fils sur un père assez indigné pour préférer l'abandon volontaire de son royaume à un étranger, plutôt qu'à ce fils rebelle! Je rappellerai encore, après l'ambition satisfaite, les égards pour la victime, et qu'enfin à cette ambition intéressée il faut ajouter une plus noble ambition, quelque impuissante qu'elle ait été, celle de faire succéder dans la Péninsule, aux ténèbres des temps barbares où son absurde gouvernement la tenait plongée, toutes les lumières, tous les bienfaits de la civilisation des temps modernes.

En effet, son but atteint, l'utilité, la grandeur des

résultats pouvaient seuls excuser à ses propres yeux les moyens qui l'y avaient conduit. Aussi le vîmes-nous, aussitôt après, s'efforcer de porter la lumière dans toutes les parties de l'administration de la Péninsule, et de leur rendre la vie et le mouvement : il les abreuva de ses trésors. Ce premier élan de joie fut court, mais si vif et si entier, que, se croyant maître absolu de l'Occident, il ressaisit contre les Anglais l'espoir d'ajouter à leur ostracisme du Continent une agression maritime si puissante, qu'elle en deviendrait irrésistible.

Jamais, par un seul génie, projet aussi vaste ne fut embrassé. Maître des côtes de l'Europe, depuis le Sund jusqu'à Brest, Cadix et Corfou, il conçut la création de cent trente vaisseaux de ligne et d'une multitude de frégates, qui seraient réunis au reste de sa flottille. Trois cent mille hommes seraient habilement répartis à portée de ces bâtiments de guerre et de transports. En Amérique, en Asie, d'autres forces de terre et de mer concourraient. Tout cela devait dans peu de mois être prêt, non-seulement à défendre les colonies du Continent contre l'Angleterre et à lui interdire l'Europe entière, mais encore à menacer son existence en Irlande, dans Londres, et jusque dans l'Inde même, au travers de l'Égypte et par l'Ile de France. Quoi qu'il arrivât, quelques années seulement d'une telle lutte devaient suffire pour ruiner cette ennemie mortelle, d'un côté par la cessation absolue de son commerce, et de l'autre par la dépense que lui imposerait la nécessité d'une défense proportionnée à une aussi gigantesque et universelle attaque ! Conception aussi

chanceuse qu'elle était vaste, pour un résultat qui eût pu être atteint, si cette usurpation de l'Espagne n'avait point eu lieu; usurpation commise pourtant, en partie, dans le but d'en assurer et d'en hâter la réussite!

---

## CHAPITRE IV.

Ce triste fait consommé, les vieux souverains en route pour Compiègne et Ferdinand pour Valençay, le Roi Joseph, déjà prévenu, partit le 23 mai de Naples pour Bayonne. L'Empereur y avait appelé d'autre part une Junte espagnole de cent cinquante membres, composée des plus grands personnages du Royaume et dont il ne vint qu'un peu plus de la moitié. Le 6 juin, un décret impérial proclama Joseph Roi de Toutes Les Espagnes (1). Joseph arriva le lendemain. Ce jour-là même, les Conseillers espagnols, subitement convoqués au quartier impérial, jurèrent fidélité à ce nouveau Prince. Ainsi compromis ils furent institués en Junte le 15 juin. Douze séances leur suffirent pour délibérer et pour accepter la nouvelle Constitution destinée à régir et à régénérer l'Espagne. Le 9 juillet ils osèrent rentrer dans ce malheureux Royaume à la suite de leur nouveau Monarque!

Les discussions de cette Junte, sa résistance avant d'accepter la tolérance religieuse, l'institution du jury et le règlement des majorats, nous prouvèrent qu'elle

(1) 6 juin 1808.

crut à la durée possible d'une révolution de lois, de mœurs et de dynastie aussi brusque et aussi violente. Déjà pourtant, et dès les derniers jours de mai, l'insurrection avait éclaté dans la Péninsule, de Cadix à Saragosse. Le signal en avait été donné par Madrid le 2 de ce même mois, et, huit jours après, de Bayonne même par un ordre secret de Ferdinand confié à Palafox. Mais tel était l'ascendant de la renommée de Napoléon, que, quoi qu'il entreprît, tous ces hommes de classe ou supérieure ou intermédiaire, et de gouvernement, crurent que rien ne pourrait résister au vainqueur de toute l'Europe.

Malheureusement, « son char politique une fois « lancé, » comme alors il le dit lui-même, ne pouvant plus l'arrêter, il se plut à partager cette illusion, et repoussa les avis contraires, dont au reste il n'était plus temps de profiter. C'est ainsi que, Exelmans lui ayant été envoyé par Murat malade et mécontent de la préférence donnée à son beau-frère, il imposa silence aux craintes que lui exprimait ce colonel. Exelmans raconte que l'ayant averti des dispositions hostiles et de l'indomptable orgueil de la Péninsule révoltée et encouragée à la vue de nos conscrits imberbes qu'on croyait suffisants pour la soumettre : « Tais-toi ! » lui avait dit l'Empereur, en l'interrompant, en lui tirant gaiement l'oreille, et s'empressant de le congédier, décidé à ne juger de l'Espagne entière que par ce qu'il en voyait à Marrac et dans Bayonne.

En dépit de l'insurrection alors commencée il s'efforçait de se persuader que, dans sa surprise, l'Espagne désarmée, pauvre et démantelée, se soumettrait ;

que, faite à l'obéissance et ne sachant plus à qui obéir, elle accepterait, à l'exemple de ses Grands, le nouveau Roi qu'il substituait à un Gouvernement méprisé. Il se figurait que l'esprit, que la douceur de son frère, que les grâces de sa personne, son nom glorieux et les bienfaits de la civilisation toute populaire qu'il apportait, apparaîtraient comme une lumière régénératrice, comme un fanal de salut à la Péninsule! Cela, et au besoin quelques coups de guerre, lui semblait suffire.

Je n'ignore pas qu'on se tromperait souvent si l'on jugeait Napoléon par ses paroles, car il en risquait beaucoup; je sais que le choix entre elles est indispensable, et qu'il ne peut être fait qu'avec une appréciation éclairée et une connaissance approfondie de son caractère. Mais, parmi le grand nombre de ses paroles d'alors qu'a citées l'abbé de Pradt, l'un de ses négociateurs et l'un des hommes les plus spirituels de l'ancienne France, on doit remarquer entre autres les suivantes, dont je ne puis suspecter l'exactitude, parce que ce prélat me les répéta lui-même peu de temps après l'événement et que j'en entendis d'équivalentes de la bouche de l'Empereur. « Si cette entreprise, lui dit alors Napoléon, devait me coûter « quatre-vingt mille hommes, je ne la tenterais pas; « mais elle n'en coûtera pas douze mille! C'est un « enfantillage! Les Espagnols ne savent pas ce que « c'est qu'une armée française! Les Prussiens étaient « comme eux; vous avez vu comme ils s'en sont trouvés! Croyez-moi, ceci finira vite. Je ne voudrais de « mal à personne; mais, quand mon grand char poli-

« tique est lancé, malheur à qui se trouve sur sa « route ! »

Quelque contradiction qu'on puisse trouver entre ces paroles de l'Empereur et ses propres prévisions écrites à Murat le 27 mars, témoin moi-même de cette illusion volontaire de notre Chef, je dois en donner ici quelques détails. A la fin de l'année précédente, après mon retour de Vologda, nommé major c'est-à-dire lieutenant-colonel, et impatient de mon inaction à Fontainebleau, j'avais reçu l'ordre d'aller à Poitiers prendre le commandement d'un régiment de marche. C'était une agglomération provisoire de recrues de sept régiments de hussards; car telle fut la trop jeune et trop faible composition d'une grande partie de la première armée destinée à prendre possession de la vieille Espagne.

Nous y entrâmes comme alliés en mars 1808. La division d'avant-garde, dont je faisais partie, s'arrêta à Aranda sur le Duero. Nous occupions pacifiquement cette position à l'époque de la révolution d'Aranjuez, vers le 19 mars, quand Ferdinand VII usurpa le trône, et Murat, Madrid, pour protéger contre ce Prince les vieux souverains et leur favori renversé.

Jusque-là tout restait paisible en apparence, et Ferdinand, en allant, comme on l'a vu, se livrer à Bayonne au milieu d'avril, traversa nos cantonnements dont je commandais le plus avancé, sans qu'il se manifestât la moindre émotion sur son passage; après quoi, nous nous ralliâmes derrière lui dans Aranda, et jusqu'au 2 mai l'Espagne demeura inerte encore.

De notre côté la discipline, quant aux rapports de

l'armée et des habitants, était sévèrement maintenue; mais nous vivions entièrement étrangers les uns aux autres. La différence des habitudes, de la langue, du caractère, la gêne du logement militaire, l'orgueil national, révolté de cette invasion déguisée sous la forme d'une alliance et dont le but devenait de plus en plus suspect, tout nous séparait. Quant aux pratiques religieuses, rien ne nous ayant été prescrit et rien n'étant observé, cette Espagne catholique si fervente dut nous croire sans religion; en sorte que ce qui, du moins, aurait pu être un lien commun entre les deux peuples, devint un obstacle de plus à leur rapprochement.

Cependant le départ successif des Princes de la famille régnante, et surtout celui du Prince de la Paix, dérobé à la vengeance nationale, accroissait l'irritation. L'attitude toujours grave de ces peuples devenait sombre; leur patience n'était plus visiblement maintenue que par l'étonnement de la docilité de leurs Princes, par l'habitude d'obéir, et par un reste d'incertitude sur un dénoûment que leur loyauté et la grande opinion qu'ils s'étaient faite de l'Empereur leur faisait croire encore invraisemblable.

Mais, quand il ne fut plus possible de s'y méprendre; quand Murat, remplaçant le dernier Bourbon parti pour Bayonne, devint chef du gouvernement, la colère universelle n'attendit plus qu'un signal : la Junte de Madrid n'osant le donner, le peuple de cette capitale s'en chargea. Telle avait été la révolte du 2 mai. Elle eut lieu à l'occasion du départ des Infants Don Antonio et Don Francisco. Dans le tumulte cinq cents

Français périrent poignardés ou tués en combattant. Toutefois ce premier symptôme fut encore désavoué par tous ceux qui avaient quelque chose à perdre. Murat avait éteint en quelques heures, dans le sang de cent soixante révoltés, cette émeute d'assassins. L'égorgement des nôtres fut vengé, dans la nuit suivante, par l'exécution militaire de trente-cinq des plus coupables : vengeance qui augmenta la haine, parce qu'on remarqua que ces misérables avaient été fusillés sans qu'ils eussent été préparés chrétiennement à leur supplice.

On a vu la joie trompeuse de Napoléon à la première nouvelle de ce soulèvement dont il ne connaissait point les détails, et le parti que, à Bayonne, il en sut tirer sans en redouter assez les suites. C'était pourtant la première étincelle d'un incendie qui ne devait plus s'éteindre que sous les débris de son Empire ! C'était le premier signal d'une lutte nouvelle, où les rôles allaient changer; où le bon droit n'était plus sous nos drapeaux; où toutes les puissances morales, la justice, la foi publique, le droit des gens, l'orgueil national soulevés, étaient retournés contre nous; où la guerre enfin d'un Peuple pour son indépendance, guerre pareille à celle dont l'élan nous avait sauvés dans notre révolution, se trouvait du côté contraire.

Le contre-coup de cette révolte n'avait pas tardé à se faire sentir du Mançanarès au Duero. Huit jours après, quelques assassinats nous en avertirent, puis l'embauchage et la désertion de plusieurs de nos conscrits. Bientôt les escortes devinrent nécessaires; une atmosphère de haine nous environna; nous nous sen-

times sur un volcan! Badajoz et Oviédo répondirent, le 22 mai, au signal donné par Madrid, Valence le 23, Séville le 26, l'Aragon le 27, et de Bayonne à Aranjuez il ne nous resta de libre encore que les villes occupées par nous, et la grande route.

Là, comme dans la Vendée de 1793, le peuple seul avait commencé; les Grands, les riches, les autorités civiles, l'armée espagnole même, tout ce qui calculait enfin, tout ce qui avait intérêt à l'ordre, et ne concevait de force que la force organisée, hésita et temporisa.

Nos régiments de marche furent alors poussés jusqu'à Madrid, où leurs détachements se dispersèrent pour rejoindre leurs numéros. Je restai donc sans commandement à la disposition de Murat. Un autre trône l'appelait. Le désappointement de se voir frustré de celui-ci, sa responsabilité au milieu d'une insurrection générale, le climat, les aliments, plus nutritifs en ce pays que dans le nôtre, avaient altéré son humeur et sa santé. Malade, découragé, pressé d'aller régner à Naples, il n'aspirait qu'à sortir de ce Royaume. Il me chargea d'en exprimer son désir à l'Empereur.

Les moindres maux de la guerre sont ceux des champs de bataille. Ce sont les souffrances des marches, des bivouacs, les privations, le défaut de distributions régulières, le manque de médicaments et d'hôpitaux, qui dévorent les armées, les nôtres surtout, où tout se fait à la hâte, sans assez de souci des mille détails auxquels la santé du soldat est attachée; mais alors, et quoique le titre de général comprenne la science administrative et en impose tous les soins,

peu de nos généraux savaient être administrateurs. Parmi les exceptions j'en citerai trois cependant, vraiment dignes de ce nom : Davout, Saint-Cyr, et Suchet surtout. Ce n'était point un chef tel que ceux-ci qui nous avait commandés à Aranda. On ne pourrait se figurer l'horrible spectacle qu'offrait l'hôpital formé pour nos régiments dans cette ville. Tout y manquait : l'air, les médicaments, les lits même, où gisaient, par deux et même par trois, mourants et malades! Dans les visites que mon devoir m'imposait, j'y avais puisé le germe du typhus qui moissonnait nos jeunes recrues; et quand, vers le milieu de juin, Murat me donna mes instructions pour rejoindre l'Empereur, j'étais plus malade que lui-même.

La fièvre me prit à l'instant où j'allais monter à cheval à Madrid, pour n'en descendre qu'à Bayonne. Néanmoins tel était l'empire du devoir, l'habitude de tout braver, et l'empressement à sortir de ce pays, que, me lançant à franc étrier dans cet espace sous un soleil dévorant, je fis les cent soixante lieues en cinquante et quelques heures. Le mal cependant l'emporta à plusieurs reprises : trois fois je tombai sans connaissance; le bonheur voulut que ce fut à des relais, et qu'il s'y trouvât des Français ou des femmes compatissantes. On me remettait en selle, et je continuais.

Près d'Aranda un autre danger faillit terminer ma mission, comme il arriva depuis à tant d'autres. J'avais aperçu sur la route, aux approches d'un village, des traces d'une lutte violente, des lambeaux d'uniformes ensanglantés, et à quelques pas, sur la gauche

dans les vignes, un rassemblement de ces énormes vautours si communs dans ce pays. Cette trace, ces débris, la réunion de ces sinistres oiseaux et leur acharnement sur une proie dont je ne pouvais distinguer la forme, ne m'indiquaient que trop l'entrée du village comme le lieu d'un horrible meurtre, et les vautours, la place où l'on avait traîné les victimes. M'arrêter ou reculer en vue de ce repaire d'assassins, c'eût été ou me perdre ou manquer ma mission; il ne me restait de parti à prendre que de le traverser à toute bride. Mais, au moment où je m'engageais ainsi dans ce coupe-gorge, mon guide se mit au pas; il me barra le passage; je le menaçai de mon sabre; un coup de sifflet partit : et tout à coup une multitude d'hommes furieux, à physionomies atroces ou qui me parurent telles, s'élançant de plusieurs masures, m'environnèrent, me menaçant de leurs poignards, et poussant des cris de mort!

Tombé dans ce guet-apens je m'affermissais sur mes étriers, ne songeant plus qu'à choisir le point le plus faible du cercle que par un élan désespéré je pourrais enfoncer peut-être, quand, de ce côté, un vieux prêtre accourant se fit jour lui-même. Il pénétra jusqu'à moi les bras étendus, me couvrit de sa personne, et, par quelques mots rapidement prononcés, fit cesser tout le tumulte. En un instant les poignards disparurent; toutes ces physionomies si féroces changèrent d'expression; le cercle meurtrier s'ouvrit, et le passage me fut livré.

Je ne pris que le temps de serrer la main à ce bon prêtre, en jetant sur lui un regard pénétré de recon-

naissance, et je passai. Mais ce regard et les premiers temps de galop que je fis dans le village, suffirent pour m'expliquer l'heureuse issue de cette aventure. On se souvient que, à l'époque du départ de Ferdinand VII, j'avais été détaché en avant d'Aranda, sur la route que suivait ce Prince. C'était justement dans ce même cantonnement et chez le même curé. Il m'avait reconnu; et voilà pourquoi, satisfait de nos bons rapports et se rappelant la discipline observée, il venait, avec tant d'à-propos et un si heureux succès, de m'en témoigner sa gratitude.

Après quelques autres accidents graves, mais trop communs en Espagne et dans des courses aussi rapides pour qu'ils méritent d'être rappelés, j'arrivai au quartier impérial, vaincu par la maladie et tout à fait au bout de mes forces. J'entrai pourtant, et remis mes dépêches à l'Empereur, en lui transmettant les vœux du Grand-Duc de Berg. Mais, plus mort que vif, j'aurais mal satisfait à ses questions s'il eût attendu mes réponses. Il m'en épargna la peine, car, s'il m'interpella sur l'esprit pacifique et la soumission de la Péninsule, ce fut de façon à me convaincre de m'abstenir de tout ce qui pourrait ébranler en lui une sécurité qui ne pouvait être qu'apparente. Aussi me congédia-t-il promptement et fort à temps pour moi; autrement je serais tombé devant lui sans connaissance, comme il m'arriva hors de sa porte, devant un grenadier en faction qui me ramassa.

On me porta à Bayonne, chez M^me^ de Ravignan, ma parente et mère du prédicateur jésuite alors enfant, et aujourd'hui devenu célèbre. Ce fut de là, et après

une vive lutte, où deux fois on me crut assez mort pour me jeter un drap sur la figure, que, remis sur pied par les bons soins de cette famille, je fus renvoyé à Paris pour y achever ma convalescence.

---

# CHAPITRE V.

L'Empereur lui-même tarda peu à quitter Bayonne. Le 8 juillet il avait congédié la Junte après une audience d'une heure, où son extrême et singulier abattement et l'embarras froid et silencieux des députés espagnols, furent remarqués. Le 9 il avait fait partir pour Madrid son frère Joseph. Le 15 il avait donné le Royaume de Naples au Grand-Duc de Berg; enfin, le 20 juillet, après la nouvelle de la victoire de Rio-Secco contre l'armée insurrectionnelle de Galice, certain de la libre arrivée de Joseph dans sa capitale, et croyant le premier acte de cette œuvre fatale ainsi accompli, il avait quitté Marrac pour revenir à Paris, en passant par Pau, Tarbes, Toulouse, Mautauban, Bordeaux, Napoléon-Vendée et Nantes.

La presse française était alors dans les mains du Gouvernement; elle n'avait laissé voir dans la nouvelle conquête que l'incapacité et les honteuses dissensions intestines de la famille déchue, l'importance du résultat obtenu par l'Empereur, et l'énorme extension apparente de sa puissance. Rien donc n'arrêta l'essor de l'enthousiasme dans les provinces méridionales de la France. L'exaltation active et ingénieuse des vives

et chaudes imaginations de ces contrées et leur expressive admiration firent de ce voyage un triomphe continuel!

L'Empereur y répondit à sa manière habituelle. Instruit des besoins de chaque localité par une multitude de renseignements dès longtemps recueillis et médités, il en vérifiait sur place l'importance et décidait aussitôt. Il savait d'avance où porter la main, et par quelles ressources, tirées de son trésor, de celui de l'État, ou des impositions locales, par quelles concessions de terrains ou de bâtiments nationaux, on pourrait pourvoir à l'exécution de tous ses ordres. Ainsi, ponts, routes, canaux, fondations d'hospices, ruines relevées, salubrité, splendeur des villes, tout ce que l'imagination avait rêvé; toutes les affaires privées ou publiques, qui traînaient sans solution dans les bureaux, furent expédiées à sa voix, sous ses yeux, et en quelques heures. Il laissa ces populations dans la surprise et le charme d'avoir vu leurs désirs prévenus, leurs espoirs dépassés, et de s'être trouvées mieux connues de lui que d'elles-mêmes. Elles bénirent l'apparition de ce génie bienfaisant qui venait de combler leurs vœux dans un voyage si rapide. Napoléon satisfaisait ainsi son esprit créateur et améliorateur, son besoin d'enchanter et de frapper d'admiration! Nul plus que lui ne sut étonner!

Il était encore en route, il repassait même dans Bordeaux, où l'on se rappelle son premier séjour et ses instructions pour l'accomplissement de ce funeste acte de Bayonne, lorsque, dans cette même ville, une désastreuse nouvelle lui en fit recueillir les premiers et

tristes fruits dont il sentit toute l'amertume. Déjà les faits avaient démenti ses prévisions et trompé ses espérances. Habitué à n'avoir affaire jusque-là qu'à des Gouvernements militaires de populations soumises et n'agissant jamais par elles-mêmes, les Princes d'Espagne soustraits, il n'avait considéré que la classe éclairée et supérieure, et tout ce qui composait le Pouvoir ou en attendait les ordres. Le peuple avait été compté pour trop peu de chose. Et quel peuple! ignorant, pauvre, paresseux, il est vrai, mais sobre, grave, orgueilleux; de mœurs loyales et tenaces; d'instincts forts, fiers et généreux, et d'un dévouement inébranlable! Ce peuple, isolé par caractère et par sa position reculée presque insulaire, était resté étranger et indifférent aux progrès de la civilisation européenne. Répulsif même à tout contact extérieur il se plaisait à son isolement, qu'augmentait une foi absolue, superstitieuse, et sa soumission à un haut clergé respectable, comme aussi à la foule de ces moines dont tous les intérêts nous étaient opposés et toutes les passions, hostiles.

On n'avait point d'ailleurs assez remarqué son esprit invétéré d'indépendance, et qu'il était bien moins soumis à son Gouvernement qu'à ses propres mœurs. C'était pourtant cette nation, une nation montagnarde, méridionale, de sang africain, guerrière par tradition et par le fait d'une sorte de guerre intestine et continuelle de contrebande, c'était ce peuple que l'on n'avait pas craint de révolter par l'usurpation de ses forteresses et par une invasion insidieuse de conscrits, avec toutes ses charges, qu'ag-

gravaient les odieuses exactions de plusieurs chefs, naguère chassés de Naples pour de tels méfaits, mais incorrigibles : injures portées à leur comble par l'enlèvement de la Famille Royale, par le sang répandu le 2 mai pour l'accomplir, enfin par le contraste de notre irréligion avec le fanatisme de sa foi religieuse!

Aussi a-t-on vu que, dès le premier mois qui suivit l'acte de Bayonne, l'incendie était devenu presque universel. On avait espéré s'en rendre facilement maître par quelques démonstrations menaçantes. On avait cru éblouir cette nation par l'apparition du nouveau Roi entouré d'un long et magnifique cortége et de la Junte de Bayonne. On s'était figuré qu'on séduirait un tel peuple par une Constitution libérale mais incomprise, mais toute contraire à ses institutions, à ses mœurs, et aux intérêts de la plupart de ceux dont il recevait l'impulsion!

Néanmoins Joseph avait pénétré jusqu'à Madrid en dépit de la haine générale. Elle avait été contenue sur son passage par la présence de nos armes. Cette entrée en Espagne commença le 9 juillet, et finit le 20. L'Empereur, malgré les avertissements de Joseph, crut pouvoir s'en contenter. Il avait pourtant fallu, pour l'assurer : à sa gauche vaincre l'Aragon, assiéger Saragosse, y perdre quatre mille hommes; et à sa droite gagner, le 14 juillet, la bataille de Rio-Secco. Déjà même, et dès le 14 juin, Cadix révoltée s'étant emparée de notre escadre, l'Espagne entière s'était ouverte aux subsides et aux denrées de l'Angleterre. Enfin Dupont lancé vers Séville et Moncey contre Valence venaient d'être repoussés; Moncey, par Va-

lence elle-même, et Dupont, hors de Cordoue, sans combat encore, il est vrai, mais par un soulèvement universel, et après un pillage coupable qui avait accru l'exaspération.

Lorsque le Roi était arrivé en vue de sa capitale, déjà son cortége des Grands du pays l'avait presque entièrement abandonné. Son entrée y fut sombre et silencieuse. Toutes les fenêtres furent closes par ordre, et de peur d'un attentat. Pas un Espagnol n'osa paraître; il n'y fut reçu que par nos troupes! Et cependant on était tellement accoutumé à réussir, que, au milieu d'une pareille situation dans Madrid, le 29 juillet, huit jours après cette vaine installation, le nouveau Roi, sur ce trône isolé et dans ce palais désert, attendait, espérait même encore l'arrivée des Grands qui devaient composer sa Cour, et les hommages de cette nation qui si manifestement le réprouvait!

Toutefois il s'effrayait de sa solitude; il prévoyait, il prédisait tous nos malheurs, quand tout à coup il apprend que, au delà de la Sierra-Morena, le plus funeste des désastres vient de s'accomplir, que l'Andalousie est perdue pour lui et, avec elle, l'armée de vingt-trois mille hommes destinée à en prendre possession!

La marche de Dupont avait été habile et vigoureuse jusque dans Cordoue qu'il emporta d'assaut, dont il ne put malheureusement empêcher le sac, mais qu'il eut la prudence de ne point dépasser et, dix jours après, d'abandonner. Sa faute fut de ne rétrograder que jusqu'à Andujar, d'y rester un mois en proie à la famine,

à un climat dévorant, aux maladies qui en résultaient, et à un soulèvement général ; tandis que, à sept lieues plus en arrière, à Baylen, rallié à ses renforts, et couvrant le défilé de la Sierra-Morena, il eût été maître de sa retraite.

Ces renforts étaient de plus de dix mille hommes : six mille à Baylen, sous Vedel; quatre à cinq mille plus en arrière, à La Caroline. C'est ainsi qu'il s'opiniâtra à demeurer échelonné, en trois corps, sur plus de onze lieues de sa ligne d'opérations; et cela, sous la menace évidente de cinquante mille ennemis, s'amassant contre son front, vers ses intervalles, et sur ses derrières. Bien plus, lui-même, avec la moindre moitié de ses forces et la plus surchargée de malades et de bagages, occupait la position la plus lointaine et la plus aventurée!

Son obstination à maintenir ainsi ses corps dispersés est inexplicable. Il y eut de la fatalité dans cet aveuglement; car Dupont était un homme d'un esprit fin, très-cultivé, un général habile, plein d'expérience, et de la valeur la plus renommée.

Cette faute d'ensemble dans les premières dispositions s'aggrava, comme il arrive toujours, dans l'action; elle en amena une foule d'autres; et le danger, qui aurait dû resserrer tout, achevant de tout distendre, produisit la plus complète et la plus honteuse catastrophe qu'il soit possible d'imaginer!

L'attaque de l'ennemi commença en tête, les 15 et 16 juillet, par de fortes reconnaissances de Castanos sur Andujar, où Vedel, qui avait plus de cœur que de tête et d'esprit, accourut sans ordre le 16, en aban-

donnant, à la division de La Caroline, Baylen, position capitale entre les deux autres échelons. Il y fut rappelé le soir même par la nouvelle d'une vive attaque du général Reding, incomplétement repoussé de ce point central. Là, ne trouvant plus ni l'ennemi, qui s'était retiré pour se concentrer et recommencer, ni la division française de La Caroline, qu'une autre attaque, mais fausse, venait de faire rétrograder à la défense de ce dernier poste sur notre retraite, il courut encore à celui-là, le 17 au soir, sans ordre, étourdiment, comme s'il eût tenu à honneur d'être partout, en tête, en queue, excepté au poste central qui lui était confié. Il abandonna donc une seconde fois Baylen, et cette fois, en même temps, Andujar et son général en chef. Il fit plus : arrivé à La Caroline il y épuisa ses forces, jusqu'au 19 juillet, par de vaines pointes dans la montagne contre de méprisables guérillas qu'il prenait pour une armée!

Cependant, le 17, Dupont, dont la nouvelle de cette faute et les mouvements évidents de l'ennemi eussent dû précipiter la retraite sur Baylen dans la nuit même, embarrassé de malades et de bagages, ne partit enfin d'Andujar que le lendemain 18 au soir! Il laissa ainsi à Reding un jour et deux nuits pour s'interposer, à Baylen, entre Vedel et lui, et l'attaquer de front, tandis que Castanos le talonnerait. Il devait en résulter que Dupont et ses huit mille combattants valides se trouveraient placés au milieu des feux de quarante mille hommes, joints à ceux de quarante degrés d'un soleil dévorant, sur un champ de bataille sans eau, sans vivres et sans abris!

Ce fut malheureusement ce qui arriva le lendemain 19 : dès quatre heures du matin la colonne française, entrecoupée d'ambulances et de bagages, rencontra, en vue de Baylen, vingt-cinq mille ennemis, inexpugnablement postés sur plusieurs lignes garnies d'une formidable artillerie. Aussitôt commença le choc; mais tous les efforts, d'abord trop successifs pendant neuf heures, s'étant brisés contre l'obstacle, vers une heure deux mille de nos Suisses désertèrent à l'ennemi. Déjà la plupart de nos généraux étaient tués ou blessés; il ne restait plus à Dupont, deux fois atteint lui-même, que trois mille combattants, exténués de faim, de soif, de fatigue, et suffoqués par l'embrasement de l'atmosphère, lorsqu'aux feux de Reding, sur nos flancs et notre front, ceux de Castanos, éclatant sur nos derrières, vinrent s'ajouter. Dès lors, aucun bruit de guerre vers le nord n'annonçant Vedel, le cœur de Dupont fléchit; et, aux élans de son désespoir l'abattement ayant succédé, il parlementa !

Il semble qu'il eût encore pu, en abandonnant ses canons brisés, ses blessés et ses bagages, s'élancer par la gauche vers La Caroline : ce fut du moins ce qu'on lui proposa. Mais, soit erreur ou découragement, il préféra une trêve de quelques heures. Il en discutait péniblement les dures conditions, lorsque, vers cinq heures du soir enfin, le canon de Vedel se fit entendre. L'armistice pouvait se rompre, on en supplia Dupont; on le pressa, pour la seconde fois, de s'échapper par sa gauche pour rejoindre ses renforts. L'infortuné, de plus en plus abattu, ne répondit que par un silence consterné : on eût dit qu'il avait

perdu la faculté de voir et d'entendre. Il est même trop vrai que, une heure plus tard, quand les efforts déjà victorieux de Vedel lui offraient une dernière chance, au péril de sa vie, de sauver l'honneur, au lieu de reprendre les armes, se soumettant aux cris furieux des Espagnols et à la crainte d'un massacre, il envoya à Vedel l'ordre de s'arrêter!

Depuis ce coupable et malheureux ordre, la faim, la soif, la chaleur du jour et le découragement du chef, avaient achevé de tout démoraliser. Joseph apprenait que le malheureux Dupont venait de capituler, et non-seulement pour les restes du corps qui l'entourait, mais pour ses deux autres divisions, libres alors pourtant, victorieuses même, et maîtresses de délivrer leur général ou d'achever sans perte leur retraite; qu'enfin celles-ci, soit remords de leurs fausses manœuvres précédentes, soit pitié pour des camarades menacés d'être égorgés, s'ils s'en séparaient, sont venus se livrer au joug commun; qu'ainsi, le 22 juillet, devant Baylen, vingt mille Français avaient mis bas les armes, en rase campagne, acceptant la honte de la visite de leurs bagages, et se fiant à une promesse inexécutable, celle, pour les deux tiers seulement, d'être renvoyés libres dans leur patrie, par une mer dont le général vainqueur n'était pas plus maître que de l'armée d'insurgés qu'il commandait!

Déjà l'ennemi approchait de Madrid. Le Roi, à cette dernière nouvelle, passa d'une confiance sans doute plus apparente que réelle, dans un trop grand découragement. Neuf jours seulement après son entrée dans sa capitale, il l'abandonna : il en sortit au milieu d'un

désordre inexprimable. Ses bagages furent pillés par ses propres troupes, qu'il voulait toujours et ne savait pas assez commander. Sa position, à la vérité, était fausse et bien cruelle : bon et doux jusqu'à la faiblesse, et de mœurs nullement guerrières, il se trouvait malencontreusement placé entre un peuple dont il voulait vainement gagner le cœur, et notre armée furieuse qui ne songeait qu'à s'en venger. Il ne s'arrêta dans sa fuite que derrière l'Èbre, où il appela à son secours le corps qui assiégeait Saragosse, à l'instant où cette ville allait succomber. Là bientôt l'assaillirent, coup sur coup, les nouvelles de la levée du siége de Gironne ; du débarquement prochain, contre lui, du corps de La Romana échappé du Danemark ; de la descente en Portugal d'une armée anglaise ; et enfin, de la perte de cet autre Royaume par la capitulation de Cintra, le 30 août ! Junot, devenu duc d'Abrantès, s'était estimé heureux encore de l'avoir signée au milieu d'une insurrection universelle, et en face d'une armée anglo-portugaise victorieuse et plus que double de la sienne. Dans cette situation désespérée il avait obtenu de Wellington le retour en France, par mer, de plus de vingt mille Français, qui n'avaient guère plus d'autre voie de retraite.

Ainsi, dans la Péninsule presque entière, tout avait manqué par les causes précitées, et aussi par le choix des hommes. Évidemment, dans cette malheureuse entreprise, la confiance, inspirée par tant de succès précédents, avait produit son effet accoutumé. On avait eu trop de foi dans sa fortune, trop de mépris pour son adversaire, trop de confiance en plusieurs chefs

jusque-là officiers sans troupes, et sans cette habitude du commandement devant l'ennemi, qui seule peut former des généraux : la certitude d'un dévouement personnel avait trop exclusivement dicté les choix. Tel avait été celui du général successeur, à Madrid, du Grand-Duc de Berg. Tel encore, celui du vainqueur de Rio-Secco qu'éblouit ce premier succès, et qui perdit à s'y contempler le temps de tirer parti de sa victoire. Tel enfin, le choix du plus ancien aide de camp de Napoléon pour la conquête, le gouvernement d'un Royaume et la conduite d'une armée, quand jusque-là ce spirituel, ce bon et intrépide guerrier, n'avait guère su lui-même se conduire, et comme si l'habitude d'obéir de sa personne seule, même à un grand homme, avait suffi pour le former au commandement de tant d'autres hommes !

Au reste cette dernière expédition, où Junot fit plusieurs belles actions, mieux commandée encore n'eût vraisemblablement pas obtenu un meilleur résultat final. L'Empereur lui-même, par trop d'exigence fiscale, en accrut les difficultés. Junot ne céda qu'à une nécessité devenue impérieuse. L'intervention de l'armée anglaise ; sa tactique de marche offensive, s'avançant de positions en positions bien choisies, d'où elle décimait nos attaques par la supériorité de son tir ; la neutralité gardée par la flotte russe en rade de Lisbonne, et les suites du désastre de Baylen, avaient rendu intenable la position de vingt mille Français dans ce Royaume.

Enfin tel était le triste dénoûment du premier acte de cette fatale entreprise sur la Péninsule Ibérienne :

ses colonies révoltées et perdues pour elle comme pour nous; deux premiers et grands échecs, dont l'un humiliant; et la guerre des peuples contre nous, commencée : guerre d'indépendance nationale, la même qui, seize ans plus tôt, nous avait inspiré tant d'héroïsme, et qui maintenant se trouvait retournée contre nous-mêmes!

Remarquons ici une singulière coïncidence entre trois événements notables, et leur simultanéité : le 20 juillet, jour de l'entrée de Joseph dans sa capitale, et jour du tranquille départ de Napoléon de Bayonne, avait été le jour du désastre de Baylen. Ainsi l'Espagne fut perdue le jour même où l'on crut en avoir pris possession!

Ce fut à Bordeaux, au milieu de son retour triomphal, de Bayonne à Paris, par les provinces du sud-ouest de la France, que Napoléon fut frappé de ce coup de foudre. Le témoin du premier moment de sa consternation a dit qu'il le crut atteint d'un mal subit, à l'aspect du bouleversement de sa figure; puis, qu'en ayant appris la cause il l'entendit s'écrier dans sa douleur : « Qu'il enviait celle d'Auguste à la nou-
« velle du massacre de ses légions! Qu'il savait com-
« bien était journalier le sort des armes; qu'une dé-
« faite, qu'un massacre même étaient réparables;
« qu'on retrouvait des soldats; mais que l'honneur
« perdu par une capitulation honteuse, voilà ce qu'on
« ne retrouvait pas, les plaies faites à l'honneur étant
« incurables! »

Ici de terribles menaces contre son lieutenant s'ajoutèrent à cette première explosion de sa colère!

Certes, jamais revers ne dut être plus cuisant, l'entreprise n'ayant d'autre excuse que le succès. De cruels détails d'ailleurs aggravaient la faute. Aussi quand, notre corps d'armée perdu tout entier, le vaincu revint se livrer à cette indignation, s'attendit-on à une punition sanglante. Hâtons-nous de le dire, après l'éclat d'une première sévérité, indispensable à l'honneur des armes, la clémence l'emporta. Il permit que ses ordres, entravés par ses conseillers, restassent sans exécution, jugeant le coupable assez puni par la perte de sa liberté et par l'humiliation de sa défaite.

Quant aux conséquences de ce désastre, l'Empereur les prévit. Mais ni les cruels reproches de Joseph découragé; ni les armements de l'Autriche, et la création de sa Landwher à l'exemple de notre conscription; ni les rescrits libéraux par lesquels le Roi de Prusse mit son peuple dans sa cause, en lui sacrifiant sa féodalité dont il abolit les priviléges, ne l'arrêtèrent. Ces graves avertissements du danger de la dissémination de ses forces à des distances si grandes et si opposées, ne le firent point renoncer à son entreprise. Il n'en rappela pas moins aussitôt de sa Grande Armée d'Allemagne quatre-vingt mille hommes, leur faisant traverser la France au pas de course, sous des arcs de triomphe, et annonçant hautement que lui-même, à leur tête, irait soumettre, punir l'Espagne, et rendre à son frère sa couronne!

Il ne savait pas reculer, se résigner à se dessaisir. C'était même en lui comme un système, sentant bien tout ce que dans sa puissance il y avait de prestige d'infaillibilité, d'invincibilité, et craignant, avant tout,

de l'affaiblir. Il sut donc renfermer dans son sein déchiré ses douleurs, ses regrets, ses remords peut-être. Dans ce premier moment l'apothéose d'admiration et de reconnaissance qui l'accueillit dans nos ports de l'ouest, à Nantes et dans la Vendée surtout, put aussi le consoler.

Arrivé enfin à Paris il s'y montra, à l'Europe, plus ferme et plus entreprenant qu'il n'avait encore été. La fierté et l'activité dévorante de son génie, excitées par un revers, par la haine anglaise et par les nécessités de son système continental, le poussaient de plus en plus excentriquement. C'est ainsi qu'on le vit alors, et après la conquête de la Prusse et l'invasion de l'Espagne, réunir à l'Empire Français : en Hollande, le Brabant et la Zélande; en Allemagne, Kehl, Cassel, et le Grand-Duché de Berg; en Italie, plusieurs provinces, et malheureusement Rome elle-même, où le Saint-Père, se déclarant prisonnier au Vatican, en appela à Dieu et à la Catholicité entière!

Cependant, près d'affaiblir autant ses forces au nord et à l'est de l'Europe, où il laissait tant d'ennemis humiliés, il songeait à les contenir. Quant à l'Autriche, des paroles célèbres par leur habileté à la fois modérée et menaçante adressées à Metternich; l'appel aux armes de la Confédération du Rhin; nos armées de l'Elbe, du Rhin et de l'Italie, bientôt portées à plus de trois cent mille Français et alliés, et un resserrement d'alliance avec Alexandre, ajournèrent l'explosion qui s'y préparait évidemment.

Quant à la Prusse dont il évacua une partie, l'occupation prolongée des principales forteresses de ce

Royaume, la réduction, à quarante-deux mille hommes, de l'armée de Frédéric; la ruine d'une taxe de guerre de cent quarante millions, et cent mille Français et alliés, laissés sur l'Elbe sous Davout, en répondirent.

Quant à la Russie, son Empereur, alors aussi malheureux en Finlande que le nôtre en Espagne, et dans une conquête à peu près aussi machiavélique, s'offrait de lui-même à nous seconder. Il approuvait l'envahissement de la Péninsule; il y excitait même Napoléon, et promettait de contenir l'Autriche. Tant de complaisance avait pour but d'obtenir Constantinople et ses détroits. Dans son avide impatience il demandait une entrevue qu'il offrait de venir chercher jusque dans Erfurt.

L'éclat d'une telle réunion devait accroître l'autorité de Napoléon, il l'accepta; il ne négligea aucun accessoire pour en augmenter la magnificence. Toutes les séductions de son génie, tous les charmes de la France y furent prodigués. L'histoire, sans doute un jour, donnera tous les détails secrets de cette entrevue célèbre. Elle dira avec quel tact, plein de nuances délicates et d'une habileté soutenue, Napoléon sut enthousiasmer de la flexibilité et de l'universalité de son génie, de l'à-propos de ses générosités, et de ses formes affectueuses, les Rois, les Princes et les hommes de lettres allemands. De ces enchantements, les plus remarquables furent ceux dont ses entretiens particuliers enivrèrent l'ambition, la tête et même le cœur de l'Empereur russe. Et cependant, dès le premier jour, il avait mis hors de question, en les reléguant dans les éventualités possibles, les illusions d'Alexan-

dre sur la cession de Constantinople. Mais il sut en même temps, par des concessions présentes, accordées sur la voie de ce lointain espoir, le satisfaire.

C'est ainsi que, le 12 octobre, au milieu des transports de joie d'Alexandre et de son ministre, une alliance offensive et défensive des deux Empereurs fut enfin signée! Elle leur garantissait la possession : à l'un, de la Moldavie, de la Valachie et de la Finlande; et à l'autre, celle de l'Espagne pour le Roi Joseph. La paix devait être proposée à l'Angleterre sur ces bases. En dehors d'elles les deux Empereurs emportaient : l'un, une réduction de taxe de guerre de vingt millions en faveur de Frédéric, son ancien et malheureux allié; et Napoléon, la promesse d'Alexandre d'user de toute son influence sur sa mère, afin d'obtenir d'elle, pour notre Empereur, la main de la Grande-Duchesse Catherine.

Cette entrevue, commencée le 27 septembre, finit le 14 du mois suivant : elle avait duré dix-sept jours, Napoléon était revenu à Saint-Cloud le 18 octobre.

Les onze jours qu'il y resta furent employés à cette vaine tentative de paix avec l'Angleterre; à préparer la France et Paris à son absence; à disperser sa marine en diverses croisières, dont l'une devait pénétrer dans la Méditerranée, pour aider Murat à y conquérir la Sicile; enfin, à achever la création de nouveaux cadres de guerre et l'appel de conscrits nouveaux, malheureusement anticipés jusque sur la conscription de 1810. Car telles étaient déjà les conséquences de cette entreprise sur l'Espagne, que, d'une part, la Péninsule et ses colonies s'étaient ouvertes aux impor-

tations anglaises, et que d'autre part il fallait que, à tout hasard, au printemps prochain, Napoléon eût, tant en France qu'en Allemagne, en Espagne et en Italie, plus de six cent mille hommes sous les armes. Quelle ruine! et après tant de guerres quel épuisement!

L'Empereur repartit de Saint-Cloud pour l'Espagne, le 29 octobre.

---

## CHAPITRE VI.

Cependant les renforts tirés de notre Grande Armée, la Garde impériale, des corps italiens, polonais et allemands de la Confédération du Rhin, avaient traversé rapidement toute la France. Ils allaient, sans compter la Garde, porter à deux cent cinquante mille hommes, partagés en huit corps, sous Victor, Soult, Moncey, Sébastiani, Mortier, Ney, Saint-Cyr et Junot, notre armée d'Espagne.

Le Roi Joseph, alors sur l'Èbre et à Vittoria à la tête de soixante mille hommes, nous y avait attendus. Depuis sa retraite de Madrid sur Miranda, et après ses premiers découragements, il s'était efforcé, contre sa nature, d'imiter son frère. Mais, dans son inquiète agitation, ses essais de guerre, toujours indécis et sans à propos, avaient fatigué son armée sans résultat. Il s'était épuisé, tantôt sur l'un de ses flancs, tantôt sur l'autre, en velléités offensives, qui toutes, avant de joindre l'ennemi, avaient avorté.

D'autre part, dans la Péninsule entière, à un dé-

sespoir sublime, malgré sa férocité, avait succédé un espoir sans bornes. Une Junte centrale s'était formée; elle avait armé et approvisionné les places de guerre; elle avait mis sur pied cent trente mille combattants, répartis en quatre corps : l'un, celui de Galice, ou de leur aile gauche, fort de quarante-cinq mille hommes, manœuvrait de Bilbao sur Mondragone, en arrière de Vittoria; celui du centre occupait Burgos, il était de vingt mille hommes; l'aile droite, de cinquante-cinq mille hommes, bordait l'Èbre vers Tudela; elle rêvait le projet de se réunir à son aile gauche, en arrière du Roi Joseph. Douze autres mille hommes en réserve occupaient le Sommo-Sierra; ceux-ci couvraient Madrid, que venaient aussi défendre trente-cinq mille Anglais, descendant du Portugal sur Salamanque et Valladolid.

Tel était l'état des choses quand Napoléon, traversant la France, tantôt en voiture, tantôt, comme dans les Landes, à franc étrier, puis la Biscaye à marches forcées, atteignit d'abord Bayonne, puis Vittoria. Il entra dans ces deux villes, agité par deux irritations toutes différentes : dans Bayonne, contre l'inexécution de ses ordres d'approvisionnements; dans Vittoria, contre l'emportement de ses maréchaux. Ils étaient arrivés en présence des deux ailes espagnoles; et, au lieu d'en favoriser les mouvements imprudents par une inaction qu'il leur avait recommandée, ils venaient de les repousser intempestivement. Cette faute, sans changer son plan d'attaque, en hâta l'exécution.

La résistance des quatre corps espagnols fut si peu digne de mémoire, qu'elle ne mérite guère un récit détaillé de leur défaite. Le but de l'Empereur, pen-

dant que les maréchaux de ses deux ailes devaient seulement observer et contenir les deux grandes ailes ou armées ennemies, placées à sa droite et à sa gauche, était de se précipiter lui-même sur leur centre, et de le trouer brusquement, du fort au faible, jusque dans Burgos et Aranda, d'où, jetant ses maréchaux Soult et Ney à droite et à gauche, il eût pris à revers, à dos, et mis entre deux feux, les deux ailes ennemies, tenues en échec jusque-là, et alors attaquées de front par ses autres maréchaux. Il comptait, par ce seul coup de guerre, désarmer subitement la Péninsule de toutes les forces régulières.

Mais cette ligne ennemie, si formidable en apparence et si jactante, trop faible par l'incapacité des chefs et l'inconsistance des soldats, fut presqu'à la fois, et de toutes parts, si facilement renversée et dissipée, que la promptitude de sa déroute trompa l'impétuosité de notre manœuvre. Leur centre d'abord crevé le 10 novembre à Burgos, on n'eut pas le temps de tourner leurs ailes, culbutées à Espinosa et à Tudela, les 11 et 23 novembre, au premier choc des lieutenants de l'Empereur. On n'en put atteindre qu'environ seize à dix-sept mille, tués et prisonniers, et cent canons; le reste, fuyant à toutes jambes et de tous côtés, nous échappa.

Napoléon n'eut donc plus qu'à continuer sa marche de Burgos sur Madrid, par Lerma, Aranda et Sommo-Sierra, position réputée inexpugnable, et pourtant où le corps espagnol qui la défendait, dès qu'on put le joindre, fut écrasé.

Le surlendemain, 2 décembre, l'Empereur, avec

trente mille hommes, était aux portes de la capitale. Quarante mille hommes, ou débris de Tudela, ou la plupart insurgés, la défendaient. Morla en était le chef; c'était l'un des vainqueurs de Baylen! Mais, dans Madrid et devant Napoléon, ce général se sentit bien moins effrayé de la vigueur de notre attaque que des sanguinaires et folles fureurs de la populace qu'il commandait. Après vingt-quatre heures d'une attente vaine on s'empara d'une position dominante; et, le 4 décembre, une capitulation termina, par la reprise de Madrid, la première partie de cette campagne.

Pour moi, revenu malade de Bayonne dans Paris, je n'avais pu accompagner l'Empereur au Congrès d'Erfurt. A son retour il m'avait repris, et j'étais rentré en Biscaye à sa suite. Je le rejoignis à Vittoria.

Jusque-là rien en Espagne ne m'avait paru changé. La verte, la pittoresque et laborieuse Biscaye, intacte encore, semblait étrangère aux passions et aux bouleversements du reste de la Péninsule. J'y rentrais pour la troisième fois; mais cette fois, plus encore que les deux premières, je fus frappé de la brusque dissemblance d'aspects, de mœurs et de caractères, qui, bien plus que l'étroite Bidassoa, séparait les deux pays. Nos troupes, celles surtout qui arrivaient de la bonne et grasse Allemagne, s'en étonnèrent. Il n'en était point ici comme à nos autres frontières. Aucune nuance, rien de commun, nul commencement de mélange d'habitudes, de langage et de manières, ne faisait transition. Dès le premier village-frontière, celui d'Irun, nos soldats se sentirent mal à l'aise. La physionomie grave et réservée des habitants, leur costume différent

du nôtre et sa couleur sombre, les rues étroites, tortueuses, et les fenêtres grillées des maisons avec leurs portes toujours closes; de petits chariots de forme antique, à roues pleines et insupportablement criardes; une odeur nauséabonde, particulière aux lieux habités et dont la saleté seule peut être la cause; tout un aspect enfin, sérieux, sévère, étrange et inhospitalier, leur avait attristé et serré le cœur.

Ce fut bien autre chose au delà de Vittoria, quand la première armée d'invasion apprit à la seconde sa défaite, et de quelles horreurs elle avait été accompagnée! La tristesse alors se changea en indignation, et peut-être ne songea-t-on point assez à en maîtriser les suites cruelles. En effet notre première armée n'avait que trop éprouvé combien peut être atroce la colère monacale, et tout ce que peut renfermer de haine et de vengeance l'âme d'un Espagnol insulté!

Elle racontait par quels effroyables massacres de leurs propres généraux ces peuples avaient préludé à leur insurrection universelle; par quels mensonges leurs prêtres les avaient déchaînés contre nos compagnons de guerre! L'aménité et les charmes extérieurs du nouveau Roi auraient pu séduire : ils le leur avaient dépeint borgne, ignoble, ivrogne, et de l'aspect le plus repoussant! Puis, s'appuyant du Ciel pour soulever la terre, ils avaient exalté ces esprits superstitieux par de prétendus miracles : la foudre, disaient-ils, avait éteint les feux sacrés qui brûlaient devant leur Vierge des Batailles! Ils avaient vu les images de leurs Saints pleurer! Dès lors, partout, nos malades, nos traîneurs, nos officiers envoyés en ordonnance, surpris et saisis, avaient

été, quant aux plus heureux, égorgés sur place ; plusieurs autres jetés dans des chaudières d'eau bouillante; d'autres encore, ou sciés entre des planches, ou brûlés à petit feu ! Entre mille victimes de pareilles atrocités nos soldats citaient l'un des plus probes et des plus humains de leurs généraux, qu'ils avaient retrouvé mourant encore, garrotté à l'un des arbres du chemin, où ces monstres lui avaient scié les quatre membres!

Transportées de colère à ces récits nos armées s'étaient élancées furieuses ! Celles des Espagnols, à l'exception de leurs troupes réglées, partout à peu près les mêmes, étaient composées surtout de ces féroces insurgés; elles s'étaient bien moins préparées à la défense qu'à l'attaque. On y avait songé, avant tout, à nous empêcher de fuir. Enivrées du souvenir de Baylen, d'orgueil national, et des prédications de leurs moines, elles avaient apporté presque autant de fer pour nous enchaîner que pour nous vaincre. Leurs contrebandiers, enrégimentés, s'étaient même fait suivre par de grands amas de marchandises, dont ils prétendaient inonder la France, à leurs yeux déjà conquise!

On a vu que, de leur gauche à leur droite, quelques heures nous avaient suffi pour changer toute cette jactance orientale en une fuite méprisable. Car, de même que les Turcs, dont ils ont les défauts et les qualités, ces peuples ne savent se défendre obstinément que derrière des murs; ils tiennent mal en plaine, ne trouvant pas de honte à tourner le dos, à se disperser, à courir se cacher dans leurs montagnes. Toutefois, comme ils ne se soucient guère de leurs pauvres habitations et qu'ils vivent de peu, s'ils fuyent, s'ils

se réfugient dans leurs rocs, c'est sans se décourager, sans abandonner leur cause, mais pour y multiplier la guerre, pour la transformer, sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi, en une foule de luttes incessantes, toutes de guet-apens, de surprises et d'assassinats! Il est vrai qu'alors, surpris et saisis eux-mêmes à leur tour, ils savent mourir fièrement, comme des martyrs, sans daigner se plaindre ni demander grâce!

Il arriva aussi que, dans leurs défaites, beaucoup, s'échappant par mille sentiers détournés, allèrent à de grandes distances rejoindre leur drapeau; d'où vint que leurs armées, sans cesse dissipées, reparurent sans cesse, presque aussi nombreuses, sur de nouveaux champs de bataille. Plus tard d'autres s'accoutumèrent à être pris et repris, et à des capitulations de conscience : ils prêtèrent serment au nouveau Monarque, mais pour gagner du temps et l'occasion de déserter avec les armes que le Roi leur avait fait donner, et qu'ils reportaient fidèlement à leur bonne cause.

Grand peuple! mais sans grands hommes, pendant six années de circonstances les plus propres à en créer. Il faut au reste convenir que, dans ce pays, il n'était pas alors si facile d'être grand homme : cela n'étant possible que par une suite de victoires, impossibles avec ces ramassis d'insurgés devant une armée expérimentée comme la nôtre; en sorte que, malgré les secours de toute nature prodigués par les Anglais, les efforts redoublés de ces peuples ne produisirent que des chefs de partisans assez remarquables, sans jamais créer un général. A cela bien d'autres considérations pourraient s'ajouter : telles que la configuration du

pays, son morcellement en provinces animées de divers esprits et intérêts de localité; de là une multitude de chefs, chacun d'eux, d'ailleurs, exaltant dans un langage si hyperbolique ses moindres succès, qu'on ne sait où la renommée aurait trouvé d'autres voix pour dominer celles-ci, et proclamer des actions d'une grandeur moins imaginaire!

---

## CHAPITRE VII.

Je ne pus après Briviesca juger de l'aspect du pays, parce que, au moment où l'avant-garde de Soult et de Bessières écrasaient à Burgos, d'un premier élan, l'armée du centre, je fus envoyé de l'une à l'autre de ces deux villes, à franc étrier et pendant la nuit. Le hasard fait que j'en retrouve ici, sous ma main, l'ordre dicté et signé par l'Empereur. Voici cet ordre : « Partez à minuit, avec mon petit quartier général, afin « d'arriver avant cinq heures du matin à Burgos, et « de m'y établir. Mon intention est de partir à deux « heures du matin d'ici, et d'arriver à sept heures à « Burgos. Si l'armée et les maréchaux sont à Burgos, « j'irai de suite à mon quartier général, mais inco« gnito. Si au contraire il y a du désordre, j'irai hors « de la ville. Vous préviendrez le maréchal Soult « pour qu'il soit à mon arrivée, et le maréchal Bes« sières, s'il est encore en ville. Mais s'il est à la pour« suite de l'ennemi, il faut bien se garder de le dé« ranger. Tous mes chasseurs et dragons, qui sont ici

« depuis longtemps, se mettront en marche, demain « matin à trois heures, pour Burgos. J'arriverai très-« incognito. Pourvu que je puisse faire mes affaires, « tout m'est égal! Partez à minuit, de manière à pou-« voir être arrivé à Burgos à la pointe du jour. Je « suppose que vous y serez à quatre heures, ou au « plus tard à cinq heures. J'arriverai à sept heures. « Je désire trouver, à une lieue de la ville, quelqu'un « qui m'indique où je dois aller. Sur ce je prie Dieu « qu'il vous ait en sa sainte et digne garde!

« Cubo, ce 10 novembre 1808, 7 heures du soir.

« NAPOLÉON. »

Cet ordre, que je ne reçus qu'après minuit, n'était point exécutable pour le petit quartier général de l'Empereur. Aussi, laissant tout derrière moi et courant à tous chevaux, à toute selle et à toute bride, au travers de la plus noire des nuits, j'atteignis Burgos vers six heures, au point du jour. Ses premières lueurs me montrèrent la grande route et les champs voisins couverts de cadavres d'Espagnols tués la veille, de moines encore en froc, armés et étendus à terre, de chevaux abattus, et de plusieurs de ces beaux chiens de chasse, si communs en ce pays, les uns gisant morts près de leurs maîtres, les autres hurlant, et cherchant celui qu'ils avaient perdu.

Quant à Burgos elle-même, prise de vive force, et presqu'entièrement vide de ses habitants, elle était en proie au pillage le plus actif : les portes des maisons enfoncées, les rues jonchées de vêtements épars, de débris d'ustensiles de ménage, de meubles brisés. Nos

soldats y fourmillaient courbés, les uns sous des amas d'effets précieux, plusieurs sous des sacs de quadruples; tous étaient si ardents à cette curée, qu'à peine me fut-il possible de rassembler un bataillon pour prendre possession de l'archevêché, et y établir le quartier impérial.

Je n'avais point encore placé les premiers postes, que je vis arriver, seul avec son mamelouck et Savary, l'Empereur lui-même! Il avait couru comme moi toute la nuit; il arrivait à toute bride, couvert de boue, et mourant de faim, de froid et de fatigue. Cet archevêché n'avait guère été plus épargné que le reste de la ville. L'appartement destiné à l'Empereur était encore tout bouleversé, sali d'éclats de bouteilles, de flaques de vin répandu, et de meubles défoncés; nous y remîmes d'abord quelque ordre; puis Savary, ayant été préparer quelques vivres avec Rustan, me laissa seul avec l'Empereur qui m'aida à allumer son feu.

J'achevais, à la lueur d'une chandelle, de remplir ce soin, quand Napoléon, dont l'odorat très-fin supportait mal l'infection des restes du pillage, m'appela pour ouvrir une croisée près de laquelle il venait de s'asseoir. J'accourus fort heureusement, et nous en tirâmes d'abord les rideaux; mais quelle surprise! Derrière ces rideaux trois Espagnols, tout armés, debout, immobiles, se tenaient adossés et collés contre les volets, soit qu'ils se fussent réfugiés là pour échapper à nos pillards, ou qu'eux-mêmes y fussent venus piller, ce dont on accusait leur armée comme la nôtre. Depuis au moins dix minutes que Napoléon, seul avec moi, était là sans défiance, tantôt assis, tan-

tôt courbé devant la cheminée, et leur tournant le dos, ils eussent pu dix fois, d'un seul coup, terminer la guerre! Mais par bonheur ce n'étaient point des insurgés, c'étaient des soldats de ligne. Ces malheureux, se voyant découverts, demeurèrent glacés de peur, nous regardant d'un œil effaré. L'Empereur n'eut pas même la pensée de mettre la main sur ses armes; il sourit, fit un geste de pitié; je les désarmai, les livrai à nos soldats; et, m'étant assuré qu'aucun autre ennemi n'était caché dans cette chambre et ses environs, je m'empressai d'aller reconnaître, avec encore plus de soin que de coutume, le reste de ce vaste bâtiment.

C'était comme une ville entière, la célèbre cathédrale de Burgos et ses dépendances étant jointes à l'archevêché. A l'aspect de cette magnifique église je restais saisi d'admiration, lorsque, vers le sommet de ses énormes piliers, il me sembla voir se glisser des ombres humaines! Cela me rappela au devoir que j'étais venu remplir; et bientôt, ayant découvert une entrée dans la base de l'une de ces gigantesques masses, j'en atteignis rapidement le faîte, par l'escalier tournant sur lui-même qu'elle renfermait. Cet escalier aboutissait à une rotonde. J'étais hors d'haleine quand, surgissant dans cette coupole et levant les yeux, je me trouvai environné de vingt officiers ennemis, rangés circulairement, et silencieusement assis contre la muraille. A ma vue un murmure, moitié suppliant, moitié menaçant, s'éleva; quelques épées même se tirèrent, et peut-être allais-je être sacrifié à leur salut, si je n'eusse, promptement et à tout hasard, accompagné du cri *A moi, grenadiers!* l'ordre que je leur

donnai de se rendre. Après un instant d'hésitation ils s'y décidèrent, fort heureusement pour eux comme pour moi, car j'eusse été vengé à l'instant même, plusieurs des nôtres m'ayant vu disparaître dans ce pilier, et venant de s'y engager à ma suite.

Ce jour-là, et le lendemain, le pillage continua dans toute la ville. Les distributions manquaient. Nul habitant ne se trouvait là pour y suppléer; et, la nécessité pour chacun de se procurer des vivres servant de prétexte, rien n'échappa à cette destruction, l'arrivée successive de corps nouveaux la renouvelant sans cesse. Les chefs d'ailleurs, pour fermer les yeux, s'autorisaient des atrocités espagnoles contre les nôtres. On voulut épouvanter! Ce fut, depuis l'Èbre jusqu'à Madrid, comme une exécution militaire. On laissa le soldat jouir de cette vengeance et s'en rassasier.

Dans Burgos la contagion gagna jusqu'au quartier impérial; il y fallut même, pour l'arrêter, un exemple sévère ordonné par l'Empereur. Je remarquai un fait unique au milieu de ce désordre. On m'avait averti qu'une troupe de pillards venait de pénétrer dans la cathédrale. J'y courus, mais il n'en était pas besoin; l'imposante majesté de ce lieu sacré avait suffi! Devant tant de grandeur et d'éclat, les maraudeurs stupéfaits, saisis d'un respect subit, étaient demeurés confondus! Ils admiraient! Entrés audacieux, ils étaient devenus tout humbles! On eût dit, à leur muette contemplation, et à l'embarras de leur démarche en se retirant, que, à l'aspect imprévu de cette sublime immensité, écrasés de leur néant, ils s'étaient crus, tout à coup, en présence de Dieu lui-même!

Mais il n'en fut pas ainsi dans Lerma, où je fus envoyé vers le 20 novembre. Cette ville est bâtie sur le versant d'un monticule, espèce de cône tronqué, dont le plateau porte une abbaye, un palais et leur esplanade. Dès la première nuit tout y fut pillé, et la moitié de la ville incendiée; je n'y pus rien, un brasiero, laissé la nuit dans ma chambre, m'ayant presque asphyxié.

Que faire, d'ailleurs, contre un entraînement universel? On sait qu'une longue suite de victoires gâte le soldat comme le général; que de trop fréquentes marches forcées altèrent la discipline; qu'alors l'irritation de la faim et de la fatigue, et l'obscurité, en arrivant aux cantonnements dans la nuit, portent et enhardissent à tous les excès, comme aussi le défaut de distributions impossibles avec tant de hâte; d'où vient, chaque soir, pour les soldats la nécessité de se disperser afin de pourvoir à leurs besoins, et, comme ils ne reçoivent jamais rien, l'habitude de tout prendre. Comment donc s'étonner de ces désordres? Nos soldats s'y croyaient autorisés. Après les miracles d'Iéna et de Friedland ils venaient de faire cinq cents lieues au pas de course, et de vaincre en arrivant! Leur vie était comme un long assaut surhumain contre la fatigue et le danger; au milieu de quoi le pillage, comme l'un des fruits de la victoire, leur semblait un droit. Le leur trop contester ç'eût été les rebuter. Comment, enfin, tant exiger sans rien tolérer?

Ici, d'ailleurs, les habitants n'avaient eu garde de nous attendre. Leur fuite annonçait assez qu'ils faisaient cause commune avec leur armée, et bien pis

encore. On disait que, dans leur premier succès, eux et leurs femmes elles-mêmes s'étaient disputé l'horrible jouissance d'achever nos blessés et nos malades! On ajoutait d'affreux et de trop réels détails : la vie arrachée successivement aux uns par d'odieuses mutilations, à d'autres par des milliers de coups de ciseaux, enfoncés dans leurs yeux et dans toutes les parties les plus sensibles. On savait qu'à Valence deux cents Français, habitant la ville depuis longtemps et presque naturalisés, y avaient été martyrisés; et là, comme ailleurs, c'était à des moines qu'on imputait le signal de ces massacres! De là ces excès des nôtres, suivis de profanations sacriléges, dont Lerma surtout donna le premier et fâcheux exemple; de là cette longue orgie de quarante-huit heures, ces incendies causés par le vin, et qu'avec le vin on voulut éteindre! De là enfin, sur ce même plateau élevé, en vue de ces peuples religieux jusqu'au fanatisme et réfugiés dans leurs rochers, le spectacle de nos soldats, dans une triple ivresse de vin, de gaîté et de colère, circulant processionnellement autour de leurs feux, cierges en main, affublés des frocs de ces moines, dont ils imitaient les chants sacrés sur des paroles de garnison les moins édifiantes!

L'Empereur ne vit point ces égarements qu'il n'eût point soufferts. Il venait même d'essayer, par une proclamation, de rappeler les populations dans leurs foyers et de les ramener à sa cause, leur donnant un mois pour y rentrer. Il leur promettait, à ce prix, sa protection, n'en exceptant que plusieurs Grands, sur qui devait porter toute sa colère. Il partit de Burgos le

23 novembre, et ne s'arrêta le même jour qu'à Aranda. Ici, de tous les habitants l'alcade seul était resté. Il disait que des ressources du pays environnant il pourrait nourrir, pendant un mois, quatre-vingt mille hommes. Mais là, comme à Burgos, quant au pillage, même désordre : les portes, les lits, tous les meubles des maisons, alimentèrent et garnirent les bivouacs du centre de notre armée réunie autour de cette ville.

L'Empereur y toléra encore cette destruction difficile à éviter. C'était la guerre! Elle châtiait l'Espagne! Il la traitait comme une révoltée contre son Souverain naturel et légitime; voulant effacer ainsi Baylen, et couvrant d'excès de force l'excès de faiblesse qu'il reprochait à son frère. Il est vrai qu'Aranda s'était déclarée contre Joseph, après l'avoir accueilli en Roi lors de son premier passage. On apercevait, dans le lointain, les malheureux habitants sur le penchant de leurs montagnes, d'où ils contemplaient leur ruine avec stupeur et fureur. Ces exemples sur des villes, seuls points cependant où l'on pût espérer avoir quelque prise sur cette nation, furent crus utiles.

Au reste cette dévastation précédait Napoléon. Tout se montrant ennemi, l'avant-garde se vengeait sur les choses, ce qu'elle ne fit point sur les personnes, pas même dans la chaleur du combat et sur des prisonniers assez fanatisés pour s'obstiner à ne pas se rendre. Nos soldats les épargnèrent, soit douceur et générosité qui leur sont naturelles, soit, peut-être, conscience de l'iniquité de notre cause!

Jusque-là, depuis le 11 novembre jusqu'au 22, l'Empereur avait attendu dans Burgos deux résultats : pre-

mièrement, l'effet de la manœuvre de Soult, poussé de cette ville sur les derrières de l'aile gauche espagnole; et secondement, des nouvelles de notre cavalerie, envoyée vers Valladolid pour découvrir la position de l'armée anglaise. Mais l'aile gauche ennemie, celle de Galice, poussée de front, puis battue trop tôt, à Espinosa, par Lefebvre et Victor, s'était dissipée dans les montagnes, où Soult n'avait pu atteindre, à Reynosa, que ses bagages. Quant aux Anglais, alors vers Salamanque, comme ils étaient là hors de portée, notre cavalerie, qui ne pouvait s'aider d'un seul habitant, ne se doutait pas de leur présence.

Restait l'armée espagnole d'Aragon, celle de l'aile droite ennemie, que, le 23 novembre, Lannes et Moncey allaient aborder de front sur l'Èbre, à Tudela, et dont il s'agissait d'envoyer, de Burgos, couper la retraite sur le Duero, par Aranda et Soria. Ney avait été lancé dans cette direction; et c'est pourquoi l'Empereur, marchant à son appui, s'était porté à Aranda le 23 novembre.

Le 28 il y attendait encore l'effet de ce mouvement, quand il apprit que la déroute de l'aile droite espagnole, vaincue à Tudela, échappait devant Ney à Soria, comme avait échappé devant Soult, à Reynosa, la fuite de leur aile gauche culbutée à Espinosa.

C'était dès lors, et dès le lendemain 29, que, poussant lui-même par Sommo-Sierra, droit sur Madrid, avec Victor et sa propre Garde, il n'avait plus songé qu'à y prévenir l'arrivée des débris espagnols de Tudela, et à étonner promptement la Péninsule et l'Europe par la nouvelle de son entrée dans la capitale.

En conséquence je reçus l'ordre d'aller l'attendre, le 29 novembre (1), à Boceguillas. C'est un assez joli village, à trois lieues environ du Sommo-Sierra, forte position dont la réserve de l'ennemi occupait les approches et le défilé. Ce jour-là, les chevau-légers polonais de notre Garde faisaient tête de colonne. Ils chassèrent les Espagnols de Carajas, autre village situé à l'entrée de la gorge du Sommo-Sierra. Ce régiment s'y établit et couvrit ainsi le quartier impérial.

L'Empereur arriva à Boceguillas à la fin de ce même jour. On éteignait, en ce moment, le feu qui venait de prendre à la maison située sur la place de ce village. C'était justement celle et la seule qui pouvait le recevoir. Dans la nuit qui suivit, un brouillard glacé, l'impatience du combat du lendemain, et l'odeur de l'incendie de la veille, l'agitèrent : il dormit mal. Cette odeur le chassa même de son quartier dans sa tente, d'où il vint, à plusieurs reprises, se réchauffer à nos bivouacs. Aussi monta-t-il à cheval trop tôt, dès que le rapport du matin arriva, et dès qu'il crut l'infanterie de Victor en tête, et prête à s'engager dans la montagne.

---

## CHAPITRE VIII.

Le Sommo-Sierra était le dernier obstacle à vaincre pour arriver devant Madrid. Les débris de Castanos, échappés de front à Lannes et dans leur déroute

(1) 1808.

au maréchal Ney, s'écoulaient derrière ce rideau. L'Empereur avait hâte de le percer : il pressait la marche. Néanmoins, arrivé vers onze heures à la hauteur de Carajas, et l'infanterie de Victor n'étant pas prête, ni l'ennemi assez reconnu, il s'arrêta sur une colline, à gauche de la route, où nous déjeunâmes.

Ce fut là que le chef de bataillon du génie Lejeune, aide de camp de Berthier, et peintre fort connu depuis par un tableau remarquable de cette affaire, vint lui rendre compte de la position du corps ennemi. Il annonça que les tirailleurs de Victor étaient aux prises.

En effet, devant nous, l'avant-garde de ce maréchal entrait avec la grande route dans un défilé, que deux arêtes escarpées resserraient de plus en plus. Il y avait au fond de cette gorge, et sur le bord à droite de la route, un rocher énorme. Ce rocher marquait et masquait le pied d'un dernier ressaut, roide et court, dernière et rapide pente à gravir pour atteindre le sommet de ce plateau, plus célèbre qu'il ne le mérite. C'était une position bénie, presque sainte, et crue invincible! Le sommet en était couronné par une redoute armée de seize canons, et défendue par douze mille Espagnols rangés en bataille, sur deux lignes, entre des rocs. Le brigadier général Saint-Jean les commandait. Une foule de leurs tirailleurs se prolongeait en avant d'eux, sur les contre-forts de droite et de gauche, d'où ils plongeaient leurs feux dans le défilé.

Le corps d'armée de Victor était nombreux, bien ensemble, et soutenu par la Garde impériale. De leur côté il y avait moins d'hommes, mais plus de haine, l'avantage du lieu, et tant de foi, tant de confiance dans cette position, que, après y avoir failli, ne comprenant

pas qu'elle ne se fût point défendue d'elle-même, ils crièrent à la trahison, et se rendirent coupables, comme on le verra, d'un abominable meurtre.

L'Empereur, étonné qu'on eût osé l'attendre, et de plus en plus impatient, nous fit remonter à cheval; il devança l'infanterie, et s'engagea trop tôt dans cette gorge. Le feu des ennemis l'y arrêta, à quatre cents mètres environ de la droite de leur ligne de bataille. Alors, se rangeant dans un pli de terrain, à la gauche de la route, il laissa s'avancer nos fantassins. Là, soit mépris pour ces insurgés, soit impatience de s'être autant et aussi inutilement exposé, et que le brouillard lui cachât l'obstacle, dans son irritation croissante il ordonna à son escadron d'escorte d'avancer, de charger, et, sans plus attendre, d'enlever la position. Cet escadron était composé de quatre-vingts chevau-légers polonais, commandés par sept officiers : MM. Korjietulski, Rudowski, Dziewanowski, Rowiczki, Krazinski, et Niegolewski. A leur tête partirent aussi le général Montbrun et Piré, aide de camp du Prince de Neuchâtel. En même temps il fit escalader le contrefort de droite par le 9$^{me}$ régiment léger, celui de gauche par le 24$^{me}$, et il poussa le 96$^{me}$ en avant sur la grande route.

Cette attaque d'infanterie bien combinée demandait du temps; car dans le début d'une pareille manœuvre, où le sol abrupt, changeant d'aspect à chaque pas, est d'abord à vaincre autant que l'ennemi, il y a souvent de l'hésitation. Les chefs n'ont point leurs masses réunies sous la main; l'ensemble manque, on s'attend mutuellement; et le combat, dispersé en insi-

gnifiantes tirailleries, languit longtemps sans décision.

Il commençait ainsi, lorsqu'on vint annoncer à l'Empereur que la charge de son escadron de service était arrêtée; qu'elle avait rencontré un obstacle insurmontable, que l'emporter de front était impossible. C'était en effet par les flancs et par l'infanterie seule qu'il pouvait être surmonté. Mais il n'y avait pas de temps à perdre. Napoléon s'était engagé dans un mauvais pas; il ne voulait pas devant les troupes s'en retirer; les balles, du haut des crêtes, pleuvaient autour de sa tête. C'était bien l'affaire des Polonais, comme gardes, d'éloigner ce péril de sa personne; néanmoins, comme Piré et Montbrun ignoraient le danger de l'Empereur, ils avaient raison; et l'on verra trop, tout à l'heure, que militairement leur charge, inopportune en ce moment, était impossible.

Mais à ce dernier mot, l'Empereur, impatient d'en finir, s'indigna! Il frappa violemment le pommeau de sa selle, en s'écriant : « Comment? impossible! je ne « connais point ce mot-là! Il ne doit y avoir pour « mes Polonais rien d'impossible! » A quoi Walther, général commandant la Garde, s'efforçant de le calmer, répliqua : « Sire, un moment de patience; l'infan- « terie monte sur les flancs; l'ennemi va être abordé « de plain-pied sur ses deux ailes; c'est alors qu'une « charge, au centre, l'achèvera; il n'aura rien perdu « pour attendre. » L'Empereur ne l'écouta point. Au travers des frémissements de sa colère, j'entendais ces exclamations : « Impossible! Quoi! ma Garde arrêtée « par des paysans! devant des bandes armées! »

En ce moment les balles ennemies redoublaient,

et moi, par un mouvement naturel, je m'étais avancé entre elles et Napoléon, le regardant, craignant à chaque instant de le voir atteint, m'animant de son danger et m'exaltant trop de ses paroles, car Walther avait raison. Mais lui, voyant dans mes regards la même irritation qui l'enflammait : « Oui, ajouta-t-il comme « si je l'avais interpellé, oui, partez, Ségur! Allez! « Faites charger mes Polonais! Faites-les tous pren- « dre, ou ramenez-moi des prisonniers! »

Partant aussitôt, au travers de la forêt mouvante de nos baïonnettes qui hérissaient la route et que, à chaque temps de galop, il me fallait relever pour n'en pas être atteint, j'arrivai au pied du rocher à l'abri duquel l'escadron polonais, seul, en avant de l'infanterie, s'était rangé. « Commandant, criai-je à Korjie- « tulski, l'Empereur nous ordonne de charger à « fond, et sur-le-champ! » Sur quoi Montbrun fit une exclamation et un geste d'étonnement, sans oser me contredire; mais Piré répondit : « C'est impossi- « ble! — On l'a dit à l'Empereur, répliquai-je, et il « n'en croit rien. — Eh bien, reprit Piré, viens-y « donc regarder toi-même; et vois si le Diable, tout « fait au feu qu'il doit être, pourrait mordre là- « dessus! »

Alors, joignant à l'avis la preuve, et dépassant le rocher, il me montra, au travers d'une grêle de balles, dont aussitôt nos équipements furent criblés, la montée rapide du chemin sur cet amphithéâtre hérissé de rocs, la redoute de seize canons qui le couronnait, et vingt bataillons déployés de façon à converger, de front et de flanc, tous leurs feux sur une attaque qu'on

ne pouvait effectuer qu'en colonne et sur la route.

Il y avait bien là quarante mille coups de fusil et plus de vingt coups de mitraille à recevoir par minute! Rien n'était plus convaincant sans doute; mais l'ordre avait été trop impératif, il n'y avait plus à reculer. « C'est égal, m'écriai-je; l'Empereur est là, et il veut « qu'on en finisse! Allons, commandant, à nous l'hon- « neur, rompez par pelotons, et en avant! »

Pour toute autre troupe, le colloque précédent à haute voix l'eût intimidée; elle eût hésité; mais avec ces héroïques Polonais il n'y parut pas le moins du monde : à peine eus-je le temps d'arracher mon sabre de son fourreau, que déjà leur charge en colonne sur cette route était commencée.

Nous chargeâmes ventre à terre. J'étais à dix pas en avant d'eux, tête baissée, répondant par notre cri de guerre, dont j'avais besoin de m'étourdir, au bruit des feux ennemis éclatant tous à la fois, et à l'infernal sifflement de leurs balles et de leur mitraille. Je comptais sur la rapidité d'une attaque impétueuse; j'espérais que, étonné de notre audace, l'ennemi tirerait mal; qu'enfin nous aurions le temps d'arriver au milieu de ses canons, de ses baïonnettes, et d'y mettre le désordre. Mais ils ne tirèrent que trop juste!

Bientôt, malgré nos clameurs et la détonation de tant d'armes, derrière moi des coups secs suivis de gémissements, le bruit de la chute des hommes et de celle des chevaux, me firent pressentir notre défaite. J'entendais les cris de douleur des malheureux Polonais l'emporter sur leur cri de guerre; je n'osais tourner la tête vers eux, craignant un spectacle funeste

et d'être forcé de renoncer. Déjà je m'étais senti frappé moi-même; plusieurs balles venaient de percer mon chapeau, le collet de mon manteau et tous mes vêtements, mais elles m'avaient à peine contusionné. Une autre avait écrasé le fourreau de mon sabre sur mon côté gauche, car sur nos deux flancs, comme en tête, plus nous avançions, plus les feux de l'infanterie ennemie nous assaillaient. Un biscaïen vint alors m'effleurer le cœur qu'il mit presque à découvert. Je me consultai; mais, comprenant vite qu'une telle blessure devait être mortelle ou insignifiante, et ne me sentant pas défaillir, je continuai. (Je fus cependant six mois à en guérir.) Enfin, presque au même instant, un coup de feu dans le côté droit m'ayant coupé la respiration, je m'arrêtai et regardai autour et derrière moi.

J'étais seul à trente pas de la redoute. J'avais dépassé deux bataillons ennemis, placés d'écharpe, derrière un ravin, sur notre flanc droit. Un seul officier me suivait, Rudovski, je crois, un colosse comme la plupart de ces hommes d'élite. Il était encore à cheval, mais blessé à mort, chancelant et près de tomber, face à l'ennemi! La distance et les rochers me cachaient le reste. Je voulus, mais vainement, retourner mon cheval blessé lui-même. Les Espagnols hurlaient des cris de victoire, ils s'avançaient pour me saisir. Alors, ramassant ce qui me restait de forces, je sautai à terre. Dans ma retraite, pour m'abriter de leurs feux, qui bien inutilement continuaient sur un seul homme, je me serrai contre les rochers à droite de la route. Retraite cruelle! où d'abord, en passant rapidement près de Rudowski,

je vis cet infortuné, achevant d'expirer, tomber presque sur moi; après quoi il me fallut franchir ou éviter tous nos malheureux compagnons morts, ou se débattant avant de mourir, sur ce glorieux mais bien triste champ de bataille!

L'escadron presque tout entier était abattu. Sur les six autres officiers, trois encore étaient tués roides ou blessés mortellement : c'étaient les lieutenants Rowiczki, Rrzyzanowski et le capitaine Dziewanowski. Les trois autres, les lieutenants et capitaine Niegolewski et Krazinski, et le chef d'escadron Korjietulski, étaient blessés. Quarante sous-officiers et lanciers, tués ou blessés à mort, jonchaient la terre. Douze autres encore étaient blessés, mais moins grièvement; vingt seulement, sains et saufs, avaient échappé à ce massacre. Ceux-ci venaient d'aider leurs blessés à se retirer; en sorte que, sur tout le reste du terrain de notre charge, je ne revis debout qu'un seul trompette. Immobile au milieu des feux qui continuaient, le pauvre enfant pleurait son escadron et l'un de ses officiers étendu à terre. Il en tenait le cheval et m'aida à le monter, car je souffrais déjà beaucoup : je ne pouvais plus me soutenir, et il n'y avait point à s'arrêter sous cette pluie de balles et de mitraille. Il me conduisit ainsi jusqu'au pied de ce rocher protecteur, d'où nos valeureux Polonais s'étaient élancés si pleins de vie, et d'une ardeur que la mort seule avait pu éteindre! La tête de colonne de notre infanterie s'était arrêtée derrière. Ce dernier trajet, au pas, sur une descente rapide, fut bien douloureux : il me parut d'une longueur interminable.

Enfin, parvenu au milieu des nôtres, et le péril ne

me soutenant plus, je tombai dans les bras des grenadiers du 96me. Le colonel de La Grange se trouvait là. Je lui dus de premiers soins, et la conservation de mon sabre que, jusque-là, il m'était resté la force de ne point abandonner.

Ce fut lui encore qui me fit emporter aussitôt par quatre grenadiers. A quelques pas de là Savary, allant presser l'attaque, me rencontra ; il s'apitoyait ; mais j'étais encore sous l'influence de cette chaude animation sans laquelle on ne se dévouerait guère ; aussi : « Ne « songez point à moi, lui répondis-je ; en avant ! en « avant ! et que l'infanterie venge nos Polonais sur ces « misérables ! »

Un peu plus loin, le groupe que nous formions, en passant près de l'Empereur, attira ses yeux ; il s'informa. « Ah ! pauvre Ségur ! s'écria-t-il ; Ywan, allez « vite, et sauvez-le-moi ! » Je tiens ce détail d'Ywan lui-même. Ywan accourut ; et, se réunissant aux grenadiers, il les aidait à me porter, lorsqu'une autre balle espagnole, venue des crêtes du défilé, me choisissant seul au milieu de toutes ces têtes penchées sur moi et qui me couvraient, les effleura sans les blesser et me traversa la cuisse droite !

Dans le premier étonnement de cet acharnement du sort on s'arrêta. « Ah ! le malheureux, dit Ywan ; « voilà encore sa cuisse cassée ! — Non, non, dis-« je en la faisant mouvoir ; mais allons vite, tirez-« moi d'ici, car il paraît qu'aujourd'hui le sort m'est « décidément contraire ! » La balle, en effet, après avoir contourné l'os sans le briser, bombait de l'autre côté et s'était arrêtée là.

Ce trait assez remarquable d'infortune fut, en cet instant, mais pour un autre que moi, suivi d'un exemple tout contraire. Turenne, officier d'ordonnance de l'Empereur, m'apercevant, s'était précipité pour venir à mon secours, et cela bien à propos pour son propre salut; car à peine fut-il en bas de son cheval, qu'un boulet en brisa la selle!

On reprit la marche, et bientôt, à cent pas plus en arrière, je fus déposé sur le bord de la route, à l'abri d'un rocher, où commença le plus désagréable moment de ce genre de position, celui où l'on sonde les blessures.

Ywan, en me dépouillant de mes habits coupés et percés de toutes parts, comme dans une exécution militaire, quelqu'accoutumé qu'il fût à ces sortes d'aventures, ne pouvait retenir l'expression de son étonnement. Les contusions, la large blessure que j'avais sur le cœur, celle de la cuisse qu'il lui fallut ouvrir pour en arracher la balle, l'arrêtèrent peu. Mais à la contraction de sa figure, quand il vit le coup qui avait pénétré dans mes entrailles au-dessus du foie, et dont il sondait vainement la profondeur, je compris qu'il perdait tout espoir de me sauver. Je m'en aperçus mieux encore à ses gestes en réponse aux vives et nombreuses interpellations des officiers de la vieille Garde, défilant presque sur mes pieds, et aux exclamations de leurs regrets, derniers adieux que leur amitié m'adressait, et dont je suis attendri encore.

Ainsi, convaincu de ma fin prochaine, et Ywan étant forcé de me quitter, je le chargeai de mes adieux à ma famille et à l'Empereur! Mais il faut que l'amour-

propre soit en nous d'une nature bien vivace, ou que Napoléon l'eût bien exalté, car, l'avouerai-je, dans ces dernières paroles adressées à l'Empereur, ma plus grande préoccupation fut d'accroître son estime, me distrayant, me consolant même de la mort, en songeant avant tout à bien mourir!

---

# CHAPITRE IX.

Cette marche en avant de notre réserve m'avait annoncé le succès de la bataille. En effet, pendant que notre charge avait attiré et concentré sur elle tous les feux de l'ennemi, le général d'infanterie Barrois avait profité de cette diversion. Il s'était avancé jusqu'à ce rocher, notre point de départ et de retraite. Là, poussé en avant, comme moi, sur la route par l'Empereur, dès son premier pas au delà de cet abri, pour recommencer ma charge, treize de ses grenadiers avaient été abattus par le feu de la redoute. Alors, rétrogradant derrière le roc, il avait envoyé quelques compagnies à l'escalade des hauteurs à notre droite, pour tourner l'obstacle; puis, impatient de leur hésitation, lui-même, à la tête de sa brigade, y était monté. Là, de plain-pied enfin, devant dix mille Espagnols rangés sur deux lignes, il les avait attaqués. Mais eux, quatre contre un pourtant, se voyant près d'être abordés, avaient déchargé leurs armes; et, se débandant aussitôt, ils s'é-

taient mis à fuir à toutes jambes. Au même moment, ajoute-t-il (car c'est lui qui parle et j'en ai la note de sa main), à sa gauche le bruit de la canonnade avait cessé.

C'était alors que le régiment entier des lanciers polonais de la Garde, recommençant à propos, sur la route, la charge prématurée de notre escadron détruit, avait achevé, sans autre perte, d'enlever la position. Les canons, quelques officiers, et cent cinquante à deux cents Espagnols seulement, purent être atteints, tant la dispersion de ce corps d'armée tout entier, devant les quatre bataillons de Barrois, avait été subite et rapide. Dans cette seconde charge impétueuse nos braves lanciers poussèrent jusqu'à Buytrago, où leur était réservé le plus révoltant des spectacles. Ils allaient atteindre ce bourg et une dernière troupe ennemie; ils apercevaient même au milieu d'elle un groupe de soldats français prisonniers qu'elle entraînait, et ils redoublaient d'ardeur pour les délivrer, lorsqu'un temps d'arrêt, suivi d'une décharge et de la chute simultanée de tous ces captifs, les consterna! Le crime était consommé! Les infortunés, fusillés à bout portant, étaient abattus! il n'y avait plus à songer qu'à la vengeance! Malgré la fuite des assassins pour y échapper, elle fut entière, et l'on put ensuite relever et rendre à la vie quelques-unes de leurs victimes.

Ce fait infâme n'entachait point le corps espagnol entier défait à Sommo-Sierra; mais ce corps acheva de se déshonorer, à dix jours et à vingt lieues de là, par un attentat plus odieux encore. Talavera de la Reyna en fut le théâtre. La déroute de ces misérables ne

s'était arrêtée que dans cette ville. On n'y concevait pas qu'ils eussent pu être vaincus sur le Sommo-Sierra, tant cette position passait pour sainte et inexpugnable. Elle ne l'était certes pas, mais ils pouvaient s'y mieux défendre. Ce fut alors, que, pour s'absoudre de leur lâcheté, imputant leur défaite à une trahison de leur général, ils se précipitèrent sur le brave et malheureux San-Juan qu'ils avaient abandonné; et, l'attachant tout vivant à un poteau, ils en firent, pendant un jour tout entier de tortures, le but de leur exécrable adresse! Ensuite, chassés honteusement par notre avant-garde, ils lui laissèrent le spectacle de ce cadavre suspendu encore, revêtu de l'uniforme de général espagnol, et percé de mille balles!

Cependant, depuis deux heures que j'étais étendu sur la terre humide, notre corps d'armée s'était écoulé, et l'Empereur était entré à Buytrago, où le Duc de Bassano l'ayant rejoint : « Voilà, lui dit-il, une jour« née qui serait complète sans une perte qui m'est « bien sensible! » Alors, apprenant que je vivais encore, il m'envoya sa propre calèche avec Ywan, son chirurgien, et voulut qu'on essayât de me transporter jusqu'à son quartier impérial. Ce trajet de plusieurs kilomètres sur les débris du combat me fut bien pénible. A tout moment on était forcé de s'arrêter, car j'étouffais; et maintes fois Ywan, qui m'escortait à cheval, avança la tête pour voir si je respirais encore.

Dans cette situation je me souviens qu'apercevant, sur le côté de la route, des groupes d'Espagnols prisonniers, je fus frappé de la menaçante fierté de leur attitude, de leur sombre et féroce physionomie, et des

noirs regards, pleins de haine et de colère, qu'ils osaient encore lancer sur nous!

Le lendemain matin, après avoir laissé près de moi l'un de ses chirurgiens, l'Empereur, remonté à cheval, s'acheminait avec Berthier sur la route de Madrid, lorsque, appelant Larrey, chirurgien en chef : « Vous « avez vu Ségur, lui demanda-t-il, me répondez- « vous de sa vie? » Sur sa réponse négative, après quelques interpellations à Duroc et à Berthier, il se retourna vers les officiers qui le suivaient : « Sait-on, leur « dit-il, où et comment Ségur a été blessé? Serait-ce « en portant quelque ordre? » Or nul ne pouvait répondre, car Walther n'était point là; mais Piré, comme un Breton qu'il était, très-hardi en tout et partout, aussi surpris de cette question que, depuis, je le fus moi-même, poussa son cheval en avant. « Eh! Sire, répon- « dit-il, c'est en chargeant, par votre ordre, en tête de « l'escadron polonais de service près de votre per- « sonne! Je l'ai entendu et vu! » Ici le général Montbrun, célèbre depuis, ajouta plusieurs mots si honorables, que ce n'est point à moi de les reproduire. Ywan aussi rapporta quelques-unes de mes paroles. L'Empereur alors, m'ont-ils dit, demeura pensif, et depuis il se fit chaque jour, par Ywan, apporter mon bulletin.

Pourtant, dans celui de la bataille et dans les suivants, tout en m'honorant par le soin de donner publiquement de mes nouvelles, et en annonçant qu'il m'avait nommé colonel, il crut devoir confondre, en un seul mouvement de charge, la plupart des détails décrits plus haut. Mais on verra aussi, pour ce qui m'est

particulier, qu'il ne s'en tint pas aux témoignages précédents de son estime; fait privé, et en cela peu remarquable, s'il ne répondait aux calomnies qui ont accusé ce grand homme de dureté, et de manquer à la fois de sensibilité et de gratitude.

Pendant cette marche en avant de l'Empereur j'étais resté à Buytrago tête à tête avec mon chirurgien, c'est-à-dire à peu près avec moi seul; non pas que ce docteur fût sans mérite, l'avenir a prouvé tout le contraire ; mais, trop jeune alors, et faute d'habitude ou de foi dans son art et en lui-même, il était de ceux qui craignent, en l'attaquant, d'attirer leur ennemi. Il n'osait rien. De peur de tuer, il laissait mourir ! Il temporisait indécis, quand le blessé était aux prises avec son mal et qu'il n'y avait pas de temps à perdre !

En cette occasion le timide docteur était d'autant plus encouragé dans ce système, que les derniers adieux de mes amis, et les pronostics de ses maîtres, venaient de le convaincre que j'étais sans ressource aucune. Aussi, durant les 1er et 2 décembre, ne se croyant là que pour la forme, laissa-t-il le danger, qu'Ywan, par une première saignée, avait éloigné momentanément, revenir avec la fièvre et se ressaisir de tout mon être. Il en résulta que, aux premières lueurs du 3 décembre, je l'aperçus refaisant son portemanteau, comme si, me voyant sans voix, sans haleine, et croyant sans doute mes sens à peu près éteints, il s'attendait d'un instant à l'autre à notre départ simultané : lui pour Madrid, où il avait hâte d'arriver, et moi pour l'autre monde, auquel, je l'avoue, je ne songeais guère malgré l'à-propos.

Était-ce insouciance de soldat qui s'étend d'un monde à l'autre? Mais non; j'avais certes la conscience d'un juge suprême, sentie de chacun sans qu'il l'ait appris, instinct de l'âme qui a les siens comme le corps; et, en effet, comment croire qu'il n'y a rien d'inné en nous, dès qu'on y reconnaît une âme immortelle?

C'était donc plutôt confiance dans la bonté divine. Car attribuer cette insouciance à la tranquillité de conscience, qui oserait avoir une fatuité pareille? Quelque peu méchant qu'on ait été, qui de nous pourrait se vanter d'avoir toujours pratiqué le précepte qui nous commande de faire aux autres ce que nous voudrions qu'il nous fût fait; et même seulement, de ne leur avoir point fait ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît? Quel est le jeune homme, le plus loué et aimé dans le monde, qui n'ait maintes fois sacrifié, de fait ou d'intention, le bien-être, le bonheur même de l'un ou l'autre de ses semblables, à ses intérêts, à ses goûts, à ses plaisirs même?

Au reste, et sous ce point de vue, il n'aurait été plus temps, à mon gré, que de m'abandonner à la clémence divine, vertu trop recommandée sur la terre pour la supposer inconnue au Ciel; car de tout temps, et pour moi comme pour les autres, j'avais très-peu compté sur ces tardives attritions qui ne viennent qu'au bout du compte. Mais pourquoi ces considérations sur mes préparatifs pour passer dans l'autre monde, puisqu'au fait, toujours tout entier à celui-ci, je ne songeai point à l'autre, tout concentré que j'étais dans la lutte que j'avais à soutenir, et peut-être par instinct de la vie dont je me sentais tout rempli encore?

J'étouffais pourtant, je ne pouvais plus me faire entendre, j'entrevoyais même mon valet de chambre Legrand assis à terre près de mon lit, et pleurant à chaudes larmes; mais, nullement disposé à m'attendrir, je me cramponnais à mon dernier fil, quand j'entendis le docteur dicter à ce bon serviteur les derniers devoirs qu'il aurait à me rendre : « Qu'il prît soin de « mes effets; qu'il recueillît quelques derniers souve- « nirs de moi pour ma famille, et qu'il me fît enterrer « convenablement! »

Je n'étais pas si résigné, cela m'irrita! Était-ce là les seules prescriptions que j'eusse à attendre de ce docteur? Je m'indignai de cet abandon; et, par un dernier effort, je l'appelai d'un geste; il revint, se pencha sur moi, et je parvins à articuler que s'il y avait un dernier moyen à tenter, il fallait qu'il l'employât. « Vous saigner? me répondit-il, mais vous êtes si « faible! » Et je vis, à son regard levé au ciel, qu'il n'osait, craignant de me voir passer sous sa lancette! Alors, étendant le bras vers lui avec un signe et un mot impératifs, je le décidai : mon sang jaillit, et je fus sauvé!

Le soir de ce même jour le docteur me déclara fièrement hors de danger; mais intérieurement, et malgré la joie que son bon cœur en éprouva, je crois qu'il fut assez mystifié de ma renaissance. Elle fut si prompte, et lui toujours si pressé de gagner Madrid, que, trois jours après, la voiture du colonel du 54$^{me}$ se trouvant là, il m'y plaça, et m'achemina sur cette ville au travers d'une neige glaciale. Il ne craignit même pas de m'installer, la nuit, tout grelottant de fièvre et de froid, sous un misérable hangar ouvert, et

sur une paille humide, où, pendant douze mortelles heures, une épaisse couche de neige s'ajouta à la couverture dont il m'avait enveloppé. Des souffrances pareilles ne sortent guère de la mémoire, mais plutôt pour s'en vanter que pour s'en plaindre, la gloire consistant presque autant à les bien supporter qu'à les affronter. Cependant nous arrivâmes.

Ici, puisque je n'ai peut-être pas assez craint de m'être trop complu dans ces détails, pourquoi n'oserais-je pas rapporter un fait dont je fus presque témoin dans ce trajet, fait intéressant seulement par la discussion qu'il provoqua. Nous avions fait halte dans un village, où se trouvait l'un de nos employés des vivres, ainsi qu'un dépôt de prisonniers. Cet employé, homme d'esprit et de ma connaissance, après m'avoir demandé de mes nouvelles, interpellant mon docteur, s'était écrié : « Que s'il convenait d'affirmer, par une « preuve matérielle, qu'en nous c'était l'âme seule « qui sentait et non le corps, ce qu'il venait d'observer sur l'un des officiers pris à Sommo-Sierra, suffirait bien. Ce prisonnier, ajouta-t-il, avait été amputé d'un bras à cette affaire; à peine rétabli, il « s'était pris de querelle avec d'autres prisonniers et « si vivement, qu'il se trouvait en danger de perdre « l'autre bras frappé, dans cette rixe, de ne sais quel « instrument. »

Jusque-là il ne semblait pas que la métaphysique pût s'immiscer, en rien, dans un accident qui ne paraissait que trop physique. Mais on avait remarqué que, dans l'exaspération de sa colère, ce prisonnier n'avait rien senti du coup violent qu'il avait reçu à ce

bras qui lui restait, tandis qu'il se plaignait toujours, de même que tant d'autres amputés, de ses souffrances à son autre bras qu'il avait pourtant laissé sur le champ de bataille. D'où notre employé concluait que c'était donc à l'âme seule qu'il fallait attribuer le sentiment, puisqu'elle seule, toujours entière, pouvait souffrir, en ce malheureux, dans la partie de son corps qui n'existait plus, tandis que d'autre part, sans doute attirée tout entière ailleurs par la passion, son absence momentanée avait privé de sensibilité l'autre partie saine de son être, vivante encore!

Sur cela je vis le docteur sourire. Habitué à avoir affaire plus au corps qu'à l'âme, il expliqua ce fait plus matériellement : attribuant l'effet de la douleur au membre absent, à une continuité de sensation de l'origine commune des nerfs, et le résultat contraire, celui de l'absence de sensibilité au membre présent, à une sorte de contraction, de concentration produite au cerveau par la colère.

Quant à moi, fort intéressé, depuis sept à huit jours surtout, à ne point séparer ainsi l'âme du corps, cette solution, vraisemblablement satisfaisante physiologiquement parlant, me parut, philosophiquement, incomplète et insuffisante. Je trouvai qu'elle ne remontait pas jusqu'au principe en question; j'y ajoutai donc, pour la compléter, la citation de ce passage de Malebranche où il dit : « Que l'âme réside immédiatement « dans la partie du cerveau à laquelle tous les organes « des sens aboutissent; » soit que Dieu l'ait enchaînée sur ce sommet, comme Prométhée sur son rocher; soit que, prisonnière dans notre corps dont elle est la

vie, ce lieu soit son centre d'action, celui-là même où Dieu a voulu, par un mystère à jamais impénétrable, que cette émanation de son immatérielle immensité et éternité subisse une personnification passagère, à la fois spirituelle et matérielle.

Quoi qu'il en puisse être, au milieu de ces réflexions j'étais arrivé à Madrid, le 7 décembre. Pendant mon séjour dans cette capitale jusqu'au 27, et avant comme après le départ de l'Empereur, je fus comblé des marques de son intérêt. Il me fit écrire par Berthier qu'il m'avait nommé colonel; et, sur ma lettre de remerciments : « Bien! dit-il en souriant; s'il a de l'ambition, « c'est une preuve qu'il vivra; mais je veux désormais « qu'il s'expose moins. J'ai été à cinquante batailles « sans être blessé; et lui, en voilà deux de suite où il « est atteint. Il faut, à la guerre, du bonheur! »

Là-dessus on devisa. On ne remarqua point que là où je n'avais été que blessé la plupart de ceux qui me suivaient avaient péri. On n'en conclut pas moins, d'après une observation générale, déjà citée par Louis XV, comme on peut le voir dans les mémoires de mon père, que j'étais un nouvel exemple de ces bizarres et systématiques coups du sort qui, alternativement, frappent une génération et épargnent l'autre. Ainsi le maréchal de Ségur, mon grand-père, avait été constamment atteint, mon père épargné, et moi, toujours frappé comme mon aïeul!

L'Empereur ajouta qu'il m'en consolerait. Il me fit dire en effet par Duroc, la veille de son départ, qu'il me chargeait de porter et de présenter au Corps Législatif tous les drapeaux pris dans cette campagne. Il

eut la bonté de recommander au général Belliard, gouverneur de Madrid, de ne me laisser partir que suffisamment rétabli. Enfin, et malgré la hâte subite de sa rentrée en campagne, en remontant à cheval, il me laissa la lettre qu'on va lire, lettre qui, jointe à tant d'autres marques de son attachement pour les siens, ne permettra plus, je le pense, de l'accuser d'insensibilité et d'ingratitude.

« Monsieur Philippe de Ségur, j'ai éprouvé une vé-
« ritable peine de vous savoir un moment en danger.
« J'apprends avec bien du plaisir que l'état de vos
« blessures vous permet d'entrer en convalescence, et
« d'aller bientôt vous rétablir à Paris. Vous ne devez
« avoir aucune espèce d'inquiétude sur votre sort;
« vous m'avez donné des preuves de votre zèle, de
« votre bravoure, et de votre attachement à ma per-
« sonne. Votre principale affaire, à présent, est de
« vous guérir de vos blessures, de manière à ne pas
« vous en ressentir. Cette lettre n'étant à autre fin,
« je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde (1)!

« A Madrid, le 21 décembre 1808.

« NAPOLÉON. »

(1) L'original est aux Archives Nationales.

# CHAPITRE X.

Pour en finir avec ces détails trop longs, trop personnels sans doute, j'ajouterai seulement, que, le 27 décembre, couché dans une berline chargée des drapeaux conquis, je partis de Madrid pour Bayonne, par Sommo-Sierra, Burgos et Vittoria. Une compagnie d'infanterie m'escortait, bivouaquant la nuit autour de moi et de ces drapeaux. Elle était si indispensable, qu'un officier en dépêche, ayant voulu, malgré nos avis, nous précéder de quelques pas, fut égorgé aussitôt qu'il se trouva hors de la protection de nos baïonnettes.

Enfin, le 7 janvier 1809, quittant pour la seconde fois cette Espagne, presque aussi fatale pour moi qu'elle devait l'être à l'Empire et à l'Empereur, je rentrai en France, et bientôt dans ma famille. Là, mes blessures longtemps ouvertes m'ayant retenu couché plusieurs mois encore, il fallut remettre à la session prochaine, celle de 1809 à 1810, la présentation au Corps Législatif des trophées conquis par nos armées d'Espagne en 1808. Mais, puisque cette dernière scène se rapporte presqu'exclusivement au sujet qui nous occupe, pourquoi en ajourner le récit? Le voici donc. Quant aux trois discours qui y furent prononcés, on les trouvera, si l'on veut, dans le *Moniteur* du temps.

Certes, pour un jeune colonel, avant tout passionné de gloire, on doit croire qu'une pareille journée fut la plus belle et la plus heureuse de sa vie entière. Mais tout s'achète; et ce qu'on trouvera fort singulier peut-être, c'est que l'instant qui précéda cette présentation,

pour moi si honorable, a peut-être été le plus pénible de tous les mauvais moments que j'ai passés! Telles sont les secrètes anomalies de l'âme, quand l'imagination s'échauffe, et que l'amour-propre se mêle à des sentiments plus élevés.

Dans cet instant, le dirai-je, ces honneurs publics dont Napoléon me comblait; le soin si délicat d'y mêler mon père, de le rendre spectateur et acteur dans cette séance mémorable, où devait parler pour la dernière fois, et pour me répondre, l'orateur d'alors le plus célèbre, M. de Fontanes, séance du 22 janvier 1810; le public de Princes et de Rois étrangers qui y assistait; ces drapeaux, ces soldats d'élite si renommés dont j'étais environné; enfin, et surtout, l'honneur de parler devant les Représentants de la plus grande des nations, au nom de sa Grande Armée et du plus grand de tous les hommes, tout cela, au lieu de m'enfler présomptueusement, m'avait accablé!

J'étais parti à pied du château des Tuileries, le cœur assez haut encore, à la tête de quatre-vingts grenadiers de la vieille Garde et des drapeaux espagnols qu'ils portaient. Mais lorsque, après avoir traversé le jardin du palais impérial jusqu'à la place de la Concorde, je fus arrivé dans le salon qui précédait l'enceinte législative, et que, devant les portes de cette salle prêtes à s'ouvrir, il me fallut attendre le moment où cette scène historique allait commencer, je l'avoue, toute l'orgueilleuse joie de mon âme disparut dans la peur, qui me saisit, d'y mal soutenir mon rôle, de gâter toute cette pompe et de ne m'en pas montrer assez digne. Comment et de quel air me présenter devant une as-

semblée aussi considérable? Avec quelle démarche assez ferme allais-je traverser dignement tant de regards? Bien plus, lorsqu'il me faudrait monter à cette Tribune, pour moi si nouvelle, dans quelle attitude y paraîtrais-je? De quelle voix assez convenable, assez haute, assez assurée me ferais-je entendre? Et quelle humiliation, quelle situation désastreuse, si ma mémoire se troublait, si je n'étais point assez maître d'elle pour me rappeler le discours, préparé d'avance, que j'avais à prononcer; si j'allais enfin rester court au milieu du silence et de l'attention universelle!

Pendant une demi-heure d'attente et de redoublement de cette folle anxiété, mon imagination échauffée la rendit si violente, que j'en suis encore à concevoir comment je pus y résister. Je sentais en moi tout se décomposer, lorsqu'enfin les portes s'ouvrirent! L'impérieuse nécessité, seule alors, quoique le terrain me semblât manquer sous mes pas, me fit entrer, et traverser, à la suite des Questeurs, la salle entière, d'un mouvement presque machinal. Arrivé au pied de la tribune, lieu si redoutable que les plus éloquents improvisateurs ne l'abordent jamais, disent-ils, sans une émotion dont leur vie s'abrége, je me croyais incapable de prononcer le moindre mot, quand un faux mouvement de mes grenadiers me rendit l'usage de la parole. L'ordre que je leur donnai, par habitude, m'arracha à mon anéantissement. Ce bruit de ma voix me rassura; il se fit en moi une révolution subite: toutes mes terreurs s'évanouirent. Cette transformation fut si prompte et si complète, que, une fois en face de l'Assemblée, je parlai avec une telle assurance, que je

m'y complus moi-même, qu'elle enchanta nos grenadiers, et qu'elle surprit les Législateurs, dont un entre autres, M. d'Aguesseau, mon oncle, me dit ensuite qu'il m'eût désiré une apparence plus modeste. On peut croire que j'acceptai gaîment cette critique, au fond si peu méritée, la préférant de beaucoup au reproche tout contraire, auquel je m'estimais très-heureux d'avoir échappé.

Mais en voilà beaucoup sur ce sujet comme sur moi-même. Maintenant j'ai hâte de revenir à l'Empereur, dont je n'ai parlé que dans ses rapports avec moi seul, depuis le combat de Sommo-Sierra.

---

# CHAPITRE XI.

Le lendemain de ce rude choc, le 1er décembre 1808, lui-même, à la tête de son avant-garde, s'était rapidement avancé sur Madrid, pour y prévenir les vaincus de la veille et ceux de l'armée de Castanos. Il s'attendait, à chaque pas, à voir venir au-devant de lui une députation suppliante; mais à son aspect il ne sortit de cette capitale qu'une effroyable clameur, formée des vociférations de cent mille hommes et des cloches de deux cents églises, ébranlant l'air toutes à la fois! Cette absurde population s'exaltait de cet infernal vacarme, dont elle s'imaginait étonner, vaincre et faire reculer notre Grande Armée victorieuse. La populace y dominait. Elle déchira d'abord en lambeaux, pour s'exciter, l'un de ses plus vieux généraux, qu'elle ac-

cusait d'une trahison invraisemblable, et força les autres à nous résister. Les premières sommations furent donc repoussées : on reçut à coups de feu nos parlementaires; mais le surlendemain, Le Retiro, position dominante, ayant été emporté d'assaut, puis un premier hôtel envahi, et ses défenseurs exécutés militairement, quand le reste se vit exposé à être traité de même, Madrid se soumit aussitôt.

Il est vrai que, en cette occasion, comme il importait de notre côté de finir vite et de conserver à tout prix, les avances ne furent point épargnées. On avait même laissé, pour fuir, aux plus compromis dans la révolte, une issue ouverte. Les insurgés andaloux et les troupes de ligne en profitèrent; les habitants et plusieurs grands personnages étaient demeurés. Grands sans grandeur, après avoir accepté le nouveau Roi, ils l'avaient abandonné avec la victoire, et, fidèles à la victoire, avec elle ils comptaient lui revenir; mais on les traita de transfuges, on s'en saisit, et ils furent envoyés en France comme prisonniers d'État.

Il y eut ici plusieurs scènes violentes : l'une avec Morla, l'un des vainqueurs de Baylen, qui en avait violé la capitulation et que pourtant on épargna; l'autre, où le Duc de Saint-Simon, traité d'émigré français pris les armes à la main contre la France, fut menacé d'être fusillé, et dut, comme on s'y attendait, sa grâce aux larmes de sa fille.

Dans cette circonstance, et selon l'habitude de Napoléon, il y eut du calcul dans sa colère. On savait qu'elle s'évaporait en paroles et s'apaisait dès que l'effet qu'il en attendait était produit. Il en fut de même

lorsque, sous l'uniforme ennemi, il reconnut plusieurs des nôtres pris à Baylen. Dans son indignation il allait sévir, mais sa colère changea d'objet quand ces infortunés, au lieu de se défendre, accusèrent un officier espagnol présent et prisonnier à son tour, et montrèrent les traces des tortures qu'il leur avait fait subir, pour les forcer à s'enrôler sous les drapeaux qui les avaient vaincus.

Du reste nos troupes furent casernées, et la ville protégée; un soldat de notre jeune Garde fut même passé par les armes pour un pillage insignifiant. On n'y gagna rien. Madrid n'en fut pas plus reconnaissante; il fallut solliciter d'elle en quelque sorte la déclaration d'une soumission volontaire. Il n'arrivait d'ailleurs d'adhésions d'aucun côté, et partout les assassinats continuaient! L'Empereur comprit alors surtout la difficulté de la conquête, et combien son frère y serait impropre; lui qui, manquant de cette confiance en soi sans laquelle on n'en inspire point aux autres, ne songeait qu'à plaire, à se faire aimer, au milieu du peuple qui savait le moins respecter sans craindre, et à qui la crainte était si difficile à imposer.

Pour tout dire, depuis que le désastre de Baylen avait forcé Napoléon d'appeler, de Berlin à Madrid, l'élite de la Grande Armée, l'Espagne commençait à lui coûter si cher, que l'idée lui était venue de ne plus dépenser autant de sang et d'argent pour un autre que pour lui-même. Sébastiani assure qu'à Chamartin, devant Madrid, pendant les premiers jours que l'Empereur y resta, cette tentation fut plus que jamais dominante encore. Je tiens de ce général

qu'il en avait déjà reçu la confidence, lorsqu'à Paris, après Baylen, l'Empereur se préparait à l'entrevue d'Erfurt. On sait que, à la fin de cette conversation si remarquable, et déjà connue par l'histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812, il avait dit à cet ambassadeur : « Qu'il réunirait l'Espagne à la « France! — Comment donc! s'était écrié Sébas« tiani, la réunir! Et votre frère ? — Bon! eh qu'im« porte mon frère! avait repris Napoléon. Est-ce qu'on « donne un Royaume comme l'Espagne? Je veux la « réunir à la France; je lui donnerai une grande « représentation nationale; j'y ferai consentir l'Em« pereur Alexandre, en le laissant s'emparer de la « Turquie jusqu'au Danube; quant à Joseph, je le « dédommagerai. »

Sébastiani, étonné, n'avait répondu que par son silence, pensant, sans oser le faire observer, que s'agrandir ainsi, outre mesure, c'était former une masse si gigantesque, que le génie seul de Napoléon pourrait l'embrasser et la diriger; que c'était mettre tout l'Empire en soi, et, de durable qu'il eût pu être, le rendre impossible après soi.

Toutefois cet ambassadeur avait espéré que ce n'était là qu'un projet vague, comme tant d'autres qu'on ébauche, et dont l'exécution dépend d'une multitude de circonstances; il n'en était pourtant pas ainsi. Et en effet Sébastiani ajoute que l'Empereur, à peine maître de Madrid, essaya de réaliser ce projet; il affirme même qu'il dicta le décret de réunion, et somma Urquizo de le signer. Mais ce ministre s'y refusa; il en avertit Joseph; le Roi accourut de Burgos

près de son frère; il pleura, il se fâcha, et Napoléon persistait, quand la nouvelle, de plus en plus alarmante, d'une diversion que, malgré ses protestations pacifiques, l'Autriche continuait à préparer, vint ébranler sa détermination. Dès lors ce projet ajourné se changea en menace : il ne s'en servit plus que pour décider la Péninsule à se soumettre au Roi son frère. On s'en aperçut à sa réponse, du 15 décembre, à la ville de Madrid, quand il lui déclara les conditions qu'il mettait à la cession à Joseph de son droit de conquête sur l'Espagne; la menaçant, si elle n'acceptait pas ces conditions, de la diviser en autant de vice-royautés qu'elle a de provinces.

Il en était là le 20 décembre, lorsqu'inopinément trois soldats français, échappés de Baylen et désertant les rangs anglais, où ils s'étaient réfugiés, vinrent lui apprendre que, depuis plus d'un mois, l'armée anglaise se trouvait vers Salamanque; et que, en ce moment, se réunissant à La Romana, elle manœuvrait sur son flanc droit.

Il y avait cinq semaines que, de Burgos, l'Empereur avait envoyé, de ce côté, dix régiments de cavalerie à la recherche de la position de cette armée; mais jusque-là, soit incurie des nôtres, ou silence hostile des habitants, ces trente mille ennemis, si voisins de nos escadrons, en avaient été complétement ignorés, et l'étaient encore!

A cette nouvelle l'Empereur s'irrite de l'insouciance ou de la maladresse des siens; il maudit l'ignorance où ils l'ont tenu depuis tant de jours! C'est elle qui, le laissant se préocuper de Madrid, lui a sans doute

fait manquer l'occasion de détruire, dans cette armée, ses plus mortels ennemis, et le véritable noyau et soutien de l'insurrection péninsulaire! Toutefois, pendant que le maréchal Soult va occuper en face le général Moore et ses Anglais, il espère encore, en accourant en arrière de leur flanc gauche, les envelopper.

C'était quelques heures après avoir reçu cet avis et donné ses ordres, que, se préparant à partir de Madrid en toute hâte, il m'avait envoyé la lettre qu'on a lue. D'autre part et quant à son frère, malgré cette double diversion anglaise et autrichienne, il ne lui rend pas encore son titre de Roi d'Espagne, mais il s'y prépare en le nommant son Lieutenant Général.

Dès lors, tout entier à ce nouvel épisode, à ce second acte de sa campagne, il quitte Madrid par une belle gelée, favorable à la rapidité qu'exige son entreprise. Mais bientôt la fortune, comme en Pologne à Pultusk, s'y montre ennemie; et c'est justement lorsqu'il arrive au pied du Guadarrama qu'elle se déclare! Jusque-là un temps sec sous un ciel serein avait été propice; il change, et aux difficultés du passage de ce mont abrupt il ajoute le plus glacial et violent ouragan de neige qu'on eût vu encore! Déjà notre artillerie, battue par la tourmente, a retrogradé; plusieurs des nôtres ont péri; l'armée s'arrête! Dans son impatience Napoléon, mettant pied à terre, en prend la tête; il rouvre le chemin, on se presse sur ses pas, et l'obstacle est surmonté! Pourtant l'effort fut si rude, que de l'autre côté de la montagne il lui fallut attendre qu'on se ralliât. Cela lui fit perdre vingt-quatre

heures, d'abord dans une maison isolée, puis à Villa-Castin, et enfin à Tordesillas.

Là un second incident, plus malencontreux que le premier, devait achever de favoriser la fuite de l'armée anglaise. Elle ne pressentait pas encore son danger; elle avait même entrepris contre Soult, de Salamanque, par delà Valderas et au travers de Tordesillas, à Benavente, un mouvement plutôt agressif que rétrograde. De son côté l'Empereur, forcé de s'arrêter à Tordesillas, et incertain sur la position de l'ennemi, venait d'envoyer aux nouvelles, en avant de lui, sur deux directions, les généraux Colbert et Durosnel.

Tous deux, avec leur intelligence de la guerre, atteignirent bientôt leur but : Colbert à droite, sur Valderas et Sahagun, où il crut voir encore le général Moore et son armée. Ils y étaient en effet; mais, trop bien avertis, ces Anglais, en ce moment même, en partaient à son insu. Au même instant Durosnel, plus heureusement dirigé, après un écart inutile trop à gauche vers Zamora, s'était rabattu sur Benavente, par où l'avant-garde anglaise, en marche nocturne, commençait à s'écouler. L'obscurité était si profonde, que cet aide de camp de l'Empereur put, sans être reconnu, se mêler à leur colonne, les compter et s'en retirer. Puis il les fit charger par sa faible escorte, qui malheureusement ne leur prit qu'une vivandière. Encore cette femme se mit-elle à crier si fort, en se débattant, que, jugeant d'ailleurs inutile d'amener un témoin aussi insignifiant à Napoléon, il se décida à la relâcher.

Ces deux rapports arrivèrent simultanément à

l'Empereur dans Tordesillas. Ils étaient contradictoires. Celui de Colbert, malheureusement, lui parut le plus digne de confiance, peut-être parce qu'il convenait mieux à son espoir; en sorte que, au lieu de pousser droit sur Benavente, par la grande route, sur la fuite de l'ennemi qu'il aurait coupée, il se détourna à droite, au travers d'une boue profonde, pour aller combattre le général Moore à Valderas, d'où il était parti depuis près de quarante heures!

Ce fut à cette méprise, ajoutée à l'intempérie de la saison, que les Anglais durent le salut des deux tiers de leur armée. On sait que le maréchal Soult, en les poursuivant sur La Corogne, où il tua leur général et les força de se rembarquer, ne put leur en arracher que l'autre tiers. C'est encore à l'erreur qui entraîna à cette fausse marche de Valderas, qu'il faut attribuer la perte d'un plus grand nombre qu'on ne l'a dit, de chasseurs à cheval de la vieille Garde, tués, blessés, ou pris avec leur général. Ils avaient été aventurés au delà de l'Esla, au milieu de l'armée ennemie, qu'on croyait ailleurs. Ce double incident fut pour l'Empereur un cruel désappointement; il ne le cacha point à Durosnel. Il s'en prenait aux apparences qui l'avaient trompé, et peut-être à cette disposition des hommes longtemps heureux, qui l'avait porté à croire ce qu'il désirait le plus.

Pourtant, ne se décourageant point encore, il s'était acharné, par Benavente jusqu'à Astorga, sur les traces des Anglais. Il parcourait cette route au grand galop, au travers d'une neige épaisse, lorsqu'un courrier, arrivant de France, l'atteignit. Il lui apportait de nou-

veaux avis, de plus en plus pressants, sur les préparatifs hostiles de l'Autriche. C'était comme en 1805, et pis encore; notre Grande Armée étant plus et plus loin engagée, et cette audace de Vienne, en dépit de notre alliance avec la Russie, pouvant faire soupçonner la foi d'Alexandre. Aussi vit-on alors l'Empereur changer d'allure, devenir pensif, s'acheminer lentement dans Astorga, d'où le lendemain, laissant Soult, qui y arrivait par Léon, poursuivre Moore, il rétrograda sur Benavente, où il séjourna, puis sur Valladolid, où il s'arrêta quelques jours encore.

Là, s'occupant surtout de la Péninsule qu'il allait quitter, il y laissa ses instructions et y fit plusieurs justices. L'une d'elles s'appesantit sur un couvent de Dominicains. Ces moines, fidèles à leurs cruels antécédents, avaient fait égorger l'un de nos officiers : on en avait retrouvé les restes dans leur monastère, dont on les chassa. Deux autres couvents, l'un de femmes, l'autre de Bénédictins, n'avaient point pris part à la révolte; l'Empereur les combla de grâces et d'éloges. Dans un village voisin, au contraire, vingt-cinq de nos dragons avaient été assassinés; il en fit rassembler la population sous ses fenêtres, et de son balcon il leur enjoignit lui-même, sous peine d'être décimés, de livrer les meurtriers. Mais, soit opiniâtreté de haine, ou fidélité entre eux, soit que tous fussent également coupables, il n'en put arracher une parole; et il se vit forcé, pour l'exemple, à tenir la sienne!

En même temps, dans ses bulletins, il accusa les Anglais des plus grands désordres, s'efforçant ainsi, mais en vain, d'irriter contre eux la Péninsule. Enfin,

le 16 janvier, certain de leur expulsion et prêt lui-même à quitter l'Espagne, Madrid ayant obéi à ses menaces, il acheva de rendre la couronne à son frère. Trois jours auparavant, la possession de cette couronne semblait avoir été assurée au Roi Joseph par une victoire du maréchal Victor, à Uclès, suivie de l'anéantissement des restes de l'armée de la Junte. Ce Prince s'empressa de renouveler dans sa capitale une entrée royale.

Cette réinstallation, après la déroute et la destruction des armées régulières de l'insurrection, au milieu des serments de fidélité de Madrid, de Valladolid et de plusieurs autres villes du Royaume; au moment où la Catalogne était envahie par Saint-Cyr, Saragosse près d'être subjuguée par Lannes, et l'armée anglaise chassée de la Péninsule, paraissait y rendre désormais superflue la présence de l'Empereur, et clore glorieusement cette expédition. Tout cela autorisait suffisamment son retour en France, que des symptômes d'intrigues intestines et l'imminence d'une autre guerre déjà née de celle-ci, commençaient à rendre indispensable.

Ce dernier acte de la seule campagne qu'ait faite Napoléon en Espagne, venait de durer trois semaines, du 22 décembre 1808, jour où il quitta Madrid, au 16 janvier 1809, jour où il partit de Valladolid pour Burgos. On a remarqué qu'il fit ces trente lieues en cinq ou six heures, sur ses propres chevaux disposés en six relais. Les nouvelles qui le pressaient le décidèrent à cette rapidité presque fabuleuse, et non la nécessité de prévenir les embûches des habitants; car, en dépit de nos vives appréhensions, pendant son sé-

jour en Espagne, ce péril ne l'occupa guère. On venait de le voir encore à Valladolid s'aventurer seul, insoucieusement, au milieu de quarante moines qu'il harangua, les accablant, sans craindre leur colère, de reproches aussi inutiles que mérités!

Le 18 janvier 1809 il sortait de cette Espagne que seul il eût pu dompter, qu'il ne revit plus, et qui nous perdit. Il y laissait, avec le Roi son frère, trois cent mille hommes, sous cinq maréchaux et plusieurs généraux, chacun commandant en chef. Leur tâche était d'achever de conquérir non-seulement ce qui restait de l'Espagne, mais encore le Portugal. Mais qu'était-ce que trois cent mille baïonnettes, inévitablement divisées en tant de corps, sur un aussi vaste espace, et sous tant de chefs trop souvent en désaccord, contre une armée anglaise qui se préparait sous un seul et habile général, et surtout contre un sol hérissé de monts, de rocs, et de douze millions d'implacables et trop justes haines?

FIN DU LIVRE VINGT-TROISIÈME.

# LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

## CHAPITRE I.

L'Empereur arriva presque seul à Paris le 23 janvier 1809. Ce retour inopiné mit fin aux inquiétudes des uns, aux intrigues des autres surtout; quant à celles-ci, voici comment :

Déjà, dès Valladolid, son mécontentement, à de certaines nouvelles venues de Paris, avait éclaté. On s'était aperçu de son irritation, à une dernière revue où d'abord, l'un de nos généraux compromis à Baylen ayant osé se présenter, il l'avait violemment apostrophé : « Retirez-vous, Monsieur, lui avait-il dit, puisque votre main ne s'est point séchée avant d'avoir « signé une capitulation aussi infâme! » Paroles, que maintes fois, au reste, et à propos de cette catastrophe, on l'avait entendu déjà prononcer!

Mais après cette sortie, une autre, qu'on s'expliqua moins, avait eu lieu. Celle-ci s'était adressée à Dorsenne et, collectivement en lui, aux grenadiers de la vieille Garde présents sous les armes. Dorsenne était de leurs chefs le plus brave et le plus dévoué; fier

de ses avantages extérieurs il se faisait remarquer par sa recherche dans sa tenue et sa parure militaires. « On « dit que vous murmurez, s'était écrié Napoléon; « que vous voulez retourner à Paris, à vos maîtresses; « mais détrompez-vous. Je vous retiendrai sous les « armes jusqu'à quatre-vingts ans! Vous êtes né au « bivouac, et vous y mourrez! » Dure apostrophe, mais peu étrange pour des hommes d'action, faits aux paroles comme aux situations violentes. Elle répondait bien plutôt aux propos de la capitale contre la guerre d'Espagne, qu'à ces murmures si habituels à nos soldats dans leurs longues marches; soulagements à leurs fatigues, dont souvent leurs officiers eux-mêmes ne s'abstiennent pas, et dont personne ne tient compte; car, dans ces rudes journées, qui de nous pourrait tenir vingt-quatre heures en tête d'une colonne de soldats français, s'il s'embarrassait de tout ce que derrière lui l'on ose dire?

Dans Paris ce fut bien autre chose encore. L'Empereur avait été instruit de plusieurs propos hostiles de Talleyrand, et d'un rapprochement de ce diplomate avec Fouché, dont il se défiait toujours. Il s'en était inquiété. Il vit que, la confiance dans sa fortune étant ébranlée, on s'était arrangé en conséquence. On sait qu'avec Fouché l'orage fut rude; mais, soit que Napoléon s'attendît à tout de ce ministre, ou qu'il le crût encore utile, il ne se décida point cette fois à s'en séparer. Quant à Talleyrand, je tiens de témoins irrécusables, encore tout émus de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, que, en plein Conseil, il le démasqua; il lui reprocha la perfidie de son nouveau langage « de-

« puis, lui dit-il, qu'il s'était imaginé de douter de son « étoile! lui demandant, comment il osait se dire « étranger à la mort du Duc d'Enghien et à la dé- « chéance des Bourbons d'Espagne, quand c'était lui, « lui Talleyrand, qui les lui avait conseillés de vive « voix, et par écrit même! » L'un de ces témoins ajoutait, que, pendant cette longue et foudroyante explosion de colère méprisante et de gestes menaçants, ce qui l'avait frappé le plus avait été l'attitude et la physionomie muettes, et dédaigneusement impassibles, de Talleyrand, debout, et accoudé contre la cheminée de la salle de ce Conseil.

Tel fut son maintien devant l'Empereur. Mais, s'il lui convint de s'imposer cette contrainte, il s'en dédommagea amplement aussitôt après. Je tiens d'autres témoins, que ce personnage sortit alors du Palais, toujours calme en apparence, le sourire sur les lèvres, affectant même de prononcer quelques mots indifférents, et qu'il se fit conduire chez une dame de sa société intime; mais que là, les portes du salon à peine refermées sur lui, débondant enfin, et sa colère s'étant fait jour par un impétueux torrent des plus étranges jurements et imprécations contre l'Empereur, il lui voua une éternelle haine et la plus implacable des vengeances!

Le surlendemain cependant, soit calcul de cette haine, ou que, dans l'intervalle, sa destitution de la place de Grand Chambellan donnée à Montesquiou, l'eût fait rentrer dans la prudence et la dissimulation de son caractère; soit aussi qu'il crût, en persistant dans une apparente insouciance, infirmer les inculpations

dont on le chargeait, on le vit reparaître en pleine Cour devant Napoléon, avec la même impassibilité que l'avant-veille : soumission qui fut froidement reçue, mais qu'on ne jugea point à propos de repousser.

Une semblable irritation, provoquée dès Valladolid par d'autres rapports de police sur quelques salons de la capitale, décida l'Empereur à réduire les frondeurs au silence, ou à les entraîner de force dans sa cause, en arrachant à plusieurs des familles royalistes qui les composaient, leurs enfants adultes. Il les contraignit d'accepter des grades militaires, alléguant par ces faveurs imposées cet abus de pouvoir, mais sans prétendre nullement le déguiser.

Un fait à remarquer, c'est qu'alors et depuis, car il recommença, son attente, quant à la plupart de ces jeunes gens, ne fut point trompée. S'ils partirent en détestant jusqu'à sa gloire, ils revinrent ses partisans dévoués : soit activité de l'âge satisfaite, soit orgueil de dangers courus, et d'avoir partagé cette gloire par eux maudite lorsqu'ils y étaient étrangers.

Quant à ses affaires extérieures, plus maître de lui, l'Empereur, dans ses négociations, dans ses préparatifs guerriers pour les soutenir, se montra tout à la fois pacifique et menaçant. En même temps il redoubla de séductions avec l'Empereur russe déjà refroidi; il conseilla même au Divan de lui abandonner les bouches du Danube, ce qui rejeta cet Empire dans l'alliance de l'Autriche et de l'Angleterre; ce fut ainsi, malgré les quatre guerres qu'Alexandre avait alors à soutenir contre la Perse, la Suède, Londres et la Turquie, qu'il réussit à le retenir dans son alliance offen-

sive contre l'Autriche. Mais, en dépit du succès de cette négociation et d'une attitude de plus en plus menaçante, en dépit même de l'offre d'évacuer l'Allemagne entière, à Vienne le sort en était jeté; et il devint évident que, de ce côté, il fallait se préparer à d'autres périls.

Cette malheureuse affaire d'Espagne, le départ de tant d'hommes d'élite de notre Grande Armée d'Allemagne pour ce lointain et vaste abîme, où il venait de s'engager, avaient été pour l'Autriche une tentation trop forte et trop naturelle. Cet Empire militaire, mutilé et humilié, se redressant aussitôt, avait mis sur pied quatre cent mille hommes et sept cents canons. Quarante mille soldats allaient envahir la Pologne, quatre-vingt mille l'Italie, cent soixante et quinze mille la Bavière et la Franconie; le reste, toute la population virile, sous le nom de Landwehr, s'apprêtait à alimenter et à soutenir ce triple et puissant effort! Cent millions anglais avaient été le prix de cette diversion, en aide aux armées de Londres dans la Péninsule Ibérienne.

Mais ce n'était pas tout encore : cet orage, qui s'amoncelait ouvertement contre la France, renfermait des feux secrets, prêts à s'étendre du nord au sud de la Germanie entière. Une grande association mystérieuse déjà commencée, celle des *Fédérés de la Vertu*, n'attendait là qu'une occasion. Pendant que tout ce qui nous restait de forces disponibles serait attiré vers le Danube ou rejeté sur le Rhin, dans toute l'Allemagne, dégarnie de ses vainqueurs, le signal d'un soulèvement national allait être donné : au centre, par

le Prince dépossédé de Brunswick-OEls, prêt, à la tête d'un corps de réfugiés prussiens, à s'élancer de la Bohême; au nord, par une descente des Anglais et par Schyller, ses hussards et quelques centaines de fantassins, qui, s'échappant de Berlin, devaient surprendre Magdebourg; à l'ouest, en Westphalie, par Dornberg, l'un des chefs de la Garde même de Jérôme Bonaparte : Dornberg s'était chargé de s'emparer traîtreusement de son Prince comme d'un otage; enfin au sud, par le général Chasteler, et surtout par l'aubergiste Hoffer, dont la voix appelait aux armes tout le Tyrol contre la domination détestée de la Bavière.

Toutefois, attachant peu d'importance à ces épisodes de la grande lutte qui se préparait, l'Empereur, à ces passions révoltées contre ses conquêtes, avait opposé les intérêts satisfaits des Rois de sa création. Dans le Nord il comptait sur l'alliance d'Alexandre; et, comme une révolution dynastique en Suède venait d'y terminer les hostilités, un simulacre d'armée allemande, sous Bernadotte qui lui-même avait l'ordre de le rejoindre, puis un corps nombreux de Hessois et de Hollandais, lui parurent suffire.

Le point seul décisif, en effet, se trouvait sur les bords du Danube et en Bavière. Nos forces accouraient, pour s'y concentrer de plusieurs côtés différents. L'histoire dira avec étonnement l'immensité des combinaisons qui jaillirent alors, toutes à la fois, du génie de l'Empereur. Elle dira ses soins pour l'organisation de ses armées improvisées et de leurs nombreux magasins, disposés selon l'éventualité de l'at-

taque ou de la défense; ses ordres pour l'administration et la défense de l'Empire pendant son absence; ses instructions à ses envoyés extérieurs et à tous ses généraux de terre et de mer : ces instructions, toutes aussi précises, aussi détaillées l'une que l'autre, embrassèrent non-seulement la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, tout le Continent enfin, mais aussi la Méditerranée et l'Océan entier jusqu'au Nouveau-Monde!

Pour moi, je n'indiquerai ici, comme témoin, que quelques traces de cet incommensurable effort, le plus grand sans doute dont la tête d'un seul homme ait été capable. Quant à notre armée, il appela cent mille recrues sur la conscription de 1810, et soixante mille autres plus valides sur les quatre recrutements précédents. Il fit parcourir tous nos dépôts pour en tirer jusqu'au dernier homme. Les munitions de vivres et d'hôpitaux furent achetées en Souabe et en Bavière. Il y fit lever des compagnies d'ouvriers, maçons, boulangers et autres, dont il connaissait l'utilité dans ses mouvements toujours rapides. Nous le vîmes remanier la plupart des cadres de ses bataillons, et en augmenter dans chaque régiment le nombre, de trois à cinq. Il porta, sous plusieurs dénominations, sa Garde à vingt-cinq mille hommes; il y ajouta douze cents marins, pour s'assujettir le Danube, route mobile, dont le cours pouvait aider nos manœuvres ou leur faire obstacle.

Enfin, mettant sur pied toute la Confédération du Rhin, les Bavarois, les Würtembergeois sous Lefebvre, les Saxons sous Bernadotte, il en exigea des contin-

gents devant composer, en tout, cent dix mille sabres et baïonnettes.

En même temps qu'en Allemagne il se prépare ainsi une armée de trois cent mille combattants, en Italie Murat et Miollis doivent lui garantir le sud et le centre de cette Péninsule, et le Prince Eugène, aidé de Marmont, le nord, avec une armée d'environ cinquante mille combattants présents sous les armes.

Quant aux forces effectives dont l'Empereur pouvait disposer, sur le Danube, pour le début de cette campagne, il s'était hâté de les rassembler. Masséna, en marche par Lyon sur les Pyrénées, rebroussant chemin, revenait, par Strasbourg et Ulm, à la tête de trente mille hommes. La Garde accourait du fond de l'Espagne au travers de toute la France. Oudinot partait de Mayence; et Davout, avec quarante-cinq mille hommes, marchait d'Erfurt, par Amberg, sur Ratisbonne. C'était en tout cent cinquante mille hommes, dont un tiers de Bavarois, de Wurtembergeois et autres Allemands. Mais ce dernier tiers presque seul était en présence; les deux autres tiers, ceux-là Français, partis de points inégalement distants et opposés, étaient encore plus ou moins loin de la Bavière.

Et cependant, depuis quinze jours, l'habile Archiduc Charles, en tête de cent soixante et quinze mille hommes, pour la plupart déjà réunis en Bohême, n'avait que quelques pas à faire pour nous devancer, pour déboucher sur Ratisbonne, et pour s'interposer en masse entre nos colonnes. Le temps, l'ensemble et le nombre étaient à sa disposition; il allait en profiter lorsqu'une divergence d'avis dans ses entours, en domi-

nant sa volonté, lui fit perdre ce triple avantage.

C'est que dans cette armée, outre le généralissime, il y avait un Conseil et tout ce qui en résulte nécessairement : c'est-à-dire, au lieu d'un plan décidé et d'ordres précis, des discussions ; en sorte que, au lieu de prévenir, de surprendre et d'attaquer, du fort au faible, un ennemi désuni, le temps qu'on avait pour soi, on le laissa passer au parti contraire, qui savait si bien en profiter !

On a vu que le point de rassemblement et de départ, d'abord choisi par l'Archiduc, avait été la rive gauche du Danube et la Bohême, d'où l'on se serait élancé par la Franconie ; à quoi l'un de ses chefs d'état-major avait opposé, comme point de départ aussi offensif et moins chanceux, l'attaque par la haute Autriche et la Bavière, sur l'autre rive du grand fleuve. Au milieu de cette hésitation, nos premiers mouvements de concentration forcèrent la balance à s'incliner vers ce dernier plan. Il en résulta, comme dans tous ces conflits d'opinions, qu'un parti mixte prévalut. En conséquence cette invasion toute prête, en une masse, sur la rive gauche du Danube, on la partage : un tiers, sous deux lieutenants, agira seul de ce côté ; quant aux deux autres tiers, ils perdent quinze jours à passer sur la rive droite, par un long détour, pour déboucher par Linn, comme en 1805, sur la Bavière.

Cette faute donna le temps à Davout d'atteindre Ratisbonne sur la rive gauche, où, se voyant isolé et même attaqué, il se détourna à droite, pour gagner Ingolstadt et se rallier à Masséna, à Lannes et à nos Allemands. Il y arrivait quand Berthier, envoyé pour opé-

rer cette réunion, faillit tout perdre. Il méconnut l'esprit de ses instructions, et sa position dont il ne comprit pas le danger. Demeuré derrière le Lech il s'était senti attaqué, à la fois, sur l'Iser et sur le Danube; et, portant la main partout où il se sentait frappé, il poussa à droite Lefebvre et les Bavarois sur Landshutt, retint Masséna à Augsbourg, et ordonna à Davout de retourner à Ratisbonne, par la rive gauche du Danube.

C'était, au lieu de tout réunir, tout disséminer! C'était mettre le grand fleuve et trente lieues entre nos deux corps français; donner le temps à l'Archiduc, déjà maître de l'Iser, de s'interposer entre eux; c'était enfin renvoyer Davout avec quarante-cinq mille hommes, se faire envelopper par cent soixante et quinze mille Autrichiens, sur les deux rives du Danube!

Cette faute était plus grave encore que celle de l'Archiduc Charles; elle la réparait! Mais l'Archiduc, à son tour, en commit une autre. Il fut trop lent à profiter du temps que la faute de Berthier lui avait rendu. Or, pendant qu'il met six jours, au lieu de trois, à envahir le court intervalle de l'Inn à l'Iser, et que ses deux lieutenants, qui débouchaient en même temps de la Bohême, l'ont imité, des relais de poste, des estafettes et une ligne télégraphique, établis, de la Bavière à Paris, par l'Empereur, l'avertissent à temps de l'invasion. Le quatrième jour, après en avoir reçu l'avis, il arrive à Donawerth. Mais, quand il demande son armée, il apprend que Davout, renvoyé dans Ratisbonne, y est perdu au milieu de l'ennemi; que déjà, du sud et du nord-est, et par les deux rives du fleuve, cent mille Autrichiens s'avancent sur ce maréchal et

sur cette ville, tandis que cinquante mille autres, détachés en avant sur le Haut-Abens, nous séparent déjà de ce lieutenant; qu'enfin, pour arracher Davout à ce péril et le rallier, lui, Napoléon, n'a sous la main qu'une division française de grosse cavalerie et trente mille Bavarois, le reste, avec Oudinot, Lannes et Masséna, ne pouvant arriver en ligne que les jours suivants.

Son premier mouvement fut d'accabler Berthier de sa colère! « Ordres! Contre-ordres! Désordre! » lui cria-t-il en l'abordant; le reste, qu'au dehors on n'entendit pas, est inutile à rapporter. Mais, aussi prompt à réparer la faute de son major général que l'Archiduc est lent à en profiter, il fait avertir Davout d'abandonner Ratisbonne à une garnison, et de marcher à lui par Neustadt, le long du Danube, en se faisant jour, s'il le faut, au travers de l'aile gauche autrichienne.

En effet, le 19 avril, tandis que l'Archiduc, se séparant trop de sa gauche qu'il oppose à l'Empereur, s'est trop lentement avancé sur Ratisbonne pour y enlever Davout, ce maréchal rejoint Napoléon sur l'Abens par une marche hardie et habile, et une victoire disputée. Cette première victoire, que l'histoire nomme bataille de Thann, ceux qui voudront l'étudier en trouveront l'emplacement vers Tangen et Abensberg, entre Ratisbonne et Ingolstadt, sur la rive droite du Danube.

Napoléon, par cette première manœuvre, vient, en ralliant son armée, d'en arracher du milieu de l'ennemi la meilleure part. Qu'en va-t-il faire? Mais déjà tout avait été résolu, et cela avant même cette réunion avec Davout. Dès la première réponse à sa première question, le jour de son arrivée à Donawerth, une

exclamation de sa bouche montre que, dès ce moment, tout le plan de sa campagne fut conçu tel qu'il se développa et qu'il fut exécuté les jours suivants.

Descendu de voiture, son premier mot, en entrant dans son cabinet et en jetant précipitamment les yeux sur la carte épinglée que Monthyon lui montra, avait été : « Où est l'ennemi? » La réponse fut : « L'Archi« duc a passé l'Inn, l'Iser; puis il a tourné à droite, « et il est en pleine marche sur Ratisbonne. » A ces mots, Monthyon maintes fois m'a raconté : qu'il avait vu Napoléon se grandir, l'éclair jaillir de ses yeux, et, étendant son bras du côté de Ratisbonne, s'écrier : « Que dites-vous? Non, cela est impossible! » qu'alors, sur une nouvelle affirmation, il a repris : « Non, « vous dis-je, cela ne se peut! Il se serait livré lui« même! Je vous le dis, c'est impossible! » qu'enfin, une assertion plus positive l'ayant convaincu : « Je les « tiens donc! s'est-il écrié encore, transporté d'une « joie qu'indiquait son geste, l'éclat de sa voix et « de son regard; c'est une armée perdue! Dans un « mois nous serons à Vienne! »

Ceci, avec le succès de Davout, qu'on vient de voir, explique pourquoi, le lendemain 20 avril, sur le point avancé de Thann, conquis la veille, où il se voit, à son tour, avec quatre-vingt mille hommes entre l'Archiduc et l'aile gauche de ce Prince, forte de plus de cinquante mille hommes détachés sur le Haut-Abens, il ne laisse à Davout que les forces nécessaires pour observer et retenir l'Archiduc vers Ratisbonne, dans ce repli du Danube où il compte l'enserrer;

pourquoi, dans ce même jour, prenant à ce maréchal vingt mille hommes, qu'il donne à Lannes, il leur fait déborder et battre la droite de l'aile gauche autrichienne, ainsi détachée, tandis que lui, à la tête des Bavarois et Wurtembergeois, qu'il harangue et enflamme de son ardeur, il attaque en face, à Siegenburg, ce même corps, qu'il culbute ainsi, de front et de flanc, dans le sud, sur l'Iser et dans Landshutt, d'où il le chasse le 21; achevant ainsi, en trois jours et en trois combats, de séparer entièrement l'Archiduc de sa ligne d'opérations, de ses parcs, de ses magasins qu'il lui enlève, et du tiers de son armée, pendant que, au contraire, il vient de rallier à la sienne Oudinot et Masséna, qui d'Augsbourg, et d'après ses instructions, débouchaient de ce côté.

C'est alors que, sans repos, le quatrième jour, 22 avril, laissant Bessières suivre au sud la déroute de cette aile gauche, il se retourne face au nord, avec Lannes, Masséna et soixante mille hommes, contre l'Archiduc lui-même; et que, courant se joindre, vers Echmühl, à Davout qu'il a fait renforcer la veille, ils abordent et écrasent, de front et en flanc, le corps de bataille que ce Prince leur oppose. Cette impétuosité de Napoléon à profiter de l'instant où celui-ci s'était encore annulé en s'écartant trop vers sa droite, avec trente-six mille hommes, dans l'espoir tardif d'envelopper et d'écraser Davout, lui donne cette quatrième victoire.

Le cinquième jour, 23, et par un cinquième combat, il rejette l'Archiduc par delà Ratisbonne et le Danube, d'où ce Prince se réfugie en Bohême, en implorant vai-

nement un armistice, tandis que son aile, vaincue l'avant-veille, fuit en Autriche au travers de l'Inn!

Deux cents lieues franchies en quatre jours; dans les cinq journées suivantes : Davout sauvé et rallié; cent soixante et quinze mille ennemis séparés en deux masses, battues et chassées, l'une dans le sud, l'autre au nord, avec perte de cent canons, de cinquante mille hommes tués, blessés ou prisonniers, de leurs magasins et de leurs bagages; la Bavière reconquise; l'Autriche à découvert, et près d'être envahie; tel est le résultat de ce nouveau coup de génie, auquel peut-être rien, dans l'histoire ancienne et moderne, n'est à comparer!

Et cependant l'espoir de Napoléon était loin de s'être entièrement réalisé. En effet, si Ratisbonne, où Davout n'avait pu laisser qu'un seul régiment, sans autres munitions que celles de ses gibernes, eût été plus forte ou plus fortement occupée; si le pont trop solide de cette ville eût pu être détruit; enfin s'il eût été possible de la défendre deux jours de plus contre l'Archiduc, ce Prince, acculé dans ce repli du grand fleuve, comme l'Empereur l'avait prévu à Donawerth, y eût peut-être fini, dès le cinquième jour, avec son armée et toute la guerre!

---

## CHAPITRE II.

Dans ce premier acte de cette campagne quelques incidents méritent d'être remarqués. D'abord cette

course si rapide de Paris à Donawerth, et qu'alors les anxiétés dont le cœur de Napoléon était rempli n'aient point suspendu en lui cet instinct de généreuse bonté dont on a déjà rappelé des preuves. A la fin de ce voyage, vers Dilligen, arrêté quelques instants chez un officier forestier de Wurtemberg, et touché des efforts de son hôte pour le bien recevoir, il oublie sa fatigue de corps et d'esprit; il suspend ses préoccupations pour s'informer, avec détails, des intérêts privés de ce père de famille; et, découvrant que la modicité de sa fortune s'opposait à un mariage désiré, il rend le bonheur à ce bon père en dotant sa fille!

J'ai dit l'explosion, dès son arrivée à Donawerth, de sa colère contre Berthier; et avec Monthyon, cette exclamation qui montre sa promptitude à changer en moyen l'obstacle, à le retourner contre l'ennemi, à concevoir, d'un seul jet, tout le plan de cette campagne qu'aussitôt il accomplit. Le soir du premier jour de cette guerre, vers Abensberg, comme il parcourait les rangs des Bavarois, les voyant commandés par leur Prince héréditaire : « C'est bien! Prince royal, lui « dit-il en le frappant sur l'épaule; voilà comme il « faut être Roi! Autrement, si vous restiez chez vous, « chacun des vôtres en ferait autant; et alors, adieu « l'État, adieu la gloire! »

Dans la seconde journée on a remarqué sa harangue aux Bavarois, sa confiance à se livrer à ces étrangers, à leur cavalerie qui lui sert de Garde, et l'intrépide dévouement qu'il leur inspire.

Dans la troisième, quand il précipitait le général

Mouton et ses soldats, au travers de Landshutt, pour changer en déroute la fuite de l'aile gauche autrichienne, un aide de camp de Berthier vint annoncer que l'ennemi paraissait en force sur les hauteurs, en arrière et au nord de cette attaque. L'Empereur se crut d'abord surpris et assailli, à son tour, par un mouvement hardi du Prince Charles; mais sans s'émouvoir : « Cela est bien, dit-il, c'est un beau mou-« vement! Il fait honneur à l'Archiduc! » Puis, s'arrêtant, il donna promptement l'ordre aux uns d'aller reconnaître, aux autres de se déployer et de faire face à cette attaque. On s'aperçoit alors que l'aide de camp avait pris nos propres troupes pour celles de l'ennemi; et l'Empereur, furieux de cette méprise qui lui fit perdre trois heures précieuses et un succès plus complet, se retourne vers Landshutt, dont il s'empare.

Dans la quatrième journée, celle d'Eckmühl, après trois nuits et trois jours, presque sans repos, convaincu que ses premières prévisions de Donawerth se réalisent; excité par le péril de Davout qu'il a déjà fait renforcer, et par l'espoir, malgré la perte de Ratisbonne qu'il vient d'apprendre, de culbuter l'Archiduc dans le Danube, il se montre encore plus actif que la veille. C'est lui qui, longtemps avant le jour, a mis en mouvement toutes ses colonnes. Il pousse Bessières au sud, par delà l'Iser, à la poursuite des vaincus des jours précédents; et tout à l'opposé il entraîne, droit au nord, Lannes, Masséna et notre grosse cavalerie, sur Eckmühl et Ratisbonne, vers le fond de ce repli du Danube, où depuis trois jours la présence de Davout semble avoir paralysé les deux tiers des forces autri-

chiennes et leur généralissime. D'autres divisions, qui accourent sur nos derrières, ont eu l'ordre de se porter sur Eckmühl ou Landshutt, selon les chances du combat de ce grand jour. Dès ses premiers rayons, à la vivacité de la conception il ajoute celle de l'exécution; c'est lui-même encore, qui le premier, en tête et à toute bride, devançant tout, et entraînant après lui ses maréchaux, arrive en présence! C'est d'abord sur la chaussée d'Eckmühl, où ne l'a point arrêté la mitraille autrichienne; c'est, aussitôt après, sur les hauteurs à gauche de cette route, que, s'annonçant à Davout, il a mis lui-même en batterie ses premières pièces, malgré les prières, les injonctions même de nos canonniers, inquiets du danger auquel il s'expose!

Pendant ce combat le village d'Eckmühl, obstinément défendu, est enfin emporté par Lannes; et Napoléon, qui le rejoint en ce moment, lui reproche gaiement « le temps que lui a coûté cette bicoque. « Je n'ai point, dit-il, reconnu là ton élan rapide « et irrésistible! — Ah! répond le maréchal en « essuyant son front baigné d'une sueur martiale, c'est « qu'elle était farcie d'infanterie qui tenait là comme « teigne! Aussi m'en a-t-il coûté le général Cervoni « qui vient d'être tué! — Pauvre Cervoni! reprend « l'Empereur. C'est qu'aussi il y avait trop long-« temps qu'il n'avait revu les boulets; ils ne l'auront « plus reconnu! »

La nuit venue, quand le corps de Masséna arrive enfin, sa victoire assurée, il en tire aussitôt tous les résultats possibles, en dirigeant ce maréchal en avant à sa droite, sur Straubing et Passau, pour y garder le

Danube, et s'interposer entre l'Archiduc et son aile gauche, rejetée sur l'Inn.

Dans la cinquième journée, debout encore avant le soleil, toujours sans secrétaire, sans gardes, tantôt sur ses chevaux qu'il épuise, tantôt sur ceux du Roi de Bavière ; ayant à peine dormi depuis tant de jours, et parfois sans autre oreiller que le sac de ses soldats, on l'a vu, toujours aussi ardent, ranimer de sa voix et de son exemple toutes les forces épuisées. Il achève de culbuter l'Archiduc au fond du repli du fleuve, dans Ratisbonne ; et, quand ce Prince lui échappe par ce passage, lui-même encore, plaçant le premier de nos canons qui en attaque les portes, le fait pointer par le général d'artillerie Lauriston, son aide de camp !

Quelques instants après, ayant renvoyé son escorte, et s'étant avancé presque seul et à pied avec le maréchal Lannes, il venait d'examiner les murs et les clochers de cette ville couverts de tirailleurs autrichiens, et il en avait ordonné l'assaut, lorsque, se retournant pour appeler Berthier, une balle lui frappa le gros orteil du pied gauche ! Cette blessure, ou plutôt cette contusion, était la première qu'il eût reçue depuis Toulon ! La douleur fut vive. Il fallut que, sur place, Ywan lui ouvrît sa botte, son pied étant trop enflé par la fatigue pour en être retiré !

Ce pansement était à peine achevé que, s'apercevant de l'anxiété de ses soldats accourus par milliers autour de lui, il ordonna de battre le rappel. Puis il se fit remettre promptement en selle, à quoi l'on ne put parvenir que par le côté droit de son cheval ; et il cou-

rut se montrer à ses régiments. Alors, pour les mieux rassurer, se distrayant du mal qu'il éprouve par le bien dont il les comble, il parcourt leurs rangs, il les exalte d'amour et d'orgueil en leur montrant leur Empereur blessé comme eux et au milieu d'eux! Cette communauté de périls avec leur grand homme va donner à ces dangers et à leurs propres blessures, une illustration plus grande. Leurs ambulances, et jusques aux linges à pansement dont leur sac est pourvu, en sont ennoblis. Lui-même se sent là plus que jamais uni aux siens; il les interroge, il écoute ses moindres soldats. L'un d'eux lui répondit, qu'il devait le reconnaître. « Et pourquoi, lui répliqua Na- « poléon? — Parce que, en Syrie, dans la famine « du désert, c'est moi qui vous ai donné une pas- « tèque! » Napoléon, le reconnaissant en effet et le frappant amicalement sur la joue, reprit: « C'est vrai! « Sois donc chevalier, tu l'as bien gagné, et avec « douze cents francs de dotation! Mais qu'en feras- « tu? » Le soldat repartit: « Je les boirai avec les ca- « marades, à votre santé, et pour que Dieu nous con- « serve votre vie qui nous est si nécessaire! » A ce vœu, plus vif encore après un premier moment d'alarme, tous enchantés s'écrièrent : *Vive l'Empereur!*

On remarqua surtout l'épanchement de son cœur reconnaissant au milieu du 10$^{me}$ de ligne. Pressés par ses interrogations, les officiers de ce régiment lui désignèrent, comme le plus brave, leur adjudant-major. C'était un officier grêle, de petite stature, et roux. Ce détail, des témoins présents et vivant encore peuvent l'attester. « Toi, le plus brave! s'écria Napoléon.

« Eh bien, puisqu'ils le disent tous, je te fais Baron, « et avec quatre mille francs de rentes! » L'adjudant répondit : « Merci, mon Empereur; ma mère va être « bien fière et bien heureuse! »

Il popularisait ainsi des titres qu'il faisait renaître au profit de tous. Une acclamation générale applaudissait à cette faveur, lorsque d'autres cris, ceux d'une attaque, lui firent détourner la tête. C'étaient les soldats du maréchal Lannes trois fois repoussés, et qu'un élan de valeur du maréchal ramenait à l'assaut de Ratisbonne, dont ils escaladaient les remparts, renversant, tuant, faisant prisonniers huit bataillons qui les défendaient, et terminant ainsi la première phase de cette campagne!

Elle en eut cinq. On vient de voir la première. La seconde est la marche sur Vienne et la prise de cette capitale; la troisième, l'héroïque défaite d'Essling; la quatrième, la victoire de Wagram; la cinquième enfin, le long séjour, la tentative d'assassinat, et la paix de Schœnbrünn.

Dans les cinq journées de la première, ce qui est plus admirable encore que la conception, c'est l'exécution! C'est d'abord le parti que l'Empereur a su tirer de la dispersion de ses forces; c'est, chaque soir, au milieu même des feux du combat qu'il achève sur un point, comment, déjà retournant sa pensée vers un autre point, il prépare tout pour le succès du jour suivant; comme il dispose de ses différents corps en marche pour le rejoindre, selon l'à-propos de leur position : soit en tête de colonne, soit en réserve, pour arriver à temps sur le champ de bataille du lendemain,

avant que les nouveaux ennemis qu'il attaque aient pu apprendre ou s'expliquer sa victoire de la veille! Voilà comme il reste maître de sa conception première, se multipliant, frappant à coups redoublés, d'un jour à l'autre, face au levant, puis au sud, puis le lendemain au nord, et à douze lieues de distance du combat de la veille, un ennemi plus nombreux, mais qu'ainsi partout il surprend, étonne, et accable du fort au faible!

Non, jamais l'histoire antique et moderne n'avait montré une prévision aussi nette et aussi soutenue, une main aussi ferme et aussi prompte à remuer, en des sens si divers, et avec tant d'ensemble, de rapidité et d'à-propos, d'aussi fortes masses! Et qu'on ne suppose point ici de témérités à la Charles XII. Ses instructions vivent pour attester, que, en cas d'échec, tous ses points d'appuis étaient préparés, ses voies de retraite annoncées d'avance, enfin toutes ses précautions prises avec la prudence la plus prévoyante!

Remarquons encore ici le choix des hommes, celui de l'habile, du sage et tenace Davout, avec seulement vingt-cinq mille hommes, pour attirer sur lui et retenir sur le Danube, du 20 au 22 avril, cent mille Autrichiens et leur Archiduc, c'est-à-dire les deux tiers de cette armée, pendant que Napoléon, avec l'impétueux maréchal Lannes et le rude et brave Lefebvre, que plus tard Masséna doit rejoindre, en séparera l'autre tiers, l'écrasera et s'emparera de la ligne d'opérations du Prince ennemi, qu'il reviendra achever, sur le Danube, de concert avec Davout!

De même encore, dans le second acte de cette guerre, ce sera Davout qu'il détachera sur les pas de

l'Archiduc, d'abord pour le retenir en Bohême et sur la rive gauche du Danube; après quoi, rappelant ce maréchal sur l'autre rive, il le chargera d'en observer tous les passages, pendant que lui-même, avec ses plus ardents lieutenants, ainsi couverts par le fleuve, se hâtera, se précipitera, et devancera l'Archiduc Charles jusque dans Vienne.

---

## CHAPITRE III.

L'Empereur s'arrêta trois jours à Ratisbonne. Cependant sa Garde arrivait sur l'Iser. L'ambitieux et indocile Bernadotte, avec les Saxons, toujours lent à venir reprendre une obéissance détestée, se rapprochait du Danube; et Davout, paraissant poursuivre en Bohême l'Archiduc, allait repasser le grand fleuve à Straubing, pour en défendre, en le descendant vers Lintz, la rive droite. Il y devait être devancé par Masséna, et suivi par Bernadotte. En même temps, en amont et à droite de cette irruption, le reste de l'armée s'apprêtait à envahir l'Autriche, au travers de l'Inn et de la Salza, et à pousser devant elle, sur la Traun, Hiller réduit à trente-cinq mille hommes.

Ainsi Napoléon, méprisant l'insurrection du Tyrol, qu'il envoya nettoyer, comme la Haute-Bavière, par Lefebvre et ses Bavarois, et s'inquiétant peu d'une défaite du Prince Eugène en Italie, celle de Sacile, ne songeait qu'à devancer dans Vienne le Prince Charles.

Dix jours suffirent à effacer les traces de sa blessure.

Les trois premiers, donnés à un prétendu repos, servirent à mettre au courant sa correspondance pour les affaires intérieures et extérieures de l'Empire ; à rallier ses corps ; à exciter ses alliés ; à assurer ses munitions de toute nature et la marche de ses renforts sur sa ligne d'opérations. Dans les sept jours suivants, s'avançant parallèlement à Davout et à Masséna, il marcha sur Lembach par Landshutt, Mühldorf et Burghausen. Il était le 3 mai à cheval dans Wels, devant la Traun. Cette rivière est une ligne de défense importante pour l'Autriche par sa force intrinsèque, la rive droite dominant la rive gauche, et parce qu'elle couvre un pont sur le Danube. Il y fallait prévenir un retour possible de l'Archiduc Charles. En ce moment Masséna en forçait les abords et le passage, à quelques lieues au-dessous de l'Empereur, sur la chaussée et les longs ponts à demi brûlés d'Ebersberg.

Au bruit, qui remontait jusqu'à lui, du canon de ce maréchal, Napoléon, jugeant l'affaire sérieuse, jeta Durosnel et sa cavalerie sur l'autre bord ; puis, le suivant avec Lannes et deux divisions, il descendit la Traun, tournant ainsi la position d'Ebersberg par la rive droite.

Lorsqu'il y arriva le combat était fini, les ponts enlevés, Ebersberg pris, Hiller vaincu et repoussé ; mais quelle victoire ! quel échec n'eût été moins déplorable, à la gloire près ! Quatre mille hommes, le tiers de Corses, y avaient été sacrifiés, et inutilement, puisque le passage de l'Empereur à Wels eût suffi pour faire abandonner à Hiller cette forte position !

Jamais scène de carnage n'offrit aux yeux de Napo-

léon un aspect aussi révoltant! Les premières victimes, les moins malheureuses, avaient été blessées et noyées au passage des longs ponts; le reste, au delà, dans la ville prise et reprise, et dans un chemin creux qui en débouche, avait été abattu par le feu dominant de l'ennemi, puis achevé à coups de baïonnette, et brûlé par l'incendie des maisons, puis écrasé par notre propre artillerie, qu'il avait fallu pousser en avant pour faire cesser le massacre. Quand l'Empereur y arriva, la place, les rues, et ce chemin creux surtout, lui montrèrent le hideux spectacle d'un amas boueux de sang et de chair humaine brûlée, broyée, sans forme aucune, d'une odeur infecte, et où les pieds des chevaux s'enfonçaient horriblement! Il fallut se servir de pelles pour déblayer le passage de ces débris informes d'officiers et de soldats hachés, écrasés, consumés pêle-mêle, et les enterrer!

Saisi d'horreur à chaque pas, l'Empereur consterné ne pouvait contenir son affliction : il la laissait éclater tantôt en reproches, tantôt en exclamations douloureuses! Mais telle était alors la passion de la gloire, l'en-train des esprits, et l'ivresse de la victoire, qu'à l'un de ses cris de détresse un soldat corse, resté debout, répondit : « Bah! allons toujours! il en reste bien « assez de nous pour vaincre une fois encore! »

C'était, après Masséna, le général Mouton, aide de camp de l'Empereur, et depuis comte et maréchal de Lobau, qui, de même qu'au pont de Landshutt, commandant par l'exemple, avait commencé l'enlèvement de cette position. Mais ce n'était point à lui, c'était à l'extravagance de courage d'un gé-

néral héritier d'un nom célèbre, au général de brigade Cohorn, qu'on avait à reprocher ce glorieux mais affreux désastre. Il avait eu la tête de cette attaque. Or, les ponts et la ville envahis, au lieu de défendre sa conquête à la faveur des haies, du terrain coupé des environs, et d'y attendre des renforts, il avait osé déboucher seul contre toute l'armée ennemie, par ce chemin creux, où, repoussé et renversé, le massacre au milieu d'un incendie l'avait écrasé. Malheureusement encore le reste de la division (celle de Claparède), accouru vainement à son secours dans cette ville brûlante, y avait été décimé!

Ce fut Legrand, l'un de nos plus célèbres généraux d'infanterie, qui nous rendit la victoire. Il se précipita avec sa division au travers de tous ces feux qu'il éteignit : ceux du château d'Ebersberg, en en faisant rompre les portes à coups de hache et massacrer la garnison; ceux de l'armée de Hiller, en la chassant de sa position dominante, d'où ce général, apercevant nos renforts qui arrivaient sur les deux rives, se retira.

Quant aux deux ponts sur le Danube, au-dessous et au-dessus de la Traun, l'un avant l'autre pendant ce combat, avaient été brûlés par un corps détaché de l'Archiduc Charles.

Masséna, pour s'excuser, allégua Lodi et l'apparition de ce corps de l'Archiduc dont il avait voulu prévenir la jonction avec Hiller. Mais cet emportement de valeur irréfléchie avait encore une autre cause. Ce corps d'armée n'avait pas eu, dans les jours précédents, l'occasion de se distinguer: bien plus, Cohorn était de la

division Claparède, naguère accusée d'une lenteur sans laquelle la retraite de Hiller, derrière l'Iser à Landshutt, eût pu être tournée par cette division; et l'on dit que Cohorn, jaloux de l'honneur du corps dont il faisait partie, avait voulu trop, à Ebersberg, réparer la faute de Landshutt.

L'Empereur, inconsolable de cette boucherie, la reprocha à ce général, mais avec les ménagements que tant d'intrépidité exigeait. Un même motif lui fit éviter Masséna. Quant à Legrand, qui s'était sacrifié pour ressaisir la victoire perdue pendant trois heures, on n'avait que des éloges à lui donner. Napoléon se hâta d'expédier les ordres indispensables; puis, retiré dans son quartier, seul avec le général Mouton, de qui je tiens ces détails, il n'y voulut voir personne, pas même Berthier. Là, dans l'accablement de sa douleur, il gémit toute la nuit sur le sort de ses malheureux soldats; s'abandonnant à la révolte de son cœur, mais sans autres témoins, pour ne pas décourager.

On croit aussi qu'il se reprocha d'avoir trop échauffé l'impétuosité, alors pourtant encore toute vive, de Masséna. Et réellement, jamais il n'avait autant excité l'ardeur de ses lieutenants que depuis le début de cette campagne. Dans cette dernière occasion son motif fut la crainte d'être devancé par l'Archiduc; d'ailleurs l'espoir renaissant de ses ennemis, depuis l'insurrection espagnole, augmentait partout la nécessité des grands et rapides succès; peut-être aussi s'était-il aperçu que plusieurs des siens, déjà moins jeunes, fatigués de guerres et blasés sur la gloire, commençaient à se ménager. Au reste un fait qu'on remarquera dans la suite

de ces Mémoires, c'est que, plus lui-même sentit s'appesantir ses forces physiques, et s'amoindrir les forces matérielles et morales de ses armées, plus il crut devoir, dans ses ordres à leurs chefs, exagérer ses exigences et multiplier ses excitations.

Le lendemain, revenu sur le lieu même de ce carnage, il en accusa les promoteurs de cette cinquième coalition, leur imputant tous les malheurs réunis dans ce cruel spectacle, « dont il aurait, dit-il, voulu qu'ils « fussent témoins! » Pourtant il ne put, sans doute, se dissimuler que la cause indirecte de cette guerre était l'envahissement de la Péninsule Ibérienne, tant les fautes sont fécondes! Mais il n'était plus temps de se repentir; il fallait poursuivre, et ne plus songer qu'à se rendre de plus en plus redoutable, pour s'être cru trop redouté.

Aussi, et quelle qu'ait été son affliction la nuit précédente, le revit-on, le jour suivant, tout entier au soin de tirer de ce douloureux succès tous les résultats possibles. Bientôt encore, dans ce même mois, on le verra s'exposer lui-même, avec son armée et sa fortune, à des pertes bien plus cruelles : se laissant trop entraîner à ce jeu terrible des batailles, source de sa célébrité première, où son génie trouvait le développement de toutes ses forces, et qu'il jouait avec tant de supériorité. Ajoutez l'attrait du risque, le besoin de fortes émotions, communs aux hommes de carrières actives : carrières d'autant plus estimées qu'elles sont plus hasardeuses, les hommes étant tous plus ou moins joueurs, et ne se distinguant que par la grandeur de leurs enjeux.

Toutefois ce massacre d'Ebersberg ne fut pas sans compensation. La perte de l'ennemi, disait-on, dépassait la nôtre, et ce brusque passage l'avait terrifié; Hiller était rejeté au delà des abords du pont de Monthausen sur le Danube, jusqu'à celui de Stein; c'est par ce dernier pont qu'il disparut et s'en fut sur la rive gauche, découvrant ainsi Vienne, que son généralissime fut forcé d'abandonner.

Ce Prince, trompé par les premiers pas de Davout au delà de Ratisbonne, avait d'abord cru notre armée à sa poursuite. Il perdit trois jours à se concentrer vers Budweiss, où, s'apercevant de son erreur, il hésita s'il préviendrait l'Empereur par Lintz ou par Krems, en avant de Vienne. Il semble aussi qu'il espéra inquiéter et arrêter notre agression, en essayant de faire couper à Lintz, sur nos derrières, notre ligne d'opérations. Vaines imaginations, que firent évanouir la marche rapide et hardie de Napoléon, d'abord sur Ebersberg, puis sur Krems, puis son apparition, dès le 10 mai, sous les murs de Vienne, et enfin la prise de cette capitale le surlendemain!

Un autre Archiduc et quinze à vingt mille hommes avaient essayé de la défendre; mais une pluie d'obus et surtout une vive attaque de notre aile gauche, entre cette ville et le fleuve, menaçant de couper la retraite à cette garnison, en avaient décidé la fuite. Ainsi, le 12 mai, un mois juste après son départ de Paris, et vingt-trois jours après le premier combat, Napoléon, comme il l'avait dit à Monthyon à Donawerth, était maître de la capitale ennemie, éloignée de trois à quatre cents lieues de la sienne!

Néanmoins, quelque rapide qu'eût été cette irruption, toutes les précautions d'une sage prudence avaient été prises. Il n'avait marché que sous la protection du fleuve porteur de ses écloppés et de ses munitions de vivres et de guerre, disposant, chaque jour, ses forces échelonnées de façon à pouvoir en défendre les passages.

A Mœlkt, un incident avait contribué à accélérer sa marche. Des témoins racontent que, du sommet élevé couronné par cette abbaye, apercevant un camp autrichien sur l'autre rive, il en avait envoyé surprendre et saisir quelques hommes pour s'éclairer sur les projets de l'Archiduc; et que, trois soldats ennemis lui ayant été amenés, il apprit d'eux le mouvement sur Vienne de ce Prince, qu'alors il s'était encore plus hâté de devancer.

Ces témoins ajoutent que l'un de ces prisonniers, loin de se montrer indifférent à son sort, comme ils le sont presque tous dans ce premier moment quand leur vie est sauve, s'en désolait et pleurait amèrement; l'Empereur lui en fit demander la cause. Le prisonnier répondit « que porteur de la ceinture « pleine d'or de son capitaine, il était trop certain « que sa disparition le faisait accuser d'une déser- « tion déshonorante! » Napoléon, que tout noble sentiment touchait et qui estimait surtout la probité, s'émut de la juste douleur de cet honnête homme. Il s'écria « que partout où la vertu se montrait, il fal- « lait l'honorer et la seconder! » et aussitôt, au précepte joignant l'exemple, il renvoya libre, et fit soigneusement reconduire avec son trésor à son officier, ce soldat fidèle.

On ne sait quels furent, dans ce second acte de cette campagne, les projets de Napoléon contre la Maison d'Autriche; mais, à l'amertume de ses bulletins, aux menaces qu'ils renferment, à ses promesses faites à Dillingen au Roi de Bavière, quand il lui dit « qu'il « le ferait si grand, qu'il suffirait seul désormais à se « défendre contre Vienne, » on peut croire qu'il méditait la dislocation de cet Empire et la déchéance de son Empereur. Son entrevue avec la députation de Brünn montrera plus tard qu'il ne persévéra pas dans ce projet, et que cette scène touchante, trop peu connue, contribua peut-être à le lui faire entièrement abandonner.

Il se peut aussi que ces menaces répétées n'aient été qu'une ruse de guerre pour obtenir des conditions meilleures, et une paix plus prompte. Au reste, si, d'une part, l'effort que l'Autriche venait de tenter était naturel dans l'amertume de tant de pertes précédentes, d'autre part la colère de Napoléon était fondée. Cette guerre ne lui fut que trop funeste, sans compter le sang précieux qu'elle lui coûta : elle ébranla son alliance avec Alexandre; elle le détourna de l'Espagne, au moment où il allait en achever la conquête et la soumission par l'anéantissement de l'armée de Moore et par la reprise du Portugal!

---

## CHAPITRE IV.

La capitale ennemie et ses nombreuses ressources venaient d'être conquises subitement. C'était là un

grand avantage moral et matériel, mais aussi un grand embarras. Il s'agissait d'administrer, de faire vivre, et de contenir soumis ce grand centre de population, en vue d'une armée de cent mille ennemis, accourant en face sur l'autre rive du Danube! Ajoutez à ce danger l'attente de l'arrivée, sur son flanc opposé, d'une autre armée autrichienne, celle d'Italie, de plus de cinquante mille hommes, que pouvaient rejoindre les corps ennemis chassés du Tyrol. En effet, à la nouvelle du grand coup porté sous Ratisbonne, de toutes parts tout avait changé. L'offensive de cette armée autrichienne d'Italie, victorieuse à Sacile par surprise, s'était transformée d'abord en défensive, puis en retraite. Le Prince Eugène et Macdonald, d'abord ensemble, puis séparés, et auxquels Marmont venant de l'Illyrie devait se rallier, la poursuivaient. Ils allaient lui arracher quinze à vingt mille hommes, tués ou prisonniers, tandis que Napoléon, pour couvrir Vienne de ce côté, pour rejeter au loin, en Hongrie, la fuite de cette armée et la séparer de l'Archiduc Charles, venait de pousser sa cavalerie vers Neustadt et Bruck. D'autre part le maréchal Lefebvre et ses Bavarois, après un glorieux combat, nettoyaient d'Autrichiens tout le Tyrol.

Cependant, ainsi garanti sur son flanc droit, l'Empereur, cotoyé par un ennemi puissant encore, sur le flanc gauche de sa longue ligne d'opérations, n'était maître que d'une seule rive du Danube. Il pouvait même, si l'ennemi passait ce fleuve derrière lui, se voir couper cette ligne de secours et de retraite! Le temps ne devait qu'aggraver une situation aussi périlleuse.

En effet, nos pertes dans les deux premières parties de la campagne, le détachement d'une partie de nos forces, laissées en arrière à la garde du grand fleuve, et l'envoi des Bavarois dans le Tyrol, diminuaient de plus de cinquante mille hommes son armée dans Vienne : elle s'y trouvait réduite à soixante et dix mille combattants. Et pourtant, si Napoléon eût laissé à l'Archiduc Charles le loisir de se reconnaître sur la rive gauche, de se recruter, de se raffermir, et d'y être joint par l'armée autrichienne d'Italie, ce Prince pouvait, d'une part, s'emparer, en arrière de nous, d'un point quelconque de la rive droite, et, d'autre part, étant maître de Presbourg, nous tenir tête et nous arrêter : et cela, au milieu d'un système d'insurrection générale, organisé dans le nord de l'Allemagne; soulèvements excités par tant de maux soufferts, inspirés par l'excentrique envahissement de l'Espagne, par le désastre de Baylen et l'exemple contagieux des Espagnols!

Il est vrai qu'Eugène et Macdonald, avec quarante-cinq mille hommes, et Marmont avec douze mille, remontaient vers lui de l'Italie et de la Dalmatie, et qu'en même temps trente-six mille Saxons, Français et Wurtembergeois, sous Vandamme et Bernadotte, gardaient, en la descendant, la rive du Danube : à leur arrivée plus ou moins prochaine la balance des forces pouvait être rétablie. Mais dans la situation générale des esprits et des affaires, si l'Empereur eût attendu ces renforts, il eût changé de rôle; et, d'agressif, de vainqueur qu'il était, il eût été réduit à une dangereuse défensive.

C'est pourquoi, profitant de l'ardeur des siens, de la séparation des deux armées ennemies, et des hésitations de l'Archiduc, il s'était décidé, dès la prise de Vienne et l'incendie de ses ponts, à s'assurer d'un passage du Danube. Il voulait en finir au plus tôt par une victoire, n'en doutant guère après tant d'autres. En conséquence il fit reconnaître deux passages, à deux lieues au-dessus et au-dessous de Vienne : l'un par Lannes, à Nussdorf; l'autre, devant Ebersdorf, par Masséna. Le premier, le plus facile, mais en amont de Vienne, et le plus près de l'Archiduc, ne fut point sérieusement tenté. On y échoua avec perte de cinq cents tués ou prisonniers; mais il servit à distraire l'ennemi du second, où l'Empereur réunit tous ses efforts, et n'eut d'abord à vaincre que le fleuve.

Là, trois bras, l'un de quatre cent quatre-vingts mètres, l'autre de trois cent quarante, le troisième d'environ cent mètres, enveloppent deux îles, dont la dernière, l'île de Lobau, a plusieurs lieues de tour. Son choix arrêté sur ce triple passage, six jours suffirent au ralliement d'une partie de l'armée, encore échelonnée sur le haut Danube, à la reconnaissance des lieux, et aux préparatifs de cette entreprise audacieuse. Il ne s'en laissa point détourner par une tentative de Kollovrath à la tête de vingt-cinq mille hommes sur Lintz et sur sa retraite. Contenue d'abord le 17 par les Wurtembergeois, elle fut repoussée le lendemain par les Saxons de Bernadotte, arrivés enfin en ligne, après s'être trop fait attendre, selon l'habitude de leur général. D'autres menaces de l'Archiduc,

sur d'autres points, furent prudemment observées, et également dédaignées.

Enfin, le 19 mai, quand la nuit fut venue, tous les moyens de navigation qu'on avait pu recueillir à Vienne étant réunis devant Ebersdorf, l'Empereur fit embarquer les premiers bataillons, qu'il envoya s'emparer des îles et prendre pied sur la rive gauche. Il ordonna lui-même chaque détail, parlant aux soldats, et veillant à leurs approvisionnements de vivres et de munitions. Les îles, la rive opposée elle-même, tout fut envahi, presque sans coup férir, et l'on commença aussitôt la jetée des ponts. Tout y fut employé : barques, pontons, radeaux, chevalets même; des canons, des caisses remplies de boulets, servirent d'ancres. L'effort fut si grand, que, malgré la pénurie des moyens pour dompter l'impétuosité du fleuve énormément gonflé par la fonte des neiges, en vingt heures les deux rives furent réunies; et que, le 20 mai au soir, le passage commença. Dans la même soirée, après un combat insignifiant de troupes légères, Essling et Aspern furent occupées si facilement, qu'on prit trop de confiance.

La nuit suivante fut laborieuse par les réparations continuelles à faire à ces ponts fragiles, par le défilé du corps entier de Masséna, précédé de notre cavalerie légère, enfin par plusieurs rapports contradictoires. Ceux de Lannes, déjà là de sa personne, n'annonçaient, devant nos avant-postes, qu'une avant-garde ennemie de cinq mille hommes; ceux de Masséna y soupçonnaient toute l'armée autrichienne.

Le lendemain 21 mai, dès l'aurore, Napoléon re-

connut le terrain conquis. C'était, de gauche à droite, à environ deux à trois mille mètres en amont du point où aboutissait le dernier pont, un front de bataille d'une lieue et demie entière. Notre gauche, appuyée à un coude du Danube et dans Aspern, défendait ce bourg, ainsi que l'intervalle boisé d'une demi-lieue, du fleuve à ce village. Le centre occupait l'autre demi-lieue, qui sépare Aspern d'Essling. Il y était quelque peu abrité par un ravin, courant d'un village à l'autre. La droite enfin était dans Essling et au delà, vers Enzersdorf, s'appuyant à un autre coude du Danube : position habilement choisie, et pourtant bien périlleuse, dont le centre pouvait être percé par des forces supérieures ; dont les deux appuis, Aspern et Essling, pouvaient être tournés, à droite et à gauche, par l'intervalle existant entre chacun d'eux et les deux coudes du Danube; enfin, et surtout, dont la retraite, concentrique dans une espèce d'entonnoir, aboutissait au plus dangereux et au plus fragile des défilés! Il semblait qu'il y fallait vaincre ou périr, et il n'arriva ni l'un ni l'autre. On fut vaincu; on s'en retira; et jamais défaite ne fut à la fois aussi cruelle et aussi glorieuse!

Jusque-là cependant tout réussissait : l'Archiduc surpris se trouvait prévenu; déjà dix-sept mille hommes de Masséna et cinq mille de nos cavaliers occupaient, sur la rive gauche, la position où ce Prince aurait dû nous devancer. Mais, derrière Napoléon et Masséna, le Danube grossissait d'heure en heure; son cours tumultueux redoublait d'impétuosité, il soulevait nos ancres, il entraînait nos amarres, dérangeait sans cesse les ponts,

et interrompait le passage des canons, des munitions, de notre grosse cavalerie, et du corps d'armée du maréchal Lannes.

L'Empereur, jusqu'ici moins inquiet qu'impatient, comptait sur la lenteur autrichienne et sur l'erreur et l'absence de l'Archiduc. Toutefois un fait, presque unique alors, faible incident où se retrouve le caractère vigilant de Davout, avait pu exciter son inquiétude. Ce maréchal m'a lui-même raconté : que, surveillant le passage près d'Ebersdorf, le numéro du bouton de l'uniforme d'un soldat l'ayant frappé par sa différence avec celui du corps qui défilait, il fit arrêter cet homme, et que, le pressant de questions, il avait soupçonné dans ce Français un espion de l'Archiduc! Le malheureux, ancien officier déchu de son grade, et devenu remplaçant, avait été pris dans Ratisbonne; on l'avait gagné. Il avoua son crime. Conduit aussitôt au quartier impérial, ses supplications commençaient à fléchir l'Empereur lorsque, pour se racheter de sa trahison, il offrit de la redoubler en la retournant contre l'ennemi; mais cette ignoble lâcheté révolta Napoléon; il fit un geste de dégoût, et abandonna à l'inflexible Davout ce misérable.

L'Archiduc faisait donc épier tous nos mouvements; il pouvait avoir été prévenu de celui-ci. Pourtant l'attitude inoffensive de ce Prince semblait justifier la confiance de l'Empereur; la matinée du 21 mai s'écoulait calme; il était midi, et les Autrichiens, quoique plus rapprochés et plus fermes que la veille, n'attaquaient pas. Napoléon, resserré entre deux ennemis, le Danube et l'Archiduc, s'efforçait de se persuader

qu'il n'avait encore devant lui qu'une avant-garde, et que, derrière lui, il aurait le temps de dompter le fleuve. On le voyait, cependant, aller sans cesse de sa ligne de bataille à ses ponts, et de ses ponts à sa ligne de bataille; tantôt pressant le passage interrompu, tantôt interrogeant ses officiers et les faisant monter au sommet des clochers, d'où l'on découvrait la plaine.

L'un d'eux, Flahaut, alors aide de camp de Berthier, lui rapporta qu'il venait d'apercevoir, devant lui, trois cents canons et plus de quatre-vingt mille hommes! Mais, soit besoin de se flatter, soit confiance de victorieux, ou qu'il n'y ait guère de caractère ferme sans optimisme, il repoussa ce rapport avec incrédulité. Elle n'était pas simulée : sa sécurité était si réelle, qu'il n'avait pas même songé à se retrancher dans Aspern et Essling. Or, lui présent, on était tellement habitué à l'attaque et si peu à la défense, à le voir tout ordonner et à ne faire qu'obéir, que nul autre n'y avait pensé.

Lannes toutefois, plus défiant, fit à Essling créneler le mur d'enceinte du cimetière. Un témoin dit même que ce fut à cette précaution qu'on dut le salut de l'armée entière. Et en effet, tel peut être en guerre le résultat du moindre avantage de position, bien saisi par un coup d'œil expérimenté. Il avait à peine achevé, que, tout à coup, vers une heure après midi, l'Empereur apprend que le grand pont vient de se rompre; que le reste du corps d'armée de Lannes ne peut plus le joindre; et tout à la fois Masséna lui fait annoncer qu'Aspern est au moment d'être attaqué par cinquante mille hommes. On ajoute que d'autres co-

lonnes ennemies accourent devant notre centre, d'autres masses encore contre Essling; et que même, en arrière à droite de lui, Enzersdorf est menacé!

Le premier mouvement de l'Empereur, suivi même d'un commencement d'exécution, fut d'ordonner la retraite dans l'île de Lobau et d'en défendre le débouché; le second, sur la nouvelle du rétablissement du pont, et sur un avis de Molitor, fut de prescrire à la division de ce général et à Masséna de reprendre Aspern, la division Legrand devant rester en réserve. La troisième division de Masséna, celle de Boudet, resta chargée, sous Lannes, de la défense d'Essling. Quant au centre, intervalle des deux villages, commandé aussi par Lannes, ce maréchal et Bessières, avec deux divisions de cuirassiers et de cavalerie légère, restèrent seuls pour le garder.

Les témoins de cette première bataille de plus de six heures de durée, bataille de quatre-vingt-dix mille Autrichiens contre huit régiments d'infanterie et cinq mille chevaux français, c'est-à-dire contre environ vingt et un mille hommes, que, à la dernière heure seulement, sept à huit mille fantassins et cavaliers vinrent secourir, en ont assez décrit l'acharnement : lutte furieuse, désespérée, à la baïonnette, corps à corps, de maison en maison, sous le feu d'une artillerie ennemie dominante, étendue circulairement, et qui déchirait, de front et en flanc, les deux villages et leur intervalle! Ces témoins ont dit qu'Aspern, bouleversé par les boulets, brûlé par les obus, a été six fois pris et repris! qu'Essling en ruines, attaqué de même, est demeuré impénétrable! qu'au centre, entre les deux villages,

notre cavalerie inébranlable a resserré froidement ses rangs, sans cesse troués par l'artillerie ennemie qui la décima. De même que notre infanterie, elle s'est élancée à plusieurs reprises, crevant, renversant l'une sur l'autre, dans ses charges impétueuses, les lignes redoublées de l'ennemi; puis, trop faible, et comme perdue dans ce vaste espace, où convergeaient tant de feux, elle est revenue fièrement se remettre en ordre, et reprendre rang à sa place de bataille!

Pendant tout ce dernier jour l'Empereur, au milieu d'elle, au centre du combat, resta en butte à ces feux dévorants qui l'environnaient, et qui abattaient hommes et chevaux autour de lui. Calme au milieu de ce long ouragan de boulets et de mitraille, et veillant à tout, il a tout soutenu de ses ordres et de sa présence! Il pressait en même temps l'arrivée de ses renforts; mais ils ne commencèrent à le joindre successivement qu'avec la nuit.

L'obscurité ralentit, plutôt qu'elle ne fit cesser, cette première bataille, qui n'eut d'autre résultat pour l'ennemi que la possession nocturne et momentanée du cimetière d'Aspern. Dans la dernière heure du combat, Masséna et Legrand, en chargeant à fond, y étaient venus remplacer Molitor, réduit de moitié. Ce général fut placé à gauche près du Danube. Boudet demeura dans Essling. Le corps du maréchal Lannes, la jeune Garde et les cuirassiers de Nansouty arrivaient alors. On en regarnit le centre de la position; et, fort inquiet, mais fier d'une aussi glorieuse résistance, on attendit sous les armes le lendemain!

# CHAPITRE V.

Cependant l'Archiduc, étonné mais non rebuté, vient d'appeler à lui toutes ses réserves. Dès trois heures du matin il recommence son attaque; et d'abord Aspern retombe en son pouvoir. Bientôt Essling, qu'il fait assaillir, est envahi; Enzersdorf même, presque sur nos derrières, est menacé par son aile gauche. Mais, lorsque de toutes parts il se croit victorieux, la chance tourne; et Saint-Cyr d'une part, Saint-Hilaire de l'autre, lancés à propos, ressaisissent les deux villages!

Il était sept heures. Napoléon, tranquille et ferme au milieu de ces assauts, venait d'observer la faute de l'Archiduc. De sa position concentrique il le voyait, étendu sur un vaste demi-cercle, ne songer qu'à vaincre par ses deux ailes, négligeant son centre formé de recrues, se fiant trop, sur ce point, à une cavalerie et à une artillerie nombreuse et redoutable. Mais, pour profiter de cette faute, pour aller se jeter sur ce centre, au milieu de toute l'armée autrichienne, nos forces étaient encore insuffisantes; il fallait Davout! Néanmoins, fatigué de l'attendre, de se défendre, et comptant sur l'arrivée prochaine de ce maréchal, il se décide, et donne au maréchal Lannes le signal de cette attaque décisive!

Aussitôt, bondissant de joie, Lannes, à la tête de trois divisions d'infanterie et de notre cavalerie en seconde ligne, s'élance entre les deux villages; il monte au plateau; et, renversant tout devant lui, il crève le

centre de l'armée de l'Archiduc! C'est en vain que ce Prince, désespéré, accourt, et que, un drapeau à la main, il s'efforce de reformer sa ligne de bataille. Ses aides de camp tombent à ses côtés; son quartier général est envahi, ses deux ailes sont séparées; et déjà nos autres divisions, dégagées, débouchent d'Essling et d'Aspern; c'en était fait de l'armée ennemie et de la guerre! On voyait Napoléon s'applaudissant, diriger, comme sur un champ d'exercices, tous les mouvements de cette manœuvre hardie et victorieuse, quand tout à coup une fatale nouvelle, celle de la rupture entière des grands ponts, et de l'impossibilité du passage de Davout, vint tout changer!

Comment, au milieu de tant d'ennemis et d'une aussi vaste plaine, sans appuis, sans munitions, et sans réserves, espérer se soutenir, persévérer à vouloir vaincre, et risquer le sort de tant de braves? S'il ne l'osa pas, c'est qu'un tel effort sans doute était inexécutable. Et pourtant des témoins disent encore aujourd'hui que, à cette nouvelle désespérante, transmise à voix basse par Bertrand, il maîtrisa son émotion, et demeura si impassible, qu'autour de lui on fut quelques instants sans connaître ce désastre. Il en sentait cependant si cruellement toute l'importance, qu'à l'instant même il envoya l'ordre au maréchal Lannes de s'arrêter. Puis, assuré que le mal était irréparable, il lui fit dire de rétrograder et de reprendre sa position défensive de la veille.

De son côté l'Archiduc, qui venait de se montrer si supérieur à ses revers, ne se montra pas moins digne de sa fortune. Dès qu'il s'aperçoit qu'on lui

laisse le temps de respirer, il appelle à lui toutes ses masses; il les reforme, les resserre, et, des feux croisés de son artillerie, il déchire les rangs de Lannes, il renverse mourant Saint-Hilaire; mais, par bonheur, laissant nos bataillons céder pas à pas la plaine haute, il recommence sa première faute : il revient, il s'opiniâtre trop exclusivement à l'attaque des villages; et, se brisant contre ces deux obstacles, il y use ses forces à des assauts indécis.

Enfin, rebuté sur ces deux points, il songe à imiter à son tour notre Empereur : il se décide à nous assaillir par leur intervalle; et lui-même, l'épée à la main, conduit l'attaque! Vers une heure toutes ses batteries plongent à la fois sur notre centre affaibli et dégarni de feux, nos approvisionnements étant épuisés. En même temps, son infanterie, ses réserves les plus éprouvées et toute sa cavalerie s'avançent, en colonnes profondes, à la suite de cette pluie de boulets et de mitraille!

Mais Lannes, dans cet espace d'une demi-lieue que son intrépidité seule pouvait remplir, avait profité d'un pli de terrain pour mettre un instant à couvert la gauche de sa ligne de bataille. Il voit ces masses prêtes à le heurter; il les laisse approcher à bout portant; alors, surgissant tout à coup, il les arrête par un feu subit; et, s'élançant comme un lion, il les renverse et les met en fuite! Une charge des restes de notre cavalerie, par les intervalles de ses bataillons, acheva cette victoire partielle, qu'il lui fallut recommencer presque aussitôt, au centre et à la droite de sa ligne, contre deux attaques nouvelles, repoussées pareillement!

L'Archiduc, ainsi vaincu dans Aspern par Masséna, vaincu au centre par Lannes, veut en vain ramener au combat ses soldats découragés : ils s'y refusent. Dans son désespoir il se retourne sur Essling. Les grenadiers hongrois étaient sa dernière réserve; il les précipite à l'assaut de ce village, dont ils s'emparent, et d'où ils chassent, dans le plus grand désordre, les restes de la division qui le défendait.

Ce fut là l'instant le plus critique, il était environ deux heures : notre ligne était rompue, les ponts à découvert; le moment d'employer ses dernières ressources était venu. Lobau et la jeune Garde, dont ce général prit le commandement et que Raap vint seconder, se dévouèrent. A la voix de l'Empereur ils marchent, ils rentrent tête baissée dans Essling; les Hongrois s'obstinent; Raap et Lobau sont blessés, mais persévérant ils les enfoncent, les culbutent, et leur arrachent deux bataillons; l'un fut pris tout entier dans le magasin, l'autre tout entier expira sous nos baïonnettes, dans le cimetière de ce village.

Tel fut le dernier et l'un des plus vigoureux de nos retours offensifs, dans cette bataille de trente heures; car elle ne finit qu'avec cette seconde journée du 22 mai. Dès lors pourtant, et quoiqu'il y eût encore cinq heures de jour, l'Archiduc, de toutes parts rebuté, renonça à s'attaquer corps à corps à de tels hommes. Mais, des hauteurs d'Enzersdorf à celles d'Aspern, il continua à les encercler de ses feux de plus en plus rapprochés et trop bien nourris, auxquels nos feux mourants ne pouvaient répondre, nos gibernes étant épuisées, notre artillerie sans

munitions, nos canons démontés et leurs attelages abattus.

Pendant que Lannes et Masséna continuaient à maintenir l'Archiduc, l'Empereur, ainsi vaincu dans son attaque, mais plutôt par le fleuve que par l'ennemi; ainsi victorieux dans sa résistance, et bien décidé, comme la veille, à conserver l'île de Lobau, profitait de ce découragement de son adversaire. Il renvoyait, peu à peu, du champ de bataille dans cette île, sa Garde, les restes de sa cavalerie, nos blessés, et tous les débris de cette lutte inégale et si sanglante.

Jamais, dit-on, depuis Arcole, l'Empereur n'avait été autant exposé que dans cette bataille. C'est un fait que sa vieille Garde, déployée en réserve à un quart de lieue derrière lui près du fleuve, y perdit trois cents grenadiers abattus par les boulets. Lorsque, à la fin de ce massacre, il avait jugé l'Archiduc rebuté; quand il avait vu le combat tourner en une vaine canonnade où sa présence était peu utile, cédant aux sollicitations de Berthier, il s'était porté sur divers points, en se rapprochant insensiblement de la tête du premier pont. Un bois abritait contre les feux de l'ennemi ce frêle passage, qu'il trouva obstrué par une foule de quinze mille blessés, de fuyards sans armes, et de cavaliers démontés. Cette masse informe se pressait sur le rivage; elle assiégeait l'entrée du pont qu'elle eût brisé et détruit, si le général Dumas, l'épée à la main, à la tête d'un peloton de la vieille Garde, ne l'eût maintenue et repoussée. Il avait fallu faire jour à l'Empereur au milieu de cette cohue, dont ensuite on avait réglé l'écoulement.

Vers quatre heures du soir (selon quelques-uns, car les témoins varient sur l'heure), quand il eût lui-même reconnu l'île et tous les moyens de s'y défendre; lorsqu'il eut placé les restes de ses batteries réapprovisionnées par des bateaux venus de l'autre bord, il fit appeler ses maréchaux : ce furent Berthier, Davout et Masséna. Il n'attendit pas Lannes, que malheureusement sa position plus exposée ou son ardeur retint au centre de la ligne. Là, harassé de fatigue, assis contre un grand arbre ébranché par les boulets, et le Danube à ses pieds, Napoléon tint Conseil; non qu'il hésitât, mais il ne s'agissait plus seulement d'ordonner, il fallait persuader.

Tous les avis furent d'abord pour la retraite sur la rive droite du Danube. Il les écouta sans impatience; mais, comprenant trop bien l'incalculable effet, sur l'ennemi, sur toute l'Allemagne, de l'abandon entier de l'offensive, il répondit : « Qu'autant vaudrait lui con-
« seiller de se retirer jusque dans Strasbourg; qu'en
« ce moment Vienne était sa capitale, et que lâcher
« prise sur la rive gauche du Danube en abandonnant
« l'île de Lobau, entraînerait l'évacuation de Vienne;
« qu'il importait donc, plus que jamais, de se con-
« server cette position agressive; d'y rester mena-
« çant pour ne pas être menacé; sans quoi l'Archiduc
« viendrait bientôt l'attaquer sur l'autre bord, ce qu'il
« n'oserait impunément tant qu'il nous verrait tou-
« jours prêts à l'assaillir, et, dans tous les cas, maîtres
« de manœuvrer sur l'une ou l'autre rive du grand
« fleuve; qu'ainsi l'on n'abandonnerait rien, ni l'of-
« fensive ni trophées à l'ennemi, et tant de blessés,

« dont la moitié dans un mois rentrerait en ligne ! »

Quels qu'aient été les récits divers sur ces paroles de Napoléon, ils varient peu. Tous les témoins s'accordent à dire que les maréchaux, éclairés soudainement par cette détermination ferme et hardie du génie de l'Empereur, s'empressèrent d'y souscrire. Masséna même, électrisé, s'écria : « C'est vrai ! c'est « juste ! Ah, voilà le grand cœur, voilà le génie « digne de nous commander ! Oui, le Danube seul « nous a vaincu, et non l'Archiduc ! Restons dans « l'île où, bientôt redevenus maîtres de l'un et con- « tenant l'autre, nous reviendrons en finir avec ce « Prince ! »

On ajoute, et c'est Masséna lui-même, qu'alors l'Empereur se relevant le prit à part ; sa voix, impérative jusque-là, devint caressante : « Masséna, c'est « à toi, lui dit-il, de défendre l'île de Lobau, d'ache- « ver ce que tu as si glorieusement commencé ! Il n'y « a que toi qui puisses imposer à l'Archiduc, et le re- « tenir immobile devant cette île ! » Il lui en montrait les positions déjà armées et leurs avantages, lorsqu'un officier accourut avec la plus fatale des nouvelles. Les traits de Napoléon en furent bouleversés ! Elle lui fit perdre ce calme inébranlable qu'il avait opposé, jusqu'à ce moment, à une fortune aussi contraire. On s'étonnait autour de lui de cette émotion inaccoutumée, lorsque ces mots circulèrent : « Le maréchal Lannes « vient d'être renversé, mutilé, blessé à mort ! »

Aux questions pleines de trouble et d'anxiété de l'Empereur, l'officier répondit : « Que, le maréchal « étant pied à terre et s'entretenant avec Pouzet, une

« balle avait renversé roide mort à ses pieds ce général,
« son ami et son premier maître dans la guerre; que,
« accablé de cette perte et s'arrachant à sa douleur,
« quelques instants après il avait été s'asseoir à l'écart,
« environné des siens; mais que là, les soldats de Pouzet
« qui emportaient le corps de leur général, venant
« à passer devant lui, il s'était *écrié* : « Hé quoi!
« faut-il donc que ce spectacle me suive partout? —
« C'était alors, au moment même où il achevait cette
« exclamation douloureuse, se couvrant les yeux de
« sa main, qu'un boulet, en ricochant, lui avait brisé
« les deux genoux croisés l'un sur l'autre! »

L'officier terminait ce triste récit, lorsque Napoléon consterné aperçut nos grenadiers tout en pleurs, rapportant dans l'île le héros mourant. A cette vue, se précipitant vers lui, il l'entoure de ses bras, et, fondant en larmes, il couvre son front de baisers : « Lannes, « mon ami! s'écrie-t-il en sanglotant, me reconnais-« tu? c'est moi! c'est Bonaparte! ton ami! Lannes, « Lannes! tu vivras, tu nous seras conservé! » A cette voix si chère le maréchal, ouvrant les yeux, répondit avec effort : « Je désire vivre, vous servir encore, et « notre France... mais je crois que dans une heure « vous aurez perdu celui qui fut votre meilleur ami! »

On venait de le déposer à terre. Les témoins existant encore disent tous que, au travers des pleurs qui mouillaient leurs yeux, ils virent pendant quelque temps Napoléon à genoux, la tête penchée sur celle de l'infortuné maréchal, le couvrir de larmes. Lorsqu'enfin il lui fallut laisser emporter à l'autre bord son ami mourant, revenant à Masséna il s'efforça de

reprendre quelque fermeté ; mais, ses sanglots le dominant, il s'excusa d'oublier son armée dans un instant aussi critique, « étant, lui dit-il, frappé au cœur « par un coup aussi funeste ! »

Dès lors pourtant, rendu tout entier au soin de faire garder le champ de bataille, il y renvoya Masséna. Puis, s'occupant lui-même de faire retirer dans l'île tous nos débris, il donna les ordres nécessaires pour en compléter la défense, et pour employer tout ce qui restait de ressources au rétablissement des ponts.

Quelques moments plus tard, le feu redoublant, il s'inquiéta, et envoya Monthyon dire à Masséna de tout faire pour défendre Aspern quatre heures encore. Masséna était assis en ce moment sur les ruines de ce village. Il saisit le bras de Monthyon avec une ardeur si chaude, que la trace de ses doigts y resta longtemps empreinte. « Allez dire à l'Empereur, répondit-« il, que nulle puissance au monde ne me fera reculer « d'ici ; et que j'y resterai quatre heures ! vingt-quatre « heures ! toujours ! » Une heure plus tard, au nouveau bruit plus alarmant d'une vive fusillade, sur un second message de Napoléon, porté par Canouville, le conjurant de tenir jusqu'à la nuit : « Tenir? s'é-« cria le maréchal, dont les yeux petits mais scintil-« lants brillaient de cet éclat extraordinaire que je « leur ai vu jusqu'à son dernier jour, tenir? Non, « non, je ne tiens pas ; je ne me défends point ; j'at-« taque ! C'est moi qui attaque ! dites-le lui bien, et « que j'attaquerai jusqu'à la nuit close ! » Heureusement l'ennemi était épuisé, et l'attitude de Masséna suffit pour le maintenir à distance respectueuse.

A neuf heures du soir les feux autrichiens, s'éteignant successivement, cessèrent enfin. C'est un fait vrai, quoiqu'invraisemblable, que ce ne fut que le lendemain 23, au grand jour, longtemps après l'abandon d'Aspern et d'Essling par nos arrière-gardes, que l'ennemi, retiré au loin sur ses positions de la veille, osa s'aventurer dans les ruines désertes de ces villages, tant la défense avait été plus victorieuse que l'attaque! Alors seulement Masséna, resté presque seul sur la rive gauche du Danube, consentit à en repasser le premier bras, et à en faire reployer le pont. Mais il ne s'y résigna, en dépit des feux dont l'artillerie ennemie osait seule attaquer notre retraite, qu'après avoir fait disparaître du champ de bataille quelques-uns de nos débris, et jusqu'à des casques et des cuirasses qu'il fit jeter dans le fleuve. Un peloton de cavalerie ennemie vint alors proclamer la victoire par de vaines et ridicules fanfares et en paradant à portée de l'île. On le fit chasser par un coup de notre mitraille.

Là se borna cette victoire de l'Archiduc. Il la devait à l'énorme crue du fleuve, et à des moulins et des bateaux chargés de pierres, lancés contre nos ponts. Les jours suivants il n'osa la continuer que par de semblables moyens plusieurs fois renouvelés; ce fut vainement. Dès le surlendemain le passage sur le grand bras fut rétabli, Vienne comprimée par Davout, le fleuve surveillé sur tout son cours; et Masséna, inattaquable ou plutôt inattaqué, demeura ferme et calme dans son île.

Cependant, vers neuf heures du soir, l'Empereur s'était jeté dans une frêle barque; il avait repassé

sur l'autre rive. Épuisé de faim, de fatigue, et rendu à toute sa douleur, il s'était traîné, appuyé sur le bras de Savary, jusqu'à Ebersdorf. Son valet de chambre m'a raconté que là, seul avec lui, il le vit assis, immobile, muet et le regard fixe, devant son repas préparé à la hâte. Les yeux de Napoléon étaient inondés de larmes; elles se succédaient et tombaient silencieusement dans la soupe qu'on venait de lui servir, et que son angoisse l'empêcha longtemps d'achever. Puis, de moment en moment, il envoyait demander des nouvelles du maréchal Lannes.

Le lendemain sa première pensée dirigea ses premiers pas au quartier du maréchal. L'âme du héros si horriblement mutilé était toute guerrière encore! Il n'était préoccupé que de demander à l'art les moyens de pouvoir reparaître un jour sur de nouveaux champs de bataille. L'Empereur revint près de lui le 24, et les jours suivants. Mais dès ce second jour, jusqu'au 30 mai, l'infortuné maréchal perdit toute connaissance. Le dernier jour, quand Napoléon, sans espoir, le revit encore, il le trouva saisi d'un délire prophétique, s'agitant, croyant défendre Bonaparte, et s'écriant, comme en effet bientôt cela devait arriver, « qu'il voyait un « assassin prêt à attenter à la vie de son Empereur! »

On venait d'arracher Napoléon à ce douloureux spectacle; il revenait chez lui absorbé, lorsqu'on accourut lui dire que le maréchal le redemandait; et il s'empressait de retourner à ce lit de mort, quand un second message l'arrêta!......

L'Empereur n'avait plus, pour se consoler, que les honneurs funèbres dont il entoura cette cendre à ja-

mais illustre. C'était le Roland de son Empire, son héros le plus aimé! Il voulut que les restes de ce compagnon d'armes tant regretté fussent transportés sous le Dôme de nos Invalides, s'efforçant d'immortaliser sa douleur par ce tombeau placé au milieu des glorieux débris de nos grandes guerres!

On sait assez que les premières pensées de l'Empereur sur le champ de ses batailles, étaient pour les blessés; mais ce fut surtout après ce massacre d'Essling, qu'il leur prodigua, plus encore qu'il ne fit jamais, les soins les plus touchants et les plus multipliés; soit que là, plus qu'ailleurs, il en ait eu le loisir, ou plutôt qu'il se reprochât l'imprudence d'un passage trop mal assuré, et d'un combat risqué trop témérairement. Remarquons au reste que dans ce combat, où certes de tous les siens il avait le plus à perdre, il était un de ceux qui s'étaient le plus exposés.

Les faubourgs de Vienne, Ebersdorf aussi, furent transformés en hôpitaux, où non-seulement lui-même chaque jour alla visiter tant de victimes, mais où il envoya maintes fois ses aides de camp en grand uniforme, suivis de valets de pied à sa livrée, surveiller leur rétablissement, consoler leurs souffrances, et leur distribuer tout l'or réservé jusque-là dans son épargne: soixante francs furent déposés au chevet du lit de chaque soldat blessé; cent cinquante et jusqu'à quinze cents, à chacun de leurs officiers selon le grade, et bien plus encore à leurs généraux transportés à Vienne.

## CHAPITRE VI.

Cette fois la fortune n'avait point manqué à l'Empereur; c'était lui qui, attendant trop d'elle, venait de s'en séparer. Inquiet des dispositions d'Alexandre, de celles de la Prusse, de la fermentation du nord de l'Allemagne, et des tentatives de Londres de ce côté, il avait voulu victorieusement et d'un seul coup terminer la guerre. Mais tout contrairement, mutilé par un revers sanglant, dont le retentissement allait ébranler ses alliés et encourager ses adversaires, il lui fallait, au milieu d'un pays ennemi et à trois cents lieues de sa capitale, attendre, pour achever, que son armée fût refaite et ses pertes réparées.

Déjà, avant l'époque d'Eckmühl et le jour même de cette victoire, deux étincelles de l'incendie préparé dans le Nord lui en avaient dénoncé l'éruption : la révolte de Katt le 3 avril, et le 21 celle de Dœrnberg en Westphalie. Toutes deux avaient été étouffées par la prompte détermination du général Michaud, gouverneur de Magdebourg, et du Roi Jérôme Bonaparte, aidé de l'habileté du général d'artillerie Eblé, son ministre de la guerre. Ce général était de l'extérieur le plus noble et le plus séduisant, avantage qui n'avait pu corrompre sa jeunesse; plus tard l'amitié et les faveurs de l'Empereur ne l'avaient pas plus enorgueilli : il était resté accessible et simple dans les grandeurs, pauvre et pur au milieu de tentations fréquentes et d'exemples trop faciles à imiter; nature d'élite, d'une

énergie calme, l'un de ces hommes, enfin, qui sont l'honneur et la gloire du siècle et du pays qui les enfantent.

Les deux chefs de ces révoltes avortées s'étaient retirés en Bohême près du Prince de Brunswick, quand à la fin d'avril, Schyll, que Brunswick tarda trop à soutenir, s'échappa de Berlin avec huit cents hommes, bientôt recrutés au nombre de plusieurs mille. Ce partisan tenta vainement Wittemberg, puis Magdebourg, puis enfin Stralsund, dont le 21 mai il s'empara. Mais, n'ayant pas su s'y fortifier, le général Gatien, à la tête de nos Hollandais réunis à quinze cents Danois, l'y força et l'y tua, le 25, la veille même du jour où l'escadre anglaise, entrant en rade, allait donner à sa révolte un appui dangereux et considérable.

Il ne faut pas attribuer l'à-propos de ce succès à la fortune, mais, du côté de Napoléon, à l'heureux choix des hommes, justifié par l'événement, et à l'effet produit par le coup de foudre de Ratisbonne. Cette victoire déconcerta les auteurs de ces premiers germes d'une insurrection près de devenir universelle. D'autre part, chez les révoltés, la cause de leurs revers fut le défaut d'ensemble d'une association déjà passionnée et encore trop faible, en désaccord avec la prudence des Princes qu'elle voulait affranchir, avec la bonne foi de Frédéric, et avec la pudeur hésitante d'Alexandre après un traité récent et les paroles d'Erfurt si compromettantes. Dès lors, et à l'exemple de l'Espagne, les ministres, les généraux, les moindres sujets de ces Princes, les devançaient et prenaient l'initiative. A la guerre offensive des Rois domptés, la guerre des Peuples commençait à succéder.

Ainsi, jusqu'à l'époque d'Essling, jusqu'à la fin de ce troisième acte de cette campagne, toutes les tentatives d'une insurrection générale dans les Alpes, et de la basse Vistule au Rhin, avaient été vaincues ou prévenues; mais, à la nouvelle exagérée d'une défaite de Napoléon le 22 mai, toutes ces haines rentrées dans le fond des cœurs en ressortent plus violentes : l'insurrection du Tyrol recommence, elle gagne jusqu'à Constance; des corps autrichiens s'élancent et soulèvent les bords de l'Elbe; pendant que, de ce côté vide de Français, ils envahissent la Saxe, qu'ils en chassent le Roi notre allié, l'Angleterre, dont une flotte de trente brûlots vient de détruire à Rochefort quatre de nos vaisseaux, et qui s'empare du reste de nos colonies, annonce au nord de l'Allemagne une descente de quarante mille hommes et de cent canons. En même temps, appelée par les Cours de Rome et de Sicile, elle avait envoyé dans la Méditerranée une autre armée de débarquement, dont elle menaçait Naples, Rome et les Calabres.

Ce fut alors qu'un aide de camp de Clarck vint apprendre à Napoléon, qu'en Portugal une troisième armée anglaise avait débarqué; que Soult, maître d'Oporto, aveuglé par ces Anglais, par les Juifs de cette province, et surtout par lui-même, s'était cru, en dépit de sa faible armée et de la guerre qui l'environnait, appelé au trône de sa conquête; mais qu'aussitôt, surpris par une attaque imprévue de Wellington, il avait été forcé de s'échapper jusqu'en Galice, en abandonnant tout : blessés, malades, bagages, et son matériel entier!

A la nouvelle d'une aussi désastreuse retraite et de son inconcevable cause, l'Empereur, alors à Schœnbrünn et devant ses maréchaux, contint sa colère. Il déclara « qu'une telle trahison serait digne du dernier « supplice; mais qu'elle était si absurde, qu'évidem- « ment Soult n'avait pu en être capable! » Il n'en pouvait douter cependant, ce qu'il ne dissimula pas dès qu'il fut seul avec l'officier qui lui en avait apporté tous les détails. Une lettre foudroyante, qu'il écrivit à ce maréchal, en est la preuve. Quant à l'attitude qu'il conserva, elle fut conforme à son incrédulité apparente en présence de ses maréchaux; à la convenance de les ménager dans un compagnon d'armes renommé par tant de services; à la nécessité de ne point ajouter à tant d'illustres pertes toutes récentes, et aux disgrâces de Dupont et de Talleyrand, une plaie de plus; comme aussi au besoin de se ménager lui-même, en ne sévissant pas contre cette folie ambitieuse de son lieutenant, dans cette même Péninsule où il ne pouvait guère ne pas sentir que sa propre ambition l'avait égaré. D'ailleurs le résultat suffisait à punir la faute : l'humiliation que Soult en éprouvait ne parut même que trop dans sa réponse.

Ainsi l'erreur funeste de Bayonne continuait à développer, de toutes parts et sous toutes les formes, son terrible germe. Il n'y avait point à reculer dans une telle faute, quelque fâcheuses qu'en fussent les suites. Aigri par elles, par son tort même, par la fierté de son caractère, et peut-être enorgueilli par la prise de Vienne, Napoléon, la veille d'Essling, avait dans Rome même redoublé cette faute de Bayonne, persuadé

que partout où il en rencontrerait les fatales conséquences, il lui fallait à tout prix les surmonter. En Espagne, en Autriche, dans l'Allemagne entière, c'était par la guerre ouverte; à Rome, où le Pape, enhardi par nos embarras, résistait; où le peuple, prêt à la révolte et excité par l'apparition de la flotte anglaise, recourait au poignard, son arme habituelle, ce ne pouvait être, malheureusement, qu'en oubliant une juste reconnaissance, et en employant contre un faible et saint vieillard la plus déplorable des violences!

On verra toutefois que ce qu'elle eut de plus révoltant ne lui doit point être attribué. Mais les Légations envahies, leur réunion au Royaume d'Italie; Rome elle-même, occupée par Miollis et sa division française; les Cardinaux dispersés; le Pape réfugié au Quirinal; ses revenus, ses protestations, ses courriers, saisis; une partie de ses troupes embauchée; l'autre partie, sa Garde elle-même attaquée et désarmée dans son palais au travers de ses portes enfoncées; le Cardinal Pacca, secrétaire du Saint-Père, menacé d'être enlevé jusque dans ses bras où il s'était réfugié; déjà toutes ces énormités avaient été commises, et ces dernières mêmes, qu'on pouvait imputer à Miollis, n'avaient point été désavouées. C'était alors que, la veille d'Essling, à la nouvelle de la sourde et dangereuse guerre que Rome, placée entre Naples et Milan, semblait prête à faire éclater, un décret de Schœnbrünn avait proclamé, le 17 mai, la réunion à l'Empire des États entiers de l'Église et la déchéance du Saint-Père de sa puissance temporelle! Napoléon la remplaçait par un revenu de deux millions. Il laissait Rome au Pape pour résidence.

Ces violences contre le Saint-Père, ce décret de Schœnbrünn après les souvenirs du Sacre et du Concordat, n'étaient déjà que trop déplorables. Quant à l'aggravation cruelle et brutale qui suivit et qu'il regretta, la seule part qu'il y eut est dans son trop de confiance en Murat et dans Miollis. Elle est aussi, il en faut convenir, dans l'imprudence de ses instructions, lesquelles, au lieu de modérer l'impétuosité irréfléchie de l'un, et la fermeté de l'autre poussée jusqu'à la dureté, les excitèrent. Il craignit trop de n'être point assez obéi; d'où vint qu'il le fut bien au delà de ce qu'il avait voulu lui-même.

Hâtons-nous, en devançant ici l'avenir de quelques semaines, de nous débarrasser de ce douloureux récit. Le 10 juin, sur la signification de ce décret, le Pape répondit par une excommunication!

A quoi Miollis, inquiet de sa position périlleuse, secondé par Radet, général de gendarmerie, et autorisé par Murat, répliqua, le 6 juillet, jour de Wagram, par une escalade nocturne des murs du Quirinal, par le brisement des fenêtres de l'appartement du Souverain Pontife, et par l'enlèvement et l'emprisonnement sous clef du Saint-Père dans une voiture qui l'emporta en Toscane, d'où la sœur de l'Empereur, effrayée, le fit conduire, avec plus d'égards pourtant, jusqu'à Alexandrie, puis le Prince Borghèse jusque dans Grenoble.

Napoléon fut surpris et mécontent de cette brutalité. Pourtant, comme c'était un fait accompli, une conséquence de l'usurpation des États de l'Église le 2 février 1808, de l'arrestation et de l'expulsion des Car-

dinaux dans la même année, enfin du décret de réunion de Rome à l'Empire le 17 mai 1809, il accepta la responsabilité de cet acte violent; il le confirma même ensuite par l'emprisonnement de Pacca dans Fénestrelle, l'adoucissant toutefois par l'ordre du transfèrement du Pape dans Savone, où il voulut qu'il fût traité en Souverain, mais en attendant la réalisation d'un projet dès lors vraisemblablement conçu, celui de l'installation définitive du Chef de la Chrétienté au sein de la France, projet que l'événement a jugé, ce qui en rend inutile ici l'appréciation.

C'est ainsi que, après comme avant Essling, et en dépit de ce revers et de tant de haines, Napoléon demeure inflexible. Il persévère même à agrandir le sceptre continental déjà si lourd à porter, que son génie oppose au génie maritime de l'Empire Britannique. Le danger de sa position ne l'étonne pas. De même que sur le champ de ses batailles, le point décisif choisi, il y concentre tous ses efforts, s'en reposant, quant au reste, sur ses ordres et sur ses lieutenants, de même ici il s'inquiète peu de l'Italie qu'il a confiée à Caffarelli, à Murat et à Miollis; du Tyrol qu'il abandonne à lui-même, sans craindre ses excursions en Souabe et en Bavière; et enfin de la Bohême, pleine de partisans autrichiens, dont les sorties s'étendent en Saxe et jusqu'à Bayreuth et à Nuremberg. Ce ne sont là pour lui que des accessoires. Une division française dans Augsbourg fortifié, car tout a été prévu; le Roi de Wurtemberg; un corps d'observation laissé vers Ratisbonne; Junot et quelques recrues françaises ajou-

tées aux Hollandais et aux Westphaliens de son frère Jérôme, lui semblent suffire pour vaincre ces agressions, et pour contenir, au sud, au nord, et derrière lui, l'Allemagne entière.

Quant à la Pologne, il en a confié la défense à Poniatowski. Il sait que les Autrichiens, victorieux sur la rive gauche de la Vistule, l'ont descendue jusqu'à Thorn excentriquement; mais que Poniatowski, resté vainqueur sur la rive droite, qu'il remonte vers Cracovie, en a soulevé les habitants; qu'enfin ce Prince aurait coupé la retraite aux ennemis, si les Russes, inquiets de l'insurrection polonaise et infidèles à notre alliance, ne s'étaient pas refusés à le seconder. Cette mauvaise foi n'a point surpris Napoléon, il ne daigne pas s'en plaindre; il en ajourne la vengeance, et toute son activité se concentre au cœur de ce grand conflit. Il s'applique à n'y plus rien laisser à la Fortune et à la ramener à lui par un triple effort : celui de dompter le fleuve ennemi qui vient de le vaincre; de refaire et de rallier toutes ses forces à portée du grand coup qu'il veut frapper, et tout à la fois de les disposer de façon à tenir désunies celles de son adversaire.

C'est pourquoi, pendant que les généraux Broussier et Marmont nettoyent Gratz et la Styrie des corps autrichiens qui s'obstinent à s'y défendre, il veut qu'Eugène pousse et écarte l'Archiduc Jean et l'armée autrichienne d'Italie jusque sous les murs de Raab. Là encore, le 14 juin, il les fait battre et rejeter au delà du Danube par ce Vice-Roi : victoire glorieuse, de trente-six mille combattants contre quarante mille, qu'ils affaiblissent de sept mille tués et prisonniers.

Elle eût pu être plus complète si Macdonald, laissé inutile avec huit mille hommes entre Raab et Gratz, eût été appelé à temps pour y concourir; faute sans doute volontaire du Prince Eugène, mais que Macdonald dut comprendre et Napoléon excuser, Raab ne pouvant effacer Sacile, et la victoire, la défaite, que par une gloire non partagée.

A la nouvelle de ce succès, l'Empereur ordonne au Vice-Roi de prendre Raab, tandis que Davout doit, à tout prix, s'emparer de Presbourg. Eugène réussit, Davout échoua; mais ce maréchal suppléa à l'occupation de Presbourg en se retranchant contre cette ville. La saisie de ces deux passages sur la Raab et le Danube par ces deux chefs avait un double but : d'abord celui de retenir, par leur présence menaçante, l'Archiduc Jean, le plus longtemps et le plus loin possible de l'Archiduc Charles; puis, de lui ôter les moyens de suivre sur la rive droite le Vice-Roi et le maréchal, lorsque l'Empereur les rappellerait à lui pour la bataille décisive qu'il préparait.

Pendant qu'ainsi, dans le sud de Vienne, où Marmont s'arrête, l'ennemi vient d'être anéanti, et qu'à l'est il a été battu, puis chassé et contenu dans la Hongrie par Davout, Eugène et Macdonald, restés à portée de la voix de Napoléon; dans l'ouest, nos recrues, nos renforts, de Wrède et les Bavarois, Bernadotte et les Saxons ont été appelés autour de Vienne, où déjà des forces presque doubles de celles d'Essling se trouvent sous la main de l'Empereur. En même temps le Danube avait été dompté devant Ebersdorf. Dès le lendemain d'Essling une immense quantité de

matériaux et toutes les ressources du génie français avaient été réunies contre cet obstacle. Napoléon avait hâté cette œuvre par ses excitations, ses trésors, ses propres inventions même et sa présence continuelle. Nos archives conservent les détails infinis de ce grand travail. Ici, le résultat obtenu en un mois, celui de juin, en dira assez. Un large pont fixe et solide sur pilotis, d'environ huit cents mètres, garanti contre la violence du fleuve par une forte estacade oblique à son cours, fut construit à quarante mètres en amont du pont de bateaux conservé et restauré. A l'estacade protectrice, mais encore insuffisante, les marins de la Garde s'ajoutèrent. Ils veillèrent jour et nuit, et de leurs barques ils ont harponné et détourné les bateaux, moulins et engins, chargés de pierres, que l'ennemi continuait à lancer contre les ponts. Dans l'île elle-même, coupée de plusieurs cours d'eau marécageux, on vit s'élever d'autres ponts et des chaussées éclairées la nuit comme les rues de nos villes. On y construisit des fours, des manutentions et des magasins de munitions de toute nature, qu'on approvisionna pour cent cinquante mille hommes. Quant aux abords de cette île, ils furent formidablement retranchés et armés de cent neuf pièces de siége, prises dans l'arsenal de Vienne. Leurs feux et ceux d'une flottille devaient balayer la rive gauche, fortifiée et armée par l'Archiduc Charles.

Quant à la descente sur cette rive ennemie, l'Empereur, au lieu d'en marquer encore le passage en amont et vers Aspern, comme avant le dernier combat, en avait choisi la place en aval de l'île, devant

Enzersdorf et au-dessous de cette ville, ce qui devait tromper l'Archiduc en tournant sa position retranchée d'Aspern à Essling. Des bacs, pouvant porter chacun trois cents combattants, furent préparés pour jeter en quelques minutes une forte avant-garde, aussitôt suivie de toute l'armée. Celle-ci passera, partie sur ces bacs, et le plus grand nombre simultanément sur quatre ponts, dont trois de bateaux et de radeaux, pouvant être jetés, d'une rive à l'autre, en deux heures au plus. Le quatrième pont avait été imaginé par Napoléon lui-même : tout d'une pièce, il était composé de bateaux solidement joints ensemble, mais articulés, afin qu'il pût se ployer aux détours du cours d'eau où il avait été construit, avant de déboucher dans le dernier bras du fleuve ; là, une simple conversion, aidée par le cours de l'eau, devait ensuite et en moins d'une demi-heure lui faire joindre les deux rives. En même temps des ordres de marche, calculés selon le nombre des troupes et leur arme, selon les distances et les difficultés des chemins, ont été dictés; des instructions précises préparées, et dans l'île, des poteaux indicateurs plantés, marquant à chacun des corps l'heure et la place où leurs têtes de colonne devront arriver.

Enfin, cinq semaines et demie après Essling, quand tout est prêt, lorsque, ayant compté les jours, il a fait détruire en Styrie et maintenir dispersés en Hongrie les corps de l'Archiduc Jean, Napoléon lâche prise sur ces corps à leur insu, et, comptant désormais les heures, tout à coup il appelle Marmont, Davout et Eugène, Oudinot et Bernadotte, sa cavalerie et sa Garde, et rallie tout à Masséna! C'est ainsi que le 4 juillet il a

rassemblé soudainement dans l'île de Lobau cinq cent cinquante canons de bataille et cent cinquante mille hommes !

---

# CHAPITRE VII.

Napoléon avait précédé dans cette île ces divers corps. Il y était venu camper sous sa tente près de Masséna, le 1er juillet. Les jours suivants, afin de s'assurer de la présence de l'Archiduc, de sa position, et pour le tromper sur le point de notre attaque, il avait jeté une division sur l'autre rive, vers Aspern, en amont de l'île. Ce simulacre avait suffi pour détourner et fixer sur ce point l'attention du Prince, que notre retraite avait bientôt rassuré. Mais le 4 juillet, pendant que, retiré dans ses positions trop lointaines, il s'endort dans une singulière et trompeuse sécurité, vers neuf heures du soir, de l'extrémité inférieure de l'île et au-dessous d'Enzersdorf, notre avant-garde passe et prend pied sur la rive gauche. Alors, tous nos mouvements préparatoires s'étant accomplis dans la double obscurité de la nuit et des noires et épaisses nuées d'un orage près de crever, l'Empereur donne le signal. Ce fut vers minuit que simultanément les deux tempêtes éclatèrent : la nôtre, au fracas de cent neuf canons de siége et de ceux de la flottille, dont les projectiles enflammés couvrirent de fer et de feu la rive opposée ; celle du ciel, par les sillonnements de mille éclairs et les retentissements d'un tonnerre rou-

lant sans interruption. Tous disent que, pendant près de deux heures, ces feux du ciel et ceux de la terre semblèrent disputer de violence, déchirant les airs et les éclairant de lueurs rapides, auxquelles bientôt l'incendie d'Enzersdorf vint ajouter sa clarté sinistre.

C'était à la faveur de ces flammes, sous cette grêle d'obus et de boulets, et au travers des feux croisés français et autrichiens, que les premiers ponts avaient été jetés. Trois autres suivirent, et aussitôt toutes leurs têtes furent solidement retranchées et armées. Déjà nos corps d'armée en avaient débouché comme des torrents, emportant, écrasant, ou poussant devant eux l'avant-garde ennemie surprise et insuffisante. Le jour revenu, sous un ciel serein, montra vers cinq heures, aux acclamations d'un enthousiasme universel, l'armée presque entière, l'Empereur en tête, déployée par de là le champ de bataille d'Essling pris à revers. Elle en débordait ainsi et tournait la gauche, et bientôt elle en fit tomber les défenses impuissantes par sa marche progressive jusqu'à Glizendorf et Braittenlée : manœuvre admirable, sans exemple encore, dans une seule nuit, en dépit de la tempête, avec un aussi parfait ensemble, et sur un aussi vaste développement! Là, et dans de bien plus grandes proportions, ce qui s'était exécuté ailleurs en plusieurs jours : rassemblement d'armées, jetées de ponts, prise de possession d'une autre rive, passage de longs défilés, combat, déploiements, marches de bataille, tout enfin fut accompli simultanément!

Dans ce jour-là même, 5 juillet, avant sept heures du soir, l'Archiduc a été séparé de l'armée de Hon-

grie et de son frère, et repoussé jusque dans Wagram, avec perte de cinq à six mille combattants. Il y est encore attaqué. Napoléon, arrêté le soir devant cette seconde position, voulut en percer le centre et la faire tomber comme la première. Mais c'était trop demander à un seul jour. Cette fois le ruisseau profond et bourbeux du Russbach protégea l'habile valeur de l'Archiduc Charles.

De notre côté, dans cette dernière attaque, l'ensemble manqua. A notre droite, devant Neusiedel, Davout, qu'un croisement de colonnes, par une méprise de Berthier, a retardé, ne peut seconder l'agression; au centre, Oudinot, Macdonald et Grenier vers Baumersdorf, et Bernadotte devant Wagram, avaient franchi l'obstacle sans coup férir; ils allaient vaincre; déjà même Dupas, avec deux régiments français et des Saxons, enfonçait les bataillons carrés de Bellegarde, quand, par une cruelle méprise, les soldats de Grenier, prenant les Saxons de Dupas pour l'ennemi, font feu sur eux! Ils les mirent dans une déroute qui les entraîna eux-mêmes, et dont les Autrichiens profitèrent aussitôt, ce qui rompit l'accord de toute l'attaque et la fit rétrograder.

La nuit alors était revenue. Ainsi l'armée ennemie, plus faible mais plus ensemble que la nôtre derrière le Russbach, l'avait repoussée. Cet échec, à une heure aussi tardive, était en lui-même de peu d'importance; mais, en rendant égales les pertes de cette première journée, l'effet en fut de conserver au Prince Charles un champ de bataille longtemps étudié, et de lui donner le temps d'y être secouru par cinquante mille

hommes de plus, pendant la bataille décisive ajournée au lendemain.

On passa la nuit à portée de l'ennemi, sur le qui-vive, les chevaux bridés! L'Empereur était au milieu de sa Garde, derrière Aderklaa. Un manteau déployé lui servit de tente. Il y dormit à peine trois à quatre heures, mais aussi profondément que de coutume. Il fallut le réveiller le lendemain! Ce qui n'étonnera point si l'on se rappelle que, dans ces instants critiques, l'Histoire ne nous montre guère de grands hommes sans sommeil et sans appétit; non pas qu'une santé forte soit indispensable à ces grandes actions, mais plutôt parce qu'il y faut des caractères hauts et fermes qui, les dominant, s'y maintiennent calmes; d'où vient que, s'y trouvant à l'aise de corps et d'esprit, ils y conservent leurs habitudes.

L'Empereur en effet, ses ordres donnés, n'avait eu qu'à attendre le jour suivant. Voici de droite à gauche, sur plus de deux lieues de développement, quel fut l'ordre de bataille : à notre droite, Davout à Glizendorf et à Grosshofen, devant Neusiedel; puis Oudinot; puis au centre, l'armée d'Italie; puis Bernadotte à à Aderklaa; puis enfin Masséna à l'extrême gauche. La réserve était composée : des corps de Wrede et de Marmont, de la grosse cavalerie, d'une artillerie de plus de cent pièces, et de la Garde. Les mouvements de cette réserve devaient être commandés par les circonstances et par l'arrivée possible, sur nos derrières, de l'Archiduc Jean.

De son côté l'Archiduc Charles surpris, au lieu de se reposer, avait eu à se décider sur son plan de ba-

taille et à y conformer ses dispositions. Il se résolut à nous assaillir d'abord par sa droite, pour séparer Napoléon du Danube et de sa retraite. Son centre et sa gauche devaient attaquer plus tard à l'appui de ce mouvement. Mais il arriva tout le contraire, les divers corps de son aile droite étant mal placés pour exécuter à temps ses instructions; en sorte que, à quatre heures du matin, l'attaque commença par son aile gauche.

Ces premiers bruits de guerre attirèrent l'Empereur : il y courut, suivi de quelques escadrons et de deux batteries légères. En arrivant il voit que l'ennemi, ployé sur deux colonnes et descendu des hauteurs de Neusiedel, aborde Davout. Aussitôt lui-même, en faisant canonner et charger en flanc droit par son escorte l'une de ces masses, aide son lieutenant à les repousser. Alors, entendant le feu prendre sur toute la ligne, il ordonne à Davout d'attaquer, d'enlever Neusiedel, de tourner ainsi le Prince Charles, qu'il espère jeter dans le Danube. Oudinot devra suivre à son tour ce mouvement et le soutenir.

Il achevait de donner cet ordre, quand il apprend, d'abord, qu'au centre Bernadotte, qui le lendemain s'attribua le succès de la bataille, cède et recule au loin, en abandonnant Aderklaa sans le disputer; puis, que Masséna a fait prendre et reprendre ce village par deux de ses divisions, et qu'il n'y peut plus tenir; puis enfin, qu'une masse énorme, Klenau, Kollowrath et cinquante mille Autrichiens, le débordant à gauche, s'avancent dans le vide, entre lui et le Danube, poussant, renversant Boudet et sa faible division.

A ces nouvelles successives l'Empereur, monté sur

l'Euphrate, cheval blanc que lui avait envoyé le Schah de Perse, revient ventre à terre vers sa gauche, au travers d'une grêle de boulets et de mitraille. Ce fut près d'Aderklaa qu'il rejoignit Masséna. Ce Maréchal avait eu la jambe meurtrie par une chute les jours précédents; il était à demi couché dans une calèche; Napoléon vint s'y asseoir près de lui pendant quelques instants. Là, changeant ses instructions, il veut que Masséna ramène son corps d'armée, dix-huit mille hommes environ, en arrière à gauche, contre l'agression imprévue de l'aile droite de l'Archiduc; puis, sur la position que le maréchal abandonne, il appelle Macdonald et trois divisions de l'armée d'Italie pour le remplacer.

Le combat s'acharnait sur ce point central, il durait depuis plus d'une heure, quand Napoléon, voyant le groupe qui l'entourait attirer sur lui les feux, le dispersa. Il ne s'était pas trompé sur ce danger. Le Prince de Lichtenstein lui dit à Znaïm, quelques jours après, que, reconnu par leurs canonniers, il avait été presque constamment leur point de mire.

En ce moment un aide de camp de Masséna vint lui annoncer que notre extrême gauche fuyait; que l'ennemi de ce côté gagnait déjà nos derrières; que l'artillerie de Boudet venait même d'être prise : malheur dont Boudet ne put se consoler, et qui depuis abrégea ses jours, tant à ces vieux guerriers de la République et de l'Empire l'honneur des armes était cher!

Quant à Napoléon, des témoins disent encore aujourd'hui leur étonnement lorsque, à la nouvelle

des progrès, de plus en plus effrayants, de cette formidable aile droite ennemie sur notre flanc gauche et notre retraite, ils le virent distrait et, comme s'il n'eût rien entendu, demeurer silencieux, impassible, et le regard fixé d'un côté tout opposé, sur Neusiedel et sur Davout. Ce ne fut que lorsqu'il aperçut les feux de ce maréchal et de son aile droite victorieuse dépasser la haute tour de ce village, qu'il se retourna vers l'aide de camp et lui répondit : « L'artillerie de « Boudet est prise? C'est bien ; elle était là pour cela! « Allez, et dites à Masséna que la bataille est gagnée! »

En effet elle allait l'être; mais, pour achever, il fallait un grand effort. Il était environ onze heures lorsque Turenne, officier supérieur attaché à Napoléon, accourt, l'appelle à part, et lui dit à voix basse : que le danger de Masséna redouble, qu'il est à son comble; qu'Aspern, qu'Essling même sont perdus; qu'il vient de voir le maréchal acculé jusques à nos ponts sur le Danube, criant au secours! L'Empereur y courut aussitôt à toute bride. Il vit que, prévenu par cette irruption victorieuse de l'aile droite autrichienne, le succès lointain encore de la sienne et de Davout pourrait être trop tardif. Alors, revenant rapidement au centre, où Macdonald, près d'être accablé, appelait à lui sa réserve, il ordonne à Lauriston de se porter en avant, en toute hâte, avec toute l'artillerie bavaroise, celle de notre Garde, et d'arrêter, d'écraser à demi-portée le centre ennemi. C'est en son artillerie surtout qu'il espère, car les rangs de nos bataillons sont pleins d'étrangers et de nos recrues; c'est donc aux boulets et à la mitraille, que rien ne fait hésiter, de

décider la victoire, à laquelle eussent jadis suffi nos baïonnettes. Le centre autrichien ainsi foudroyé, Macdonald, Bessières, toute notre cavalerie et celle même de la Garde, se précipiteront. Dès lors l'aile droite ennemie, à son tour prise en flanc, en arrière même, sera forcée de lâcher prise sur Masséna; et trop avancée, trop compromise, elle devra succomber entre notre centre et le Danube!

Cet ordre donné, sûr de son exécution par Lauriston, Drouot et d'Aboville, et sûr de son effet, tranquillisé d'ailleurs par les progrès de Davout et de notre aile droite, Napoléon mit pied à terre; et, ce qui étonnera, mais ce qui est certain, c'est que, appelant Rustan, il fit déployer sa peau d'ours, s'étendit dessus et s'endormit profondément! Ce sommeil durait déjà depuis près de vingt minutes, et commençait à inquiéter, quand il s'éveilla. Ce fut sans surprise, sans empressement de savoir ce qui, pendant cette absence de son esprit, était survenu; on put même voir, à la direction de son premier regard, et aux ordres qu'il redoubla, qu'il reprenait ou plutôt suivait sa pensée, comme s'il n'y avait eu rien en elle d'interrompu.

Cependant Lauriston a obéi. Pendant que Masséna lutte contre l'aile droite autrichienne, que Davout victorieux déborde et pousse la gauche de l'Archiduc par delà Neusiedel, et qu'Oudinot attaque Wagram, Lauriston, avec ses canons, est accouru au galop au travers des blés déjà mûrs; il a déployé, sous le feu dévorant du centre ennemi, les cent pièces d'artillerie de notre réserve, il les a placées à portée de mousquet de l'infanterie autrichienne, qu'aussitôt notre mitraille

arrête et écrase, d'Aderklaa à Sussenbrünn. Mais dans cette audacieuse manœuvre Lauriston a déjà perdu la moitié de ses artilleurs, et pour les remplacer l'Empereur est forcé de lui envoyer trois cents chasseurs et grenadiers de sa vieille Garde.

C'est alors, que, avec quinze mille hommes de l'armée d'Italie, ses deux ailes en colonne et son centre déployé, Macdonald s'élançant ressaisit enfin Aderklaa, et que, en dépit d'une canonnade et d'une fusillade meurtrières qui lui renversent des rangs entiers, la tête haute, il pousse en avant sur Sussenbrünn. Frappé de cet héroïque spectacle : « Qu'il est brave! » s'écrie Napoléon. Et vraiment ce glorieux élan, qui fut décisif, eût peut-être ôté le temps à l'Archiduc de retirer son aile droite trop aventurée, si Macdonald, bientôt réduit de moitié, et forcé de ployer ses débris en bataillons carrés contre la cavalerie autrichienne, eût été secondé par celle de notre réserve. Mais le Général Guyot seul, avec les chevau-légers polonais et les chasseurs à cheval de notre Garde, le secourut; le reste s'annula, Macdonald en invoqua vainement l'appui. Cette réserve, dont une partie venait d'être recrutée, était encore tout ébranlée de ses pertes d'Essling; l'autre partie, étant de la Garde, ne croyait devoir obéir qu'à l'Empereur; toutes deux d'ailleurs étaient sans ordres, sans chef immédiat, le maréchal Bessières venant d'être atteint par un boulet.

Enfin, renforcé par la jeune Garde et les Bavarois, Macdonald enlève, avec Sussenbrünn, cinq mille prisonniers. Vers trois heures, lui et Lauriston avaient vaincu et repoussé le centre ennemi jusqu'à Helmof

et Gerarlsdorf; Masséna avait refoulé jusque vers Jedlersdorf l'aile droite autrichienne, heureuse d'avoir pu se retirer et rentrer en ligne. Quant à Davout, victorieux de l'aile gauche il dominait, jusque vers Bockflüss, le champ de bataille.

Le Prince Charles était rejeté au pied du Bisamberg; il y fit tête à son infortune et aux dernières charges de notre cavalerie légère, où périt Lasalle, l'un des plus intrépides et habiles chefs de cette arme. Ce Prince sut conserver à sa droite et à son centre leur retraite sur la route de Znaïm, tandis que sa gauche fuyait vers Nikolsbourg : retraites divergentes, dont le désaccord fut bien plus commandé par la nécessité que par la volonté de l'Archiduc.

Vienne consternée vit ainsi disparaître cette grande armée vaincue, que, depuis près de deux mois, elle apercevait victorieuse et maîtresse de la rive gauche de son fleuve. Napoléon reconnaissant embrassa Macdonald sur le champ même de sa gloire. Il le salua du titre de Maréchal. Il éleva, peu de jours après, au même rang Oudinot et le général Marmont.

Cependant, soit affaiblissement dans la composition de notre armée, privée d'une grande partie de ses vieilles bandes, les unes fatalement engagées au fond de l'Espagne, les autres décimées à Eylau, à Essling, et recrutées à la hâte d'étrangers et de conscrits; soit aussi résistance d'un ennemi cette fois plus habile, plus tenace, et soutenu par un déploiement d'artillerie jusque-là inusité, les pertes étaient presqu'égales de chaque part : du côté de l'ennemi, trente-six mille tués, blessés, ou prisonniers; du nôtre, vingt-quatre

mille. Ce n'était plus là cette foule de canons et de prisonniers tant de fois arrachés aux Autrichiens dans nos précédentes batailles; l'Empereur comprit cet avertissement.

---

# CHAPITRE VIII.

Cette victoire, surchargée d'une responsabilité si étendue, n'avait donc pas été assez décisive. Les nôtres ne montrèrent que trop qu'ils en avaient la conscience quand, au milieu de la nuit suivante, quelques-uns de nos fourrageurs, chassés sur nos bivouacs par des éclaireurs du tardif Archiduc Jean, y jetèrent un désordre déplorable. L'alarme fut si chaude, elle devint si générale, que, réveillé en sursaut dans sa tente, l'Empereur en sortit précipitamment, monta à cheval à demi vêtu, mit sa Garde sous les armes, et réprimanda rudement le Duc de Plaisance, son aide de camp, qui voulait le rassurer. « Monsieur, « lui dit-il, apprenez que trop de sécurité dans la « victoire la compromet, et qu'elle échappe sou- « vent à des mains trop confiantes. »

Un autre symptôme de l'insuffisance de la victoire, c'est que le lendemain on demeura incertain sur la marche de l'Archiduc, tant sa retraite, quoique divisée, se fit d'abord en bon ordre. L'Empereur, à tout hasard, la fit suivre sur les routes de Znaïm et de Nikolsbourg, lui entre deux. Masséna atteignit l'Archiduc sur la première; il le fit reculer, mais sans l'entamer.

Pendant les trois premiers jours de cette marche, l'Empereur était resté de sa personne à Volkersdorf. Ce fut là qu il confia Vienne au Prince Eugène, avec l'ordre d'en faire reconstruire et armer les ponts. Il y appela les Wurtembergeois, redoubla de précautions sur le haut Danube, et frappa les provinces conquises de deux cents millions de contributions.

Le 10 juillet un combat de Marmont devant Znaïm, contre l'aile gauche de l'Archiduc, le rappela aux avant-postes. C'était à Znaïm que de son côté l'Archiduc, avec son centre et sa droite, poursuivi par Masséna, paraissait vouloir rallier toute son armée. Le lendemain 11 l'Empereur se hâtait de concentrer Davout, sa Garde et Oudinot sur cette position, lorsque, au milieu d'un combat sanglant où le Prince Charles, déjà entamé de cinq mille hommes, résistait opiniâtrément, l'arrivée du Prince Jean de Lichtenstein, en parlementaire, le fit hésiter.

Depuis Eckmühl, le dernier de ses grands coups de foudre qui terminaient tout, forcé, par la nouvelle tactique de l'ennemi et par la nouveauté de nos soldats, à couvrir de canons ses bataillons, il voyait ces combats d'artillerie, moins agiles, moins courts que ceux de nos premiers temps à la baïonnette, devenir tout à la fois plus meurtriers et moins décisifs. La mort ne respectait plus ses meilleurs généraux : elle avait frappé naguère le plus illustre de ses lieutenants, son plus ancien compagnon, son ami le plus fidèle ! Il s'apercevait aussi que quelques chefs commençaient à se ménager, soit ambition rassasiée, hésitation à risquer la jouissance de fortunes acquises, et qu'une trop longue con-

tinuité de périls les rebutât; soit aussi que, moins sûr de tant de recrues, on eût perdu cette confiance dans le soldat, indispensable à celle du général. Enfin, parmi ses troupes même d'élite, et jusque sous ses propres yeux, plusieurs de ces déroutes partielles, dont les bulletins ne parlent jamais, l'avaient étonné.

Un autre fait, peu remarquable d'ailleurs et peu connu, avait pu l'ébranler encore. On sait l'héroïsme opiniâtre de Masséna, et que, toujours au plus fort du péril et jamais atteint, on l'eût dit invulnérable. Mille fois déjà on avait été blessé, tué, abattu enfin à la place qu'il occupait un instant auparavant, comme s'il ne l'eût plus protégée de sa présence. A Wagram de même, dans l'instant le plus critique, lorsque, repoussé jusque sur les ponts, le péril l'avait forcé de monter à cheval, et que, s'y trouvant mal à l'aise, il avait appelé un sergent pour rajuster ses étriers, à peine avait-il relevé sur le pommeau sa jambe souffrante, que, juste à la place d'où il venait de la retirer, un boulet, rasant sa selle, avait emporté ce sous-officier! Le cri de frayeur des témoins, puis de leur étonnement de la fortune du maréchal, avait été entendu de Turenne. Ce colonel, attaché à l'Empereur et qui en était aimé, n'avait pas manqué, le lendemain de la bataille, de lui raconter cet incident, en s'émerveillant d'un bonheur aussi extraordinaire. Mais, loin de l'admirer, Napoléon en avait frémi. Et en effet, après la perte de Saint-Hilaire, de Lasalle et de tant d'autres, après celle surtout du maréchal Lannes, si Davout, si Masséna allaient être frappés encore, quelle victoire,

à de tels prix, ne lui serait pas cent fois plus fatale qu'une défaite!

Ce fut dans cette disposition d'esprit que, à l'annonce d'une proposition d'armistice, Napoléon appela ses maréchaux et les consulta. Ceux-ci, que le combat animait encore, lui demandèrent une seconde bataille pour le lendemain, Davout surtout. Ce maréchal lui représentait, m'a-t-il dit lui-même : « Que, maître de la « route de Brünn, il ne lui faudrait que deux heures « pour réunir trente mille hommes sur la gauche et « sur la retraite de l'Archiduc! » Et l'Empereur allait céder, quand, sur la nouvelle que le général de cavalerie Bruyères venait d'être blessé, se décidant : « Vous « le voyez, s'écria-t-il, la mort plane sur mes gé« néraux! Et qui sait si, dans deux heures, je n'ap« prendrai pas que vous-même, vous avez été atteint? « Non, c'est assez de sang versé; j'accepte la suspen« sion d'armes! »

La guerre enfin l'avait rebuté! Quelle que fût sa fermeté, ce sang nouveau de Wagram ravivait en lui l'importun souvenir de la boucherie d'Essling, où vingt-sept mille Autrichiens et dix-sept mille Français avaient jonché le champ de cette défaite; car il ne s'était pas dissimulé ce revers. Et, en vérité, on ne sait pourquoi plusieurs des nôtres s'efforcent encore d'en nier la réalité. Lui-même l'avait avoué, lorsque, le 16 juin, en annonçant au Roi de Bavière la victoire de Raab gagnée par Eugène, il s'était plu à lui écrire : « Je vous fais mon compliment du succès de votre « gendre, plus heureux que moi : il vient de battre « l'ennemi qui m'a battu! »

A ce propos, j'ajouterai que peu après, dans une conversation intime, bien loin de se prétendre infailliblement et toujours victorieux, il dit à mon père, en rappelant Saint-Jean d'Acre, l'avant-veille d'Arcole, et ce revers d'Essling : « Qu'on aurait tort de le sup-« poser invincible, et que plusieurs fois il avait été « vaincu ! »

Au reste, il en a été de même pour sa santé d'ailleurs très-forte, et que, par un aveuglement pareil, on a voulu faire passer, même depuis sa mort, pour avoir été inaltérable. Ce qui est certain, c'est qu'à Schœnbrünn, peu après ces deux grands efforts d'Essling et de Wagram, et vers la fin de juillet, un mal resté mystérieux l'attaqua subitement. Ses Grands Officiers les plus intimes en ont connu la nature, et ils en ont gardé le secret. Les autres l'ignorent encore; mais l'entière séquestration de l'Empereur pendant huit jours, de mystérieux conciliabules entre Maret, Berthier et Duroc, leur évidente anxiété et le prompt appel qu'ils firent de Corvisart et du plus célèbre médecin de Vienne, tout prouve, comme on l'a dit, qu'une alarme sérieuse se répandit dans le quartier Impérial. Les uns crurent que, s'étant laissé entraîner à une distraction passagère au milieu de tant de grands travaux d'esprit et de vives sollicitudes, il fut frappé d'un mal nerveux, ce qui pourtant est resté sans preuves. D'autres attribuèrent cet événement à une attaque de dysurie plus forte que d'habitude : indisposition à laquelle il fut toujours sujet, même en 1796 et 1797, ainsi qu'aux temps de La Moskowa, comme le déclarent les attestations, écrites de leur main, que m'en ont laissées

Ywan son chirurgien et son médecin Mestivier.

Quelque minutieux que soient ces détails, s'il en peut être de tels lorsqu'il s'agit du grand homme auquel tant de destinées étaient attachées, je crois devoir joindre ici, à ces preuves irrécusables, à quelques faits dont je fus témoin, enfin aux confidences que m'ont faites, sur ce sujet, ses secrétaires Fain et Menneval, un témoignage de mon père. Dix-huit mois après cet incident de Schœnbrünn, au milieu d'un long entretien dans le parc de Saint-Cloud, l'Empereur l'ayant quitté pour quelques instants, et cette interruption s'étant singulièrement prolongée, mon père se crut en droit d'en exprimer son inquiétude, d'autant plus que lui-même était sujet à des accidents pareils. Mais Napoléon, habitué à les vaincre par des bains fréquents, lui répondit : « Que dès sa jeunesse « il avait eu des retours, devenus plus fréquents il est « vrai, de cette infirmité, qu'il croyait seulement « nerveuse; » et il lui recommanda là-dessus le plus grand secret.

Quant au mal dont il fut atteint à Schœnbrünn, vingt jours environ après son dernier combat contre l'Archiduc, quelle qu'en ait été la nature, il est impossible de ne point l'attribuer à cette même fatigue de tant d'anxiétés et de surexcitations, à ce même chagrin de tant de pertes cruelles qui, le dégoûtant de la guerre, lui firent accepter, à Znaïm, le 11 juillet, cette suspension d'armes, en dépit de ses maréchaux et de nos soldats eux-mêmes, dont on eut peine à modérer l'acharnement.

Cet armistice lui livra Brünn, Austerlitz, Presbourg,

et le Danube jusqu'à Raab, ainsi que le versant méridional des Alpes Noriques, et Gratz et Léoben, retombés aux mains de l'ennemi le jour même de la bataille. Il lui permit de contenir par des négociations le Tyrol, en ce moment victorieux des Bavarois et du maréchal Lefebvre ; il lui donna le temps de refaire, d'accroître son armée, d'en fortifier les positions, et d'épuiser de contributions et de réquisitions les pays conquis; il fit rentrer en Bohême le corps autrichien vainqueur en Saxe, les 9 et 10 juillet, de Junot et de Jérôme ; il déconcerta les velléités hostiles de Berlin et la descente anglaise dont l'avant-garde, ayant pris pied à Cuxhaven le 8 juillet, commençait à soulever le Hanovre. Dès lors le Prince de Brunswick, livré à lui-même, avec quatre mille partisans dont l'élan désespéré lui avait rendu sa capitale, l'abandonna : il alla rejoindre, à Héligoland, l'escadre anglaise découragée de son entreprise trop tardive. Ce Prince vida ainsi le Nord; et bientôt l'Allemagne entière fut contenue et pacifiée par Jérôme et Junot, à la tête de trente mille hommes.

Il ne faut donc s'étonner ni de l'acceptation d'un armistice, dont notre Empereur sut aussi bien profiter, ni de l'hésitation que mit à le ratifier l'Empereur d'Autriche. Il ne l'accepta que le 18, et plutôt comme un répit favorable au ralliement, au recrutement de ses forces, que comme le préliminaire d'une paix à laquelle il ne se soumit, le 14 octobre, que quatre-vingt-huit jours après cette cessation d'hostilités, et cent jours après sa défaite de Wagram. Une seconde victoire à Znaïm eût sans doute tout abrégé;

mais l'armée ennemie avait encore montré là un ensemble redoutable, et notre Empereur, séparé de l'armée d'Italie, des Saxons et des Bavarois qu'il venait d'opposer à l'Archiduc Jean, avait préféré les négociations.

Quant à la paix, si la Maison d'Autriche hésita deux mois entiers, c'est qu'alors, bien moins complétement vaincue qu'en 1805, elle avait encore en Hongrie deux cent mille hommes sous les armes; c'est que, à ses yeux, la fortune de Napoléon était cette fois aux prises avec une foule de complications. François II voyait la moitié de nos forces engagée dans la Péninsule Ibérienne. Il n'ignorait pas : que Soult, un moment victorieux du Portugal jusque dans Oporto, où il s'était follement cru et proclamé Roi, n'ayant qu'une armée faible de vingt mille hommes contre cent mille insurgés et à portée de trente mille Anglais, y avait été surpris, en avait été chassé par Wellington, et qu'il venait d'être forcé de sacrifier blessés, canons et bagages pour s'en échapper, le 12 mai, nu et désarmé; que, aussitôt après, Ney avait été réduit à abandonner la Galice, et à se réunir à lui et à Mortier pour sauver Madrid. En effet Wellington, après avoir reconquis le Portugal une seconde fois, venait de remonter le Tage jusqu'à Talavera, où, attaqué sans ensemble et avant l'arrivée de Soult, il avait battu, le 28 juillet, Victor, Sébastiani, et le Roi Joseph.

D'autres espoirs moins lointains soutinrent encore l'Autriche : ils se nourrirent de la résistance du Tyrol, de la dissémination forcée des ressources de la France dans la Germanie septentrionale, des dispositions hostiles de la Prusse, de celles de la Russie elle-même,

inquiète des succès de Poniatowski alors maître de Cracovie et de la Pologne Autrichienne, enfin de l'attente de cette grande descente anglaise, depuis si longtemps annoncée, dans le nord de l'Allemagne.

Cet orage, dont quelques avant-coureurs s'étaient faiblement et tardivement montrés à Stralsund et à Cuxhaven, éclata enfin le 1er août; mais ce ne fut que sur Flessingue, et avec une lenteur timide et inopportune. Ce jour-là et les suivants, notre flotte surprise, notre grand établissement d'Anvers désarmé, cet objet constant de la jalousie anglaise, eussent dû tomber aux mains de Chatam et de son armée de quarante-quatre mille hommes de débarquement; mais il n'osa mettre le pied sur le continent. Tout se réduisit à la prise de Flessingue, le 16 août; à de misérables hésitations jusqu'au 26, jour où l'expédition, déjà affaiblie par la fièvre de plus d'un tiers, se retira au bruit des pas, lointains encore, de cent mille hommes accourant pour la combattre. Elle laissa dans l'île de Valkeren dix mille hommes, que la fièvre décima, et qui abandonnèrent leur conquête à la nouvelle de la paix de Vienne du 14 octobre.

Cette tardive, cette égoïste et honteuse expédition n'avait donc servi qu'à ranimer en France, contre l'Angleterre, la haine nationale, à dévoiler à l'Empereur, comme on le verra bientôt, ses ennemis secrets, et à achever de décourager la Maison d'Autriche. Jusque-là elle avait repoussé les dures conditions que Napoléon lui imposait. Notre attitude menaçante avait même pu seule lui faire respecter notre ligne d'armistice; mais cette diversion manquée sur Anvers

l'ayant ébranlée, Napoléon acheva de vaincre sa résistance, d'abord par les procédés les plus séduisants avec les négociateurs militaires autrichiens, que leur Empereur substitua à ses diplomates; puis en leur accordant la réduction de plus des deux tiers de ses premières prétentions, en même temps qu'il les effrayait du redoutable accroissement de notre armée et de la menace de disloquer l'Empire d'Autriche en trois Royaumes.

Déjà nos bulletins avant Essling avaient dû éveiller sur ce danger l'inquiétude de cette Cour. En ces derniers moments une scène remarquable put l'augmenter. Septembre commençait alors; et Napoléon, impatient de tant de lenteurs, passait en revue ses corps d'armée; il leur prodiguait ses faveurs, telles que dotations, grades, titres et décorations, instituant à leur profit l'Ordre des Trois Toisons, pensionnant les veuves des morts et dotant leurs orphelins. Après l'élévation de Davout, Masséna et Berthier, au rang de Princes d'Eckmühl, d'Essling et de Wagram, la plupart de ses autres maréchaux et de ses ministres venaient d'être créés Ducs sous des noms étrangers, en commémoration de nos conquêtes; beaucoup d'autres avaient été promus Comtes, Barons et Chevaliers, un bon nombre avec dotations héréditaires, ce qu'il convient d'autant plus de rappeler, que, ayant survécu à Napoléon, ces titres ont, dans la société française de nos jours, conservé plus d'influence qu'on ne pense.

C'était ainsi que, dans cette revue menaçante de septembre, l'Empereur achevait par des récompenses d'exciter l'ardeur, lorsque, s'étant arrêté dans Auster-

litz, une députation de Moraves y vint lui demander quelqu'allégement à leur misère. « Vous gé-
« missez des charges que je vous impose, répon-
« dit-il, mais c'est la guerre! J'y suis obligé par la
« mauvaise foi de votre Empereur! Voilà la seconde
« fois qu'il me force de revenir chez vous, en m'atta-
« quant en traître, par derrière, dès qu'il me voit oc-
« cupé ailleurs! Si vous souffrez, c'est votre faute!
« Que ne choisissez-vous un autre maître? L'Archiduc
« Charles est un soldat, je me fierais à sa loyauté
« guerrière! Mais votre Empereur, il a manqué à tous
« les serments qu'il était venu, chez vous, en ce lieu
« même, me prodiguer à mon bivouac! Prenez encore,
« si vous le préférez, le Grand-Duc de Wurtzbourg,
« je le connais, c'est un honnête homme, et je me
« fierais à sa parole! »

Les témoins disent que, à ces mots, le vieux magistrat Morave, chef de la députation, recula d'un pas, et que, fondant en larmes, il s'écria : « Non Sire, non jamais!
« Plus notre Prince sera malheureux, plus nous lui
« resterons fidèles! » « Eh bien donc, reprit brusque-
« ment l'Empereur, souffrez, et ne vous plaignez
« pas! »

Vraisemblablement, et selon son habitude au milieu de ses irritations plus apparentes que réelles, Napoléon avait calculé l'effet de ses paroles : elles concordaient avec les insinuations plus mesurées, mais aussi menaçantes, dont il avait effrayé les négociateurs autrichiens. C'est pourquoi, inquiète de cette irritation croissante, abandonnée d'ailleurs par la Russie, et n'espérant plus de nouvelles concessions, l'Autriche

s'étant enfin résignée, la négociation marcha dès lors rapidement. Bientôt elle ne porta plus que sur les cent millions de contributions de guerre. On en était là le 11 octobre, et Napoléon insistait, quand la tentative d'assassinat de Staubs, que Raap eut le bonheur de faire échouer à la parade du 13, la fermeté de l'assassin qui préféra la mort à la grâce offerte s'il se repentait, et des avis de Lichtenstein, jusque-là dédaignés, sur des projets d'attentats pareils, contribuèrent à décider l'Empereur à en finir. Les débats des plénipotentiaires s'étaient restreints à la demande d'une réduction de cinquante millions; on en céda quinze, le négociateur autrichien s'en contenta; et, le lendemain 14 octobre, le traité de Vienne termina la guerre.

Toutefois l'insurrection du Tyrol survécut à cette paix comme à l'armistice; sa résistance fut plusieurs fois encore victorieuse; elle ne finit qu'en décembre, et moins par l'amas d'hommes qu'on y jeta, que par les neiges qui chassèrent des crêtes les insurgés, et nous les livrèrent. Hoffer, qui en était resté l'âme, enfin saisi, paya de sa vie la gloire d'une aussi longue résistance.

L'Autriche alors sembla être définitivement soumise. Elle tolérait la destruction des remparts de sa capitale; elle se résignait, après tant d'autres impositions, à quatre-vingt-cinq millions de contributions de guerre; à la suppression de l'Ordre Teutonique; à la réduction de son armée à la moitié de ses cadres; à reconnaître tous les changements présents et à venir qui surviendraient en Italie, en Espagne et en Portugal; à livrer à la Bavière Salzbourg, Braunau, sa

frontière de l'Inn enfin. Elle se résignait à nous céder l'Italie, avec ses débouchés maritimes, Trieste, Fiume, Goritz, la Carniole, une part de la Croatie, et à voir, de cet autre côté, nos limites posées jusqu'à quarante lieues de Vienne. Elle cédait de plus à la Russie quatre cent mille Galliciens; à la Saxe, ses enclaves dans ce Royaume, et deux millions de Polonais, ajoutés au Grand-Duché de Varsovie.

Cependant l'Empereur Russe avait inutilement épuisé ses forces contre les Turcs au delà de la rive droite du Danube, tandis que, en Pologne, après nous avoir mal secondé contre l'Autriche, il s'était refusé à prendre part aux négociations. De là cette dernière clause du traité de Vienne, si favorable à la renaissance de la nationalité de la Pologne et, dit-on, contraire aux paroles de Tilsitt. Ceci dut exciter l'inquiétude d'Alexandre sur l'avenir réservé à ses propres possessions polonaises et lithuaniennes. On peut donc croire que cette paix renferma l'un des germes de la guerre de 1812, d'où vint celle de 1813, la catastrophe de 1814, enfin la restauration de l'ancienne intégralité de l'Autriche, et même son agrandissement en Italie, où elle se substitua à nos conquêtes.

Au reste cette fâcheuse disposition d'esprit de notre seul et puissant allié continental avait précédé et la guerre et la paix de Vienne. Avant ce nouvel affranchissement de la Pologne, et ce laborieux abaissement de l'Autriche, pendant que, en Espagne encore, Napoléon, aux prises avec cette hydre aux mille têtes, y commençait l'épuisement de ses forces les plus vives, Alexandre avait déjà recueilli de notre alliance le

plus utile et le plus solide résultat qu'il en avait dû attendre. Au sud, c'était la conquête, quoique disputée encore, de la rive gauche du Danube; au nord, celle de la Finlande suédoise. Il était advenu de celle-ci, que, dès le 13 mars 1809, Stockholm menacée et révoltée, acceptant la paix au prix de cette mutilation, avait déposé son Roi. Elle l'avait remplacé par le Duc de Sudermanie, Roi vieux et sans postérité, auquel elle avait désigné pour héritier le jeune Prince Auguste de Holstein, dont la mort donna bientôt lieu au singulier choix de Bernadotte : élection évidemment faite dans un esprit hostile à la Russie, mais qui devait tourner contre la France.

Ainsi, dès 1809, l'amitié d'un grand homme n'était plus comme à Erfurt, « un bienfait des Dieux! » L'alliance offensive et défensive avec Napoléon ayant porté ses fruits, l'Empereur Russe n'en avait plus calculé que les dangers. C'était pourquoi sa coopération contre l'Autriche venait d'être si insignifiante. Déjà ces deux grands alliés se suspectaient mutuellement : leurs ambitions mécontentes s'observaient; il n'y avait plus entre eux que des apparences.

Napoléon ajourna cette inquiétude; pressé d'en finir avec l'Autriche, la paix du 14 octobre fut ratifiée le 15 à Schœnbrünn. Il en partit le même jour pour Passau, où il séjourna, et pour Nymphenbourg, où il reçut, le 22, la nouvelle de l'échange de la ratification, qu'il attendait avec anxiété. Dès le 27, au point du jour, il était à Fontainebleau, après trois mois de guerre, deux mois de négociations armées, et cinq mois et demi d'absence.

# LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

## CHAPITRE I.

L'année 1809 va finir. Voici l'Empereur rentré en France, pour n'en plus ressortir, les armes encore à la main, qu'au printemps de 1812. Entraîné par l'enchaînement des affaires extérieures, et par l'habitude de suivre, autant qu'il se peut sans interruption, le cours de chaque grand événement jusqu'à son terme, j'ai remis à ce moment le récit de quelques affaires du dedans, intérieur d'autant plus fertile en intrigues que le dehors l'a été en guerres.

Cet état d'hostilités continuel, convenons-en, devait être imputé, avant comme après le meurtre de Vincennes, à nos extensions successives de territoire et à ces créations de Royaumes de famille, qui avaient perdu la paix de réputation. Mais d'autre part on pouvait aussi l'attribuer : à l'acharnement de l'Angleterre, depuis que des bouches de l'Escaut nous menacions celles de la Tamise ; aux regrets de l'Autriche, de plus en plus mutilée depuis 1797 ; comme encore à la première cause de toutes ces guerres : c'était tou-

jours la lutte de la Contre-Révolution avec la Révolution, de l'inégalité contre l'égalité, enfin de l'Aristocratie et de la monarchie héréditaire contre la Démocratie et la monarchie élective, lutte qui n'est point près de finir encore.

Jusqu'en 1808 telle avait été la situation à l'extérieur; et, quels qu'eussent été les entraînements de la victoire, il est permis de dire qu'en somme le droit était de notre côté. Mais, il faut l'avouer, la malheureuse affaire d'Espagne, en aggravant tout, avait changé moralement et matériellement notre position; ainsi affaiblie et compromise, le violent enlèvement du Pape venait d'achever de gâter une cause dont la force seule, désormais, était le soutien.

L'intérieur n'avait pu manquer de s'en ressentir. Après tant de levées d'hommes depuis quinze ans pour défendre la cause nationale, les levées nouvelles, prodiguées à l'envahissement de l'Espagne, mécontentaient. On réprouvait le fond, la forme, les effets de cette ambitieuse, injuste et ruineuse entreprise, à laquelle on imputait aussi ce dernier effort de l'Autriche, dont la défaite venait d'être si coûteuse.

Ainsi, mécontentements commerciaux et religieux, irritation des familles épuisées par la conscription, voilà pour le peuple. Mais, plus près de Napoléon, jusque dans sa Cour, à ces mêmes réprobations, à quelques mécomptes ambitieux s'était ajoutée une autre disposition. Pour la plupart de nous, gens de guerre qui partagions les fatigues, les dangers et la gloire de notre Chef, notre existence étant exclusivement liée à la sienne, rien n'était changé. Il n'en pouvait avoir été

ainsi pour les gens d'états plus rassis, auxquels cette vie si chanceuse ne convenait guère, et que les nouvelles de chaque jour n'avaient point rassurés sur le lendemain. Là, et surtout parmi les hommes faits aux révolutions, il était impossible que tant d'excès de force et d'audace du Chef qui avait entraîné ou dominé tant d'intérêts divers; que ces absences si périlleuses, et devenues de plus en plus longues, que ce risque continuel de soi-même et de sa cause, n'eussent point trop éprouvé la fidélité, ou tenté par trop la haine. Il en était résulté que plusieurs avaient songé à un avenir séparé du sien.

On en avait eu la preuve dès Marengo, Austerlitz et Iéna, puis aux temps de Vrensshich, Eylau, et plus encore lorsque, en Espagne, à l'inquiétude de tous les périls du climat et des combats s'était jointe l'appréhension des poignards péninsulaires.

Déjà, et dès le séjour forcé de l'Empereur à Varsovie après Vultusk, au commencement de 1807, une lettre mystérieuse de Talleyrand à Murat avait, dit-on, préparé ce Prince à convoiter la succession de son beau-frère. De là l'empressement de Napoléon, secrètement instruit de ce fait, à saisir, après Tilsitt, la première velléité de Talleyrand de déposer le poids de son portefeuille. Ce ministre s'était imaginé qu'on lui en conserverait de plus haut la direction; mais il s'en vit complétement séparé dès le lendemain. C'est à ce désappointement que les hommes d'alors les mieux instruits imputent sa première défection. Ceux-là affirment encore aujourd'hui, que, dès le congrès d'Erfurt, et par l'entremise d'une Princesse étran-

gère, Talleyrand fit pressentir à l'Empereur Alexandre qu'il était temps de se préparer au résultat, inévitablement prochain, d'une trop aventureuse ambition.

Ils ajoutent que, à la fin de 1808, quand l'Empereur, avant de partir pour reconquérir l'Espagne, pressa si fort le départ de Murat pour Naples, ce fut surtout par l'inquiétude des intrigues qu'excitait déjà dans Paris la prévision des périls qu'il allait affronter dans la Péninsule Ibérienne.

Ces pratiques avaient redoublé pendant le séjour de Napoléon à Burgos et à Madrid. L'opinion qu'il n'en sortirait pas vivant s'était si bien établie dans la capitale, qu'on y avait vu Talleyrand et Fouché, brouillés jusque-là, se rapprocher ouvertement. L'alliance avouée de ces deux personnages parut alors si menaçante, elle eut un éclat si grand, elle sembla tellement significative à l'Empereur, quand Lavalette lui en transmit la nouvelle à Valladolid, qu'il faut attribuer à ce rapport, autant qu'aux avis reçus de Vienne, la fabuleuse rapidité de son retour à Paris : réapparition qui déconcerta, comme à l'ordinaire, et suspendit toutes ces machinations.

Mais bientôt, avec la campagne d'Autriche de 1809, s'était rouverte la campagne des mécontents de l'intérieur. Cette fois encore, et plus que jamais comme on l'a vu, les chances de l'une avaient excité l'activité de l'autre. En effet, qu'on se rappelle la blessure de Ratisbonne; le malheur d'Essling; le mal subit, puis la tentative d'assassinat de Schenbrünn; les soulèvements du nord et du sud de l'Allemagne; ce qu'il y

eut d'évidemment fallacieux dans la coopération de l'Empereur Russe; les violences commises à Rome et l'excommunication; la descente anglaise; nos revers dans la Péninsule; toutes ces vicissitudes enfin d'une lutte guerrière et religieuse, navale et continentale, engagée sur tous les points de l'horizon; que d'aliments aux calculs de ceux dont la destinée se fatiguait d'être attachée à l'existence si précaire et si compromise d'un seul homme!

Quelques mots d'un personnage de ce temps suffiront seuls pour faire comprendre toutes ces agitations. Ils sont de Savary; ils datent de Wagram. « L'Empereur, nous dit-il alors comme il l'a écrit de-« puis, monté sur un cheval d'une blancheur écla-« tante, passait, de la droite à la gauche du champ « de bataille, au travers d'une grêle de boulets et de « mitraille. Je le suivais, et à chaque seconde, les « yeux fixés sur lui, je m'attendais à le voir foudroyé « et rouler à terre! »

Il ne faut donc pas s'étonner que, à l'intérieur, tous ne se soient pas résignés à cette vie au jour le jour, et que, parmi les hommes issus et fatigués de tant de révolutions, plusieurs aient voulu s'assurer d'un lendemain. On vient de voir qu'à la tête de ces spéculateurs inquiets se trouvaient Fouché et Talleyrand; deux personnages d'origine bien différente, se considérant comme les représentants des sociétés ancienne et nouvelle, circonstance qu'ils jugeaient utile à leurs vues ambitieuses, et motif de plus à leur rapprochement; du reste, sans moralité qui les gênât, d'accord pour se tenir prêts à tout événement,

et trop décidés à en tirer pour leur intérêt personnel toute espèce de profit.

Les mémoires, encore inédits sur cette époque, en dévoileront tous les mystères. Quant à moi, et quoique présent à Paris, où j'étais retenu par mes blessures, peu propre à être l'historien de pareils détails, je ne rapporterai que les faits directement venus à ma connaissance, en raison de la part que je fus forcé d'y prendre.

---

## CHAPITRE II.

On se souvient que le 7 juillet, lendemain de Wagram, une proclamation mensongère de Bernadotte avait attribué à son corps d'armée saxon l'honneur de la victoire. C'était l'habitude et l'habileté de ce maréchal, de chercher à jeter des racines dans tous les cœurs et à se créer partout des partisans. Ceci toutefois lui en fit peu, son corps d'armée ayant été aussitôt dissous, lui blâmé, démenti, et renvoyé en France où, dans sa disgrâce, accueilli par Fouché et Talleyrand, il s'était réuni à leurs intrigues.

Fouché, ministre de la police, se trouvait alors aussi, par intérim, chargé du ministère de l'intérieur. Toujours remuant et audacieux courtisan de la Fortune, habile à se placer de façon à rester son ministre indispensable de quelque côté qu'elle se tournât, il avait toujours une main cachée dans toutes celles des mécontents, et l'autre ardente à se montrer au pou-

voir régnant comme la plus dévouée et la plus utile.

C'était alors qu'inopinément la descente anglaise avait menacé Anvers. A cette nouvelle, et malgré l'hésitation de Cambacérès, Fouché avait pris sur lui d'appeler aux armes la garde nationale, d'en mobiliser une partie, d'en nommer les officiers, et de pousser Bernadotte à en demander le commandement. Mais Clarck, alors ministre de la guerre, s'était défié de son collègue. Homme d'ordre et d'inclinations aristocratiques, il détestait les antécédents et l'esprit révolutionnaire de Fouché; il en soupçonna les intentions et transmit à Schœnbrünn ses inquiétudes.

L'Empereur, malgré la distance où il se trouvait d'aussi graves complications, ne prit point l'alarme. De même que sur un champ de bataille il savait distinguer, d'un coup d'œil sûr, les points décisifs: il apprécia chaque danger, il fit à chacun sa part, et sut à la fois parer à tout. Pour faire échouer la descente, il multiplia les ordres nécessaires, ajoutant qu'il suffirait de la maintenir en échec, entassée dans les marais de la Zélande, où la fièvre la décimerait, ce qui arriva. Le Roi de Hollande et Bernadotte lui offrirent de prendre à Anvers le commandement en chef : il refusa son frère, dont il suspectait le zèle, le jugeant d'ailleurs insuffisant; pour Bernadotte, comme cette mission éloignait de Paris ce maréchal, il l'en chargea, mais avec le soin de ne mettre sous ses ordres que des officiers d'une fidélité incorruptible. Quant à l'appel d'abord partiel de la garde nationale, il approuva, il excita même à cette démonstration, qui accroissait l'idée de sa puissance et ses

moyens de recrutement. Il avait donc loué d'abord Fouché de cette mesure, quand celui-ci, pour augmenter son importance ayant étendu son appel à toute la France quoique le danger fût passé, s'attira enfin de justes soupçons. L'Empereur ne les lui dissimula pas. Entre autres griefs il désapprouva la précipitation de ce ministre à nommer les officiers à la garde nationale. Toutefois, en cela même, il ne se préoccupa des avis de Clarck que pour Paris. Ce fut là seulement que, plus attentif, il exigea que Fouché rétractât l'un de ses choix, celui de Louis de Girardin, qu'il avait nommé colonel de la garde à cheval de cette ville.

J'étais alors sur pied, et à peu près rétabli de mes blessures, lorsque, le 9 ou 10 septembre, Clarck me fit appeler. « Vous voyez, me dit-il, ce qui se passe. « Fouché vient de lever dans Paris trente mille hom- « mes! Il arme le peuple, des domestiques même. C'est « une levée de 93 qu'il veut avoir sous sa main! Il se « prépare à jouer un grand rôle dans des cas prévus, « tel que celui d'un mal plus grave que l'indisposition « dont l'Empereur vient d'être atteint, ou d'une bles- « sure plus sérieuse que celle de Ratisbonne, ou d'un « revers plus complet que celui d'Essling. Trente « mille hommes armés dans Paris? Mais il y faudrait « une armée pour nous garder de cette garde! Et il « en continue, en dépit de nous, l'organisation : il en « a nommé les officiers, quoiqu'il sache bien que l'Em- « pereur s'en est réservé le droit. Son but est évident, « c'est une trahison! Mais je le surveille. C'est pour- « quoi l'Empereur vient de donner au maréchal Ser-

« rurier le commandement de cette belle garde na-
« tionale; quant à la cavalerie, il veut que vous en
« soyez le colonel; et nous verrons alors si Fouché
« en disposera comme il l'entend. »

Je n'aimais pas plus que lui Fouché, mais, je l'avoue, dans ce conflit cette subite annonce du rôle qu'on me destinait me fit l'effet d'une tuile tombant sur ma tête. Moi dans la garde nationale! Ma carrière ainsi coupée! Un brevet de vétérance, quand je demandais à rejoindre l'armée active! il n'y avait point de nouvelle qui pût m'être plus fâcheuse. Mais la circonstance était impérieuse, et l'Empereur, plus impérieux qu'elle, n'admettait jamais à ses ordres la moindre objection. Je n'en fis point, mais je rentrai fort contrarié chez moi, où je reçus de Fouché l'invitation de me rendre près de lui le lendemain.

On connaît ce personnage : sa taille moyenne, ses cheveux couleur de filasse, plats et rares, sa maigreur active, sa figure longue, mobile et pâle, avec une physionomie de fouine agitée; on se souvient du regard perçant et vif, mais sans fixité, de ses petits yeux sanglants, de sa parole brève et saccadée, conforme à son attitude remuante et convulsive. Dès qu'il m'aperçut, ces dehors s'exagérèrent d'un dépit mal concentré. Forcé de m'apprendre que l'Empereur réformait son choix et que j'y étais substitué, il ne me cacha point la contrariété qu'il en éprouvait. Je la partageais, j'en étais convenu avec le ministre de la guerre, mais avec Fouché, changeant d'attitude, je ne me montrai qu'honoré de la confiance de l'Empereur, empressé d'obéir à ses ordres, et en conséquence d'être promp-

tement reconnu en tête de cette garde nationale.

Il se peut que ce ministre ait espéré de moi quelqu'hésitation, un refus même. Mon empressement augmenta son embarras; il tergiversa, il remit au lendemain à me satisfaire, et le jour suivant il me dit : « Qu'il en avait référé au Conseil des ministres, mais « qu'on n'avait voulu rien décider, qu'il fallait at- « tendre; qu'il allait écrire à Vienne, où sans doute on « ignorait que Girardin était déjà reconnu colonel; « enfin, qu'il le maintiendrait provisoirement, jus- « qu'à ce que, mieux instruit, l'Empereur pût lui en- « voyer de nouveaux ordres; qu'au reste on pourrait « former un second régiment, et qu'il me proposerait « pour général de cette brigade. »

Deux régiments! quand pour le premier à peine cent volontaires avaient pu être réunis; quand ce petit nombre, presque tout composé de banquiers et d'agents de change, bien décidés à ne point sortir des portes, n'aurait pas même eu le loisir de s'exercer aux manœuvres indispensables! Il y avait dans tout cela une si grossière déception, que j'en instruisis aussitôt le quartier impérial; j'espérais que la vérité, bien connue de l'Empereur, le dégoûterait de me charger de ce commandement.

Le fait est que, dans le Conseil, ce n'était pas sur moi que la discussion avait porté. Clarck et Fouché y avaient échangé d'autres paroles. Le premier s'était écrié : « Que ce n'était qu'un s.... Jacobin de 93 qui « avait pu avoir l'idée de lever et d'armer dans Paris « une garde nationale! » A quoi Fouché avait répondu : « Que ce n'était qu'un étranger vendu aux Anglais

« qui pouvait s'opposer à la formation de cette garde! »

Hullin, commandant de la capitale, m'en dit bien plus: « Il ne pouvait plus répondre de Paris! Ses pa-« trouilles y rencontraient, inopinément, des postes « et des patrouilles inconnues : on ne savait si c'é-« taient des citoyens ou des malfaiteurs! Il les ferait « désarmer; il ferait tirer dessus! »

Telle était l'exaspération, quand, le 28 septembre, je fus rappelé chez Fouché. Ce ministre, en me remettant mon brevet, me dit que l'Empereur avait persisté, qu'il avait confirmé ma nomination; puis, déployant la lettre qu'il venait de recevoir, il me lut ce passage : « Que les « autres Souverains ne nommaient au commandement « de leurs régiments que ceux qui prouvaient des « quartiers de leur noblesse; que ses quartiers de no-« blesse, à lui, étaient des blessures reçues au service « du pays; que j'en étais couvert, qu'en conséquence « c'était à moi que le commandement devait être con-« servé! »

Aussi peu satisfait que Fouché de ce dénoûment, j'allai aussitôt chez Clarck lui porter cette nouvelle. « Il ne vous a pas tout dit, me répondit-il; le misé-« rable persiste dans ses projets! Sans cela, au lieu de « continuer l'organisation de sa garde nationale, il en « commencerait le licenciement comme il en a l'ordre; « je puis vous le montrer; votre corps lui-même y est « compris, s'il n'est pas organisé de façon à prendre « campagne. Allez chez le maréchal Serrurier, et il « vous confirmera cet ordre. »

En effet telle en était la lettre, mais non l'esprit, auquel Clarck ne songeait pas assez. Il consistait à

renvoyer chez soi chacun de ces volontaires déjà trop hostiles à l'Empereur, mais sans un surcroît de mécontentement, ce qui n'était pas facile. J'essayai plus, j'entrepris de changer leurs dispositions. Leurs officiers surtout, déjà tout habillés, équipés, montés à leurs frais, et fort irrités de l'inutilité de cette dépense d'argent, de bruit et de mouvements, voulaient prévenir, par une démission en masse, qui eût été d'un éclat fâcheux, ce licenciement trop tôt divulgué par l'empressement de Clarck. Je les en détournai, et, m'aidant des autorités administratives, avec force civilités, de bonnes paroles et quelques dîners, je gagnai du temps; puis, procédant par gradation, et profitant de l'heureuse nouvelle de la retraite honteuse de l'expédition anglaise, je leur fis entrevoir, comme récompense de leur zèle devenu sans but, l'espoir d'être conservés comme Gardes d'Honneur de Napoléon, ce qu'ils acceptèrent. C'était déjà un retour vers lui, une sorte d'offre de dévouement à sa personne. En même temps j'obtins de Clarck, pour ceux que la vanité de l'uniforme, dans ces temps de gloire, avait enflammés de velléités guerrières, l'espérance de quelques brevets d'officiers dans l'armée active.

C'est ainsi que peu à peu, pendant que les chevaux se vendaient et que la dislocation s'effectuait d'elle-même, chacun des meneurs ayant été regagné en particulier, nous finîmes par un grand repas, où, tout en me fêtant en vers et en prose, avec un enthousiasme de vin de Champagne, on porta de même la santé de l'Empereur; après quoi, l'on se sépara satisfait les uns des autres.

Cet épisode était à peine terminé, qu'un autre incident dévoila des intrigues d'une autre nature, et une autre espèce de mécontents. Ceux-ci, que la nouvelle de l'enlèvement du Pape avaient indignés, secrètement instruits de l'excommunication affichée à Rome par le Cardinal Pacca, en avaient répandu des exemplaires dans toute la France. Ils travaillaient sur ce métier, quand parmi eux Alexis de Noailles, l'un de mes parents, pris sur le fait, fut mis au secret par la police, chez Dubois alors préfet.

Cette sévérité fut d'abord adoucie à ma prière; elle fut bientôt changée de nature par un ordre de Schœnbrünn. L'Empereur voulut qu'on envoyât le prisonnier, libre sur parole, à son quartier impérial. Le but de Napoléon était de transformer par l'ascendant de sa présence et la séduction de son entretien, cette âme ardente, et de l'échauffer d'un feu tout différent au foyer même de cette gloire, où, depuis cinq ans, le jeune frère de ce captif avait été attiré. Mais Noailles refusa; il préféra le rôle de martyr, et ne consentit à se rendre à l'ordre de l'Empereur que conduit par des gendarmes.

Ce fut vainement que j'intervins, et il eut tort; qui sait l'effet que ses paroles eussent pu produire sur l'esprit de Napoléon? Il s'obstinait ainsi dans sa prison, lorsqu'Adrien de Montmorency vint me chercher pour l'aider à plaider cette cause devant Dubois. J'y consentis, car, pour ma part, quelque dissentiment qu'il y eût entre nos opinions, dès qu'il s'agissait dans mon parent d'un parti pris, d'une affaire de conscience, je ne me reconnaissais plus d'autre devoir que d'en

atténuer autant que possible les inconvénients.

Nous voilà donc tous trois en présence : Dubois, insistant sur l'exécution de l'ordre impérial; moi, m'efforçant de concilier le différend; et Montmorency, tout au contraire, bravant, insultant même le préfet par les railleries les plus amères! Celui-ci, il en faut convenir, se montra plein de douceur; il tourna l'exigence de Noailles en plaisanterie, se plaignant que, pour la première fois, un prisonnier refusât sa liberté! Qu'avait-il besoin d'une garde pour ce voyage? Quel vivant pouvait-il craindre sur son chemin? A quoi Montmorency répliquait : « Qu'à coup sûr, ce n'était pas des morts que son ami voulait être préservé; qu'il n'y en avait pas qui pussent lui reprocher, comme à tant d'autres, ou des persécutions violentes, ou d'injustes et sanglantes exécutions! Mais que, s'il n'avait rien à craindre de l'autre monde, il n'en était pas de même dans celui-ci. Pourquoi donc lui refuser pour sa sûreté un ou deux gendarmes? En manquait-on dans Paris? A moins qu'on ne tînt à les y conserver tous, pour tant de belles et utiles opérations auxquelles on les employait! »

Certes, si la police d'alors eût été aussi violente qu'elle en était accusée, l'occasion s'offrait d'elle-même pour justifier un tel reproche; mais Dubois, bien loin d'abuser de sa position, feignit de ne pas comprendre ce persiflage; il redoubla de politesses avec Montmorency, que je m'empressai d'emmener; il continua d'user de ménagements envers Noailles, qui, bientôt transféré dans une maison de santé, y persévéra dans sa résistance. Il n'en sortit qu'avec l'ordre

de voyager, dont il profita pour ne rentrer en France qu'à la chute de l'Empire.

---

# CHAPITRE III.

Cependant, si la paix se rétablissait avec l'Autriche, il en était autrement à Paris dans le Conseil. Ici Clarck triomphant et Fouché battu étaient restés en présence. Ils continuaient à lutter l'un contre l'autre dans l'esprit de l'Empereur. A entendre Clarck, il était certain que Fouché avait des rapports secrets avec l'Angleterre, et que d'Anvers Bernadotte entretenait, avec lui et d'autres mécontents, des correspondances séditieuses. Il en advint que Bernadotte, remplacé par Bessières, fut rappelé avec l'ordre de voyager ou de retourner à Schœnbrünn, puis d'aller prendre un commandement en Catalogne. L'étoile de ce maréchal lui fit préférer le quartier impérial. Ce fut là que Napoléon, bien moins vindicatif qu'on ne pense, lui offrit le Gouvernement de Rome, d'abord accepté, puis négligé comme un exil, et enfin dédaigné. On verra plus tard la perspective du trône de Suède venir, comme une réalisation des rêves des *Mille et une Nuits*, s'offrir à l'ambition de ce personnage.

La querelle des deux ministres en était là, lorsque, au milieu de la nuit du 26 au 27 octobre, l'ordre d'aller promptement recevoir l'Empereur à Fontainebleau me réveilla. J'y arrivai de grand matin par une porte, au même moment où par l'autre l'Empereur, revenant d'Allemagne, y entrait tout seul aussi

de son côté. Harassé de fatigue, il se mit aussitôt dans son lit, près duquel il me fit appeler à l'instant même. Ses premiers mots furent une vive interpellation sur ce qu'avait été, dans Paris, toute cette garde nationale. Je répondis : qu'elle avait été insignifiante, sans aucune volonté; que bien plus, sans l'emploi de moyens coercitifs et le bruit qu'on avait fait courir de la possibilité d'une émeute de cent mille ouvriers des faubourgs, aucun citoyen ne se serait présenté; qu'aussi le licenciement s'en était effectué à la satisfaction universelle. Quant au corps dont j'avais été chargé, j'en dis la composition, je n'en dissimulai pas l'esprit d'abord hostile, l'excusant sur le mécontentement assez naturel des banquiers et des commerçants en temps de guerre.

L'Empereur m'interrompit par des récriminations contre cette classe de ses sujets, qu'il croyait lui être hostile. Je le calmai en lui rendant compte des sentiments meilleurs dans lesquels nous nous étions séparés. Mais alors quelques noms de ceux qu'il savait lui être contraires ayant été prononcés, sa colère contre eux se ranima; elle devint même menaçante. Il s'agissait, il est vrai, d'hommes ardents, agressifs, fort maldisants, mais pleins d'amour-propre et donnant prise sur eux de ce côté. J'en fis l'observation, ajoutant qu'il suffirait, pour les regagner, de quelques faveurs, et que je m'en étais assuré. Il se mit là-dessus à réfléchir; j'en profitai pour me retirer, satisfait qu'il n'eût point songé à m'interroger sur la querelle des deux ministres, dont, par prudence, je ne me souciais nullement de me mêler. J'échappais d'ailleurs, ainsi,

à des réponses qui eussent trop ressemblé à une dénonciation.

Le surlendemain cependant, dans une causerie sur ce sujet avec le grand maréchal Duroc, moins sur mes gardes je m'aperçus, à la façon dont il m'écoutait, que cet entretien pourrait aller plus haut et plus loin que je n'en avais eu l'intention. En effet, dès le jour suivant, je vis arriver à Fontainebleau les deux ministres : Clarck d'abord, qui sortit fort échauffé du cabinet de l'Empereur, et Fouché ensuite, dont l'entretien avec Napoléon dura plus longtemps. Or je n'ignorais pas que, en pareille circonstance, l'Empereur avait l'habitude de citer, à l'appui de ses reproches, les noms de ceux dont l'opinion et les paroles avaient éveillé son attention. Je surveillai donc la sortie de Fouché, afin de m'assurer par sa contenance, au premier moment où il m'apercevrait, si mes épanchements de la veille ne m'auraient pas fait un ennemi fâcheux de ce ministre.

Cette appréhension ne tarda pas à se réaliser. Fouché sort; et du coin de l'œil me voyant là, sans paraître m'apercevoir, il parcourt d'abord vivement ce salon avec son agitation accoutumée. Pour moi, négligemment appuyé contre la console de marbre qui fait encore face à la cheminée, j'attendais silencieusement et de pied ferme, lorsqu'enfin, venant directement à moi, il m'interpelle, et me propose brusquement une promenade dans la forêt. J'acceptai, préférant à une rancune sournoise, dangereuse dans un chef de police, une explication, quelque orageuse qu'elle pût être.

La voici, telle qu'avec son astuce habituelle il jugea à propos de me la donner. Probablement l'Empereur, en raison de mes confidences au grand maréchal, venait, dans l'amertume de ses reproches, de rappeler à son ministre sa triste renommée, sans la décolorer de ces teintes sanglantes et révolutionnaires dont le public et Clarck la surchargeaient. Voilà sans doute pourquoi, espérant se réhabiliter, le premier besoin de Fouché, encore tout chaud de cette scène, fut de me raconter sa vie entière, récit que je retrouve dans mes notes écrites ce jour-là même, tant il me parut curieux à conserver.

« Monsieur de Ségur, me dit-il, on fait sur moi bien « des suppositions et beaucoup de contes. On prétend « que j'ai été prêtre et que je suis marié à une reli- « gieuse. La vérité est, qu'élevé à l'Oratoire, je n'y ai « pas même été tonsuré; et pour mon mariage, qu'il a « eu lieu en 1789, époque où les prêtres ne se ma- « riaient pas et où l'on n'épousait point des religieuses.

« On fait encore à mon propos une autre supposi- « tion non moins absurde : on me prétend révolu- « tionnaire! On cite Lyon! Il y a dans tout cela, igno- « rance, confusion, anachronisme. Qu'il ait alors fallu « hurler plus ou moins avec les loups, se soumettre à « des nécessités de circonstance, cela se conçoit; mais « le fait est que, envoyé là, après le sac de cette ville, « j'en revins révolté, avec un rapport contre Robes- « pierre, et que, à dater de ce moment jusqu'au 9 « thermidor, je fus son rival déclaré!

« Robespierre s'était établi aux Jacobins, et moi « dans les Comités, d'où je le chassai; vous allez voir!

« J'étais Jacobin moi-même, mais il y en avait de « deux espèces. Quant à nous, nous n'étions pas po- « pulaires; nous parlions d'égalité, mais au fond « nous étions aristocrates! Oui, plus aristocrates que « qui que ce soit peut être!

« Les Jacobins du parti contraire, comme par « exemple Hullin, battaient le pavé; ils vociféraient « dans la foule du parterre; nous ne les voyions que des « loges. C'étaient les suppôts de Robespierre qui flat- « taient cette populace; Robespierre en était le chef, « l'âme, prétendant régner par eux et en écraser la « Convention! mais nous y étions ses antagonistes, moi « en tête! Il me craignait; je le connaissais depuis sa « jeunesse, nous avions été d'une même académie; j'a- « vais alors eu des occasions de lui prouver son insuf- « fisance, insuffisance relative, car on l'a mal jugé. Il « avait quelque talent, une volonté forte, persévérante; « de la simplicité, point d'avidité; mais il était tout « bouffi d'un orgueil que j'avais humilié. C'en était assez « pour être certain qu'il serait mon ennemi mortel; « que son caractère haineux et envieux ne me le par- « donnerait jamais, pas plus qu'à Lacuée que, sans « Carnot, il eût fait guillotiner! Et cela, uniquement « parce qu'autrefois, et à propos d'un concours acadé- « mique à Metz, je crois, le mémoire de Lacuée avait « été préféré au sien. Mandé à Paris, dès son arrivée, « Lacuée était perdu si, d'après l'avis de Carnot, il ne « se fût échappé par une porte, au moment où, par « l'autre, les gendarmes accouraient pour le saisir et li- « vrer sa tête à l'amour-propre blessé de Robespierre!

« Je compris qu'il ne fallait pas aller combattre un

« pareil homme dans son club; qu'il m'y ferait quel-
« que carmagnole; que j'y serais dominé, écrasé, et,
« que pour lui résister, il fallait choisir un autre
« terrain, c'est-à-dire la Convention elle-même et ses
« Comités.

« Ce fut donc là que, à mon retour de Lyon, je dé-
« butai par un rapport sur ce qu'il y avait à faire pour
« arrêter l'entière désorganisation de cette province,
« dont j'accusai Robespierre. On fut surpris, terrifié
« de mon audace, Carnot entre autres, qui dans son
« émotion m'embrassa, louant mon courage, mais en
« m'avertissant qu'il m'en coûterait la tête! Cela ne
« m'arrêta pas, je persistai; et, m'adressant à tous les
« ennemis du Dictateur, soit à part, soit dans des réu-
« nions que je convoquai comme chef de l'instruction
« publique, je les remontai, les encourageai, et je dé-
« cidai le Comité à appeler Robespierre devant lui pour
« se défendre. C'était le mettre en fausse position, il
« ne l'accepta point; il refusa de se présenter et se
« renferma aux Jacobins, où je proposai de le faire at-
« taquer, saisir comme rebelle et jeter à la rivière!

« Nous en préparions les moyens quand arriva le
« 9 thermidor, jour où Tallien, à lui seul, inopinément,
« sans nous en avoir avertis, sans connaître notre
« projet, nous prévenant, dénonça Robespierre comme
« le tyran de ses collègues! Il me cita à l'appui de cette
« interpellation, à quoi Robespierre répondit, que
« ceci était un duel entre lui et moi! Vous savez le
« reste. Mais ce qu'on ignore, c'est que, sous le Direc-
« toire, c'est encore moi qui ai détruit la queue de ce
« parti, après en avoir ainsi combattu la tête!

« Il s'agissait encore des Jacobins; non pas de ceux « de la Convention, dont j'avais été; ceux-là avaient « voulu abattre la Royauté et mettre à la place une « République; ils eurent un grand but, tandis que « ceux du Directoire n'en avaient aucun.

« Leur club, ressuscité dans la salle du manége, se « composait déjà de trois mille frères et amis. Ils com- « mençaient à prendre pied, lorsque je fis contre eux « un rapport au Directoire. La conclusion en était « que, aux yeux de l'Europe, il était avilissant pour « le Gouvernement de se laisser imposer la loi par « cette tourbe d'anarchistes. Sur cet avis le Directoire, « divisé, incertain et n'osant se décider, envoya aux « Cinq-Cents ma proposition. Cela fit crise, et d'autant « plus, que Bernadotte, alors ministre de la guerre, « Marbot, commandant de Paris, et Jourdan, Président « des Cinq-Cents, soutenaient ces Jacobins. On cria à « la tyrannie, on m'abandonnait, j'allais être sacrifié; « mais je n'hésitai pas. Je fis venir Bernadotte chez « moi, et je lui dis: Imbécille! Où vas-tu, et que « veux-tu faire? En 93, à la bonne heure, il y avait « tout à gagner à défaire et à refaire! Mais ce que « nous voulions alors, ne l'avons-nous pas aujour- « d'hui? Or, puisque nous voilà arrivés et que nous « n'avons plus qu'à perdre, pourquoi donc continuer?

« Il n'y avait à cela rien à répondre, et pourtant « il s'obstina. Alors j'ajoutai : Comme tu voudras; « mais souviens-toi bien que dès demain, quand j'au- « rai affaire à ton club, si je te trouve à sa tête, la « tienne tombera de tes épaules! Je t'en donne ma « parole, et je la tiendrai! Cet argument le décida.

« Quant à Jourdan, le lendemain, au moment où, « dans son Conseil des Cinq-Cents, lui et ses partisans « commençaient à vociférer, criant qu'il fallait mettre « hors la loi le ministre de la police, un grand bruit « de cavalerie les interrompit. C'était un régiment « dont le chef était à moi. Je lui avais prescrit, pour « toute manœuvre, sur un signal convenu, de passer « et de repasser, au grand trot de ses chevaux, autour « de la salle de l'Assemblée, et de faire autant de bruit « qu'il serait possible. Cela réussit. A ce bruit subit et « inattendu de cliquetis d'armes, des commande- « ments des officiers et de mouvements militaires, la « peur prit à la gorge des plus criards, leurs voix fai- « blirent, celles de nos amis prévalurent; et, le soir « même, le manége fut fermé aux Jacobins! Repous- « sés de là, ils essayèrent de se réunir au palais de Salm, « d'où je les fis chasser encore; après quoi quelques « arrestations, accompagnées de force menaces sans « effet, suffirent pour terminer cette carmagnole. »

Ce fut ainsi que Fouché, voulant apparemment me prouver qu'il était des nôtres, et l'ami le plus utile ou l'ennemi le plus dangereux, m'en conta pendant une heure. Lorsqu'il fut au bout de cette singulière et naïve apologie, il me quitta, convaincu qu'il m'avait édifié; que, entre les deux nuances du Terrorisme de Robespierre et de son Jacobinisme, j'allais établir, en son honneur, une grande et flatteuse distinction; qu'elle me ferait oublier en lui le régicide, le proconsul, le signataire de tant de sanglantes exécutions, et que c'était à coups de nos têtes qu'il avait soutenu sa lutte contre Robespierre; qu'enfin j'admire-

rais avec quel génie, dès qu'il avait été personnellement satisfait du fruit de ses œuvres, il avait su s'arrêter, se retourner, et s'associer à ses victimes.

Mes conclusions furent toutes différentes. Dans cette singulière justification, si l'on pouvait reconnaître un personnage dégoûté des crimes auxquels il devait son élévation, depuis que ces cruautés lui étaient devenues inutiles et même nuisibles, je vis surtout le plus audacieux des intrigants, toujours disposé à risquer tous les moyens révolutionnaires, ou autres, pour se conserver indispensable, à tout prix, dans la position qu'il s'était acquise : ministre dangereux au Gouvernement qui l'employait, prêt sans cesse à le trahir, et ne le servant que dans l'intérêt de sa propre cause!

---

# CHAPITRE IV.

Il est vraisemblable que ce ministre de la police n'avait pas mieux réussi près de l'Empereur. Mais, trop clairvoyant pour ne pas s'être aperçu qu'un événement important se préparait, Fouché, en ayant été le précurseur, dut penser que Napoléon ne choisirait pas ce moment pour éloigner un ministre prêt à approuver, plus que tout autre, le parti qu'il allait prendre.

Il faut ici se rappeler que, en 1807, poussé par la famille impériale, ou par son habitude révolutionnaire de sacrifier tout au succès avec une légèreté brutale, Fouché, jugeant par lui-même de l'Empereur, avait cru

lui plaire en cherchant à l'entraîner prématurément à un divorce. C'était pourquoi, prenant audacieusement l'initiative, il en avait risqué la proposition à Joséphine. Mais alors, rudement démenti et réprimandé par Napoléon, sa tentative avait échoué complétement.

Or depuis tout avait changé; et, dans ce séjour à Fontainebleau, Fouché dut comprendre que les événements survenus depuis son désappointement de 1807 allaient, sur ce point, lui donner raison. En effet, les dangers de 1809, ce long séjour en Allemagne, les intrigues de l'intérieur, la prolongation de la lutte si malencontreusement engagée dans la Péninsule, la nécessité de consolider d'autant plus, partout ailleurs, une paix devenue indispensable, l'âge enfin, pressaient de donner un héritier direct à une Dynastie nouvelle.

L'orgueil aussi peut-être, joint à la politique, conseillait une intime et grande alliance, second sacre, second couronnement, consécration autre et définitive, par une illustre consanguinité avec les Couronnes et les Artistocraties étrangères, d'un premier avénement par la victoire!

Croyons d'ailleurs que, à Schœnbrünn en 1809, comme à Lintz en 1805, des communications officieuses l'avaient convaincu que, en cas de divorce, la main d'une Archiduchesse ne lui ferait pas défaut. Tout, ainsi, l'avait donc déterminé à se séparer de Joséphine. Mais ce divorce, il l'avait jugé de loin moins pénible que, à son retour près d'elle à Fontainebleau, il ne lui parut. Ici, quelque prompt et décidé qu'il eût l'habitude d'être dans l'exécution de ses résolutions les plus violentes, lorsqu'il lui fallut rompre en face avec sa

compagne de quatorze ans, et l'affliger, son cœur hésita! La forme, le moment à choisir, tout l'embarrassait. Pendant les trois semaines de son séjour dans cette résidence, ni les affaires auxquelles il dut se livrer, ni les plaisirs dont il sembla s'efforcer de s'étourdir, ne purent alléger cette cruelle préoccupation.

Quant aux affaires, ce furent : la répartition de ses forces en Allemagne, en Italie, et dans la Péninsule espagnole, où il envoya de nombreux renforts; l'organisation de son domaine extraordinaire, fruit de ses conquêtes; le règlement des dotations que, à Schœnbrünn, il nous avait destinées; enfin le commencement d'exécution d'un projet bien autrement ambitieux que celui de son divorce. Il osa entreprendre de transporter près de Paris, sous sa main toute temporelle, et d'y retenir vassale la Puissance Spirituelle du Chef de l'Église! D'où vint qu'on le vit alors s'efforcer de la dénaturer par l'interdiction des Missions, et en arrachant à Rome, pour Saint-Denis, ses tribunaux, ses archives, ses Cardinaux, ses généraux d'Ordres, et bientôt le Saint-Père lui-même, déjà à Savone!

C'était en se laissant emporter à d'aussi dangereuses énormités, que cette même ambition, bien déterminée cependant à un divorce qu'exigeait son intérêt dynastique et celui de son Empire, n'osait l'avouer ouvertement. Il n'en laissa d'abord percer que des symptômes. Le premier avait été cet ordre, qu'à l'insu de l'Impératrice il m'avait fait donner, de venir seul avant le jour le recevoir à Fontainebleau. De même, et aussitôt après, Cambacérès avait été mandé. Il a dit depuis, que, dans cet entretien de plusieurs heures, hé-

rissé de plaintes plus amères et plus hautaines que de coutume sur ses affaires intérieures, le divorce avait été indiqué. Enfin l'Impératrice, après une aussi longue et aussi périlleuse absence, n'avait été appelée que la dernière, dans la soirée seulement; ce qui, depuis le retour d'Égypte, ne s'était point vu.

Cela ne manqua pas d'être remarqué; puis la froideur de leur entrevue quand elle arriva; puis son délaissement pendant ce séjour, défaveur publique d'autant plus menaçante, qu'elle contrastait avec mille préférences données à la famille impériale, constante ennemie de l'inoffensive et douce Joséphine. D'autre part l'indiscrétion, naturelle aux douleurs vives et aux grandes inquiétudes, venait de divulguer un autre incident : c'était la clôture d'une porte intérieure, ce qui avait interrompu entre Joséphine et Napoléon des communications habituelles.

A de tels signes, les yeux toujours ouverts des courtisans ne s'étaient point mépris, et encore moins ceux de la Reine Hortense et de sa mère. Ces préliminaires avaient donc préparé à l'explosion, qui pourtant n'éclata qu'à la fin du mois de novembre. Dès le 14 l'Empereur était rentré à Paris. Là, comme à Fontainebleau, et quoique, le 22, il eût fait demander à Alexandre la main de sa sœur, il hésitait, il remettait de jour en jour sa pénible déclaration, soit espoir qu'elle serait prévenue par un acte de dévouement volontaire, soit répugnance, ou qu'il attendît Eugène, dont il connaissait l'esprit généreux et dévoué, et sur lequel il comptait pour raffermir et consoler la malheureuse Impératrice.

Mais tous ces délais furent inutiles. Pourtant, le 27 novembre, il en avait dit assez à la Reine Hortense pour qu'elle prévînt sa mère de l'imminence du malheur qui la menaçait, lorsque, se décidant enfin, le 30 novembre, à l'issue d'un dîner plus hâtif, plus silencieux et plus triste que les précédents, il se leva avec effort; et, seul avec Joséphine, il passa dans un salon voisin, d'où bientôt des sanglots, des cris déchirants se firent entendre : tristes accents, qu'expliqua presque aussitôt la réapparition de l'Empereur, troublé, ému, les yeux baignés de larmes, et appelant au secours de l'Impératrice le seul officier qui se trouvait là!

C'était Beausset. En accourant il vit Joséphine étendue à terre! Elle s'y agitait convulsivement, elle s'écriait qu'elle ne survivrait pas à son malheur! Comme alors elle parut perdre connaissance, Napoléon, aidé par le préfet du palais, la transporta, par un escalier intérieur, dans son appartement, où il la remit à ses femmes. Lui-même était dans un trouble inexprimable. Pendant quelques instants il n'y eut plus là d'Empereur, plus de général : c'était un homme abattu, déchiré, se plaignant, d'une voix entrecoupée, de la nécessité qui l'avait forcé à une aussi cruelle résolution, et de l'inutilité de ses efforts pour prévenir l'excès d'une douleur à laquelle il croyait avoir préparé sa compagne malheureuse!

Cette anxiété l'ayant bientôt ramené près d'elle, il la retrouva plus calme; et, lui-même se raffermissant, il la laissa dans les mains de Corvisart, pour aller recevoir Fouché et Cambacérès qu'il avait fait appeler.

Après quoi, s'enfermant avec la Reine de Hollande, il s'arma contre sa douleur de tout ce qu'avait d'imposant et d'impérieux la raison d'État. Mais Hortense, en s'y montrant soumise, lui déclara : « Qu'elle et Eugène « n'abandonneraient pas leur mère, et que, la suivant « dans sa retraite, ils partageraient son infortune! » Ici l'Empereur contrarié répliqua : « Que cela ne pou« vait être; que ce serait faire croire à un méconten« tement secret, ou d'eux contre lui, ou de lui-même « contre Joséphine et sa famille. » A quoi Hortense ayant répondu : « Que dans cet exil ils n'oublieraient « jamais tout ce qu'ils devaient à l'Empereur, » Napoléon, cédant à son émotion, s'écria les larmes aux yeux : « Hé quoi! m'abandonner? Vous, mes enfants! « Vous, à qui j'ai servi de père! Non, vous ne le ferez « pas! Vous me resterez; le sort de vos enfants vous « impose cet effort!» Alors, comme Hortense attendrie se soumettait, il ajouta : « Que, quelque grand que fût « des deux parts un aussi cruel sacrifice, il le fallait « accomplir avec la dignité qu'imposaient les cir« constances! »

La Reine en convint; mais il faut aussi convenir que, soit imprévoyance, soit que, décidé depuis Schœnbrünn, l'Empereur n'eût pu supporter quelques jours de plus l'attente d'une crise aussi pénible, il était impossible d'en avoir plus mal choisi le moment. Ce brusque, ce cruel renversement de fortune, cet arrêt de répudiation, vainement renfermé encore dans l'intérieur impérial qu'il brisait, qu'il remplissait de trop d'angoisses pour qu'il pût y rester secret, venait d'être prononcé au milieu d'une affluence de

Princes de la Confédération, attirés à Paris par les fêtes de la paix. Le concours en était si grand, que mon père, ayant, un de ces jours-là, fait attendre l'Empereur, s'en excusa « sur ce qu'il avait, lui dit-il, été ar« rêté à sa porte par un embarras de Rois! »

Cette excuse n'avait rien d'exagéré. Il y avait alors à la Cour de l'Empereur dix Rois et Reines de sa création; ceux de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, et les Rois et Reines de sa famille. Ceux-ci étaient les témoins les plus insupportables de cette infortune, par leur haine de tout temps jalouse de l'Impératrice et de ses enfants. C'était devant tant de Princes, qu'un si douloureux et humiliant sacrifice allait s'accomplir; et il venait d'être imposé la veille même du 2 décembre, de l'anniversaire de ce Couronnement qui rappelait un souvenir si différent à la pauvre Joséphine!

Encore, s'il lui eût été possible de ne plus se montrer à cette Cour, d'aller, avec Eugène et Hortense, cacher sa douleur dans la retraite assignée d'avance à un si grand abaissement! Mais non, quand tout était fini pour elle, il fallait continuer; paraître régner encore; dissimuler à la joie publique sa torture intérieure, la cacher sous ce bandeau impérial désormais perdu, désormais destiné à une autre qu'elle! Cruel effort, que supporta pendant quinze mortels jours, au milieu des cérémonies les plus pompeuses, la noble résignation des victimes! Nous les vîmes, la mort au fond de l'âme, contraintes d'y figurer avec la dignité qu'on avait exigée d'elles. Elles donnèrent aux regards des Représentants de l'Europe entière, qui feignirent

vainement de tout ignorer, aux regrets des uns, à la joie mal dissimulée de quelques autres, le plus douloureux des spectacles qu'il soit possible d'imaginer!

Ce ne fut qu'à la fin de ces solennités, le 15 décembre 1809, dans le cabinet de l'Empereur, et devant la famille impériale enfin satisfaite, que le sacrifice fut consommé. L'Empereur en lut la déclaration officielle; elle fut suivie du consentement écrit de Joséphine : déchirante lecture, que les larmes de Napoléon interrompirent, qu'acheva le Conseiller d'État Regnault, et que termina l'acquiescement du Prince Eugène. Ce Prince était arrivé à Paris le 9 décembre; plus contenu, plus préparé que sa sœur, comme elle pourtant il avait d'abord voulu tout abandonner pour rester près de sa mère; mais, comme elle aussi, la douleur vraie, les tendres instances de Napoléon l'ayant ému, sa reconnaissance et la raison d'État l'avaient subjugué. Il fit plus : il eut la généreuse résignation d'approuver lui-même, devant le Sénat, l'annulation du mariage de sa mère, que ce Corps devait confirmer. Onze votes seulement le désapprouvèrent. Après quoi Joséphine put se retirer à Malmaison, où Napoléon voulut que sa Cour allât lui porter de tristes hommages. Lui-même, par ses soins d'abord fréquents, en donna l'exemple : soins et hommages trop pénibles pour qu'ils ne devinssent pas de plus en plus rares dans cette retraite, où la malheureuse Impératrice emporta de justes regrets.

On regretta d'elle toutes les grâces, toutes les qualités d'une femme aimable, et qui n'en avait plus les faiblesses; une âme toujours accessible à tous les cha-

grins privés, à toutes les douleurs publiques : âme tendre, pleine de douceur, sans autre vanité que celle de plaire; que n'avait jamais enivrée, ni changée, sa grande fortune, et qui n'avait songé surtout qu'à se la faire pardonner. On perdait encore en elle ces conseils de prudence et de modération dont, jusqu'à ce jour, elle n'avait cessé d'entourer ce génie si ardent et si entreprenant auquel, en cela du moins, elle avait été constamment dévouée et courageusement fidèle.

On obtint de l'Officialité diocésaine, pour irrégularité et défaut de formes, sa sanction à ce divorce, ou plus exactement à l'annulation de ce mariage. Quant à l'Empereur, il se retira d'abord à Trianon, d'où il s'efforça, par de tendres lettres, d'adoucir les chagrins de l'Impératrice. Dans ce séjour on put voir combien cette séparation était réellement pénible à son cœur, à ses habitudes, et à une disposition secrète de son esprit. Joséphine avait été la compagne des premiers pas de sa grandeur naissante, et il ne s'en détachait pas sans appréhension. Elle lui paraissait être, ainsi que les témoins les plus anciens et les plus intimes de tant de glorieux événements, comme un gage de bonheur pour les chances à venir. C'était avec cette même pensée que, dans le péril d'une entreprise nouvelle, il aimait à s'environner de ceux qui lui rappelaient des temps prospères : il semblait qu'alors notre présence lui fût un garant de la durée de son étoile.

A ce propos, et en anticipant pour épuiser ce sujet, je citerai le Comte Mollien, lorsque, remarquant l'impossibilité de renfermer dans un seul cadre tous les aspects divers qu'offrait ce génie extraordinaire, il

nous montrait, dans l'anecdote suivante, la défiance de Napoléon pour cette étoile, la constance de sa tendresse pour Joséphine, et combien, dans les âmes vraiment grandes, la force parfois est douce et souvent sensible. On sait que le budget qu'il avait attribué à l'Impératrice répudiée était de trois millions. En 1811, deux ans après le divorce, et au milieu des préparatifs pour la guerre de Russie en 1812, mécontent de voir ce budget dépassé : « Allez la voir, dit-il au ministre « du Trésor; qu'elle comprenne bien qu'un million « doit suffire à sa dépense, et les deux autres à as- « surer son avenir et celui de ses enfants... Je suis « mortel, et plus qu'un autre! » Or, le lendemain, comme ce ministre lui rendait compte de l'émotion produite par ses reproches : « Mais, s'écria Napoléon « tout ému lui-même, il ne fallait pas la faire pleurer! « Retournez près d'elle, avertissez-la que je me charge « des trois pensionnaires que la sagesse veut qu'elle « réforme; et dites-lui bien, surtout, que je ne veux « pas qu'elle pleure! »

---

## CHAPITRE V.

Cependant, dès le mois suivant, celui de janvier 1810, à peine ce divorce est-il connu, que, soit effet de quelques négociations secrètes, soit qu'une intrigue subalterne, comme on l'a dit, eût réveillé les velléités précédentes de la Cour d'Autriche, celle-ci craint d'être prévenue par la Cour Russe; elle s'empresse, et,

par l'offre, acceptée le 1er février, de la main de son Archiduchesse, elle n'hésite pas à reconnaître, volontairement cette fois, la légitimité de notre Empereur; à consacrer de son propre sang la nouvelle Dynastie; à la consolider ainsi aux yeux de toutes les Aristocraties soit française, soit étrangères; et, renonçant à nous disputer tant de conquêtes, elle s'associe à la fortune du grand Empire, dont elle semble enfin proclamer l'irrévocabilité, et qu'elle paraît croire désormais inébranlable!

On a beaucoup parlé d'un Conseil rassemblé et consulté à Paris, le 21 janvier 1810, sur le choix d'une Impératrice. Ce Conseil fut en lui-même de peu d'importance. L'Empereur était décidé d'avance. Le fait est, d'ailleurs, qu'il n'eut réellement à choisir qu'entre la Princesse d'Autriche et celle de Saxe; que, dans ce Conseil, l'opinion de Murat, contraire à l'Autriche, lui fut dictée par l'intérêt de sa Royauté, comme celle de Cambacérès par ses souvenirs révolutionnaires. Le vœu de Lebrun et de Garnier en faveur de la Princesse Saxonne eût été peut-être le plus sage, si la modération qui leur dicta ce choix eût pu réagir sur la politique entreprenante de l'Empereur. Enfin l'avis du Prince Eugène ici n'est remarquable que par la généreuse abnégation de sa présence et de la part qu'il se résigna à prendre à ce Conseil.

Quant à la Grande-Duchesse Russe, alors à peine âgée de quinze ans, Caulaincourt, chargé de la demander dès le 22 novembre, deux mois avant ce Conseil, n'avait point encore pu obtenir de réponse définitive, ce qui équivalait à un refus. Il est même plus

que vraisemblable que, eût-on signé l'abandon de tout rétablissement de la nationalité polonaise, ce qu'Alexandre demandait alors, on n'aurait pu vaincre sa répugnance et celle de sa famille. Ce qu'il faut croire, malgré les espérances données à Erfurt, c'est que, soit mobilité de caractère, chagrin de vaincu, ou mécontentements politiques, depuis longtemps ses bonnes dispositions, s'il en eut jamais à ce sujet, étaient changées. Je tiens du Duc de Vicence lui-même : « Qu'A-
« lexandre, dans le cours de cette négociation, lui
« répondit : Que la Grande-Duchesse était trop jeune;
« qu'il ne consentirait à cette union que si l'on vou-
« lait attendre dix-huit mois; qu'alors même il ne
« céderait pas sur la religion. Mais, ajouta-t-il, pour-
« quoi votre Empereur n'épouserait-il pas l'Archidu-
« chesse Marie-Louise? C'est à elle qu'il devrait songer!
« Pour moi, tenez, monsieur le Duc, j'ai peu de
« foi à ces liens de famille entre souverains; je crois
« même que souvent ils deviennent une cause de mé-
« sintelligence, chaque mécontentement intérieur
« que donne une femme indisposant contre le pays
« dont on l'a reçue. Quant à nos deux Empires, leurs
« frontières sont trop séparées pour qu'un mariage
« les rapproche plus que ne le pourrait la politique. »

Alexandre déclina donc la demande de Napoléon, sous la forme d'un ajournement. Du côté de notre Empereur une plus longue attente était impossible. Aussi s'écria-t-il alors, « qu'ajourner, c'était refuser! »

Quelqu'irrécusable que doive être le témoignage du Duc de Vicence, j'ajouterai sur ce sujet le récit de quelques Russes. Ils disent que, dès Tilsitt, Murat avait

hasardé quelques paroles avec Alexandre sur la possibilité d'un lien semblable, de plus, entre les deux Empereurs. Il y avait alors deux Grandes-Duchesses, l'une d'âge convenable, l'autre encore en trop bas âge. L'année suivante, ajoutent ces Russes, en 1808, l'Empereur Alexandre, soit qu'il ne s'attendît pas à ce divorce, soit plutôt qu'il le prévît et pour échapper à ses conséquences, s'empressa d'offrir au choix de sa sœur aînée deux Princes Allemands. L'un, celui d'Oldenbourg, était encore indépendant de Napoléon; l'autre était de la Confédération Rhénane. Le premier fut préféré au second, la Grande-Duchesse ayant déclaré qu'elle ne voulait point devenir sujette de Bonaparte.

Ces mêmes témoins m'ont affirmé que Napoléon, alors à Bayonne, instruit et irrité de ce fait, s'en vengea par des paroles méprisantes sur le Duc d'Oldenbourg; paroles qui ne manquèrent pas d'être rapportées à la Cour Russe; que dans cet état de choses, lorsque, en décembre 1809, le Duc de Vicence demanda presque officiellement la main de la jeune sœur qui restait à Alexandre, ce Prince, soit indécision, soit obligation de se soumettre au règlement de famille institué par l'Empereur Paul, prit les ordres de sa mère, laquelle, haïssant Napoléon, refusa sa fille; mais que, Alexandre, alors dirigé par Romanzoff, ayant insisté, elle lui remit ses pouvoirs et s'éloigna de la Cour, emportant sa répugnance.

Ce fut en ce moment, selon ces Russes, que, à Pétersbourg comme à Vienne, on parut agréer la demande de Napoléon, moins par désir de cette alliance que

pour s'empêcher mutuellement de la conclure. Ils prétendent même que, à la nouvelle de la préférence donnée à Marie-Louise, leur Empereur, inquiet, employa deux millions de florins, levés pendant l'année précédente en Gallicie, à essayer de rompre ce mariage. Ils croyent encore que plus tard, lorsqu'en 1811 Napoléon s'empara de l'Oldenbourg, et que, en dépit de la protestation d'Alexandre, il réunit ce Duché à sa trente-deuxième division militaire, ce fut en souvenir des mépris de la Grande-Duchesse Russe. A cela on peut ajouter une autre rancune de Napoléon contre la mauvaise foi d'Alexandre en 1809. Lauriston me l'a attesté. Il se rappelait, m'a-t-il dit, qu'il avait entendu notre Empereur s'écrier, après Wagram et pendant les négociations : « Maudite Russie ! Déjà cause « de cette guerre, c'est elle qui m'a fait lâcher prise « sur les Anglais et sur l'Espagne ! Et voilà que je la « retrouve encore, entravant la paix ! »

Au reste, ce mariage autrichien était l'une des plus grandes victoires, tout à la fois, sur le mauvais côté de notre Révolution dont il achevait de marquer le terme, et sur la Contre-Révolution, ainsi domptée dans la plus aristocratique de ses Cours ! Aussi, lorsqu'il envoya Berthier à Vienne pour la demande officielle, et pour assister au mariage qui y fut célébré par une procuration acceptée de l'Archiduc Charles, l'Empereur n'eut-il que l'embarras du choix, dans la France la plus ancienne comme dans la nouvelle, pour composer, dans Paris, sa nouvelle Cour.

Février 1810 finissait à peine, que je fus envoyé en Bavière avec la Reine de Naples et un détachement

choisi de la nouvelle Cour, jusque sur la frontière Autrichienne. Notre mission était d'y recevoir et de ramener en France la nouvelle Impératrice. On connaît le récit officiel de cette remise. Elle eut lieu le 16 mars. La veille ou le lendemain de cette cérémonie, il y eut une réunion des deux Cours, dans une maison de la citadelle de Braunau, notre conquête. Le seul souvenir sérieux qui m'en soit resté, c'est que les hommes de ces deux Cours, demeurés debout, se mêlèrent et échangèrent des paroles convenables, tandis que je ne vis jamais de cercle de femmes assises dans une attitude plus contrainte : réunion sans rapprochement, que guindèrent la froide roideur et la hautaine taciturnité des dames autrichiennes. Ces dames, forcées à leur tour de payer de leur sexe, dans la Princesse sacrifiée à notre fortune, les frais de la guerre, désavouèrent, autant qu'il était en elles, cette soumission à laquelle leur Gouvernement les associait. Elles nous livrèrent ce dernier gage de défaite avec une mauvaise grâce que leurs maris, fatigués de guerre, ne montrèrent point.

On sait que l'usage exige d'une Princesse étrangère acquise ainsi une transformation subite si complète, que, autour d'elle comme sur elle, rien ne doit lui rester qui la rattache au pays, aux personnes et aux habitudes auxquels elle vient d'être arrachée. La Reine de Naples ne manqua point à l'observation de cette règle que lui dictaient ses instructions. Le changement d'effets de toilette, le plus entier, ne fut qu'un amusement; celui des personnes étant prévu, il fallut s'y résigner. Cette transition pénible se serait enfin

passée sans chagrins trop apparents, si les soins trop jaloux de la sœur de Napoléon ne se fussent étendus jusque sur un petit chien viennois dont le renvoi, inexorablement exigé, coûta bien des larmes à Marie-Louise.

Nous retraversâmes la Confédération Germanique au milieu des réceptions les plus pompeuses, ramenant triomphalement cette dernière conquête qui semblait consolider toutes les autres. Ce fut le 18 mars, et dans Strasbourg, que la France, à son tour, l'accueillit. L'enthousiasme sur cette frontière allemande et toute militaire fut d'autant plus vif, plus vrai, plus universel, qu'on voyait dans cette Archiduchesse le trophée le plus éclatant de la gloire de nos armes, et qu'on y crut voir, après dix-huit ans de guerre, le gage d'une paix cette fois enfin assurée.

L'accueil dans Paris, lors du mariage, ne fut pas le même. La sensation qui y domina, avec la curiosité, fut l'étonnement de la présence d'une Princesse montant sur un trône dressé si près de l'échafaud où son propre sang avait coulé : souvenir cruel, qui blessait le sentiment des convenances, naturel à tous les Français et surtout aux Parisiens! Leur esprit, sans peut-être s'en rendre compte, souffrit d'un rapprochement qui montrait trop à quel pénible sacrifice la Cour d'Autriche avait été forcée de se résigner; comme si la victoire eût été poussée trop loin, et la fortune. On blâma aussi dans ce choix l'imitation de Louis XVI, dont le mauvais sort était attribué à un choix pareil.

De son côté l'Empereur, pendant l'attente de notre retour, ne contint qu'avec quelque effort son

impatience. Toutefois, dans cette « Fille des Césars, » comme il se plaisait à l'appeler, il s'enquérait, avec préoccupation, de la femme en elle-même. Je sus même alors qu'une lettre que j'avais écrite de Strasbourg au grand maréchal, avec quelques détails sur les dehors de la nouvelle Impératrice, lui fut arrachée par Napoléon, qui la lut avec une curieuse avidité.

Dès le 20 mars il était venu à Compiègne au-devant d'elle. Le 28 il en partit incognito avec Murat. Il nous rencontra, à la nuit tombante, dans Courcelles, où nous le vîmes, au travers d'une pluie battante, accourir, ouvrir précipitamment la voiture de Marie-Louise, s'y jeter, et embrasser cette Archiduchesse avec une joie que rien ne pourrait dépeindre!

Et réellement, dans ce gage d'une alliance indissoluble, ne devait-il pas croire avoir conquis, transplanté en France, et transformé en appui de sa grandeur et de notre Révolution enfin acceptée, le principe, le germe, indestructible jusque-là, de tant de coalitions menaçantes? Sa Confédération du Rhin ne semblait-elle pas s'être subitement étendue sur tout le cours du Danube? Devant un pareil résultat qu'importait, dans le lointain, l'inquiétude tacite d'Alexandre? On pouvait espérer que Napoléon ne songerait plus qu'à s'arrêter et à se maintenir à cet apogée d'une destinée aussi grande. Mais en était-il temps encore? Plusieurs envahissements, ceux surtout de Rome et de l'Espagne, avaient dépassé ce sommet; et déjà l'Empire, en dépit d'un mariage aussi rassurant, penchait vers l'abîme.

Cependant le titre de Roi de Rome, dévolu le 17 février 1810 au premier fils qui naîtrait de Marie-Louise,

n'avait point arrêté la Cour d'Autriche. Ainsi l'enlèvement même du Pape et son exil à Savone étaient acceptés! Quant à Paris, charmé, le 2 avril, par l'ordre imposant et l'éclatante magnificence des solennités du mariage, dans son éblouissement il fit d'abord peu d'attention à l'absence, au Louvre, de treize cardinaux sur vingt-huit alors présents dans la capitale. Les dimanches précédents, tous sans exception avaient pourtant assisté à la messe de la chapelle impériale, malgré l'excommunication! Mais l'irritation trop manifeste de Napoléon pendant la cérémonie du mariage, quand le premier il s'aperçut de cette absence, et la vengeance si rigoureuse qui punit cette hostilité inattendue, fort grave il est vrai; puis le trop célèbre sénatus-consulte qui éclata bientôt après, aggravèrent tout. Ces treize cardinaux, tous Italiens, furent aussitôt arrêtés, dépouillés de la pourpre, dispersés en divers exils, et leurs revenus ecclésiastiques, leurs biens propres même, séquestrés! Par le sénatus-consulte, les États de l'Église furent réunis à l'Empire en départements; Paris, assigné pour résidence au Saint-Père ainsi qu'à tous ses tribunaux et au Sacré Collége, dont l'existence dut être désormais défrayée aux dépens du Trésor français : entreprise inouïe d'un pouvoir qui ne connaissait plus de bornes! Il osait croire, en dépit de tant d'intérêts contraires, et de la consécration des temps, des mœurs et des croyances, qu'il suffirait de sa volonté pour placer irrévocablement, ainsi, sous sa dépendance, le Pape avec son autorité sur le Monde Catholique; qu'enfin l'Église accepterait cette substitution de la vassalité du Domaine de Saint-Denis à l'indé-

pendante souveraineté du Domaine de Saint Pierre!

Mais sa guerre au Pape était commencée; il fallait vaincre! Fatal effet d'un premier abus de la force, bientôt obligée à redoubler jusqu'à tout détruire, mais sans pouvoir rien fonder qui ne doive tomber avec elle, quand son règne, d'autant plus court qu'il a été plus violent, arrive à son terme.

Toutefois alors, soit insouciance religieuse dans le public, soit dans le clergé crainte d'aggraver le différend, nulle réclamation, nul dissentiment apparent ne fut remarqué. Le Pouvoir Temporel du Chef de l'Église parut abandonné; quant au Pouvoir Spirituel, si difficile à en démêler, comme il n'était point contesté dans son principe, mais dans ses applications, on laissa au Pape, au clergé et aux circonstances, à en décider.

La catastrophe qui termina ces solennités, l'incendie de la salle du bal donné par le Prince de Schwartzenberg, fit plus d'effet. Le peu de goût que les impressions de mon adolescence, élevée dans un triste isolement au travers des deux Terreurs conventionnelle et directoriale, me donnaient pour ces divertissements, m'avait éloigné de celui-ci, en sorte que, demeuré chez moi, je n'appris cet effroyable malheur que le lendemain, mais fort en détail, ma belle-mère, dame d'atours de l'Impératrice, en ayant été témoin. Ce fut par une porte de derrière, à laquelle étaient adossés les fauteuils de l'Empereur et de Marie-Louise, que l'Impératrice et ma belle-mère échappèrent à cet incendie qui dévora subitement tant de victimes. L'analogie de ce désastre avec celui de la rue Royale, lors

du mariage, autrichien aussi, de l'infortuné Louis XVI, ne manqua pas de renouveler de fâcheuses prévisions; cette impression toutefois fut courte, les esprits, devenus plus positifs, étant peu portés aux superstitions, et la grandeur de Napoléon paraissant au-dessus de tout rapprochement.

Du reste, ce mariage, complément de sa fortune, fut le signal d'une profusion de faveurs, parmi lesquelles on remarqua des décorations autrichiennes données à des régicides. Les déserteurs furent alors amnistiés; un grand nombre de débiteurs du Trésor, déchargés de toute contrainte; six mille militaires, en retraite, furent dotés et mariés par leur ancien général en chef.

Déjà les trois mois précédents avaient été signalés par d'autres bienfaits de l'administration impériale. A Écouen, à Saint-Denis, le nombre des filles élevées aux frais de l'État avait été doublé; à Saint-Germain, une école spéciale de cavalerie, de six cents élèves, venait d'être instituée; les besoins du culte avaient été satisfaits par l'augmentation des séminaires. L'utilité de la vaccine venant d'être reconnue, elle fut dès lors exigée pour l'admission à venir dans tous les services publics. On la propagea au moyen d'établissements formés dans toutes les grandes villes de l'Empire. Ce fut encore à cette époque que trente-cinq grands prix décennaux furent offerts à l'encouragement des Arts, des Sciences et des Lettres.

L'éclat des deux sessions de 1809 et de 1810, qui n'avaient été séparées que pour la forme, accrut la confiance générale. La première, commencée le 3 dé-

cembre, après sept semaines de durée, s'était terminée, comme on l'a vu, par la présentation des drapeaux d'Espagne, le 22 janvier 1810. Le 1[er] février suivant, dix jours seulement après, s'était ouverte la session nouvelle, signalée par l'adoption du Code Pénal, par de nouveaux règlements sur l'exploitation des mines, sur les frais du culte, et sur l'expropriation pour utilité publique. L'organisation judiciaire fut alors complétée, le monopole du tabac institué, et le budget réglé à sept cent quarante millions : chiffre, comparativement à ce que nous voyons, incompréhensible, si l'on ne remarquait pas qu'une partie des dépenses, aujourd'hui payées par le Trésor, restait alors à la charge des départements.

D'autres décisions de l'Empereur réglèrent la dotation de la Couronne, le Domaine privé, et le Domaine extraordinaire. Sur celui-ci, fruit des conquêtes et riche d'environ sept cent cinquante-trois millions, on comptait trois cent millions dépensés pour les besoins de nos armées; une large part en était affectée aux travaux publics, et déjà plus de soixante-douze millions distribués en gratifications et en dotations, la plupart à des militaires. Alors aussi les maisons d'éducation ou de retraite pour les filles et veuves de l'Ordre d'Honneur, doublées en 1809, reçurent encore une extension double en 1810. Ajoutez à ces bienfaits un grand nombre de titres, de grades, de places lucratives, de rémunérations de toute nature, accordés à tous les mérites, et l'on sera forcé de convenir que, pour la première fois depuis longtemps, la grandeur des récompenses égala celle des services.

Un voyage de la Cour impériale, en Belgique, à Anvers, et dans le Brabant septentrional, récemment arraché au Roi Louis, commença le 27 avril : il prolongea les fêtes, en les transportant dans ces départements satisfaits, comblés de biens, fiers alors d'être réunis au grand Empire. Jamais, quoi qu'on en ait dit, je ne remarquai dans les populations plus d'admiration, de respect et de confiance; même en Brabant, où le clergé catholique, seul, osa se montrer hostile et fut hautement réprimé. On croyait voir en Napoléon le Destin lui-même, et qu'il n'y avait plus qu'à se soumettre! A ce prestige tout concourait. L'Autriche dans ses ambassadeurs, et par cette Fille des Césars qu'on voyait marcher à la suite de notre Empereur, semblait déclarer qu'elle avait enfin renoncé aux coalitions. La Prusse, désarmée, ruinée et démantelée, demeurait soumise. La Russie, toujours occupée de sa guerre contre les Turcs sur le Danube, paraissait d'accord avec Napoléon, et fidèle au système continental. La Suède, rentrée dans l'alliance française le 7 janvier, allait être forcée de s'unir à ce système. Wellington était repoussé dans le Portugal; Joseph semblait régner à Madrid; l'insurrection espagnole, vaincue à Ocana, continuait à la vérité, mais ce ver rongeur de la puissance impériale semblait alors près d'être écrasé sous le poids, sans cesse redoublé, de nos victoires. Partout ailleurs les Anglais étaient bannis sur leurs mers, le Continent leur était interdit; et la France, rassurée sur la vie de son grand homme, le revoyait dans son sein, plus maître, plus dominateur que jamais : apparence qui eût pu être une réalité sans la malheu-

reuse et ruineuse occupation de la Péninsule Ibérienne!

---

# CHAPITRE VI.

Pourtant, dans cette année 1810 d'un si brillant début, plusieurs événements protestèrent : et d'abord, après l'énormité de ce sénatus-consulte contre le Pouvoir Temporel du Saint-Père, ce sinistre incendie de la salle de bal du Prince de Schwartzenberg; puis le départ de Lucien pour l'Amérique et sa captivité chez les Anglais; enfin la défection du Roi de Hollande, autre frère de l'Empereur.

On se souvient que, en 1806, les Anglais, contre le droit et l'usage, avaient déclaré bloqués tous les ports français ou occupés par la France, depuis Brest jusqu'aux bouches de l'Elbe; qu'à cette violence Napoléon avait répondu, de Berlin, par un décret qui interdisait l'accès de ces ports à tout navire qui aurait touché au sol britannique; représaille à laquelle la réplique de Londres avait été, en 1807, la défense à tout bâtiment neutre de naviguer sur les mers européennes sans avoir touché au sol anglais, y avoir fait vérifier sa cargaison, en avoir soldé les énormes droits et obtenu licence : seconde violence que l'Empereur, en novembre même année et de Milan, avait repoussée, en déclarant de bonne prise tout navire neutre qui se serait soumis à une telle dénationalisation; ce qui avait décidé les États-Unis américains à interdire les

mers d'Europe à leur commerce, interdiction que violaient leurs commerçants d'accord avec Londres.

Telle était la situation de cette énorme lutte contre l'Angleterre, que l'Empereur accusait souvent de l'avoir entraîné dans ses envahissements les plus excentriques, lorsque, en 1810, l'œil toujours partout à la fois, lisant lui-même chaque jour le mouvement de tous les ports, et s'efforçant de réprimer la contrebande, il exigea de ses alliés continentaux la saisie de tous les fraudeurs : exigence à laquelle ces alliés résistèrent sous divers prétextes, et surtout Louis Bonaparte lui-même, Roi de Hollande!

Ce Prince, jadis élevé par son frère avec tant de soins et de sacrifices, mais que, en 1796 et en Italie, un mal, qui le rongea jusqu'à ses derniers jours, atteignit cruellement, avait une taille moyenne, la démarche gênée, le regard habituellement sans expression, et, à moins d'émotions vives, si singulièrement terne, que ses yeux semblaient éteints. Honnête homme et consciencieux, son cœur était droit, accessible et bon, mais son caractère bizarre était si mobile, que, incapable d'habitudes régulières dans sa vie privée, son esprit changeant se trahissait par une suite continuelle d'ordres et de contre-ordres. Ce qu'il y avait de plus tenace en lui, c'était un amour-propre inquiet, jaloux, souffrant comme sa personne, et une humeur triste et taciturne. Père de ses trois fils quoi qu'on en ait dit, il aimait son frère; il en était moins indépendant que Lucien, mais bien plus que le Roi Joseph, étant moins ambitieux et plus fier que celui-ci. Tel il me parut,

tel il reste encore dans la mémoire de ceux que j'ai vus longtemps attachés à son service.

La bonté de son cœur n'avait pu résister à la détresse qu'imposait à son peuple la prohibition des denrées anglaises : il en permettait l'importation. A cette infraction ruineuse, par un frère, du Système Continental, s'étaient joints d'autres mécontentements de l'Empereur sur le gouvernement intérieur de la Hollande. Malgré ses avis réitérés Louis s'obstinait à laisser sa flotte désarmée, et à soutenir contre le parti démocratique, qui nous avait appelé, le parti aristocratique hostile à la France. Maintes fois déjà Napoléon, irrité, avait menacé son frère de la réunion de la Hollande à l'Empire. Il lui reprochait surtout de trahir la cause commune, en favorisant la contrebande anglaise au profit de ses sujets et de leurs intérêts présents et mercantiles. Deux fois Louis, de plus en plus menacé de sa déchéance, avait désobéi après avoir promis de se soumettre, et l'Empereur, en le forçant de renvoyer ses ministres, de dépouiller de leurs titres et dotations plusieurs de ses Grands, d'armer sa flotte, et de signer à Paris, pendant les fêtes du mariage, l'abandon du Brabant septentrional à la France, l'en avait puni. Il ne lui avait permis qu'à ce prix de régner sur le reste de la Hollande ainsi mutilée, occupée par notre armée, par nos douaniers, et contrainte de leur livrer, au profit du Trésor impérial, toutes les marchandises anglaises dont les magasins de ses commerçants regorgeaient.

Sous un tel joug, trois mois après cette capitulation, en juin même année, Louis persistait dans un

reste de révolte, quand tout à la fois, dans les premiers jours de juillet 1810, l'Empereur découvrant que son frère avait osé vouloir lui résister, même hostilement, et Louis, comprimé jusque dans sa capitale près d'être occupée par notre armée, s'en indignant, tous deux éclatèrent : le premier, en déclarant enfin la réunion du reste de la Hollande à son Empire; le second, en abdiquant pour son fils sous la régence de sa mère, et en s'évadant de son Royaume pour se réfugier en Autriche, d'où il a vu l'Empire deux fois expirer, et où lui-même vit encore.

L'Europe attentive accepta silencieusement cet envahissement et ce triste scandale de famille, qu'amortirent peu les ménagements de Napoléon pour son frère, dont il voulut que la retraite à Tœplitz fût considérée comme un séjour favorable à sa santé. Quant à la malheureuse Hollande, resserrée, presque étouffée entre les hostilités anglaises et françaises qui l'environnaient, dès qu'elle fut réunie et assimilée au grand Empire, elle se trouva heureuse, par comparaison, de pouvoir du moins respirer de ce côté. Jusque-là elle n'avait partagé que nos souffrances; l'Empereur l'associa à notre gloire et aux bienfaits de son habile administration. Sa garde royale devint la sienne; elle eut à Paris ses Grands, ses Sénateurs, ses Législateurs; il nettoya, il releva ses finances autant qu'il était possible; il satisfit de même jusqu'aux intérêts de ses marchands, par un système de licences grevées d'un énorme droit aux dépens des fraudeurs anglais et de leurs manufacturiers. Cette invention de son infatigable génie ruina ces fraudeurs et protégea les manufactures de sa création;

elle enrichit son trésor, en laissant une part de profits au commerce de ses sujets et de ses alliés continentaux. Ils s'y soumirent, la Russie seule exceptée. Ceci expliquera plus tard le brillant accueil que nous le vîmes recevoir de la Hollande, à la fin de 1811.

A ces déchirements au sein de la famille impériale se joignirent bientôt d'autres mécomptes. Ceux-ci naquirent du défaut d'accord et d'ensemble dans nos opérations en Espagne, et des lenteurs fastueuses du Roi Joseph dans son intempestive invasion en Andalousie. Là, s'obstinant à paraître régner avant d'avoir achevé de conquérir, il manqua Cadix, dont l'insurrection, aidée des Anglais, fit un poste inexpugnable. Ajoutons la révolte, commencée le 19 avril, de l'Amérique Espagnole et sa séparation de la métropole; puis la perte du reste de nos propres colonies, la Guadeloupe, Bourbon et l'Ile de France, tombées aux mains des Anglais, les 3 février, 7 juillet, et 3 décembre; enfin les revers de Soult en Estramadure, et ceux de Masséna, chassé du Portugal, en mars 1811, non par les Anglais mais par l'insubordination de ses lieutenants, par une vaine attente de secours promis, par la faim surtout, après avoir contenu six mois Wellington dans ses inabordables et triples retranchements de Torrès Vedras.

Au milieu de ces incidents contraires, dans les premiers jours de juin 1810, Fouché subit les conséquences de son caractère intrigant et agité. Jaloux de passer pour un astucieux et habile politique, d'avoir la première main dans tous les grands événements, et de paraître indispensable, même au génie de l'Empereur, il avait été surpris traitant clandestinement de

la paix avec le gouvernement Anglais, sans l'aveu du nôtre, ce qui entrava des négociations secrètement commencées. Destitué, il fut d'abord nommé Gouverneur de Rome; mais, son portefeuille, hors de sa main, ayant dévoilé l'ancienneté et la persistance de cette intrigue, sa nomination révoquée fut changée en un exil.

L'aide de camp Savary le remplaça; six mois plus tard, le secrétaire d'État Maret fut appelé au ministère des relations extérieures. Il en résulta que, à la place de conseillers ayant le droit d'avoir un avis, et avec lesquels il fallait plus ou moins compter, l'Empereur se trouva désormais, de ces deux côtés, sans gêne aucune. Il n'eut plus affaire qu'à deux serviteurs d'une obéissance outrée chez l'un, et aveugle chez l'autre.

A ceci d'autres événements doivent encore s'ajouter. Ce fut, le 21 août (1), l'avénement inattendu au Trône de Suède, comme Prince héréditaire, de Bernadotte, le plus envieux des ennemis de Napoléon. C'est aussi, par un entraînement de situation et de caractère, après la réunion de la Toscane, de Rome et de la Hollande au grand Empire, celle du Valais le 12 novembre, puis aussitôt, le 13 décembre, celle du Lauenbourg et des villes anséatiques. C'est encore, le 8 novembre, l'assignation de l'archevêché de Paris pour la résidence du Saint-Père. Déjà le Hanovre avait été donné, le 14 janvier, au Roi de Westphalie, avec la promesse d'y joindre Magdebourg; enfin, un Grand-Duché de Francfort avait été créé pour le Prince Eugène, et l'Empereur était décidé à réunir l'Espagne,

(1) 1810.

squ'à l'Èbre, à un Empire qui dès lors, et avec tant adjonctions, n'aurait plus été la France!

En effet, l'Empire d'alors, c'était l'Empereur! Il était qu'en lui! Monstrueux assemblage de parties térogènes sous sa main puissante, cet Empire, sans istence propre, n'en avait d'autre que la sienne! ette main n'allait même plus suffire; ce fut alors ourtant qu'il commença à vouloir forcer la Russie s'y soumettre!

Et tout cela s'entreprenait au moment même où ois cent quatre-vingt mille hommes, de nos forces les us vives, s'usaient dispersés dans le gouffre de la Pénsule Ibérienne! Ici l'on s'arrête, involontairement frayé d'une telle œuvre! On se demande comment, rsqu'on en fut témoin, on put s'endormir un jour, ne heure, sans vertige, sur ce sommet entouré de tant abîmes! Combien d'années, combien d'armées jeunes vigoureuses eût-il encore fallu à celui qui osait rmer un tel assemblage de contrées, de peuples, de ngages et d'intérêts si divers, au grand homme enfin ul capable de les dominer pour les transformer, les ssimiler, pour en faire un ensemble transmissible, vec quelques chances de durée, à un héritier à naître ncore!

On croyait bien, il est vrai, que plusieurs de ces grandissements les plus excentriques étaient destinés à être abandonnés en échange de nos colonies aptives, au jour de la paix universelle; mais, dans ette supposition, l'occupation militaire ne suffisait-lle pas? Pourquoi donc en faire des départements du rand Empire? Hé bien pourtant, quelles que fussent les

craintes, parfois alors exprimées jusque dans le salon des aides de camp de l'Empereur et dans les entretiens secrets des hommes les plus prévoyants, il en faut convenir, généralement ces appréhensions étaient incertaines et fugitives; elles portaient seulement sur un avenir que notre grand homme, encore dans toute la force de l'âge, et notre puissance victorieuse nous faisaient paraître bien éloigné. On en peut juger par toutes les soumissions, par toutes les transformations d'alors, même de gens des partis les plus tenaces. Au milieu de tant de triomphes, et quand nos ennemis eux-mêmes, enfin résignés, paraissaient soumis, ralliés même à la fortune de notre Empereur, pourquoi donc s'assombrir, pourquoi se fatiguer à en prévoir l'éclipse ou totale ou partielle? Il était si doux de s'abandonner à cette étoile! Elle nous éblouissait, elle était si haute, si rayonnante, elle avait opéré tant de prodiges!

Et combien de nous, malgré les perpétuelles variations de notre ciel de France, quand parfois ils en contemplent la sérénité, sont tentés de la croire inaltérable, et se trouvent journellement surpris par une transformation orageuse subite et inattendue! Qui de nous encore, lorsque tout à coup il apprend la fin d'un être laissé naguère en pleine santé, ne se récrie, tout étonné « que ce mortel soit mort! » selon l'expression du plus grand des orateurs sacrés de notre grand siècle littéraire? Tels nous étions, et ce fut bien plus encore, le 20 mars 1811, quand, exhaussant de plus en plus notre orgueil, pour rendre notre chute plus forte et plus imprévue, le Ciel compléta cette

féerie et en acheva l'illusion par la naissance du Roi de Rome!

On sait quel fut, pendant cet enfantement, le danger de l'Impératrice, la fermeté de l'Empereur, et l'ordre donné de sacrifier l'enfant à la mère. Mais ce qu'on ne pourra jamais assez bien décrire, c'est l'ivresse de la joie publique, quand le vingt-deuxième coup de canon apprit à la France qu'il venait de naître un héritier direct à Napoléon et à l'Empire!

Ici, pour la dernière fois, et pour achever de motiver notre confiante admiration pendant ces deux dernières années de notre fortune, disons sommairement quels furent, en 1810 et 1811, quelques-uns des actes de Napoléon dans l'administration intérieure de l'Empire.

Rappelons ces trois cent millions dépensés, non-seulement en France mais dans toutes nos conquêtes, pour de grands travaux d'utilité publique, sans compter tant d'autres dépenses dans ce même but, mises à la charge des communes. Aussi vit-on la plupart de nos villes plus que jamais restaurées, embellies, et pourvues d'hospices. Milan fut mis à cinquante heures de Paris par les travaux, enfin achevés, de nos ingénieurs; les dunes furent raffermies par des soins nouveaux; un million trois cent quarante mille francs donnés pour la fabrication du sucre de betterave; un million offert à l'inventeur de la meilleure machine à filer le lin; la culture du coton essayée dans la campagne de Rome; la soude, l'indigo, la cochenille, et d'autres produits étrangers et coloniaux, commencèrent à être remplacés par des produits indigènes; nos laines communes furent perfectionnées par l'introduction des

béliers d'Espagne; quatorze lieues du canal de Saint-Quentin livrées au commerce; d'autres canaux entrepris ou continués; tous les monuments de Paris, soit de luxe ou d'utilité pour le peuple, poussés avec une activité nouvelle; un meilleur système d'administration créé pour l'entretien de nos routes; des écoles de marine et une conscription maritime instituées; le sort de nos vétérans assuré par des emplois civils; celui des prisonniers de guerre adouci par leur organisation en bataillons d'ouvriers soldés et utilisés....

D'autres actes d'une autre nature furent encore dignes de remarque. Les Lyonnais, justement reconnaissants, demandaient à élever une statue à Napoléon; mais, ajoutant à sa gloire ce qu'il retranche aux hommages qu'elle lui attire, il s'y refusa. « Je n'y con-« sentirai, leur dit-il, que lorsque la dernière ruine « de votre noble et courageuse ville aura été relevée, « et quand j'y aurai effacé la dernière trace des fu-« reurs conventionnelles! »

La Sahlâ, jeune Saxon d'une naissance illustre, se dévouant, comme Staubs à Schœnbrünn, était venu à Paris pour l'assassiner. Pris sur le fait, sa grâce, s'il se repentait, lui avait été offerte, et il s'était obstiné dans sa criminelle exaltation. On voulait une vengeance, mais Napoléon répondit : « Qu'il serait trop « regrettable d'immoler un jeune insensé, et de « plonger une famille estimable dans un deuil tou-« jours déshonorant; qu'il convenait de garder le se-« cret de cet attentat; que, né de parents honora-« bles, l'âge de ce jeune exalté était son excuse; qu'on

« n'était point réellement criminel d'aussi bonne « heure, lorsqu'on n'était pas né dans le crime; que « dans quelques années il penserait autrement! » Et il recommanda que l'on calmât la tête de ce jeune homme, qu'on l'entourât de soins et qu'on lui donnât de bons livres. Il voulut même, afin de la rassurer, que l'on écrivît promptement à sa famille. Ce fait, dont la date est celle de la naissance du Roi de Rome, fit remarquer qu'en Napoléon, comme dans toutes les grandes âmes, le bonheur était généreux!

De même et à cette même époque, malgré sa trop juste haine contre le cabinet de Londres, l'éclat de son indignation avertit le Conseil britannique de l'offre du renouvellement contre les Anglais des *Vêpres de Sicile*: vengeance perfide, à laquelle lui avait offert de s'associer la trop fougueuse Reine de cette île.

Alors encore s'accomplirent ces deux voyages de 1811, brillants triomphes pour ce génie si puissant au milieu des peuples accourant pour le contempler. Quels transports! Que d'admiration! Combien son orgueil en dut jouir, à en juger seulement par la satisfaction du nôtre, en recevant les hommages que l'honneur d'être les entours anciens et intimes d'un aussi grand homme nous attirait! Ces voyages commencèrent : celui de Normandie le 22 mai, celui des côtes et de la Hollande, le 19 septembre. Leurs traces bienfaisantes resteront trop longtemps empreintes pour qu'il soit besoin de les reproduire. On sait qu'ils furent l'occasion d'une foule de grâces accordées, et d'une multitude d'améliorations ordonnées dans tous les lieux que l'Empereur parcourait.

Dans le premier, et pour la première fois, je vis Cherbourg. Ce port, de refuge seulement dans les projets interrompus sous Louis XVI, avait été transformé par Napoléon en une création destinée à l'offensive. Là, et peut-être plus que partout ailleurs, déjà les miracles de l'art surpassaient tout ce que l'imagination peut concevoir. En ces temps de prodiges, quelque peu disposé qu'on fût à l'étonnement, cette rade que, par des efforts surhumains, chaque jour plus ingénieux, on s'efforçait de conquérir sur les profondeurs et les fureurs de l'Océan; l'aspect de ce vaste bassin, creusé de cinquante pieds dans le granit; pour cinquante vaisseaux de guerre, pour leur construction, pour leur réparation, pour les batteries chargées de les défendre, me saisit d'une admiration égale à celle que m'avait inspirée, dans les grandes Alpes, la première vue de ces gigantesques œuvres de la nature!

Trois mois après, lors de notre départ de Compiègne, dont la mort subite du général Ordener m'avait momentanément donné le commandement, d'autres étonnements me frappèrent d'une autre admiration, à Anvers et à Flessingue. Chargé en 1804, si l'on s'en souvient, d'en inspecter les premiers travaux et d'en rendre compte au Premier Consul, je ne les avais point revus depuis sept ans. Ici la nature n'avait point été vaincue autant qu'à Cherbourg; mais l'Empereur, en la domptant et en s'en aidant, se l'était appropriée. Ces deux villes étaient devenues des places de guerre du premier ordre.

Flessingue pouvait alors protéger trente vaisseaux

de ligne. Sur les chantiers d'Anvers, vingt et un vaisseaux étaient en construction; son port en pouvait contenir cinquante. Partout le cours du fleuve, fortement défendu, leur avait été rendu navigable jusqu'à son embouchure, où cent vaisseaux, qu'il ne cessait d'apprêter dans tous ses ports, eussent pu être rassemblés à l'abri de l'ennemi et des tempêtes. Sur ses deux rives, la ville elle-même, accrue du double, et pourvue de quais, était assainie et embellie. C'était enfin l'une des plus grandes œuvres de Napoléon! Elle était devenue si formidable, que cela seul suffisait pour faire comprendre tout l'acharnement du Conseil britannique dans sa lutte contre notre Empire. Et en effet, je ne pense pas qu'on me démente quand j'affirme ici que le principal but de ses efforts fut de nous arracher ce grand établissement, ce débouché redoutable, dans nos mains, à la Tamise, et si menaçant pour l'existence commerciale de l'Angleterre.

L'Empereur satisfait continua. Le Texel et Wesel, surtout comme points de défense, attirèrent son attention. On pouvait croire que, dans ce parcours de la Hollande et après les deux dernières tentatives d'assassinat qu'on vient de citer, Napoléon s'entourerait de précautions contre des attentats aussi fréquents; mais, tout au contraire, plein de confiance et s'aventurant seul au milieu de ces peuples, victimes pourtant les plus souffrantes du système continental, nous le vîmes se mêler, chaque jour, à leur foule contemplative dont chacun de ses pas fut environné. Il ne songea qu'à étudier leurs besoins, leurs mœurs et

usages, voulant tout voir par lui-même, et leur livrant la garde de sa personne!

Ces gens du Nord, sous leur enveloppe froide, ont des cœurs chauds : le merveilleux les saisit sérieusement, ils y ont foi. Lents à sentir, moins ils sont faciles à émouvoir, plus est profonde l'émotion qu'on leur inspire. Ils y étaient préparés par la grande renommée de l'Empereur. La réapparition de ce génie tout de feu qui venait, comme il le leur dit, les adopter, échauffa leur flegme. Saisis d'admiration, sa présence, sa confiance, ses paroles pleines de consolations et d'encouragements, les bienfaits, aussitôt commencés, de son active et habile administration, les transportèrent jusqu'à l'enthousiasme! Nous revînmes par Cologne à Paris, le 11 novembre.

Ici, et à tant de soins si l'on joignait l'énumération des travaux de Napoléon dans son Conseil pendant ces deux années, pour la législation et l'organisation civile et militaire de tant de contrées diverses et si lointaines, réunies à son Empire, l'imagination la plus ardente resterait confondue de leur immensité, mais aussi de la supposition qu'un assemblage, sous un seul sceptre, de tant de pays hétérogènes, pût être susceptible de durée!

Et cependant ce n'était point assez encore pour l'activité sans bornes de cet esprit créateur, dont la mission régénératrice était déjà dépassée! Jamais, plus qu'alors, autant de projets de monuments nouveaux et d'embellissements de Paris surtout, ne furent conçus; et il les discutait lui-même, jusque dans leurs plus minutieux détails. L'excès sans doute, là comme ail-

leurs, était un défaut; mais, en dépit de nos malheurs, nés de cette activité dévorante que les violentes émotions de la guerre pouvaient seules rassasier, quand on remarquera que la plupart des conceptions de ce génie, ambitieux de toutes les gloires, tendirent à tout régénérer et perfectionner, et qu'ayant su s'entourer des hommes les plus capables, Napoléon a poussé la France et l'Europe et leur a fait faire des pas immenses dans cette grande voie du Progrès, on ne s'étonnera plus que, chez les peuples, l'amour des uns et l'admiration des autres lui aient survécu!

---

## CHAPITRE VII.

L'Empereur, au reste, ne s'aveuglait pas, autant qu'on a pu le croire, sur la destinée à venir de son œuvre gigantesque. Combien de fois, alors, on l'entendit prévoir : « Que le poids de son Empire écraserait son « héritier! Pauvre enfant, s'écriait-il en regardant « le Roi de Rome, que d'affaires embrouillées je te « laisserai! »

Ceux de son intérieur, mon père entre autres, connaissaient là-dessus ses appréhensions. Car, dans ses relations privées, Napoléon était doux et confiant; se plaisant surtout aux gens d'honneur, dont la délicatesse et la probité étaient hors de doute, comme aux femmes irréprochables; et là-dessus ses yeux, très-exercés, étaient exigeants. Cela est incontestable à peu d'exceptions près; la composition de son Conseil, le choix

surtout de ses serviteurs les plus intimes, en sont la preuve. A ce propos, je citerai d'abord le grand maréchal Duroc, avec tout le personnel intérieur des palais : service plus probe, mieux réglé et ordonné, plus honorablement et économiquement conduit, que jamais maison privée, la mieux entendue, ait pu l'être encore. Quant aux dames de sa Cour, il suffira de nommer Mad[e] de Luçay, ma belle-mère, dame d'atours, et Mad[e] de Montesquiou, gouvernante du Roi de Rome, que l'Empereur choisit sur le refus de ma mère alors souffrante. Sa confiance une fois placée, il n'y mettait plus de bornes. Ceci me rappelle un de ses épanchements de 1811 : autre preuve que Napoléon se faisait peu d'illusions sur les sentiments qu'il inspirait. Ce jour-là, s'adressant à mon père, il l'avait interpellé sur ce qu'il pensait qu'on dirait de lui après sa mort. Et mon père commençait à s'étendre sur nos regrets. « Point du tout! interrompit l'Empe- « reur; on dira : Ouf! » Et il accompagna cette exclamation d'un geste de soulagement qui exprimait, de la manière la plus significative, les mots suivants : « Enfin, nous allons donc respirer et nous reposer! »

Toutefois, en public, et hors de ces entretiens particuliers ou des discussions de son Conseil, il était souvent dangereux de se trouver en travers de son chemin. On en jugera par un incident de cette époque, où mon père encore figura.

Chénier venait de mourir. M. de Chateaubriand s'était mis au nombre des candidats prétendant à le remplacer à l'Académie Française, que mon père alors présidait. M. de Chateaubriand vint donc lui

demander sa voix, et se recommander à l'influence qu'il pouvait exercer sur ses confrères. Mon père lui répondit franchement que, pour cette fois, il venait trop tard, et que sa voix et cette influence, il les avait destinées à M. Aignan, traducteur de *l'Iliade;* que, à la vérité, les statuts défendaient que l'on s'engageât d'avance avec qui que ce fût, mais non pas avec soi-même, et que telle était sa situation. Pourtant M. de Chateaubriand insista avec tant de vivacité, il s'appuya de titres si puissants, il promit si formellement sa voix et celles de ses amis à M. Aignan, pour la première place vacante après celle de Chénier, que mon père, entraîné par le bon droit de l'auteur du *Génie du Christianisme*, décida M. Aignan à lui céder un fauteuil dont il se croyait déjà presque assuré.

M. de Chateaubriand semblait tenir particulièrement à ce fauteuil. Il ne manqua point à la coutume, imposée à tout candidat, d'aller solliciter chacun des autres suffrages dont son élection dépendait. Il fut élu. Il savait que, dans son discours de réception, il avait à faire l'éloge de l'académicien qu'il remplaçait. Or Chénier avait été l'un des régicides que l'on voyait siéger à l'Institut. M. de Chateaubriand composa son discours avec beaucoup d'art. Son but évident fut de ne déplaire à aucun de ses nouveaux collègues, sans en excepter Napoléon. Il louait avec une vive éloquence la gloire de l'Empereur; il exaltait la grandeur des sentiments républicains; mais il disait qu'il ne pouvait faire dans Chénier que l'éloge de l'homme de lettres, rappelant, à ce propos, que

l'Angleterre avait été quarante ans sans se vanter de Milton, qui n'avait point voté l'exécution de Charles Ier, mais qui en avait fait le panégyrique!

Ce discours, comme tous ceux de réception, avant d'être prononcé publiquement, dut être examiné par une Commission de douze membres de l'Académie Française. Les avis de ces académiciens se partagèrent également : six pensèrent qu'il produirait une impression fâcheuse; les six autres, au contraire, le jugèrent favorablement. Mon père et M. de Fontanes furent de ceux-ci; mais l'un des six premiers, Regnault de Saint-Jean d'Angély, trop impétueux dans ses appréhensions, courut avertir l'Empereur de cet incident, à ses yeux plus politique que littéraire; il lui communiqua l'impression exagérée qu'il avait reçue de cette lecture, et revint loyalement prévenir mon père et M. de Fontanes de cette espèce de dénonciation. Sur cet avertissement, M. de Fontanes s'abstint prudemment, pendant huit jours, d'aller faire sa cour à l'Empereur; dès le lendemain, au soir, mon père s'y exposa.

C'était à Saint-Cloud; il y avait spectacle. L'Empereur, au sortir de sa loge le rencontrant, lui dit assez brusquement : « Venez au coucher, Monsieur! » Mon père l'y suivit. Napoléon, dès qu'il l'aperçut en avant de la foule nombreuse d'officiers de sa Cour rangés, debout en cercle autour de sa personne, vint droit à lui. « Monsieur, s'écria-t-il aussitôt, les gens de lettres « veulent donc mettre le feu à la France! J'ai mis tous « mes soins à apaiser les partis, à rétablir le calme, et « les idéologues voudraient rétablir l'anarchie! Sachez

« Monsieur, que la résurrection de la Monarchie est un « mystère ; c'est comme l'Arche ! Ceux qui y touchent « peuvent être frappés de la foudre ! Comment l'Aca- « démie ose-t-elle parler des régicides, quand moi, qui « suis couronné, et qui dois les haïr plus qu'elle, je « dîne avec eux, et je m'asseois à côté de Cambacérès ! »

« Votre Majesté, répondit mon père, veut sans « doute parler de la Commission de l'Institut ; mais je « ne vois pas en quoi elle a pu mériter de pareils re- « proches. — Elle en a mérité de plus graves, repartit « l'Empereur ; et vous, et M. de Fontanes, comme « Conseiller d'État et comme Grand Maître de l'Univer- « sité, vous mériteriez que je vous misse à Vincen- « nes ! » Mon père répliqua : « Je ne vous crois point « capable, Sire, de cette injustice. On peut trouver na- « turel d'entendre blâmer la mort de Louis XVI, sans « croire contrarier un Gouvernement qui vient de « faire dresser à Saint-Denis des autels expiatoires ! »

A ces mots, l'Empereur, en colère, frappant du pied, s'écria : « Je sais ce que je dois faire, et quand et « comment je dois le faire ! Ce n'est point à vous de « le juger ! Vous n'êtes point ici au Conseil d'État ! Et « je ne vous demande point votre avis ! »

« Je ne le donne pas, répondit mon père, je me « justifie ! »

« Et comment, reprit l'Empereur, justifiez-vous « une pareille inconvenance ? »

« Sire, dit alors mon père, M. de Chateaubriand, « dans son discours, compare Chénier à Milton, qui « était un grand homme ; et, quand il le condamne, « c'est en ne traitant que d'erreur d'une âme élevée

« le républicanisme et le vote de Chénier. Je n'ai vu « à cela rien d'inconvenant. »

« Enfin, ajouta Napoléon, au lieu de faire l'éloge « de son prédécesseur, il a condamné tous les régi- « cides, dont une partie est dans l'Institut. L'auriez- « vous osé comme lui, en face d'eux? »

« Et c'est justement, Sire, s'écria mon père, ce que « j'ai fait dans le tableau politique de l'Europe, quand « ils gouvernaient encore, pendant la République; et « là, ce que M. de Chateaubriand n'appelle qu'er- « reur, je l'ai nommé crime! Ces messieurs ne m'en « ont pas su mauvais gré; ils sont plus accoutumés « que vous ne le pensez aux discussions politiques. »

« Monsieur, répliqua l'Empereur, on lit froidement « un ouvrage dans son cabinet, il n'en est pas de « même d'un discours prononcé en public; cela au- « rait fait un scandale honteux! »

« En le permettant, répondit mon père, ç'au- « rait été, tout au plus, un scandale de vingt-quatre « heures; en le défendant, ce sera peut-être celui « d'un mois! »

« Je vous répète, Monsieur, reprit rudement l'Em- « pereur, que je ne demande pas de conseils. Vous « présidez la seconde classe de l'Institut, je vous or- « donne de lui dire que je ne veux pas qu'on traite « de politique dans ses séances! »

« En ce cas, Sire, ajouta mon père, je dois renoncer « à l'éloge de Malesherbes qu'elle m'a chargé de faire. »

« Je n'y vois pas un très-grand mal, » répondit Napoléon. Puis, de sa voix brève et la plus impérieuse : « Exécutez mon ordre! allez, et songez

« bien que, si la Classe y désobéit, je la casserai comme « un mauvais club! »

L'Empereur en achevant ces mots salua, et chacun, la tête baissée, se retira, évitant mon père, à l'exception de Duroc, qui, se rapprochant de lui, lui fit observer que, s'il n'avait rien répondu, cette scène n'aurait duré qu'une seconde.

Le lendemain matin mon père, décidé à une explication, ne manqua pas de se rendre au lever, où plusieurs lui firent une assez froide mine. Le lever congédié, il resta chez l'Empereur, malgré Rambuteau, alors chambellan, aujourd'hui préfet de Paris, et qui, pensant qu'il allait se perdre, voulut en vain l'entraîner dans la salle précédente.

L'Empereur, s'apercevant que mon père était demeuré seul dans son intérieur, lui demanda, avec douceur, ce qu'il désirait. « Vous parler, Sire, de la scène « d'hier au soir, lui dit mon père; le respect seul m'a « fait garder beaucoup de choses que je voulais vous « répondre. Rien n'est plus pénible que des repro- « ches aussi vifs pour ceux qui vous sont attachés. Si « vous voulez qu'on ne contrarie pas les maximes de « votre Gouvernement, il faut, pour nous au moins, « n'en pas faire des énigmes. L'approbation que vous « aviez donnée à ce que j'ai écrit sur la mort du Roi, « les paroles sévères que vous avez prononcées récem- « ment contre les régicides, dans la Salle du Trône, « enfin votre ordonnance expiatoire pour Saint-Denis, « rendent incompréhensible, pour moi, la manière « très-rude avec laquelle vous m'avez parlé hier, et « dont je suis très-affecté. »

Alors mon père lui expliqua en détail tout ce qui s'était passé dans la Commission. Il lui fit remarquer qu'un tel discours, en le supposant malfaisant, n'aurait pu nuire qu'à son auteur, tandis que, repoussé ainsi, il tournerait contre la chose en elle-même, cette interdiction pouvant paraître une approbation d'un acte justement et politiquement réprouvé. Il termina en ajoutant, que surcharger la littérature de trop de chaînes, et la borner à des discussions grammaticales, ce serait obscurcir, éteindre même un des rayons les plus brillants de la gloire de son règne, la haute littérature, comme la morale, ne pouvant guère être séparée de la politique.

A toutes ces choses l'Empereur, après l'avoir bien écouté, répondit : « Je ne vous en veux pas. Ceci « est de ma politique. Je vous ai dit hier ce que je « voulais qu'on répétât. Il y a de l'esprit de parti « dans tout cela. Si c'était un autre que M. de « Chateaubriand qui eût fait ce discours, je n'y au- « rais pas pensé; et voilà ce que, comme homme « d'État, vous auriez dû sentir. Au reste, ajouta-t-il en « riant, convenez que les littérateurs visent toujours « à l'effet, et qu'ils aiment à parler aux passions. « Avouez encore que, comme homme de lettres et « comme homme de goût, M. de Chateaubriand « a fait une inconvenance; car enfin, lorsqu'on est « chargé de faire l'éloge d'une femme qui est borgne, « on parle de tous ses traits, excepté de l'œil qu'elle « n'a plus ! »

Ce bon mot fit rire mon père, et l'Empereur alors reprit : « Ah çà, vous n'êtes plus fâché, ni moi non plus ;

« mais empêchez l'Institut de parler politique, car « cela est plus facile à arrêter qu'à modérer ! »

Mon père ouvrit alors la porte, et tous, voyant l'Empereur sourire en le reconduisant avec la plus gracieuse bienveillance, s'empressèrent autour de lui.

Le lendemain matin M. de Chateaubriand écrivit à mon père pour le remercier de la persistance avec laquelle il l'avait défendu. Le jeudi suivant l'Académie délibéra sur le rapport de sa Commission. La conclusion fut de charger son Directeur d'inviter M. de Chateaubriand à supprimer de son discours tout ce qui avait trait à la mort du Roi. M. de Chateaubriand attendait dans une salle voisine : mon père alla lui faire part de cette décision. Le premier mot du nouvel académicien fut : qu'il ne se soumettrait à aucun retranchement. Ce fut aussi son dernier mot, quoique modifié dans sa forme; car, mon père lui ayant répliqué qu'il ne ferait usage de sa réponse que lorsqu'il la lui aurait répétée ailleurs, et dans une disposition plus calme, le surlendemain M. de Chateaubriand revint chez mon père, et, ne l'ayant pas trouvé, il lui écrivit sur son bureau : « Qu'en ce mo- « ment il était trop souffrant pour travailler, et qu'il « ne renverrait à l'Académie un autre discours de « réception que lorsque sa santé lui permettrait de « s'en occuper. »

On sait que cette feinte indisposition fut assez persistante pour durer jusqu'à la Restauration.

La Restauration! Et par la conquête, par l'envahissement retournés contre nous-mêmes! Oh! combien alors nous nous croyions loin de cette catastrophe! ou

plutôt nous n'y songions aucunement. Et en effet, au sein de tant de triomphes, enivrés de tant de victoires, au bruit de la seconde retraite de Wellington en Portugal, de la chute, entre nos mains, de toutes les villes fortes de l'Espagne; à la nouvelle des triomphes de Suchet dans les trois provinces conquises autant par son admirable administration que par la vigueur habile de ses armes, comment admettre la possibilité d'une telle révolution dans les choses, dans les personnes? Comment croire à une transformation aussi complète d'une fortune si grande et de tant de fortunes privées, à un bouleversement aussi entier d'une organisation aussi puissante, et de tant d'intérêts, d'habitudes, de pensées et de sentiments qui s'y rattachaient? Et cependant cette année 1811 devait être la dernière de la toute-puissance ascendante de Napoléon et de notre Empire. Notre étoile ne devait plus jeter que de dernières lueurs, brillantes encore, mais trompeuses, mais passagères, mais telles que ces lumières mourantes, qui ne jettent plus un dernier éclat que parce que, en expirant, elles consument avec elles tout ce qui les avait jusque-là soutenues et environnées!

Maintenant qu'il ne me reste plus qu'à retracer ce triste et dernier ordre de souvenirs, pendant que, hors sur mer et en Espagne, tout semble encore autour de Napoléon reposer en paix, rétrogradant brièvement vers le passé et devançant un avenir qui s'approche, je détacherai de ce récit, afin de n'y plus revenir, l'ensemble d'un épisode du règne de Napoléon. J'ai dit, en leur temps, plusieurs des faits relatifs au différend de l'Empereur et du Saint-Père; mais, puisque

cette année 1811 fut l'une de ses époques les plus vives, je vais en profiter pour renfermer dans un court chapitre le résumé de toute cette querelle politique et religieuse.

## CHAPITRE VIII.

On s'en souvient, lors de son avénement en mars 1800, Pie VII, en quelque sorte d'abord resté sous la main de l'Autriche, venait d'être à peine rendu à Rome, que, cinq jours après Marengo, le Premier Consul lui avait fait entrevoir le rétablissement en France du Catholicisme. En effet on l'avait bientôt vu, renouant la chaîne des traditions, déclarer la Religion Catholique celle de la majorité des Français, conclure avec le Pape le Concordat de 1801, et en assurer l'exécution par une loi organique, conforme aux Libertés de l'Église Gallicane, aux libertés nouvelles de la France, et aux droits de l'État, tels qu'ils avaient été compris par la monarchie déchue.

Dès lors, à propos de ces articles organiques, et inopportunément peut-être, du côté de Rome un dissentiment s'était élevé entre Pie VII et Napoléon. Cette exigence du Saint-Père, déçue aux temps du Sacre, et plus encore lors de l'extension du Concordat et de sa loi organique au Royaume d'Italie, avait déjà, en 1805, commencé ce différend. C'est alors que Napoléon, soit nécessité, soit impatience ou ambition, partagea les torts, et bientôt en fit pencher la balance

de son côté. Ce fut d'abord par la saisie d'Ancône, à l'époque des précautions qu'il crut devoir prendre contre la coalition agressive de 1805; puis, le 7 janvier 1806, et dans les deux mois suivants, par sa déclaration : « Que toute l'Italie était sous sa loi, et que, « si le Pape était Souverain de Rome, lui en était l'Em« pereur! » déclaration bientôt accompagnée de la prise de possession des Principautés de Bénévent, de Ponte Corvo; et, aussitôt après la défaite de la Prusse, par l'exécution forcée du système continental, au moyen de garnisons françaises jusque dans les ports de l'État Romain!

De là vint la résistance du Saint-Père, son refus de reconnaître l'avénement de Joseph à Naples et les attentats, contre nos soldats, de ses sujets encouragés par les incertitudes de notre lutte avec la Russie en 1807, par le soulèvement de l'Espagne en 1808, et par la coalition de l'Autriche et de l'Angleterre en 1809. Cette situation, ainsi devenue de plus en plus aigre et hostile, avait amené la dispersion des Cardinaux, l'envahissement successif des États de l'Église, et de Rome elle-même, sa réunion à l'Empire, l'excommunication lancée contre l'Empereur, et, le 6 juillet 1809, jour de la victoire de Wagram, le brusque enlèvement du Pape, arraché du Vatican, et transféré, sous clef, par la Toscane et Alexandrie, jusque dans Grenoble, d'où Napoléon, surpris de cet acte violent, mais en acceptant la responsabilité, le fit conduire dans Savone.

Cependant l'Empereur, en s'emparant du Domaine de Saint-Pierre, du Pape lui-même, et, bien plus, en projetant de le faire transporter à Saint-Denis avec

sa Cour, ses archives et ses tribunaux, persistait à en reconnaître le Pouvoir Spirituel. Sur ce terrain, l'inflexible résistance de Pie VII lui faisait tête. La querelle, en 1810, en était là. Elle s'était envenimée de l'exil du haut clergé romain, de l'incarcération même de plusieurs de ses membres, de celle du Cardinal Pacca, ministre du Pape; enfin, et après le refus de treize Cardinaux Italiens d'assister au mariage de l'Empereur avec l'Archiduchesse Marie-Louise, du sénatus-consulte qui, réunissant les États Romains à l'Empire, assignait Paris au Saint-Père pour sa résidence.

L'excommunication lancée contre l'Empereur et ses adhérents était méconnue par le clergé de l'Empire; mais le Pontife refusait aux nouveaux Évêques l'institution canonique, et aux sujets de l'Empereur les dispenses que le Concordat laissait à sa disposition. Cet état de souffrance de l'Église, qu'augmentaient les scrupules des uns et l'indifférence religieuse des autres, ne pouvait durer. Vainement Napoléon voulut entraîner le clergé français à se déclarer indépendant de la consécration romaine; les Conseils ecclésiastiques, qu'il rassembla, n'appuyèrent ses efforts près du Saint-Père que de leurs supplications soumises et respectueuses. Toutefois leur députation à Savone, abusant de l'isolement entier de Pie VII captif, privé même d'encre, de papier, et surveillé par un officier de gendarmerie, en obtint, à force d'obsessions, la promesse verbale de se dessaisir, par le fait, du droit contesté d'investiture.

Aussitôt, et afin de prendre acte d'une concession aussi importante, l'Empereur ouvrit à Paris un Concile de plus de cent prélats. Mais le début de cette as-

semblée, que Napoléon prétendit diriger et qui s'en choqua, fut une déclaration d'incompétence, un serment de soumission absolue au saint Pontife, des vœux pour qu'il redevînt libre, et, de la part de quelques évêques, la reconnaissance du droit d'excommunication! Deux heures après ces manifestations, interrompues par la levée de la séance, le Concile était dissous, et trois de ses membres arrêtés. Ceux-ci ne rachetèrent ensuite leur liberté que par la démission de leurs siéges.

Pourtant, trois semaines environ plus tard, l'Empereur, soit qu'il eût été mieux conseillé, soit qu'il eût gagné, en détail, les voix du Concile ainsi mutilé, l'ayant rassemblé de nouveau, en obtint, le 5 août 1811, la décision, conforme à la concession du Saint-Père : « Que, après six mois d'une vaine attente, on passerait outre à l'institution canonique des évêques. » Le Saint-Père alors céda : il sanctionna ce décret, toutefois, sans y comprendre l'Italie et les pays réunis à la France; sans abandonner sa suprématie, et sans reconnaître celle du Concile. Il se refusait d'ailleurs à toute concession de sa puissance temporelle sur le Patrimoine de Saint-Pierre. Et l'Empereur, qui dans le succès se bornait peu, trompé dans l'espoir de cette cession, gêné par le concordat de 1801 dont il voulait s'affranchir, et persistant, sans doute, à vouloir l'installation du Pape au sein de la France, annula la négociation.

Depuis ce moment, jusqu'aux premiers mois de 1812, d'autres soins, tels que ceux de la guerre d'Espagne, l'achèvement de la grande institution de l'Université, dont la surveillance fut étendue sur les séminaires, ré-

duits à un seul par département, et surtout les avant-coureurs de la guerre de Russie, semblèrent avoir détourné son attention. Il était déjà même parti pour cette guerre, quand l'apparition des Anglais devant Savone et la crainte d'un enlèvement le décidèrent à ordonner le transfèrement du Pape à Fontainebleau. Cet ordre fut, dit-on, exécuté sans assez de ménagements, tant il est rare que les rigueurs d'un chef ne s'accroissent pas du zèle exagéré des employés subalternes qu'effraie leur responsabilité.

Pie VII malheureusement traité, dit-on, comme un prisonnier d'État, arriva malade à Fontainebleau, le 20 juin 1812.

Si l'on ne peut disconvenir de l'ambition croissante de l'Empereur dans sa prospérité, il faut aussi remarquer que, inflexible dans ses revers, aucun malheur n'obtint de lui le moindre abandon de ses projets, la moindre concession de ses conquêtes. C'est ainsi que, à son retour de Moscou, malgré l'énormité de ce désastre, et au milieu de ses efforts pour le réparer, on le vit, à Fontainebleau, reprendre, avec la même persistance, sa querelle religieuse. Il y profita de l'isolement du Pontife, dépourvu de ses meilleurs conseillers; et, dominant de l'ascendant de son génie l'esprit simple et doux du saint vieillard, fatigué par une aussi longue résistance, il l'entraîna, par la séduction de sa parole, à signer, le 24 janvier, le concordat de 1813 : c'est-à-dire, à se résigner à la décision du Concile du 5 août 1811, et à l'abandon tacite du Domaine de Saint-Pierre, ce qui devait amener la résidence des Papes au sein de la France!

La violence ici, quoi qu'on en ait dit, fut toute morale, celle de l'ascendant d'un grand esprit sur un esprit affaibli. Mais, comme il est impossible d'en détacher les violences matérielles précédentes, telles que l'usurpation des États de l'Église, l'exil, l'emprisonnement des Cardinaux et prélats romains, l'enlèvement, la captivité, la situation dépaysée, isolée et souffrante du saint vieillard, cet ensemble de faits suffit pour légitimer à tous les yeux sa protestation du 24 mars. En effet, deux mois après la signature de ce concordat, le Saint-Père, rendu à ses Conseillers, l'annula par une rétractation, dont le droit était évident et incontestable.

L'Empereur, en recevant cette déclaration, dictée par le Cardinal Pacca, mais tout entière écrite et signée de la main du Pape, s'irrita d'abord; puis il la considéra comme non avenue. Il se contenta d'exiler le Cardinal de Vietro, confesseur du Saint-Père; de le réduire lui-même à sa Cour italienne; de déclarer le nouveau concordat loi de l'État, et son exécution obligatoire au clergé de tout l'Empire. Il remit le soin du reste au temps et aux graves événements qui se préparaient.

Le Pape et sa Cour assez nombreuse demeurèrent à Fontainebleau, convenablement entretenus et servis par la maison de l'Empereur, mais toujours sous la surveillance d'un officier de gendarmerie, que cette Cour croyait avoir été jadis prêtre, puis marié, puis divorcé : c'était celui-là même qui avait amené le Saint-Père de Savone à Fontainebleau.

Ici, devançant encore l'ordre des temps, pour ache-

ver le récit des faits qui se rattachent à ce souvenir, j'ajouterai que, dans l'hiver de 1813 à 1814, après quelques tentatives inutiles pour reprendre les négociations avec le Saint-Père, l'Empereur, voyant la France envahie, se décida à le renvoyer vers les frontières italiennes. Pie VII partit de Fontainebleau le 23 janvier 1814, accompagné d'un seul prélat, de son médecin, d'une voiture de suite, et du même officier français attaché à ses pas depuis Savone. Les jours suivants, les Cardinaux reçurent la même direction. Le triomphe des alliés acheva leur délivrance. Tels furent le commencement, la suite et la fin de la querelle politique et religieuse de Napoléon et du Saint-Père.

Maintenant que cette triste querelle est esquissée jusqu'à son terme, reprenons la fin de 1811 que venait d'atteindre mon récit; retournons à deux autres entreprises bien plus immédiatement dangereuses, et d'autant plus qu'elles allaient être simultanées. On a vu que, en 1810, nos armées d'Espagne, affaiblies par leur dispersion, sous vingt maréchaux ou généraux en chef, sans compter un Roi sans sujets et sa Cour ruineuse, avaient été élevées à quatre cent mille hommes; que dans cette lutte, où l'on ne vivait que de réquisitions, d'extorsions et de pillage; où chaque buisson, chaque rocher recélait un ennemi; où tous les genres de guerre étaient partout à soutenir, guerres de batailles, de siéges, et de guet-apens, on avait alors cru pouvoir en finir partout à la fois. En conséquence, pendant qu'on avait aventuré Suchet de l'Èbre sur Valence, l'Andalousie et Grenade avaient été envahies par le maréchal Soult, et d'autre part, sous Masséna,

le Portugal, que défendait l'armée anglo-portugaise. Or, de la multiplicité des chefs et de cette simultanéité d'entreprises il venait de résulter que, partout trop faibles et manquant d'ensemble, ces trois expéditions avaient échoué : la première dès son premier pas, et les deux autres en mars et en mai 1811. Masséna, mourant de faim, et repoussé de Lisbonne sur Salamanque, était rappelé ; Soult, en Andalousie, diminué aussi de plus de moitié, criait au secours : il n'avait réussi qu'à y étendre et à y compliquer nos embarras ; son intempestive agression s'y trouvait réduite à la défensive.

Quant à Suchet, revenu en Aragon et en Catalogne, il y donnait le plus mémorable des exemples, mais malheureusement le plus mal suivi. Là, de même qu'il le fit plus tard dans Valence, son habileté guerrière et administrative savait conquérir à la fois les plus fortes villes et les cœurs les plus ulcérés de ses adversaires.

Pour nous, restés à Paris près de Napoléon pendant ces événements, quand la nature de cette guerre, quand la fausse position du Roi Joseph et les ambitions de tant de chefs, jaloux l'un de l'autre, rendaient si indispensable, au milieu d'eux, la présence de notre Empereur, étonnés de son inaction, nous nous en étions demandé la cause. Était-ce confiance et dédain de victorieux, ou fatigue et commencement d'appesantissement? Nous ne savions. Mais les plus clairvoyants d'entre nous attribuaient cette apparente stagnation à d'autres motifs. Ils voyaient que, malgré son mariage avec l'Autriche, qu'en raison même et de

ce mariage hostile à la Russie, et de nos récentes extensions de Rome jusqu'à Hambourg, envahissement d'une paix devenue plus conquérante que la guerre, il avait redouté, au nord de l'Europe, pendant les dangers lointains qu'il eût été affronter au fond de l'Espagne, la recrudescence d'une coalition. C'était ainsi qu'ils s'expliquaient son séjour forcé au point d'où partaient tant d'entreprises simultanées et si excentriques; voilà, disaient-ils, pourquoi, en dépit de la prévoyante répugnance de Masséna, il lui avait confié l'acte décisif de cette guerre péninsulaire, l'expulsion de Wellington, et pourquoi, quelle qu'en fût l'impossibilité, il s'était décidé à ne commander que de Paris ses armées d'Espagne.

Il est vrai que, au milieu de 1811, l'admirable et double conquête, par Suchet, de Tarragone et de Valence, et le double échec subi par Wellington, repoussé de Ciudad Rodrigo et de Badajoz, avaient pu accroître sa confiance. Mais à la fin de cette même année, et dès le commencement de 1812, quand la perte de ces deux clefs de l'Espagne, quand l'absence de Napoléon, le rappel de sa Garde et de ses meilleurs cadres, devaient tout aggraver dans la Péninsule; lorsque, dans l'intérêt pressant de cette conquête et du système continental, il eût fallu, à tout prix, éviter toute diversion, ceux-là même d'entre nous ne pouvaient comprendre pourquoi, malgré les protestations sincères et pacifiques d'Alexandre, ils voyaient notre Empereur provoquer, à l'autre bout de l'Europe, une autre guerre, celle de Russie, dont il avait commencé, depuis deux ans, et dont il achevait alors les apprêts immenses.

N'était-ce donc plus à deux grands Empires qu'il ambitionnait de réduire l'Europe? N'y voulait-il plus que le sien seul? Déjà, toutes les Puissances de second ordre en étaient vassales; déjà, des quatre grandes Puissances continentales, la Prusse était annihilée, l'Espagne envahie, l'Autriche soumise. Restait la Russie, tout au contraire, agrandie au nord et au sud depuis Tilsitt. Mais n'était-ce pas de son aveu? S'en repentait-il déjà, et se décidait-il à lui imposer le joug d'un Pouvoir qui ne souffrait plus d'égal ni de résistance?

Pourtant les mesures violentes qu'il fût alors obligé de prendre contre soixante mille conscrits réfractaires, traqués, saisis, confinés dans nos îles, puis envoyés par eau à Davout pour éviter en route leur désertion, enfin les extorsions, les révoltes, les répressions sanglantes, résultats de ces mesures, et la nécessité d'organiser les trois bans de la garde nationale, n'indiquaient que trop combien déjà la population guerrière de la France était épuisée, et ce redoublement de guerre, insupportable à tout l'Empire. J'ai dit assez, d'ailleurs, que le premier, le plus remarquable de ses principes, celui auquel il avait dû sa gloire, était de démêler, dans chaque situation, l'affaire la plus pressée, et, dans celle-ci, le point capital; puis aussitôt, négligeant momentanément le reste, de tout rallier pour se précipiter, pour frapper un coup de foudre à ce point décisif, dont tout dépendait. Ce principe, qu'il avait si souvent et si heureusement appliqué sur les champs de ses batailles, comment s'attendre à ce qu'il y manquerait sur un champ plus vaste? Comment croire que, de Cadix à Moskou, il oserait compromettre sa grande

fortune; qu'il risquerait de la consumer, à la fois ainsi, par ses deux extrémités, devenues si lointaines?

Il est vrai que, dans cette double et vaste entreprise, tout n'était point aussi clair et aussi déterminé que dans la position plus simple de deux armées en présence, où la question purement militaire domine impérieusement. Ici la politique compliquait le raisonnement d'une foule de considérations diverses. On doit compter parmi celles-ci : les défaites et la chute de l'armée turque, tombée tout entière aux mains de Kutusow, le 8 décembre 1811; la nécessité, dès lors, d'opérer promptement une diversion; l'espoir qu'une grande menace contre la Russie suffirait pour encourager le Divan, pour prolonger sa lutte contre Alexandre, enfin pour forcer ce Prince à fléchir devant la puissance de Napoléon à la tête de l'Europe coalisée avec la France. Toutefois cette défaite des Turcs n'est point un motif, la guerre de Russie ayant été résolue avant cet événement.

Qu'on me permette, cependant, de hasarder ici un mot de plus; car, lorsqu'il s'agit de juger un si grand esprit, il faut tout considérer. Et d'abord, quant à cette extension si démesurée de son Empire au delà de Flessingue, jusqu'à Hambourg et Dantzick, on peut croire, d'après ses déclarations de Berlin en 1806, qu'il ne la regardait que comme un gage à restituer un jour, contre les conquêtes maritimes de l'Angleterre, pour obtenir la paix universelle. Quant à la hâte, si contraire à tous ses principes, d'entreprendre sur Moskou avant d'en avoir fini à Cadix, une autre considération pourrait peut-être, sinon l'excuser du moins l'expli-

quer. Chacun sait la triste impression que l'on éprouve lorsqu'aux forces vives et à l'agilité de la jeunesse succède, avec l'âge, l'appesantissement d'un lourd embonpoint. Cette transition, qui est un si pénible avertissement, Napoléon la subissait depuis la fin de 1810. Il n'avait alors, il est vrai, que quarante-deux ans. Mais comment douter que, à ce signal de déclin et d'affaiblissement physique, l'avenir de son œuvre, fondée sur la force, ne l'ait inquiété? Qu'on se rappelle ses paroles à mon père, à cette époque : « Sachez qu'à « présent la moindre course à cheval est pour moi une « fatigue! » puis celles à M. Mollien : « Je suis mor- « tel, et plus qu'un autre! » et celle-ci : « Mon scep- « tre pour mon héritier sera bien lourd à porter! » Dans cette prévision, comme ce sceptre, comme cet héritier semblaient n'avoir plus, sur le Continent, d'autre puissance à redouter que celle de la Russie, il se peut, se sentant vieillir, qu'il se soit repenti de l'avoir accrue du nord au sud, jusqu'au golfe de Bothnie, et au Danube! De là cette hâte à vouloir l'abaisser, mais dans un esprit de conservation plus que de conquête; d'où résulterait que le reproche d'une impatiente et gigantesque ambition en pourrait être atténué.

L'erreur d'un homme de génie ne s'explique pas seulement par l'aveugle entraînement d'une grande passion; elle a plusieurs causes; celle-ci peut-être en est une. L'événement a jugé la faute, je ne la conteste pas; je ne cherche ici que le vrai; tant mieux s'il excuse.

Toutefois ceux à qui Londres, bien plus que Pétersbourg, paraissait notre plus dangereux ennemi, en sachant l'Angleterre écrasée d'impôts, d'emprunts, de

marchandises sans écoulement, et son papier-monnaie perdant un quart pour cent par l'effet du Système Continental, se désespéraient de voir se préparer, sur le Continent, une nouvelle guerre au nom de ce système, guerre qui allait ajourner, au nord comme en Espagne, la ruine de cette rivale, et égaler au sien notre épuisement.

Mais déjà cela appartient à l'année suivante. Quand j'écrivis l'histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812, j'étais inspiré par l'impression, toute vive alors, des faits récents, éclairé par celle des principaux témoins de cette grande catastrophe, d'accord avec eux, nourri de tous leurs souvenirs, qu'ils s'étaient empressés d'ajouter aux miens! Cette œuvre, conscencieusement accomplie, obtint leur assentiment; les contemporains de ce désastre, ceux qui y avaient échappé, Français, alliés, nos ennemis eux-mêmes, ont rendu hommage à la vérité de ce récit. Qu'il vienne donc ici prendre sa place, compléter l'ordre de cette Histoire et de ces Mémoires, et s'intercaler entre cette année 1811 et les années 1813 et 1814, qui me restent à raconter.

FIN DU LIVRE VINGT-CINQUIÈME ET DU TOME TROISIÈME.

